

ATHENES 1943-47

On ne perdit pas de temps. Dès la première semaine qui suivit mon installation à Athènes, mon oncle Antonis avait déjà obtenu un rendez-vous avec Economidis au Conservatoire. En sa compagnie et le coeur battant, je franchis le seuil de la vénérable institution de la rue Piréos. Dans la loge de l'entrée, Panayotis, Nikitas et Christos nous firent asseoir un moment. Ils étaient les huissiers et les adjoints dévoués du maître. Puis ils nous dirent d'emprunter l'escalier en bois qui montait au premier. Economidis nous attendait sur le palier. D'une taille et d'une corpulence imposantes, l'air noble et chaleureux à la fois, la moustache drue, il n'arrêta pas un moment, tandis que mon oncle l'entretenait, de me regarder à la dérobée comme s'il cherchait à me jauger d'emblée. Nos regards se croisèrent. une ou deux fois pour aussitôt se détourner. Il nous invita à le suivre dans la salle numéro cinq, à droite dans le couloir, face aux services administratifs et comptables. La grande fenêtre donnant sur la cour l'inondait de lumière. Au milieu se tenait un immense piano noir Steinway, entouré de chaises. "Comment t'appelles-tu ?" Je marquai une brève hésitation. "Mikis", dis-je tout confus. "Eh bien, Mikis, que vas-tu nous jouer ?" Je sortis mes partitions du cartable et les posai sur le pupitre du piano. "Installe-toi et joue ce que tu veux." Je me mis à chanter une de mes compositions en laissant mes mains vagabonder sur le clavier. Debout en face de moi, s'appuyant d'une main à la queue du piano, Economidis ne me quittait toujours pas des yeux. J'avais l'impression qu'il s'efforçait de fureter dans les recoins de mon esprit, de mon

ATHÈNES 1943-47

On ne perdit pas de temps. Dès la première semaine qui suivit
 mon installation à Athènes, mon oncle Antonis avait déjà obtenu un
 rendez-vous avec Kononidis au Conservatoire. En sa compagnie et
 le cœur battant, je franchis le seuil de la vénérable institution
 de la rue Pirée. Dans la loge de l'entrée, Panayotis, Nikitas et
 Christos nous firent assoir un moment. Ils étaient les maîtres
 et les adjoints dévoués du maître. Puis ils nous dirent d'exprimer
 l'assentiment en bois qui sonnait au premier. Kononidis nous attendait
 sur le palier. D'une taille et d'une corpulence imposantes, l'air
 noble et obligeant à la fois, le monarque drue, il n'arrêta pas
 un moment, tandis que mon oncle l'entretenait, de me regarder à la
 dérobée comme s'il cherchait à me jauger d'emblée. Nos regards
 se croisèrent. Une ou deux fois pour susciter un détourner. Il nous
 invita à le suivre dans la salle numéro cinq, à droite dans la
 coulisse, face aux services administratifs et comptables. La grande
 fenêtre donnant sur la cour l'inondait de lumière. Au milieu se
 tenait un lambeau blanc noir Steinway, entouré de chaises. "Comment
 t'appelles-tu ?" Je répondis une brève hésitation. "Nikitas", dis-je
 tout comme. "En bien, Nikitas, que vas-tu nous jouer ?" Je sortis
 mes partitions du cartable et les posai sur le pupitre du piano.
 "Installe-toi et joue ce que tu veux." Je me mis à chercher une de
 mes compositions en laissant mes mains vagabonder sur le clavier.
 Debout en face de moi, s'appuyant d'une main à la queue du piano,
 Kononidis ne me quittait toujours pas des yeux. L'aveala l'impression
 qu'il s'efforçait de lire dans les recroisements de son esprit, de son

tempérament, bref qu'il se passait en cet instant quelque chose d'important pour la suite de ma vie.

Comme je faisais une pause pour reprendre souffle, il se tourna vers mon oncle pour lui déclarer sur un ton solennel: "C'est un musicien-né. Je le garde." Je n'en croyais pas mes oreilles. Et moi qui pensais avoir discerné dans son regard l'éclat glacial de l'acier et avais perdu tout espoir ! Il me demanda : "On m'a dit que tu as fait des accords. Je peux les voir ?" Il prit le cahier, s'assit au piano et se mit à jouer. A chaque instant il s'arrêtait pour tracer un grand X sur mes notes. Il alla ainsi jusqu'au bout du cahier pour me le rendre avec ces mots : "Bon. Oublie tout ça. On va tout reprendre par le début. D'accord ?" - "D'accord." Puis il ajouta à l'intention de mon oncle: "Les examens d'entrée ont lieu en octobre. Il devrait normalement commencer par la classe de solfège. Mais il peut essayer de suivre une autre classe. Voilà, rendez-vous en octobre !" Il se leva du piano et prit congé de nous.

En cet été 1943, la situation s'était quelque peu améliorée à Athènes. Si la famine sévissait encore, elle ne tuait plus, du moins sur une échelle visible. L'EAM, l'organisation politique de la Résistance, avait livré sa première grande bataille pour assurer d'abord la survie de la population en organisant dans tous les quartiers la distribution de la soupe populaire. Certes, le marché noir était toujours florissant. Mais on s'y était habitué, il était entré dans la pratique quotidienne. Si l'on disposait d'argent ou de biens à échanger - denrées, vêtements, bijoux, etc. - on pouvait acquérir le dessus du panier. Là pavé des trottoirs était battu par une foule innombrable où se cotoyaient Grecs, Allemands et

Italiens. Les chaussées par contre étaient avant tout sillonnées par les véhicules militaires et quelques autobus poussifs marchant au gazogène. Les voitures privées s'étaient évanouies. Chez mon oncle Antonis, on me donna une chambre qui avait vue directe sur le balcon de Myrto. Elle habitait en effet une maison située derrière, dans la rue parallèle à la nôtre, avec un jardin. Bien que la situation financière de l'oncle se fût un peu améliorée, il n'avait pas les moyens de nourrir une bouche supplémentaire. C'est pourquoi, toutes les trois semaines, mon père rappliquait de Tripolis avec sa fameuse valise bourrée de victuailles. Il me remettait une petite somme, insuffisante pour me payer le bus. Je faisais à pied tous mes déplacements dans Athènes.

Il se tint un conseil de famille pour examiner le verdict rendu par Economidis : "C'est un musicien-né." Mon oncle, qu'un tempérament conservateur incitait à la prudence, nous conseilla de garder les pieds sur terre. "Attention! Ne confondons pas musicien et compositeur ! Ce sont deux notions différentes ! En Grèce, nous n'avons qu'un vrai compositeur, Kalomiris. Et devenir un Kalomiris n'est pas à la portée de n'importe qui. Autant nous ôter dès maintenant cette illusion de la tête." "Et tu en conclus ?" lui demandait mon père convaincu par mes soins que son rejeton était, au bas mot, un nouveau Schumann (je lui avais joué une oeuvre de Schumann en prétendant qu'elle était de moi et il n'y avait vu que du feu !). "J'en conclus, avait pontifié l'oncle, qu'il peut devenir professeur de musique dans un lycée. Et encore ! S'il a de la chance. Rien de plus..." Il fut donc décidé que je préparerais le concours d'entrée en faculté de droit de manière à assurer mes arrières avec un métier solide.

Italiens. Les chausées par contre étaient tout effrayées
par les véhicules militaires et quelques autres puissants marchant
en escouade. Les voitures privées n'étaient évacuées. Chez mon
oncle Antonio, on me donna une chambre qui avait vue directe
sur le balcon de Myrte. Elle habitait en effet une maison située
derrière dans la rue parallèle à la nôtre, avec un jardin. Rien
que la situation financière de l'oncle ne fut un peu améliorée,
il n'avait pas les moyens de nourrir une bouche supplémentaire.
C'est pourquoi, toutes les trois semaines, mon père rappelait de
Turin avec sa femme quinze heures de victuailles. Il ne
remettait une petite somme, insuffisante pour ne payer la due.
Je laisais à pied tous mes déplacements dans Athènes.

Il se tint un conseil de famille pour examiner le verdict
rendu par Economidis : "C'est un mariage-mé". Mon oncle, d'un
empressement conservateur incitait à la prudence, nous conseilla
de garder les pieds sur terre. "Attention! Ne concluez pas
hâtivement et précipitamment ! Ce sont deux notions différentes ! En
Grèce, nous n'avons qu'un vrai compositeur, Kalomiris. Et devant
un Kalomiris n'est pas à la portée de n'importe qui. Autant
nous ôter dès maintenant cette illusion de la tête." Et tu
en conclus ?" lui demandait mon père convaincu par ses soins
que son rejeton était, au bas mot, un nouveau Schumann (je lui
avais joué une œuvre de Schumann en prétendant qu'elle était de
moi et il n'y avait vu que du feu !). "L'en conclusion, avait
pensé l'oncle, qu'il peut devenir professeur de musique dans
un lycée. Et encore ! Et il a de la chance. Rien de plus..." Il
fut donc décidé que je préparerais le concours d'entrée en faculté
de droit de manière à remuer mes études avec un métier solide.

Je serais avocat ou fonctionnaire préfectoral comme papa...

L'oncle Antonis et l'oncle Issigonis - qui habitait le rez-de-chaussée de la maison avec sa femme Virginia - se rendaient presque chaque soir chez les Altinoglou. Ils tuaient le temps en bavardant interminablement dans la véranda ou dans le jardin jusqu'à ce que résonne l'indicatif de la BBC. Comme beaucoup de Grecs, ils bravaient l'interdiction de l'occupant pour se mettre à l'écoute clandestine de l'émission en grec de la radio anglaise. De temps à autre, la maîtresse de maison s'asseyait au piano pour interpréter des airs d'opéras italiens. Naturellement, j'assistais à ces veillées-palabres. En dehors de monsieur et madame Altinoglou, la famille comprenait la mère de celle-ci et surtout les trois filles, Stassa, Mimosa et Myrto. La première était dentiste et avait aménagé son cabinet professionnel sous le toit familial - cette pièce deviendra mon bureau dans les années 1960. J'avais déjà eu l'occasion, en 1938, pendant l'un de nos passages à Athènes, de connaître Stassa: elle m'avait arraché une dent qui me causait des maux atroces.

Le premier soir où j'accompagnai mes deux oncles chez les Altinoglou, on s'assit dans le salon. La famille était presque au complet. Il ne manquait que la cadette. Au bout d'un moment, on entendit une cavalcade dans l'escalier et on vit paraître une jeune fille dont je m'étonnai qu'elle pût tenir sur ses jambes tant elle était maigre. Elle n'avait que la peau et les os. Ce qui ne l'empêchait pas d'être vive, pétulante même. Je me levai pour me présenter. Elle me regarda de la tête aux pieds - ce qui, à vrai dire, représentait une longue exploration verticale. Elle resta silencieuse, mais son regard, le premier moment de surprise

passé, devint moqueur. Comme elle devait me l'avouer plus tard, elle avait été sidérée par ma taille et ma maigreur extrême. Elle s'excusa de nous quitter aussi promptement mais elle devait rejoindre des amis. Telle fut ma première rencontre avec celle qui allait devenir ma femme. J'étais encore un provincial de Tripolis rebelle à l'air de la capitale. Je me noyais dans des perspectives savantes. Dans notre rue, une certaine madame Kakridis, proviseur dans un lycée, tenait également un cours préparatoire. Je m'y inscrivis pour suivre les cours de grec ancien, de latin et de dissertation trois fois par semaine. Le reste du temps, cloîtré dans ma chambre, j'étudiais la musique. Ou je descendais au rez-de-chaussée m'installer au piano qui s'y trouvait. Je faisais des exercices, j'improvisais. L'oncle Antonis possédait un magnifique harmonium à plusieurs registres. Il nous y jouait de temps à autre des compositions de sa façon ou des airs en vogue. Tout d'abord, il m'interdit d'y toucher et quand il consentit peu à peu à ce que je m'en serve, ce ne fut guère plus d'une heure par jour: il craignait que je ne le détraque.

A cette époque, un certain Tourkovassilis, politicien du département de l'Arcadie, venait d'être nommé gouverneur de la Banque de Grèce. Il recruta aussitôt à tour de bras ses compatriotes et les services de la Banque se peuplèrent d'employés qui étaient originaires de Tripolis. Comme bon nombre d'entre eux étaient de mes anciens condisciples, j'allais souvent les retrouver à la Banque et bavarder avec eux. A Néa Smyrni, je ne connaissais personne. Je m'étais fait seulement quelques amis au cours préparatoire, et notamment Phédon, qui était amoureux de Myrto.

À la sortie des cours, entre autres banalités, nous échangeions quelques confidences sur nos aventures galantes. Un jour, Phédon disparut de notre horizon. J'apprendrai bientôt qu'il était un sympathisant de l'EDES, le mouvement de résistance du général Zervas orienté à droite et opposé à l'EAM, et qu'il a été tué à Prévéza en rejoignant le maquis. C'était un garçon très beau, courtois, enjoué. Un enfant unique dont la perte laissa les parents murés dans leur chagrin pour le reste de leur vie.

Chaque jour, j'allais à pied chez un boulanger situé à proximité du Vieux Phalère. Je marchais vite sous le soleil brûlant, traversant vergers et potagers et ne rencontrant que rarement une maison de brique. C'est dans cette même région, en 1944, que l'on entreposa clandestinement nos armes et nos munitions. Nous autres, qui appartenions aux unités de réserve de l'ELAS, nous y avions aussi nos caches. Quand nous faisions prisonnier un Allemand ou un milicien grec, on devait l'exécuter et l'inhumer sur place. Je dis "on devait" mais à chaque fois cet ordre nous posait un cas de conscience. Aucun d'entre nous n'acceptait de supprimer à bout portant un captif. On tirait au sort. Mais que pouvait-on faire d'un SS ou d'un tueur des commandos fascistes ? Le prendre en charge était exclu en raison des conditions mêmes du combat. Le relâcher pour qu'il sévisse à nouveau ? Pourtant, une fois qu'il était entre nos mains, nous le regardions d'un autre oeil. Il retrouvait un visage humain. Sans compter que la plupart étaient des gosses comme nous. Il me fallut, moi aussi, me plier à cette procédure expéditive et inexorable qui m'a laissé des marques profondes.

Fin septembre et début octobre, je passai presque simultanément tous mes examens. Dans la grande salle de l'université, nous étions

A la sortie des cours, entre autres formalités, nous échangeons quelques confidences sur nos éventuelles galantes. Un jour, Théodore disparaît de notre horizon. L'apprendre bientôt qu'il était un sympathisant de l'EBES, le mouvement de résistance du général Terres orienté à droite et opposé à l'EAM, et qu'il a été tué à Trévère, en rejoignant le maquis. C'était un garçon très beau, courtois, enjoué. Un enfant unique dont la perte laissa les parents marqués dans leur chemin pour le reste de leur vie.

Chaque jour, j'allais à pied chez un boulanger situé à proximité du Vieux Théâtre. Je marchais vite sous le soleil brûlant, traversant vergers et potagers et ne rencontrant que rarement une maison de briques. C'est dans cette même région, en 1944, que l'on entreposa clandestinement nos armes et nos munitions. Nous autres, qui appartenions aux unités de réserve de l'EBES, nous y avions aussi nos caches. Quand nous laissions prisonnier un Allemand ou un militaire grec, on devait l'exécuter et l'inhumer sur place. Je dis "on devait" mais à chaque fois cet ordre nous posait un cas de conscience. Aucun d'entre nous n'acceptait de supplier à bout portant un captif. Ce tirait au sort. Mais que pouvait-on faire d'un SS ou d'un leur des commandos fascistes ? Le prendre en charge était exclu en raison des conditions mêmes du combat. Je rejoins pour qu'il évadé à nouveau ? Pourtant, une fois qu'il était entre nos mains, nous le regardions d'un autre oeil. Il retrouvait un visage humain. Sans compter que la plupart étaient des gens comme nous. Il me fallait, moi aussi, me plier à cette procédure expéditive et inexorable qui m'a laissé des marques profondes.

Fin septembre et début octobre, je passai presque simultanément tous mes examens. Dans la grande salle de l'université, nous étions

plus d'un millier de candidats à nous disputer trois cents places. Je fus admis et suivis pendant quelque temps les cours de droit. Le jour de l'écrit, M. Sakellariou, professeur de psychologie, me demanda de passer à son laboratoire, rue Sina. Il se borna à me dire que je l'intéressais sur "le plan physiognomonique". Je dus venir à plusieurs reprises subir différents tests. Il nous adressa les résultats. Le compte rendu était si favorable que mon père l'avait gardé sur lui et ne perdait pas une occasion de le lire, d'un air radieux, à tous ceux qu'il rencontrait. C'était devenu un sujet de plaisanteries et de sarcasmes dans son entourage, notamment pendant les soirées passées chez les Altinoglou. Le professeur m'avait crédité de performances étonnantes, en particulier dans le domaine artistique, ce qui déclenchait des crises d'hilarité dans le milieu de nos proches et amis.

Après la Libération, le professeur se souvint de moi. Il me convoqua à son bureau pour m'annoncer que la Columbia University de New York l'invitait à lui recommander quelqu'un pour l'octroi d'une bourse. "Etant donné que vous avez eu d'aussi bons résultats aux tests, j'ai tout de suite pensé à vous, me dit-il. Vous connaissez l'anglais ? Non ? Alors, mettez-y vous sans tarder car vous pouvez partir d'ici un mois. Naturellement, tout vous sera payé, frais de voyage, d'étude et de séjour. Quelles études comptez-vous faire ?" J'étais alors secrétaire à l'information du cinquième secteur de l'EPON, les Jeunesses de l'EAM à direction communiste. Si j'évoquai cette proposition à l'une de nos réunions, ce fut uniquement pour amuser la galerie: "Autrement dit, on me suggère de plaquer la noce pour aller faire la cueillette aux champignons !" Mes parents et mon oncle Antonis avaient naturelle-

plus d'un millier de candidats à nous distribuer trois cents places.
Le jour de l'examen et suivis pendant quelque temps les cours de droit.
Le jour de l'examen, M. Sakellariou, professeur de psychologie,
me demanda de passer à son laboratoire, rue Rina. Il se donna à
me dire que je l'intéressais sur "le plan physiologique". Je
dus venir à plusieurs reprises subir différents tests. Il nous
adressa les résultats. Le compte rendu était si favorable que mon
père l'avait gardé sur lui et ne parlait pas une occasion de le
lire, à un air redoublé, à tous ceux qu'il rencontrait. C'était
devenu un sujet de plaisanteries et de sarcasmes dans son entou-
rage, notamment pendant les soirées passées chez les Aïtzioglou.
Le professeur m'avait accordé de nombreuses performances, en
particulier dans le domaine artistique, ce qui déconcertait dans
certaines d'activités dans le milieu de nos proches et amis.
Après la libération, le professeur ne souleva de mot. Il me
convainquit à son bureau pour m'annoncer que la Columbia University
de New York l'invitait à lui recommander quelqu'un pour l'emploi
d'une bourse. "Étant donné que vous avez eu d'excellents résultats
aux tests, j'ai tout de suite pensé à vous, me dit-il. Vous
connaissez l'anglais ? Non ? Alors, mettez-y vous sans tarder
car vous pouvez partir d'ici un mois. Naturellement, tout vous
sera payé, train de voyage, d'étude et de séjour. Bonnes études
comptes-vous faire ?" L'états alors recourait à l'information
du directeur adjoint de l'EQM, les Lemnasses de l'EM à direction
communauté. Et j'évoquai cette proposition à l'une de nos réunions
ce fut uniquement pour causer le gaieté. "Autrement dit, on
me suggère de quitter la maison pour aller faire la qualification aux
championats ? Mes parents et moi nous aurions eu des avantages naturels

ment un avis opposé. Ils s'évertuèrent en vain à m'arracher une acceptation. Comment aurais-je pu envisager cette perspective à l'heure où la Grèce semblait devenir maîtresse de son destin? "J'ai dix-neuf ans. Si je vais aujourd'hui aux Etats-Unis, je deviendrai américain, c'est sûr. Ce qui compte pour moi, c'est de vivre au coeur des événements pour décider de mon sort. Nous sommes en train de forger une Grèce nouvelle..." C'est ainsi que je n'ai pas bénéficié de l'enseignement de la Columbia University. Je n'ai rien à regretter: j'allais faire mes classes à la Ikaria and Makronissos University où l'on m'a dispensé une forme de "rééducation nationale" à type de lavage de cerveau agrémenté de tortures qui n'avait rien à envier aux meilleures écoles du genre. Et tout cela aux frais de la Sûreté générale d'Athènes...

Au Conservatoire, les examens se déroulaient dans des conditions toutes différentes. Le candidat se retrouvait seul devant le jury d'admission. Devant la bibliothèque, la cour de l'établissement était envahie par la foule des candidats et des parents. Selon la filière consacrée, je m'étais d'abord présenté à l'examen de mathématiques pures. A la question "A quels niveaux souhaitez-vous être admis?" j'avais répondu avec aplomb: "Aux niveaux I, II, III, IV et V", tous autrement dit! Pour être admis en classe d'harmonie, on devait avoir réussi aux trois premiers niveaux, c'est-à-dire en matières théoriques et en solfège. J'avais rudement bûché. Au point que lorsque nous allions nous baigner au Vieux Phalère, mon père continuait à me poser des colles d'après une liste que j'avais dressée. Par exemple, au moment de plonger, il me demandait: "Donne-moi un

ment un avis opposé. Ils s'évertuent en vain à m'arracher une explication. Comment aurais-je pu envisager cette perspective à l'heure où la Grèce semblait devenir meilleure de son destin ? L'ai-je dit non ? Si je vais aujourd'hui aux États-Unis, je devrai m'arrêter à l'Université de Californie. Ce qui compte pour moi, c'est de vivre au cœur des événements pour décider de mon sort. Nous sommes en train de forger une Grèce nouvelle...". C'est ainsi que je n'ai pas bénéficié de l'enseignement de la Columbia University. Je n'ai rien à regretter ; j'aurais fait mes classes à la Karla and Makronissos University où l'on m'a dispensé une forme de "rééducation nationale" à type de lavage de cerveau. Les étudiants de fortune ont eu à envier aux meilleures écoles du genre. Et tout cela aux frais de la Grèce générale d'Albion...

Au Conservatoire, les examens se déroulaient dans des conditions toutes différentes. Le candidat se retrouvait seul devant le jury d'examen. Devant les professeurs, le cours de l'étudiant n'était évalué que par la seule des candidats et des parents. Selon la filière choisie, le candidat s'exprimait à l'examen de mathématiques pures. À la question "A quels niveaux souhaitez-vous être admis ?" j'avais répondu avec aplomb : "Aux niveaux I, II, III, IV et V", sans autre précision. On devait avoir réussi aux trois premiers niveaux, c'est-à-dire en matières théoriques et en solfège. J'avais très bien répondu. Au point que lorsque nous allions nous inscrire au Conservatoire, mon père continuait à me poser des questions d'après une liste que j'avais dressée. Par exemple, au moment de s'inscrire, il me demandait : "Donne-moi un

intervalle de tierce augmentée." Et je réapparais à la surface de l'eau en répondant "fa-si".

Le jury d'admission se composait de huit membres, dont, bien entendu, Economidis. Celui-ci devait avoir parlé de moi à ses collègues car sitôt que j'entrai dans la salle et que je m'assis sur un siège, au bas de l'estrade réservée au jury, comme un accusé, je l'entendis leur souffler : "C'est lui!" Puis il reprit tourné vers moi : "Je vois que vous désirez être admis aux cinq niveaux à la fois !" Les autres esquissèrent un sourire narquois. L'un d'eux, Parantatos, au visage dévoré de tics, me déclara : "Vous êtes un peu trop pressé. Contentez-vous déjà de passer en harmonie et en fugue..." Cette fois, ils s'esclaffèrent tous pour de bon, à part Economidis qui gardait un air grave et me fixait intensément. C'était un regard de défi et de colère à la fois, comme s'il me signifiait : "Vas-y, montre ta valeur, sinon je vais avoir l'air d'un idiot!" "Eh bien, dit un autre, commençons par le troisième niveau. Le voulez-vous ? En êtes-vous capable ?" J'acquiescai d'un hochement de tête. Ils me posèrent les premières questions, abordèrent le solfège. Je passai sans encombre ce premier barrage. "Bon, on continue ?" demanda Economidis. "Oui", dis-je. Deuxième barrage à nouveau franchi. "Qu'en dites-vous ?" demanda Economidis à ses collègues, on arrête ici ?" Un membre intervint alors : "S'il veut poursuivre, il n'y a pas de raison de l'en empêcher. Voyons toujours !" Je déjouai à nouveau les embûches, aussi bien en théorie qu'en solfège, mais quand vint l'épreuve du déchiffrage qui consiste à lire une partition que l'on n'a jamais vue, ce fut une autre paire de manches. Economidis dit à l'un de ses assistants : "Yorghos, apporte-moi un déchiffra-

ge bien salé." Je jetai un coup d'oeil sur la partition.

"Prenez votre temps, surtout, me dirent-ils. C'est à titre d'essai." Le professeur Pallantios, qui était installé au piano, ne joua que la première note pour me donner le ton, puis il croisa ses bras. Je me mis à chanter selon une méthode que je m'étais forgée à mon usage personnel et qui était décalquée du système de la musique byzantine. Celle-ci comporte une gamme qu'elle utilise à tous les tons - autrement dit les mêmes noms pa-vou-ga-di-ke-zo-ni. Je possédais ainsi deux gammes, une majeure et une mineure. Pour moi, le do était le premier degré pour toutes les gammes majeures, le ré le second, le mi le troisième, etc. Je déchiffrai donc des degrés et non des notes. Ce qui signifie que chaque fois qu'il existait une modulation dans le solfège, c'est-à-dire passage d'une tonalité à une autre, je devais à chaque fois fixer les degrés correspondants. A mesure que je chantais, j'avais à changer constamment les noms des syllabes. Un membre du jury s'exclama soudain :

" Mais qu'est-ce que c'est que les notes que vous nous débitez là !" "Le son n'est pas juste ?" demandai-je avec une fausse candeur. "Si, le son est juste. C'est curieux, pourquoi faites-vous cela ?" Je me mis à leur expliquer comment j'avais trouvé seul les gammes et qu'ainsi je les "entendais". Un professeur remarqua: "Tout cela est très intéressant mais inadmissible !" Finalement, l'atmosphère se réchauffa. Ils se levèrent et m'interrogèrent tous à la fois, puis ils me firent sortir pour me rappeler quelques minutes plus tard. J'étais admis au cinquième niveau de théorie et en classe spéciale d'harmonie à la fois. Economidis rayonnait: "Nous avons décidé à l'unanimité de vous accorder une bourse." Très ému, je les remerciai et pris congé.

et bien malade. Je jetai un coup d'oeil sur la partition.
 "Prenez votre temps, surtout, ne dires-tu pas. C'est à titre d'
 essai." le professeur Pailletton, qui était installé au piano.
 ne jura que la première note pour me donner le ton, puis il
 croqua ses bras. Je me mis à chanter selon une méthode que
 je m'étais forgée à mon usage personnel et qui était décalquée
 du système de la musique byzantine. Celle-ci comportait une
 gamme qu'elle utilisait à tous les tons - autrement dit les mêmes
 noms pa-vo-u-ra-di-ka-so-ut. Je posédais ainsi deux gammes,
 une majeure et une mineure. Pour moi, le do était le premier
 degré pour toutes les gammes majeures, le ré le second, le mi
 le troisième, etc. Je déshabillai donc des degrés et non des
 notes. Ce qui signifiait que chaque fois qu'il existait une
 modulation dans la mélodie, c'est-à-dire passage d'une tonalité
 à une autre, je devais à chaque fois fixer les degrés correspondants
 dans. A mesure que je chantais, j'étais à changer continuellement
 les noms des syllabes. Un membre du jury s'exclama soudain :
 " Mais qu'est-ce que les notes que vous nous faites
 là ! " Le son n'est pas juste ? demandai-je avec une certaine
 candeur. " Si, le son est juste. C'est curieux, pourquoi faites-
 vous cela ? " Je me mis à leur expliquer comment j'étais parvenu
 aux gammes et qu'ainsi je les "entendais". Un professeur
 remarqua : " Tout cela est très intéressant mais inadmissible ! "
 Finalement, l'atmosphère se réchauffa. Ils se levèrent et
 m'interrogèrent tous à la fois, puis ils me firent sortir
 pour me rappeler quelques minutes plus tard. J'étais étonné
 au deuxième niveau de théorie et en classe spéciale d'harpe
 à la fois. Étonné de reconnaître : " Vous avez décidé à l'unani-
 mité de vous accorder une bourse. " Très ému, je les remerciai
 et pris congé.

Mon père m'attendait dans la cour du Conservatoire. On décida de rentrer à pied à la maison. Place de la Constitution, il acheta une brioche aux raisins secs. Il en coupa un petit morceau pour lui et me tendit le reste comme s'il me décernait une couronne de laurier en me déclarant de son ton solennel des grands jours : "Aujourd'hui, nous avons remporté notre première grande victoire !" Et il s'engagea d'un pas décidé dans la rue Phillelinon, impatient d'apporter la bonne nouvelle à la famille qui nous attendait fébrilement à Néa Smyrni.

Les jours suivants, les premières pluies commencèrent à tomber. Je me trouvais, je m'en souviens, devant l'Académie, quand une averse se déchaîna. C'était la première fois que je voyais le ciel de la capitale couvert de nuages. Jusque là, nous avions eu un été prolongé et cette brutale variation du temps m'emplit d'un bonheur inexplicable comme si Athènes m'appartenait enfin. On alla à toutes jambes rattraper et escalader le tramway vert qui descendait la rue Panépistimiou en trépidant sur ses roues en acier. Il n'y avait rien qui me déplût à Athènes. En bon provincial, je n'avais pas manqué de visiter tous les monuments classiques. Rien qu'à l'Acropole, je m'y rendais au moins une fois par semaine. Aujourd'hui que j'habite une maison qui lui fait face et où je l'ai constamment sous les yeux, j'en arrive à m'étonner qu'une multitude de touristes puisse la prendre d'assaut chaque jour comme des fourmis. A vrai dire, quel Athénien qui se respecte daigne jeter un regard sur la beauté antique qui l'entourne si généreusement ?...

Le cours d'Economidis avait lieu au Conservatoire tous les lundis et jeudis à 14 heures. Les autres cours - solfège, histoire

de la musique, piano, formes musicales, orchestration, etc. - étaient répartis dans la semaine. Juste avant sa leçon inaugurale, Economidis me demanda si je voulais m'inscrire à la Chorale d'Athènes. Quand il eut achevé son cours, je l'accompagnai jusqu'à la rue Bénaki, au centre de la capitale, où se dressait l'édifice qui abritait la Chorale. Je m'inscrivis parmi les barytons/basses et commençai les répétitions dès le lendemain. "Le Messie" de Haendel était au programme. Chaque année, à Noël et à Pâques, la Chorale et l'Orchestre national donnaient ensemble un oratorio classique: "La Passion selon saint Jean" de Bach, les "Requiem" de Mozart, Berlioz et Fauré. L'été, on exécutait à l'Odéon d'Hérode Atticus, au pied de l'Acropole, la "Neuvième" de Beethoven, "Le Roi David" d'Honegger et une oeuvre très ardue de Pallantios. Pour chacun de ces concerts, nous consacrons quatre à cinq mois d'affilée aux répétitions. Bien entendu, nous le faisons bénévolement, sans toucher la moindre indemnité, et dans un état d'épuisement dû au manque de nourriture. A l'époque, l'Orchestre national était provisoirement logé au Musée. Les statues antiques avaient été reléguées au sous-sol. Nous avions ainsi à notre disposition un espace immense. Les bureaux se trouvaient à droite, à l'entrée et les répétitions avaient lieu dans une grande salle du fond. En dehors d'Economidis, les seuls chefs d'orchestre titulaires étaient Lykoudis et Vavayannis. L'Orchestre donnait chaque dimanche matin un concert dans la salle du "Pallas", puis plus tard de l'"Orphéa". Entendre un orchestre "sur le vif" fut pour moi une expérience bouleversante. J'avais obtenu la permission de suivre les répétitions et je n'en manquais aucune. Parallèlement, à la Chorale, j'avais découvert la bibliothèque riche de tous les chefs d'oeuvre de la musique. J'obtins également le droit de m'y rendre, et j'y restais enfermé pendant des heures à consulter et recopier des

partitions. Mais en dehors des cours et des répétitions, je voyais encore Economidis pendant une bonne partie des journées car je l'escortais pratiquement pendant tous ses déplacements, du Conservatoire à la Chorale, du Musée au Conservatoire, de la Chorale à sa maison située derrière l'hôpital municipal. Il était intarissable. Il avait une grande mémoire et connaissait la vie des Athéniens et des artistes les plus éminents. Il professait des idées conservatrices. De formation allemande, il n'écrivait des ouvrages de musique - de théorie ou de solfège - que pour recueillir de quoi se payer de temps à autre un séjour en Allemagne et y assister à des concerts. Mais par ses actes et sa vie, il était progressiste : ce qui veut dire qu'il ne pensait qu'à créer une oeuvre sans regarder aux sacrifices.

Il était depuis très longtemps professeur au Conservatoire d'Athènes - depuis 1910, je crois - et tous les musiciens importants de l'époque - Vavayannis, Kydoniatis, Pallantios - avaient été ses élèves. Je ne peux dire qu'il était un artiste inspiré au sens le plus fort de ce terme, comme l'était par exemple un Mitropoulos qui avait été son condisciple et éveillait chez lui une jalousie qu'il s'efforçait de dissimuler. Economidis était un homme remarquable comme enseignant et comme organisateur. C'était à lui que le Conservatoire, l'Orchestre et la Chorale d'Athènes devaient leur renom. Il avait fondé l'Orchestre national et lui avait donné un niveau enviable. Il avait un sens profond de la musique et pouvait à tout moment se livrer à une analyse très cérébrale. C'est pourquoi quand il dirigeait - ce qu'il préférait à toute autre chose dans sa vie - on avait l'impression que le cerveau cherchait à brider le sentiment et l'instinct et qu'il se privait

partitions. Mais en dehors des cours et des répétitions, je
voyais encore Beethoven pendant une bonne partie des journées
car je l'encourais pratiquement pendant tous ses déplacements,
du Conservatoire à la Chorale, du Musée au Conservatoire, de la
Chorale à sa maison attée derrière l'hôpital municipal. Il était
intéressé. Il avait une grande mémoire et connaissait de vive
voix les études et les études les plus éminentes. Il professait des
idées conservatrices. De formation allemande, il n'adhérait pas
aux ouvrages de musique - de théorie ou de solfège - que pour reconnaître
de quel ne payer de temps à autre un séjour en Allemagne et y
assister à des concerts. Mais par son action et sa vie, il était
progressiste : ce qui veut dire qu'il ne pensait qu'à créer une
œuvre sans regarder aux résultats.

Il était depuis très longtemps professeur au Conservatoire d'
Athènes - depuis 1810, je crois - et tous les musiciens importants
de l'époque - Vassilakis, Kydoniatas, Palantzas - avaient été ses
élèves. Je ne peux dire qu'il était un érudit inspiré au sens
le plus fort de ce terme, comme l'était par exemple un Mistrakoulas
qui avait été son condisciple et écrivait chez lui une thèse
qu'il s'efforçait de dissuader. Beethoven était un homme
remarquable comme enseignant et comme organisateur. C'était à lui
que le Conservatoire, l'Orchestre et la Chorale d'Athènes devaient
leur renom. Il avait fondé l'Orchestre national et lui avait donné
un niveau élevé. Il avait un sens profond de la musique et
pouvait à tout moment se livrer à une analyse très sérieuse.
C'est pourquoi quand il dirigeait - ce qu'il préférait à toute
autre chose dans sa vie - on avait l'impression que le cerveau
cherchait à briser le sentiment et l'instinct et qu'il se privait

ainsi de l'ivresse de la récréation. Ce qu'Economidis m'a inculqué - le plus fondamental -, c'est la conception parfaite qu'il avait des rapports et des équilibres entre les voix. "Toute la musique tient en quatre voix. Si tu sais bien manier ces quatre voix, alors tu sais composer." Et de fait, comme un même accord peut s'entendre différemment selon les diverses positions des voix ! Tout le sens du verbe "résonner" réside dans ces rapports. C'était encore lui qui me disait: "Tu dois si bien t'imprégner des règles de la composition que tu seras un jour en mesure de les transgresser et, au besoin, d'en créer de nouvelles." Cette "école déambulatoire" que je suivais, parallèlement aux cours officiels, en m'attachant aux pas du maître dans les rues d'Athènes, me permit d'enrichir chaque jour mes connaissances et surtout d'aiguiser mon jugement sur les oeuvres et les gens. C'était bien une relation de maître à élève qui naquit en ces circonstances. Economidis éprouvait de l'affection et de la confiance à mon égard. C'est pourquoi il était toujours sévère avec moi. Il était rare qu'il me tint des propos complaisants. Il exigeait de moi - et de ses autres élèves - le maximum. Dans les coulisses, la rumeur prétendait qu'il m'avait choisi pour être son successeur à la tête du Conservatoire et de l'Orchestre national. Mais après la Libération, étant donné mon engagement presque exclusif dans l'action politique et le "combat", comme on disait en ce temps-là, il renonça à cette perspective.

Dans le même temps, je nouais d'étroites relations avec bien des condisciples du Conservatoire. Nous organisions des soirées musicales dans diverses maisons, et il nous arrivait même, le soir, à la sortie des cours, de nous rendre dans un

était de l'ivresse de la rébellion. Ce qu'Economidis m'a
invoqué - le plus fondamental - c'est la conception paritaire
qu'il avait des rapports et des équilibres entre les voix. Tout
le monde tient en quatre voix. Et tu sais bien manier ces
quatre voix, alors tu sais composer." Et de fait, comme un même
accord peut s'entendre différemment selon les diverses positions
des voix ! Tout le sens du verbe "résonner" réside dans ces
rapports. C'était encore lui qui me disait: "Tu dois si bien
l'interpréter des règles de la composition que tu aies un jour
en mesure de les transgresser et, au besoin, d'en créer de
nouvelles." Cette "école démocratique" que je suivais, parail-
lement aux cours officiels, m'attachait aux pas du maître
dans les rues d'Athènes, me permettait d'acquiescer chaque jour mes
connaissances et surtout d'élargir mon jugement sur les œuvres
et les gens. C'était bien une relation de maître à élève qui
naquit en ces circonstances. Economidis éprouvait de l'affection
et de la confiance à mon égard. C'est pourquoi il était toujours
évêché avec moi. Il était rare qu'il me fût des propos complai-
sants. Il exigeait de moi - et de ses autres élèves - le maxi-
mum. Dans les coulisses, je trouvais prétendant qu'il m'avait
choisi pour être son successeur à la tête du Conservatoire et de
l'Orchestre national. Mais après la libération, étant donné mon
engagement presque ^{exclusif} dans l'action politique et le
"combat", comme on disait en ce temps-là, il renouça à cette
perspective.

Dans le même temps, je nouais d'étroites relations avec
bien des collègues du Conservatoire. Nous organisions des
soirées musicales dans diverses maisons, et il nous arrivait
même, le soir, à la sortie des cours, de nous rendre dans un

bordel de la rue Socratous ou Phidiou pour y donner un concert avec des oeuvres de Bach, au salon, devant un auditoire composé de ces dames et de leurs clients ! Je finis un jour par être désigné comme responsable du PC au sein du Conservatoire. On créa alors un syndicat des jeunes musiciens dont le vice-président était Yorghos Sissilianos, le secrétaire général Argyris Kounadis et le président l'auteur de ce livre.

Mes parents ne pouvaient vivre éloignés de moi à Tripolis. Nous formions une famille très unie. C'est pourquoi mon père s'arrangea pour être muté à Athènes, au ministère des Affaires Etrangères. Il y assumait la direction du service de la citoyenneté hellénique. A ce nouveau poste, il recevait également tous les rapports secrets qu'établissaient les autorités grecques sur les crimes commis par la Wehrmacht et les SS. Ces documents très précieux - parmi lesquels se trouvait le compte rendu bouleversant du massacre de Distomo - furent soigneusement entreposés à la maison jusqu'au jour de la Libération, quand mon père les remit à ses supérieurs hiérarchiques qui ne trouvèrent rien de mieux que ...de les faire disparaître. Dans la maison familiale de Néa Smyrni, nous ne disposions que d'un espace restreint, le salon-salle à manger où l'on s'installait tous les quatre. Mes parents dormaient dans un grand lit, moi sur le canapé, et Yannis sur un matelas posé sur le parquet. Il n'y avait pas de chauffage. Et à la différence de Tripolis où nous n'avions jamais manqué de pommes de terre et de fromage, l'alimentation était réduite à la portion congrue. Le salaire de mon père suffisait tout juste à nous nourrir chichement dix jours par mois. Les vingt jours restants, que pouvait-on faire ? Mon frère avait des adénopathies, des vertiges, des évanouissements. Il n'arrivait pas à tenir sur ses jambes. La pénurie de vivres entraînait fatalement des

d'abord de la rue Boissière ou plutôt pour y donner un concert
 avec des œuvres de Bach, au salon, devant un auditoire composé
 de ces dames et de leurs clients : le lundi un jour par être
 désigné comme responsable du PC au sein du Conservatoire. On créa
 alors un syndicat des jeunes musiciens dont le vice-président était
 Yorgos Elatianos, le secrétaire général Agypis Komnitis et le
 président l'autre de ce livre.

Mes parents ne pouvaient vivre éloignés de moi à Tripolis. Nous
 formons une famille très unie. C'est pourquoi mon père s'arrangea
 pour être basé à Athènes, au ministère des Affaires Étrangères. Il
 y eut la direction du service de la citoyenneté hellénique. A
 ce nouveau poste, il recevait également tous les rapports secrets
 qu'établissaient les autorités grecques sur les crimes commis par le
 Wehrmacht et les SS. Ces documents très précieux - parmi lesquels
 se trouvait le compte rendu soulignant du massacre de Distomo -
 furent soigneusement entreposés à la maison jusqu'au jour de la
 libération, quand mon père les remit à nos supérieurs hiérarchiques
 qui ne trouvèrent rien de mieux que... de les faire disparaître.

Dans la maison familiale de Mes Gyri, nous ne disposons que
 d'un espace restreint, le salon-salle à manger où l'on s'installe
 tous les quatre. Mes parents dorment dans un grand lit, moi sur
 le canapé, et Yannis sur un matelas posé sur le parquet. Il n'y
 avait pas de chauffage. Et à la différence de Tripolis où nous n'
 avions jamais manqué de pommes de terre et de fromage, l'alimentation
 était réduite à la portion congrue. Le salaire de mon père utilisait
 tout juste à nous nourrir écheidenement dix jours par mois. Les vingt
 jours restants, que pouvait-on faire ? Mon frère avait des échoppes
 dans des vertiges, des évènements. Il n'arrivait pas à tenir
 sur ses jambes. La pénurie de vivres entraînait fatalement des

carences vitaminiques.

Il m'arriva moi-même un jour de perdre connaissance alors que j'attendais le tram place de la Constitution. Des passants me transportèrent sur un banc et m'y laissèrent alors qu'il tombait de la neige fondue. J'étais atteint d'hypotension, de vertiges, de courbatures. Il fallait absolument que je trouve un travail pour arrondir les fins de mois familiales. Mais où ? En se décarcassant, l'oncle Antonis parvint à me caser dans une administration récemment créée dont les bureaux se trouvaient rue Philéllinon, près de l'église anglicane: la Régie hellénique des tabacs. Quand je m'y présentai, comme il n'y avait pas encore de place libre dans un bureau, on m'envoya aux entrepôts de Kokkinia, dans la banlieue. Je devais charger et décharger des balles de tabac. Pour arriver à l'heure, comme je faisais le trajet à pied, je me levais en pleine nuit. Je faisais des journées de huit heures. Parfois, au retour, je faisais un long détour par le Pirée pour aller prendre au port un sac de raisins secs au nom de mon oncle. Il pesait dans les quarante kilogs et je le transportais sur mon dos du Pirée à Néa Smyrni. Le soir, à la lueur d'une lampe à pétrole, je m'efforçais de résoudre un problème d'harmonie, mais en vain. Il m'était même impossible de suivre désormais les cours du Conservatoire. Plus tard, on me trouva une place moins pénible à Athènes. J'avais à recopier des procès-verbaux de séances sur un grand cahier et à les emmener aux membres du conseil d'administration pour qu'ils y apposent leur signature. C'étaient tous les grands noms de l'industrie grecque du tabac: Papastratos, Kéranis, Karavassilis, Karélias. Ce ne fut pas

carrières vénéralables.

Il m'arrive moi-même un jour de perdre connaissance alors que j'attendais la fin piece de la Constitution. Son passage me transportait sur un banc et m'y laissaient alors du'il tombait de la neige fondue. J'étais étendu d'hypothermie, de vertiges, de courbatures. Il fallait spécialement que je trouve travail pour étendre les fins de mois lamillaires. Mais où? En ce désarçonnement, l'oncle Antoine parvint à me caser dans une administration récemment créée dont les bureaux se trouvaient rue Pilleillon, près de l'église anglaise; la Régie pétrolière des tabacs. Quand je m'y présentai, comme il n'y avait pas encore de place libre dans un bureau, on m'envoya aux entrepôts de Kokkine, dans la capitale. Je devais charger et décharger des paquets de tabac. Pour arriver à l'heure, je faisais le trajet à pied, je me levais en pleine nuit. Je faisais des journées de huit heures. Parfois, au retour, je faisais un long détour par la rivière pour aller prendre en un sac de certains sacs au nom de mon oncle. Il passait dans l'ourante kiloga et je le transportais sur mon dos du rivage à Née Bayram. Le soir, à la leur d'une jauge à pétrole, je m'efforçais de résoudre un problème d'harmonie, mais en vain. Il m'était même impossible de suivre désormais les cours du Conservatoire. Plus tard, on me trouve une place moins pénible à Athènes. J'avais à recevoir des procès-verbaux de séances sur un grand cahier et à les emmener aux membres du conseil d'administration pour qu'ils y apposent leur signature. C'était tout les grands noms de l'industrie grecque du tabac: Papastatos, Kéranis, Karavassilis, Kerdilas. Ce ne fut pas

tellement mon salaire en tant que tel qui nous sauva mais la rémunération partielle en nature que l'on touchait. Chaque semaine nous avions droit à tant de cartouches de cigarettes selon le post occupé. Mon père venait alors au café voisin. Nous nous chargions des cartouches et nous rendions directement à la rue Piréos où les invalides de la campagne d'Albanie, étendus sur le trottoir, avaient le monopole du commerce du tabac. Sur place, on les cédait au prix non du jour mais de l'heure (les cours de cette denrée fluctuaient sur un si court intervalle de temps), puis on courait rue Aristidou où se tenait le marché des conserves allemandes. On achetait surtout de la "blutwurst", une sorte de boudin au goût ignoble mais qui était indiqué pour mon frère dont la santé s'améliora ainsi sensiblement.

A l'hiver, au froid, à la pénurie de vivres et de chauffage s'ajoutait notre dénuement vestimentaire. Nos habits n'étaient plus que des haillons. Nos chaussures étaient rafistolées. Mes parents se résolurent, le coeur gros, à vendre leurs alliances pour acheter de quoi confectionner des vêtements et couvrir nos os. Quand elle restait seule, inoccupée, maman regardait sa main et fondait en larmes. Qui sait quels sentiments éveillait en elle cette bague perdue? Elle regardait et cajolait mon père comme si elle allait bientôt en être à jamais séparée. Dans le courant de l'année 1944, l'inflation atteignit des taux vertigineux. Des articles courants qu'on payait auparavant en milliers de drachmes valaient maintenant des millions, puis des milliards et pour finir, peu de temps avant la Libération, des milliers de milliards ! Le salaire que je touchais pour dix jours atteignit soudain cinquante millions de drachmes. Transporter un tel volume de billets posait un rude problème. Comme

telement mon plaisir en tant que tel qui nous sauve mais la
 rémunération partielle en nature que l'on touchait. Chaque semaine
 nous avions droit à tant de cigarettes de cigarettes selon le post
 occupé. Mon père venait alors au côté volants. Nous nous éparpillons
 les cigarettes et nous rendions directement à la rue tirés ou les
 invitées de la campagne d'Albanie, étendus sur le trottoir, avait
 le monopole du commerce du tabac. Sur place, on les cédait au prix
 non du jour mais de l'heure (les cours de cette denrée fluctuaient
 sur un si court intervalle de temps), puis on courait vers l'Albanie
 où se tenait le marché des conserves alimentaires. On achetait tout
 de la "divulvut", une sorte de bouillon au goût ignoble mais qui
 était indiqué pour mon frère dont le santé s'améliora ainsi sensib
 lement.

A l'hiver, au froid, à la pénurie de vivres et de chauffage a
 ajoutait notre dénuement vestimentaire. Nos habits n'étaient plus
 que des haillons. Nos chaussures étaient ratatouillées. Mes parents
 se résolvèrent, le cœur gros, à vendre leurs vêtements pour acheter
 de quoi confectionner des vêtements et couvrir nos os. Quand elle
 restait seule, incouçpée, maman regardait sa main et fondait en
 larmes. Qui sait quels sentiments dévillait en elle cette page
 perdue? Elle regardait et cajoilait mon père comme si elle était
 identifié en être à jamais séparée. Dans le courant de l'année 1944
 l'inflation atteignant des taux vertigineux. Des articles couraient
 qu'on payait auparavant en milliers de drachmes valaient maintenant
 des millions, puis des milliards et pour finir, peu de temps avant
 la libération, des milliers de milliards ! Le plaisir que je touch
 pour dix jours atteignit soudain cinquante millions de drachmes.
 Transporter un tel volume de billets posait un rude problème. Com

les prix et les traitements grimpaient chaque jour, les employeurs finirent même par effectuer des versements quotidiens à leurs employés. A la Régie des tabacs, une équipe d'employés se rendait chaque matin à la Banque de Grèce prendre son tour au sous-sol pour retirer du liquide. Ils étaient obligés d'entasser les billets dans de gros sacs de jute pour les emmener au siège. Sitôt que la paye avait été versée, vers deux ou trois heures de l'après-midi, nous courrions faire nos courses au marché pour devancer la flambée des prix alimentaires. Cette scène se répétait tous les jours. Tant que nous faisons la queue pendant des heures dans le sous-sol de la banque, je réfléchissais à la solution de tel ou tel problème d'harmonie. J'avais acquis la faculté de me concentrer sous n'importe quelle condition .

Un jour, Pappas, un cousin à moi qui travaillait aussi à la Régie, un brave garçon, me demande de le suivre. On monte au premier il ouvre la porte des toilettes et me dit: "C'est propre et confortable ici, ce sont les chiottes du directeur. Assieds-toi et étudie tranquillement ta musique. Tu n'ouvriras que lorsque tu entendras mon signal : tac-tac, tac-tac-tac, puis encore tac-tac." C'est une méthode que j'utiliserai plus tard à maintes reprises dans la clandestinité et dont je ferai une chanson dédiée à Panagoulis, l'auteur de l'attentat manqué contre le dictateur Papadopoulos ("Quand tu frapperas deux coups"). Je pus ainsi tellement bâcher l'harmonie qu'Economidis n'en revenait pas. "Mais quand fais-tu tes exercices puisque tu travailles toute la journée ?" Sitôt que j'avais fini mon travail à la Régie, je gagnais d'abord le Conservatoire, puis de là la Chorale. En général, avec Economidis, nous arrivions bien avant l'heure de la répétition. On posait sur le piano nos récipients

les prix et les traitements grimpèrent chaque jour, les employeurs
 finirent même par effectuer des versements quotidiens à leurs
 employés. A la Régie des tabacs, une équipe d'employés se rendait
 chaque matin à la Banque de Grèce prendre son tour au sous-sol pour
 retirer du liquide. Ils étaient obligés d'emporter les billets
 dans de gros sacs de jute pour les emmener au siège. Sitôt que le
 paye avait été versée, vers deux ou trois heures de l'après-midi,
 nous courions faire nos courses au marché pour devancer la flambée
 des prix alimentaires. Cette scène se répétait tous les jours. Tout
 que nous laissions la queue pendant des heures dans le sous-sol de
 banque, je réfléchissais à la solution de fait ou tel problème à
 harmonie. J'avais acquis la faculté de me concentrer sous n'importe
 quelle condition.

Un jour, Yappas, un cousin à moi qui travaillait aussi à la
 Régie, un brave garçon, me demanda de le suivre. On monta au premier
 étage la porte des toilettes et me dit: "C'est propre et confortable
 table ici, ce sont les chaises du directeur. Assieds-toi et écoute
 tranquillement ce musique. Tu n'ouvras que lorsque tu entendras
 mon signal: tac-tac, tac-tac, puis encore tac-tac." C'est une
 méthode que j'utilisais plus tard à maintes reprises dans la
 clandestinité et dont je ferai une chanson dédiée à Panagoulis, l'
 auteur de l'attentat manqué contre le dictateur Papadopoulos ("Qu'
 tu frappes deux coups"). Je pus ainsi sagement échapper à l'arrestation
 qu'Économidis n'en revenait pas. "Mais quand fais-tu tes exercices
 puisque tu travailles toute la journée?" Sitôt que j'avais fini
 mon travail à la Régie, je gagnais d'abord le Conservatoire, puis
 de là la Grèce. En général, avec Economidis, nous arrivions dix
 avant l'heure de la répétition. On posait sur le piano nos réplais

contenant le repas. On mangeait debout, tout en bavardant. J'avais une petite mallette dans laquelle ma mère mettait un bocal avec de la bouillie de gruau ou d'une autre céréale. Et une cuillère en argent provenant de notre plus beau service, celui dont on avait vendu la majeure partie. Economidis avait, enroulé dans une serviette, une sorte de récipient en zinc qui contenait un bouillon noirâtre. Et une cuillère. J'avais honte d'avoir un meilleur repas que le sien. Il refusait toujours avec indignation d'accepter ne fût-ce qu'une cuillerée de ma bouillie, et je finis par ne plus insister de peur de le contrarier. Sa soupe était innommable, c'était en fait de l'eau simplement teintée. Il n'avait plus que la peau et les os. Ce qui ne l'empêchait pourtant pas de travailler toute la matinée à l'Orchestre national et l'après-midi à la Chorale. Sans toucher pratiquement un traitement quelconque. Chez lui, me disait-il sur le chemin de retour, un autre travail l'attendait. Il lui fallait étudier les partitions et les corriger. Je fus ravi le jour où il me proposa enfin de l'aider de temps à autre. Je m'installais à son bureau, envahi sous un déluge d'ouvrages et de papiers, je travaillais sans dire un mot, m'efforçant de dissimuler la joie et l'émotion que j'éprouvais à entrer dans sa confiance, même si c'était pour m'acquitter de tâches secondaires qui consistaient le plus souvent à corriger le matériel musical de l'orchestre et de la chorale.

Myrto, de son côté, avait été reçue au concours d'entrée en faculté de médecine. Un beau jour de l'automne 1943, on se rendit au rendez-vous que l'on s'était fixé, derrière le siège central de l'université. Debout au milieu de la chaussée, rue Acadimias on engagea la conversation. C'était la première fois de ma vie

que je pouvais parler sans contrainte et sans gêne avec une fille de mon âge. Myrto militait à l'organisation de l'EPON de Néa Smyrni. Elle fonda bientôt une cellule dans sa classe de la faculté, avec Vyron Samios, Léonidas Kyrkos et Callisthène Sbarounis. Fréquemment, l'amphi se transformait en véritable champ de bataille. Il fallait avoir des chevilles et des poignets solides pour afficher ouvertement ses opinions et défendre l'EAM, le PCG et l'EPON. Quand je pris congé de Myrto, j'emportai un sentiment nouveau et délicieux et bien souvent, en m'étendant sur mon lit, j'allais revivre par la pensée les instants fugitifs de ce premier rendez-vous.

Le rite des veillées passées chez les Altinoglou se maintenait mais à des intervalles plus prolongés. En nous retrouvant en ces occasions, Myrto et moi, nous avions désormais tendance à nous asseoir à l'écart de nos deux familles pour reprendre le dialogue intime que nous avions inauguré. Nous bavardions de tout et pendant des heures pour en revenir toujours et subrepticement au plan sentimental. Je lui parlais soudain d'Elli, elle m'évoquait la figure de Phédon. Sur les thèmes plus généraux, notre désaccord était constant. Au fond, je crois bien que j'étais miné par le complexe du provincial face à la lucidité et à la vitalité de l'Athénienne émancipée. L'hiver se passa ainsi.

L'été 1944 sonna par contre une ruée générale vers la mer. Certains amis ou proches se mettaient en route au bout de l'interminable rue Patission. Ils nous rejoignaient à Néa Smyrni. Nos familles - les Altinoglou, les Issigonis et les Théodoraki venaient grossir le flot et, tout au long du reste du chemin que l'on faisait à pied, d'autres groupes nous ralliaient. Si

que je pouvais parler sans contraintes et sans gêne avec une
 fille de mon âge. Myrto militait à l'organisation de l'EPOR de
 Née Smyrni. Elle fonda bientôt une cellule dans sa classe de
 la faculté, avec Vyrion Samios, Néonidas Kyriakos et Callistopoulou.
 Évidemment, l'accent fut mis sur le travail en petits
 groupes. Il fallait avoir des cheville et des poignets
 solides pour supporter ouvertement ses opinions et défendre l'
 EAM, le PCC et l'EPOR. Quand je pris congé de Myrto, j'emportai
 un sentiment nouveau et délicieux et bien souvent, on m'écrivait
 sur son lit, j'allais revivre par la pensée les instants les
 de ce premier rendez-vous.

Le rite des veillées passées chez les Aftinogiou ne m'était
 mais à des intervalles plus prolongés. En nous retrouvant en
 occasions, Myrto et moi, nous avions désormais tendance à nous
 passer à l'écart de nos deux familles pour reprendre la discussion
 intime que nous avions inaugurée. Nous bavardions de tout et
 pendant des heures pour en revenir toujours et subrepticement
 au plan sentimental. Je lui parlais soudain d'Ellie, elle m'
 évoquait la ligne de l'ébon. Sur les thèmes plus généraux, un
 désaccord était constant. Au fond, je crois bien que j'étais
 miné par le complexe du provincial face à la lucidité et à la
 vitalité de l'Athénienne émancipée. L'hiver se passa ainsi.

L'été 1944 arriva par contre une rude générale vers la mer.
 Certains amis ou proches se mettaient en route au bout de l'
 inintermittible rue Petrasion. Ils nous rejoignaient à Née Smyrni
 Nos familles - les Aftinogiou, les Samios et les Théodoridis
 venaient grossir le flot et tout au long du reste du chemin
 que l'on faisait à pied d'autres groupes nous rejoignaient. Si

bien qu'on était une bonne centaine quand on débouchait à Kalamaki au bord de la mer. Nous prenions d'assaut une grande taverne, chacun posait sur les tables les victuailles et la gourde d'eau il avait emmenés. Le temps de se mettre en maillot et l'on était déjà dans l'eau. A midi, le repas collectif s'accompagnait de chants et de danses au son d'un gramophone. Puis on s'égayait le long du rivage pour une brève sieste. L'après-midi se concluait sur une nouvelle séance de baignade ou de barque, avant de rentrer au crépuscule. Des Allemands et des Allemandes se baignaient souvent à côté de nous. Sans aucun problème.

Pendant l'un de ces dimanches balnéaires du mois de juillet, alors que nous regagnions la plage à la nage, Myrto et moi, je m'aperçus que les autres étaient partis. On évoluait dans la mer l'un à côté de l'autre, en se regardant dans les yeux. Et soudain, comme par enchantement, on se retrouva enlacés. On échangea notre premier baiser. On enfonça aussitôt la tête sous l'eau. On but la tasse. Quand on réapparut hors de l'eau, nous n'étions plus les mêmes. On se réfugia dans les grottes marines proches de Kalamaki pour y échanger un nouveau baiser. En surplomb de nous, mon père regarda la mer et criait d'une voix inquiète : "Mikis ! Myrto ! Nous sommes à table !" Cet appel nous fit rire et on courut rejoindre la table commune. Le lendemain, ^{un} (lundi, je passai prendre Myrto chez elle pour l'emmener à un concert que l'Orchestre national donnait à l'Odéon d'Hérode Atticus. Elle avait mis une robe toute blanche qui s'accordait parfaitement avec la couleur fauve de l'été. On prit le tram à Kallithéa pour rejoindre Makriyannis. La montée de l'avenue Dionysiou Aéropagitou était magnifique. C'était un parcours que nous ne nous lasserions jamais de refaire à l'aveni

rien qu'on était une bonne centaine quand on débouchait à Kalam.
 au bord de la mer. Nous prenions d'assaut une grande terrasse,
 chacun passait sur les tables les victuailles et la grande d'au.
 Il avait emmené. Le temps de se mettre en malice et l'on était
 déjà dans l'eau. A midi, le repas collectif s'accommodait de
 chants et de danses au son d'un gramophone. Loin on s'égayait le
 long du rivage pour une brève escale. L'après-midi se consacrait
 sur une nouvelle séance de baignade ou de pêche, avant de rentrer
 au crepuscule. Des Allemands et des Allemandes se baignaient sur
 à côté de nous, sans aucun problème.

Pendant l'un de ces dimanches paludéennes du mois de juillet,
 alors que nous regardions la plage à la nage, Myrto et moi, je
 aperçus que les autres étaient partis. On évoluait dans la mer à
 côté de l'autre, on se regardait dans les yeux. Et soudain, ce
 par enchantement, on se retrouve enlacés. On échangea notre premier
 baiser. On enfonça aussitôt la tête sous l'eau. On put se reposer.
 Quand on réapparut hors de l'eau, nous n'étions plus les mêmes. On
 se réjouit dans les grottes marines proches de Kalamaki pour y
 échanger un nouveau baiser. En surplus de nous, mon père regarda
 la mer et cria à une voix lugubre : "Mikis i Myrto! Nous sommes
 à table!" Cet appel nous fit rire et on courut rejoindre la
 table commune. Le lendemain, ^(jeu) Kandi, je passai prendre Myrto chez
 elle pour l'emmener à un concert que l'Orchestre national donnait
 à l'Odéon d'Hérode Atticus. Elle avait mis une robe toute blanche
 qui s'accordait parfaitement avec la couleur fleur de l'étoile. On
 prit le train à Kalithea pour rejoindre Karytaina. Le lendemain
 de l'avenue Dionysios Areopagitou était magnifique. C'était un
 parcours que nous ne nous lassions jamais de relater à l'événement

On s'assit sur les rochers près de l'Odéon et on sentit que la "Pastorale" nous rapprochait encore. On alla ensuite de l'autre côté Philopappou, on fit halte un moment sous les pins pour s'embrasser juste en face de la maison que nous habitons aujourd'hui. En rentrant à pied à Néa Smyrni, on décida de ne plus jamais se quitter. Le lendemain, je partis en trombe de chez moi. J'étais tellement amoureux que je ne pouvais plus tenir entre quatre murs.

Myrto et moi nous retrouvions chaque midi. Nous avions découvert une galerie presque déserte derrière l'Académie d'Athènes, dans le jardin, et nous avalions, comme des ruminants, les sandwiches indigènes de l'époque. Je me souviens qu'un jour, alors que nous mangions, j'aperçus un gros sac à ses pieds. "Qu'est-ce que tu transbahutes ?" - "Un squelette deterré dans le troisième cimetière." - "Et où l'emmenes-tu ?" - "Il faut que je le mette à bouillir pour le débarrasser de ses chairs. C'est pour le cours d'anatomie." Vision macabre

A Néa Smyrni, les membres de l'EPON s'aperçurent que les Allemands avaient abandonné, à Vouliagmeni, toutes les villas qu'ils y occupaient. Ils allèrent s'y installer et nous dirent d'en faire autant. Aussitôt, on prit le bus à gazogène à Aghios Karytsis et, serrés comme des sardines dans la vieille carcasse, chantant à pleins poumons "De si beaux yeux bleus" ou "Deux yeux verts" - les succès de l'époque - on arriva à Vouliagmeni. Les gars et les filles de l'EPON nous attendaient et nous conduisirent à nos villas. Nous anticipions sur la mode des résidences secondaires. Le matin, nous allions nous baigner à Laimos, une côte alors déserte. On y mangeait on y faisait la sieste puis, en fin d'après-midi, on quittait les plaisirs de la mer pour ceux de l'étang de Vouliagmeni. Après une semaine de cette belle vie, on reprit le bus, le gazogène lâcha en

route et on dut parcourir à pied les quelques bons kilomètres nous séparant de Néa Smyrni. Puis peu à peu, Myrto et moi, on se détacha de cette vie en groupe. Nous voulions être seuls. Le dimanche, nous reprenions le bus de Vouliagmeni, nous partions à la découverte d'un littoral qui était vierge comme à l'orée des temps et que le béton triomphant d'aujourd'hui nous permet mal d'imaginer. D'autres fois, nous allions camper sur un vers du mont Pentélic, ou nous faisons des virées en caïque jusqu'à Salamine après avoir appareillé du Pirée. Pendant la semaine, nous avions nos circuits romantiques à la colline de Philopappi au parc municipal de Néa Smyrni ou au quartier de Castella, au dessus du port de Turcolimano, près du Pirée. Là, dominant l'flot, il y avait un café où l'on pouvait rester pendant des heures après avoir commandé un "sous-marin" - une cuillerée de pâte de vanille trempée dans un verre d'eau. Notre argent de poche ne nous laissait que l'usage des bancs publics, des parcs et de quoi nous offrir un café de temps à autre.

Avec Myrto, on ne mangea qu'une seule et unique fois à la taverne ces années-là. C'était en 1948, quelques jours avant la dernière arrestation. Mais dans des conditions tout à fait exceptionnelles, comme on le verra plus loin. En revendant une cartouche de cigarettes, nous avions assez pour nous payer nos tickets de tram, deux billets de théâtre et deux brioches aux raisins. Le théâtre fut donc notre seul luxe et il faut dire qu'il connaissait alors en Grèce un épanouissement et une qualité sans précédent avec des actrices comme Kotopouli ou Caterina Andréadi et la troupe du Théâtre d'Art de Carolos Coun, foyer de l'avant-garde, dont on suivit en entier le

festival Ibsen.

Dès le jour de mon installation à Athènes, j'avais veillé, ce qui était naturel, à renouer avec mes condisciples et amis de Tripolis qui se trouvaient dans la capitale. Parmi eux, Yorghos Papoulias se distinguait par son courage. C'était du reste lui, au moment de mon arrestation par les Italiens, qui m'avait fait parvenir un message me prévenant qu'il allait me libérer, et le casse-cou qu'il était n'aurait pas hésité à le faire si le préfet de Tripolis n'était intervenu en ma faveur entre-temps. A Athènes Yorghos s'était engagé dans la compagnie "Lord Byron" formée d'étudiants. Un jour, il m'offrit un revolver. Un autre jour, une mitraillette avec trois chargeurs. J'enfouis ces armes dans mon jardin de Néa Smyrni. Et en échange de bons procédés, le jour où les Allemands quittèrent Athènes, je remis à la compagnie "Lord Byron" un camion entier d'armes récupérées à l'ennemi sur la base aérienne du Vieux Phalère que j'avais pu sauver juste à temps du dynamitage. Je devais apprendre plus tard que Yorghos avait été arrêté et exécuté pendant l'insurrection de décembre 1944 contre les Britanniques. Son corps avait été inhumé, avec des centaines d'autres, dans le parc national. C'était lui, en fait, qui m'avait aidé à entrer en contact avec la Résistance. Bien sûr, j'avais d'abord milité dans le milieu où je travaillais, c'est-à-dire au Conservatoire. A l'époque, la majorité des musiciens étaient à l'EAM. C'est pourquoi je devins à mon tour membre de l'Association hellénique des musiciens à partir de 1945. Du reste cette Association avait été créée à notre initiative - j'entends celle de l'organisation de l'EAM des musiciens. Peut-on imaginer ainsi que le jour de la manifestation du 3 décembre, place de la Constitution, qui se termina par la tuerie froidement organisée

d'une foule désarmée et qui était venue célébrer pacifiquement les idéaux de la Résistance, je vis de mes propres yeux Ménélaos Pallantios, aujourd'hui directeur du Conservatoire et académicien porter le drapeau rouge en tête du cortège des musiciens contre la politique d'intervention britannique ! Mais j'en reviens à mon coup de main du Vieux Phalère qui se situe au moment où les Allemands abandonnent la capitale. Ce matin-là, les Tsoliadès - evzones devenus les plus féroces collaborateurs des nazis - font irruption dans la maison de Néa Smyrni. Mon père et mon oncle sont absents. Je suis le seul homme qu'ils peuvent trouver. Ma mère et ma tante se mettent à hurler. Au même moment, des rues environnantes, s'élève un cri mille fois répété: "ELOCUS!" Tout le quartier est bouclé par un déploiement impressionnant de forces allemandes mototisées et de Tsoliadès. Puis la soldatesque envahit les rues et en chasse à coups de crosse tous les hommes vers le stade de Kallithéa. Cet emplacement, aujourd'hui construit, était à l'époque un immense terrain vague. Quand nous y arrivons, il est déjà rempli par une foule d'hommes et d'adolescents. Tout autour, les femmes, les mères poussent des cris déchirants, défiant les soldats qui les repoussent en les frappant. A partir d'un certain moment, j'ai l'impression d'assister au déroulement d'un film. Quand le tumulte créé par les clameurs, les imprécations et la bousculade s'apaise un peu, on se retrouve tous alignés sur d'innombrables rangs. L'officier allemand beugle un ordre, repris par l'interprète grec, que je n'entends ou ne comprends pas. Puis il se forme un détachement d'officiers, de soldats allemands et de Tsoliadès. Ils commencent à choisir les victimes. A mesure qu'ils se rapprochent de moi, je pense à l'expression que je dois prendre pour ne pas éveiller leurs soupçons. Pensive ? Niaise ? Indiffé-

d'une foule désempée et qui était venue célébrer pacifiquement
 l'anniversaire de la Résistance, je vis de mes propres yeux l'effroyable
 férocité, aujourd'hui Directeur du Conservatoire de la Musique et
 porteur le dimanche au lycée du cortège des étudiants contre
 politique d'intervention britannique ! Mais j'en reviens à mon
 coup de main du Vieux Théâtre qui se situe au moment où les
 Allemands abandonnent la capitale. Ce matin-là, les Tchécoslovaques
 avaient été les premiers à entrer dans la ville. Les Allemands
 étaient dans la maison de M. et Mme. Mon père et mon oncle se
 précipitèrent. Je suis le seul homme qu'ils peuvent trouver. Ma mère
 ne savait pas parler à l'Allemand. Au même moment, les Russes
 arrivaient. C'était un vrai miracle. Tout le monde
 était sauvé par un déplacement de forces.
 Les Allemands motorisés et de Tchécoslovaques
 les Russes et en chasse à coups de croixes tous les hommes vers la
 station de la Gare. C'est étrangement, aujourd'hui, tout est
 à l'époque un immense terrain vague. Quand nous y arrivons, il
 est déjà rempli par une foule d'hommes et d'adolescents. Tout
 autour, les femmes, les mères poussaient des cris déchirants, les
 les soldats qui les repoussent en les frappant. A partir d'un
 certain moment, j'ai l'impression d'assister au déroulement d'un
 film. Quand le tumulte cesse par les Allemands, les interrogations
 la foule s'écroule un peu, on se retrouve tous alignés sur
 inconnues rangs. L'officier allemand demande un ordre, repète
 par l'interprète grec, que je n'entends ou ne comprends pas. Je
 lui se forme un détachement d'officiers, de soldats allemands et
 Tchécoslovaques. Ils commencent à choisir les victimes. A mesure qu'il
 se rapprochent de moi, je pense à l'expression que je dois faire
 pour ne pas éveiller leurs soupçons. Faut-il ? Mais ?

rente? Avant de m'être décidé, je suis déjà sélectionné. Les otages sont rassemblés au fur et à mesure du côté de l'avenue Syngrou. Leur groupe ne cesse de s'étoffer. Pendant ce temps, une section motorisée allemande arrive sur place. Les hommes sautant des camions, mettent en batterie, face à nous, trois mitrailleuses pointées vers un petit mur de pierre situé à notre droite et perpendiculaire à l'avenue. Un autre véhicule tout terrain apparaît. Il en descend deux officiers SS et un homme recouvert d'une cagoule noire jusqu'à la taille. Nous frémissons. De la foule s'élève un murmure qui s'enfle en une vaste rumeur.

On nous ordonne de nous aligner derrière chaque homme placé tête et le nouveau détachement, composé de SS et de miliciens à l'aspect bestial, commence à nous examiner un par un, en suivant le mouchard en cagoule. Sitôt que celui-ci désigne quelqu'un, le malheureux est aussitôt saisi et entraîné brutalement, puis ils cognent dessus tous ensemble en le poussant vers le muret. Là-bas, ils se déchaînent. Ils tiennent des fouets dont les lanières sont munies de plombs, des matraques hérissées de clou et d'autres instruments de ce genre. Au bout de cinq minutes, chaque victime n'est plus qu'une plaie sanglante. En même temps que les cris des suppliciés, on entend les hurlements des femmes chaque fois qu'une mère, une femme ou une fille reconnaît l'un d'eux. L'homme à la cagoule s'arrête enfin devant moi. Je décide de le fixer intensément dans les yeux, avec un rien de défi. Je me dis : "Foutu pour foutu, autant montrer à cette crapule qu'il y a encore des hommes". Ou quelque chose comme ça. Je m'aperçois alors que ces yeux-là, je les connais. Du reste, lui aussi, en quelque sorte, me parle avec son regard. Quand il lève la main

Tout d'abord, je suis allé à l'avenue
 de la République. Les groupes sont rassemblés au fur et à mesure du côté de l'avenue
 de la République. Leur groupe ne cesse de s'agrandir. Pendant ce temps, la
 section motorisée allemande arrive sur place. Les hommes sont
 des camions, mettent en batterie, face à nous, trois mitrailleuses
 pointées vers un petit mur de pierre situé à notre droite et
 perpendiculaire à l'avenue. Un autre véhicule tout terrain se
 trouve à un bas-côté deux officiers SS et un homme recouvert d'un
 capote noire jusqu'à la taille. Nous trébuchons. De la foule
 s'échappe un murmure qui s'élève en une vaste rumeur.

On nous ordonne de nous aligner derrière chaque homme placé
 tête et le nouveau détachement, composé de SS et de militaires
 à l'aspect bestial, commence à nous examiner un par un, en nous
 le regardant en silence. Il y a une certaine détermination dans
 le regard et une certaine froideur. Les militaires sont
 alignés devant nous ensemble en se penchant vers la droite.
 Là-bas, ils se défilent. Ils tiennent des fusils dont les
 canons sont munis de piques, des mitrailleuses hélicoptères de cinq
 et d'autres instruments de ce genre. Au bout de cinq minutes,
 chaque victime n'est plus qu'une proie sanglante. En même temps
 que les cris des suppliciés, on entend les hurlements des lamas
 chaque fois qu'une mère, une femme ou une fille reconnaît l'un
 d'eux. L'homme à la capote s'arrête enfin devant moi. Je décide
 de le fixer intensément dans les yeux, avec un rien de défi.
 Je dis : "Pourquoi tout ça, autant mourir à cette époque de
 la guerre des hommes". Ou quelque chose comme ça. Je m'aperçois
 alors que ses yeux-là, je les connais. Du reste, lui aussi, en
 quelques sortes, se parle avec son regard. Quand il lève la main

pour signifier : "Allez-y, embarquez-le", je remarque qu'il a une tache noire sur l'ongle du pouce, séquelle d'un coup. Et ce signe aussi m'évoque vaguement quelque chose. Mais quoi ? Au geste de sa main, les SS s'avancent pour me saisir. Mais lui gesticule sa main en suspens à mi-course. Son regard parle beaucoup maintenant. Un regard prolix. Je crois le comprendre: "Je dispose entièrement de toi. Un simple geste de ma main, et c'est la torture, la mort. Alors, je la lève ou non ?" Il attend peut-être que je lui réponde : "Non, je t'en supplie, non, pitié!" Imagine alors ce que mon regard lui dit : "Tu n'es qu'une lope et tu meudiras bientôt, le jour où tu es né!" Et en lui signifiant cela je me rends compte que j'arbore un large sourire. Ce qui a le exaspérer le SS qui me frappe violemment au visage de sa cravache. Mais déjà l'homme à la cagoule a baissé sa main, il fait deux fois "non!" de la tête et passe au suivant.

Je ne me souviens pas combien furent finalement collés au mur. Dix-sept, je crois. A midi sonné, sous le soleil brûlant, on les faucha à la mitrailleuse. Puis on nous annonça que les corps devaient rester sans sépulture. Cette mesure sauva un jeune de l'EPON. Il était seulement blessé et resta enfoui sous l'entassement des corps jusqu'à la nuit, où il put s'échapper. Je devais le retrouver au début 1945 dans la cave du commissariat Kallithéa. Il m'apprit que l'homme à la cagoule était le fils d'un célèbre intellectuel de gauche et qu'il avait fréquenté les milieux artistiques. Impliqué dans une affaire de marché noir, les Allemands l'avaient fait chanter jusqu'à le briser totalement. Après cette déchéance, il s'était présenté spontanément devant des responsables de la Résistance qui le connaissaient. Il serv

pour agiter : "Allez-y, embarrasés-les", se remuait qu'il a
 une tâche noire sur l'oeil du pouce, redoublée d'un coup. Et ce
 signe quasi évanescent vaguement d'après chose. Mais quel ? Au
 geste de sa main, les SS s'avancèrent pour se saisir. Mais lui se
 baissa en arrière à mi-course. Son regard parut beaucoup moins
 haut. Un regard profond. Je crois le comprendre : "Je dispose
 entièrement de toi. Un simple geste de sa main et c'est la
 torture, la mort. Alors, je la jure ou non ?" Il attend peut-être
 que je lui réponde : "Non, je t'en supplie, non, pitié" Imagine
 en outre ce que mon regard lui dit : "Tu n'es qu'une loque et
 manieras bientôt le jour de ta vie". Et en lui émettant cet
 je me rends compte que j'apporte un large sourire. Ce qui a le
 exaspérer le SS qui me frappe violemment au visage de sa cravate
 Mais déjà l'homme à la cigarette a balayé sa main, il fait deux
 fois "non" de la tête et passe au suivant.

Je ne me souviens pas combien furent légèrement collés au mur
 Dix-sept, je crois. A midi sonné, sous le soleil brûlant, on se
 lança à la mort. Puis on nous amena dans les corps
 devaient rester sans sépulture. Cette heure sans un jour
 de l'EROM. Il était seulement blessé et resta enroulé sous l'
 emménagement des corps jusqu'à la nuit où il put s'échapper. Je
 devais le retrouver au début 1945 dans la cave du commissariat
 Kaffirès. Il m'apprit que l'homme à la cigarette était le fils
 d'un officier intellectuel de gauche et qu'il avait fréquenté les
 milieux artistiques. Impliqué dans une affaire de network noir,
 les Allemands l'avaient fait chanter jusqu'à la prise totale
 Après cette débauche, il était présenté spontanément devant
 des responsables de la Résistance qui le connaissaient. Il avait

quelque temps dans les rangs de l'EAM, demanda à être jugé et exécuté. Personne ne sut vraiment la fin de son histoire.

Lorsqu'on commença à faire monter les otages sur les camions à destination du camp de Haïdari ou de l'Allemagne, il régna une grande confusion. Un responsable du Parti, qui avait suivi la scène avec le type à la cagoule, me demanda d'où j'étais : "On t'a jamais vu ici. Où résides-tu ?" Je le lui dis. "Reste avec moi", conclue-t-il. Je compris que les cadres et les militants intervenaient activement au sein de la foule et que celui qui venait de me parler était un important responsable car tous venaient s'adresser à lui avant d'agir. Sans trop comprendre comment, je me retrouvai à la lisière de Kallithéa. Nous étions une dizaine, et, en courant comme des dératés, on parvint à une melonnière, du côté de Tzitzifiès. C'était le repaire de l'ELA. Comme, dans les faubourgs, il n'y avait guère de gars cultivés on me nomma au conseil de l'EPON du cinquième secteur. Je fus chargé de l'information. Avec le secrétaire général, Tsiboukié je prenais part à l'élaboration de la ligne à suivre par la section.

Peu de temps avant la Libération, un après-midi, je me trouvais à la bifurcation de Néa Smyrni, attendant Myrto qui était en retard à son habitude. Je vis alors deux jeunes de l'EPON qui descendaient avec une charrette. Je savais qu'ils avaient transporté à Néa Smyrni du matériel de propagande. Mais, conformément aux règles de la vie clandestine, on se contenta d'échanger un regard. Avec leur charrette vide, ils tombèrent sur le barrage qu'avaient dressé les Allemands pour fouiller les véhicules et les personnes. L'un des deux Eponites passa sans difficulté.

quelque temps dans les rangs de l'AM, demandé à être jugé et exécuté. Personne ne put vraiment le lire de son histoire.

Tout d'abord, on commença à faire monter les choses sur les canots à destination du camp de Heibard ou de l'Allemagne. Il y eut une grande confusion. Un responsable du Parti, qui avait suivi la scène avec le type à la ceinture, me demanda d'où j'étais : "Où t'a-t-on vu ici. On résides-tu ?" Je lui dis : "Reste avec moi", comme-t-il. Je compte que les cadres et les militants interviennent activement au sein de la foule et que celui qui venait de me parler était un important responsable car tous venaient m'adresser à lui avant d'agir. Sans trop comprendre comment, je me retrouvai à la fin de la soirée de Kallithea. Nous étions une dizaine et, en courant comme des dératés, on parvint à une maisonnette, du côté de Kallithea. C'était le repaire de l'ETA. Comme, dans les lampouges, il n'y avait guère de gens cultivés on me donna un conseil de l'ETA au deuxième secteur. Je fus chargé de l'information. Avec le secrétaire général, Tsiakouris je prendis part à l'élaboration de la ligne à suivre par la section.

Peu de temps avant la libération, un après-midi, je me trouvais à la direction de Nés Smyrni, attendant Kyriaki qui était en retard à son habitude. Je vis alors deux jeunes de l'ETA qui descendaient avec une cigarette. Je savais qu'ils avaient été portés à Nés Smyrni du secteur de propagande. Mais, confondu par les régimes de la vie étudiante, on se contenta d'échanger un regard. Avec leur cigarette vide, ils tombèrent sur le bureau qu'étaient dressés les Allemands pour fouiller les véhicules et les personnes. L'un des deux s'occupa sans difficulté.

autre, avec la charrette, fut soigneusement fouillé par le SS puis remis aux soldats qui attendaient sur le trottoir, à côté de moi. On échangea à nouveau un regard. Il s'appelait Nikos, il était du quartier de Moschato et travaillait dans une imprimerie. Ses mains gardaient-elles des traces d'encre ? Ou bien y avait-il un mouchard ? Je me dis que le mieux était de m'éloigner de l'air le plus naturel. De la bifurcation à la clinique le trottoir était barré par de hauts rouleaux de barbelé. Les maisons avaient été réquisitionnées par l'occupant. Et les deux ou trois bâtisses qui subsistent aujourd'hui abritaient à l'époque le siège de la Gestapo.

Pour m'éloigner, je me mis à marcher au bord de la chaussée en me dirigeant vers Athènes. Parallèlement à moi, les Allemands marchaient au milieu en emmenant Nikos. Et voici que devant le siège de la Gestapo, ils l'étendent par terre, lui écartent les bras et les jambes, l'immobilisent dans cette position tandis que quatre SS lui écrasent du pied chacune de ses extrémités. Tout cela a lieu en silence. Dans le plus grand calme. Sans que je ne puisse plus avancer, je restais quelques instants pétrifié devant cette étrange "cérémonie". Je m'aperçus qu'un officier posté sur les marches de l'édifice était en train de m'observer. Je repartis de mon air toujours le plus naturel. J'entendis de pas. L'officier avançait, l'air indifférent lui aussi, au milieu de la chaussée. Je pensais que c'était une simple coïncidence. A la clinique, il y avait un portail avec une guérite. L'officier obliqua lentement puis, brusquement, il sortit son revolver, me l'enfonça dans le dos tout en aboyant littéralement. Je levai les bras en l'air et me retrouvai aussitôt après au

autres, avec la charrette, fut soigneusement louillé par le SS
 puis remis aux soldats qui attendaient sur le trottoir, à côté
 moi. On échangea à nouveau un regard. Il m'appela: "Klona, il
 était au quartier de Moschats et travaillait dans une imprimerie.
 Ses notes gardaient-elles des traces d'encore ? Ou bien y avait-il
 un mouchoir ? Je me dis que les mieux était de m'éloigner de là
 car le plus naturel. De la distraction à la clinique
 le trottoir était bordé par de hautes rouelles de porcelaine. Les
 maisons avaient été réquisitionnées par l'occupant. Et les
 deux ou trois bâtiments qui subsistent aujourd'hui appartenant
 à l'époque de la Gestapo.

Pour m'éloigner, je me mis à marcher au bord de la chaussée
 en me dirigeant vers Athènes. Parfois, à moi, les Allemands
 marchaient au milieu en emmenant Klona. Et volait que devant la
 siège de la Gestapo, ils l'étranchent par terre, lui écrasent la
 tête et les jambes, l'immobilisent dans cette position tandis
 que quatre SS lui écrasent du pied chacune de ses extrémités.
 Tout cela a lieu en silence. Dans le plus grand calme. Sans
 le moindre plus émettre, je restais quelques instants pétrifié
 devant cette étrange "cérémonie". Je m'aperçus qu'un officier
 posté sur les marches de l'édifice était en train de m'observer
 le regard de mon air toujours le plus naturel. L'entenda-t-il
 pas l'officier allemand, il lui indiquèrent lui aussi, au
 milieu de la chaussée, je pensais que c'était une simple coin-
 cidence. A la clinique, il y avait un portail avec une grille.
 Officier obligeamment puis, brusquement, il sortit son
 revolver, me l'enfonça dans le dos tout en appuyant littéralement
 le levai les bras en l'air et me retrouvai évanouie après un

siège de la Gestapo. On me poussa dans la pénombre d'une grande pièce. Au fond, ils étaient en train de mettre Nikos à nu. Il y avait un banc élevé, cinq à six SS armés d'une cravache, et l'inévitable interprète grec. Celui-ci s'approcha de moi pour me chuchoter d'une voix grêle et répugnante: "Toi, retourne-toi contre le mur. Et malheur à toi si tu bouges. Si tu tournes la tête. T'as pigé ?" Je ^{me}mis contre le mur, avec dans mon dos un SS plus grand que moi. Ils commencèrent l'interrogatoire de Nikos. L'Allemand parlait, le Grec traduisait en y ajoutant une touche personnelle: "Fais pas le con, mon gars, on va t'étriper, pense à ta maman, t'es qu'une charogne de communiste, une salope, on va te saigner à blanc, p'tit mec..." Ou bien il jouait les coeurs serviables: "Je veux t'aider, moi, c'est pour ton bien que je te dis ça, montre-toi intelligent." Nikos, motus et bouche cousue. Je n'avais jamais vu une chose pareille. Comme si on lui avait effectivement scellé la bouche. Quand ils se mirent à le torturer, il ne laissait échapper que des gémissements étouffés. "La grande gigue, tu la connais ? On a bien vu que vous vous regardiez. - Pourquoi tu lui a souris ? - Où est-ce que vous imprimez vos tracts ? - A qui vous les remettez ? - Qui c'était, l'autre qui nous a filé entre les pattes ? - Parle-nous un peu de la grande gigue. - Regarde-le bien." Le SS me tourna alors le visage vers le banc où je distinguais dans la pénombre le corps tailladé à vif de Nikos. Après, ils passèrent sans doute à ses organes génitaux car j'entendais le Grec faire en riant les plaisanteries d'usage et Nikos, au suprême degré de l'horreur, se mit à hurler comme un cochon qu'on égorge.

C'est alors que, pour la première fois, je me tournai pour

me rendre compte par moi-même de ce qui se passait. Le SS m'asséna un violent coup sur la nuque, si violent que ma tête alla se plaquer contre le mur. J'avais le visage en sang. Mais c'était plus fort que moi, je me retournai encore à plusieurs reprises, récoltant à chaque fois une nouvelle volée. Je ne sentais rien; tout ce que j'entendais, tout ce que j'imaginai à quelques pas moi était au-delà de la pensée, du simple instinct de conservation. Puis j'entendis l'un des SS dire: "Kaputt!" Ils se querellèrent. Sans doute n'avaient-ils pas voulu le tuer aussi vite. Ils avaient commis une "bavure". L'hémorragie avait-elle été trop importante quand ils lui avaient sectionné les testicules ? L'interprète l'avait bien déclaré quelques instants avant: "On va te châtrer, sale graine de coco..." et "Appelle donc Staline, il viendra sauver ta bite!" Un grand silence se fit. Une odeur d'abattoir, de sueur et de sang aigre. Je me penchai pour vomir. Le SS me laboura les flancs, me coupant la respiration. On me fit tourner. Je m'adossai au mur, les jambes à demi fléchies. Leurs bottes, leurs cravaches, leurs couteaux, leurs matraques, je voyais tout cela qui dégoutte de sang. Je me redressai brusquement, bien droit. J'étais bien plus grand qu'eux, à part mon garde SS. Je m'essuyai le front d'une main et les regardai bien en face, prêt à jouer mon va-tout. Je n'avais plus de sensations, sauf celle d'une pesanteur, là, sur mon sexe. "Tes papiers!" m'ordonna l'interprète. Je sortis la carte d'identité rouge que les autorités allemandes délivraient alors à tous les Grecs. L'officier me demanda, presque en criant "Komponist ?" - autrement dit : "Compositeur ?" J'avais déclaré cette profession plutôt par forfanterie, espérant secrètement que cette anticipation me porterait chance. Je répondis: "Ja,

komponist!" "Klavier ?" ajouta l'officier en faisant avec ses mains les gestes d'un pianiste. "Ja!" Les bourreaux se métamorphosèrent sous mes yeux. J'étais grand, blond (à l'époque), j'avais les traits de la race aryenne. Un élément déjà favorable. Et voilà que par-dessus le marché j'étais komponist! Ça changeait tout! "Gut, gut..." - "Que faisais-tu à la bifurcation?" traduisait l'interprète. "J'avais rendez-vous avec mein mädchen"(ma petite amie). "Gut, gut..." Ils se mirent alors à jacter à tout rôle, à m'interroger pour savoir si j'étais d'accord avec eux. "Bach ? Beethoven ? Wagner ? Brahms ?" Toute la gloire teutonnette. Chaque fois qu'ils proféraient un de ces noms magiques, ils se tapaient les côtes de plaisir avec leur cravache et le sang continuait à éclabousser le sol. Au fond de la pièce, Nikos n'était plus qu'une bête qu'on a saignée à blanc, déchiquetée. Moi j'avais le visage tout enflé. Et eux, les bourreaux, venaient subitement de se rappeler qu'ils étaient les nobles descendants des maîtres de la musique! On nageait en pleine schizophrénie. Ils se mirent à discuter avec animation. Finalement, l'interprète me lança en guise de conclusion: "Tu l'as échappé belle, crapule. Les cons ne veulent pas m'entendre, s'il ne tenait qu'à moi, on baiserait comme on vient de baiser ton copain. On garde ta carte d'identité, tu passeras demain la reprendre...Et pas de blague hein, ne nous fais pas faux bond. De toute façon, on te retrouverait et ton compte serait bon. Même si mille Staline venaient ton secours, tu n'en réchapperais pas..." Les Allemands étaient énervés de l'entendre ainsi palabrer. Ils me donnèrent une tap amicale sur l'épaule en me criant : "Auf wiedersehen!" et ils poussèrent vers la sortie...

komponist? "Klavier?" "Stimme? "offiziell" en lisant avec ses
 mains les cartes d'un pianiste. "Ja!" Les pourpreux se mélangent
 écartent sous mes yeux. L'état Grand, blond (à l'époque), j'avais
 les traits de la race aryenne. Un élément déjà favorable. Et
 voilà que par-dessus le marché j'étais komponist! Qu'étais-je
 tout! "Gut, Gut, Gut..." - "Que laissez-vous à la littérature?" "rien"
 dit l'interprète. "L'événement tendez-vous avec main sèche?" (ma
 petite amie). "Gut, Gut..." "Ils se mirent alors à jacter à tout
 de suite. À m'interroger pour savoir si j'étais d'accord avec
 Bach? Beethoven? Wagner? Brahms? "Toutes les gloires tantum"
 Chaque fois qu'ils proféraient un de ces noms sacrés, ils
 me regardaient les yeux de plaisir avec leur cravache et je leur
 continuais à éplucher le sol. Au fond de la pièce, Nixon n'
 était plus qu'une tête qu'on a enroulée à l'arrière, décapotée. Et
 j'avais le visage tout enfié. Et eux, les pourpreux, venaient
 habilement de se rappeler qu'ils étaient les nobles descendants
 des maîtres de la musique! On regardait en silence les photographies.
 Ils se mirent à discuter avec animation. Finalement, l'interprète
 me lança en guise de conclusion: "Tu l'as échappé belle, crève"
 Les deux ne veulent pas m'entendre, s'ils ne tenaient qu'à moi, et
 d'ailleurs comme on vient de passer ton copain. On garde le cas
 d'identité, tu passeras demain la reprendre... Et pas de place
 bien, ne nous lais pas leur bond. De toute façon, on te retourne
 tout et ton compte serait bon. Même si mille dollars venaient
 ton secours, tu n'en récupérerais pas..." Les Allemands étaient
 étonnés de l'entente ainsi parfaite. Ils me donnèrent une tap
 amicale sur l'épaule en me disant: "Auf Wiedersehen!" et ils
 poussaient vers la sortie...

Je m'enfonçai dans le faubourg de Kallithéa, le temps de me refaire un visage un peu plus présentable. Puis j'allai dormir au monastère de Pentéli. Je ne voulais à aucun prix retomber sur l'interprète. Un jour, deux SS et trois miliciens grecs s'égarèrent dans les ruelles du quartier. Ils venaient de lancer un assaut contre nous et avaient dû piteusement battre en retraite. A mesure que le jour de la Libération approchait, le nombre des quartiers déjà libérés par la Résistance au sein de la capitale ne cessait de croître. Les forces supplétives de l'ELAS se montaient maintenant à vingt mille fusils. On emmena de nuit les SS et les miliciens à Vourlopotamo. Je scrutais intensément leurs traits en me demandant si je n'avais pas affaire à ceux qui avaient participé au supplice de Nikos. J'interrogeai des miliciens à propos de l'interprète. Ils avaient entendu dire qu'il était venu de Patras.

Plus de doute, les Allemands se préparaient à quitter Athènes on le flairait dans l'air. Les rumeurs les plus folles se donnaient libre cours: ils allaient faire sauter la capitale, ou bien tuer tous les hommes, ou encore nous bombarder. Une nuit, on fut réveillés par un concert de déflagrations comme si la fin du monde était arrivée. Notre maison de Néa Smyrni tremblait sur ses fondations. Tout l'horizon était embrasé par les éclairs d'explosions. Je montai à la terrasse. Ils étaient en train de faire sauter leurs installations du Pirée et du Phalère. Je saisis une tôle pour me protéger des éclats et autres projectiles qui tombaient en gerbes du ciel, je redescendis déterrer la mitraillette dans le jardin, j'y ajustai le chargeur et bourrai mes poches des chargeurs de rechange. Puis, sans même réfléchir

Le m'annonçai dans le lampou de Kellidès, le temps de me
relaire un village un peu plus présentable. Puis j'allai dormir
au monastère de Penté. Je ne voulais à aucun prix retourner
sur l'intérieur. Un jour, deux SS et trois miliciens grecs
s'égarèrent dans les ruelles du quartier. Ils venaient de faire
un rasaut contre nous et avaient été piteusement battus en
retour. A mesure que le jour de la libération approchait, le
nombre des quartiers déjà libérés par la Résistance au sein de
la capitale ne cessait de croître. Les forces supérieures de
ELAS se montaient maintenant à vingt mille hommes. On en avait
de huit les SS et les miliciens à Vouzopoulo. Je crus
intéressant leurs troupes en me demandant si je n'avais pas été
à ceux qui avaient participé au supplice de Nikos. L'interrogé
des miliciens à propos de l'intérieur. Ils avaient entendu de
qu'il était venu de Patras.

Puis de doute, les Allemands se préparaient à quitter Athènes
on se faisait dans l'air. Les rumeurs les plus folles se donnaient
libre cours: ils allaient faire sauter la capitale, ou bien tu
tous les hommes, ou encore nous bombarder. Une nuit, on fut
réveillés par un concert de déflagrations comme si la lin du
monde était arrivée. Notre maison de Nés Stryni tremblait sur
ses fondations. Tout l'horizon était embrasé par les débris de
explosions. Je montai à la terrasse. Ils étaient en train de
faire sauter leurs installations du Kité et du Psalira. Je
salais une fête pour me protéger des débris et autres projectiles
qui tombaient en grêle du ciel. Je redoutais de voir la
mitraillette dans le jardin. J'y étais le chargeur et pour
mes poches des chargeurs de rechange. Puis, sans même réfléchir

à ce que je faisais, je courus au siège de la Gestapo. Les sentinelles avaient disparu. Les logements des Allemands paraissaient désertés. Les portes et les fenêtres étaient brisées. Les meubles saccagés. Je m'introduisis avec précaution par le portail. Quelque chose bougea, je lâchai une rafale. Des chats étaient en train de lécher les taches de sang sur le sol. Mon interprète s'était évidemment évanoui dans la nature. En sortant, je vis des colonnes de fumée s'élever au-dessus du Phalère. Je décidai d'aller y faire un tour. A chaque explosion, la tôle dont je couvrais ma tête résonnait différemment selon les projectiles qui venaient la percuter avec violence. En se dirigeant vers le delta, on découvrit sur la gauche le siège de la Kommandantur.

Une très forte explosion se produisit alors à proximité, m'obligeant à me réfugier précipitamment au sous-sol du bâtiment. J'entendis une voix: "Si tu es grec, ne bouge plus. Jette ton arme." J'obtempérai et un homme s'approcha de moi. "Je travaille ici, je connais bien les lieux. Si tu m'aides à sauver les entrepôts qui se trouvent en face, on fait fortune!"-"Comment ça?"-"Ils ont foutu des charges de dynamite et les câbles sont reliés au Nouveau Phalère. C'est de là-bas qu'ils vont actionner la mise à feu. Il ne nous reste que quelques minutes, après ça va être l'enfer." Je le suivis en courant. On franchit la chaussée. Les vastes entrepôts de l'aviation militaire allemande étaient situés vers le littoral. On y pénétra par la porte centrale. Le câble s'échappait sur la route en direction du Nouveau Phalère. Il était gros et solide. On essaya d'abord de le sectionner avec de grands ciseaux que mon inconnu avait sur lui. Impossible. Les minutes passaient. Je découvris une baïonnette dans la loge du gardien.

Je plaçai le tranchant en travers du câble tandis que l'autre cogna dessus avec une grosse pierre. On le sectionna ! "Il y e a d'autres", me dit-il. Il connaissait tout dans les moindres détails. Nous attendant à voir le secteur exploser d'un moment à l'autre, on parvint finalement à mettre hors d'état le dispositif entier de mise à feu. "Suis-moi", me dit-il. On entra dans une salle qui était remplie de jumelles, de longues-vues et d'appareils-photo. Il prit un sac et commença à le bourrer: "Fais pareil. Avec un seul sac, on a de quoi acheter un appartement! Je le regardais l'air stupide. "Tu es interprète ?"- "Oui, pourc "Quel boulot tu faisais?"- "Je travaillais au service administratif. J'achetais des vivres. Grouille-toi, ils sont capables de rappliquer." Il s'empara d'un vélo, y fixa le sac, l'enfourcha et disparut au milieu de la fumée.

Je me retrouvai seul. La loge du gardien avait pris feu. De il y avait des caisses de munitions. J'entrepris de les sortir hangar. Puis je me rendis au bâtiment principal. Il abritait d bureaux. Les portes étaient fermées à clef. J'en enfonçai une d'un coup de pied. Le bureau était jonché de meubles fracassés de papiers déchirés. Des mitraillettes toutes neuves étaient suspendues à un mur. J'en saisis une, la chargeai et la passai à mon épaule. Je sortis dans la cour. La porte d'un entrepôt était grande ouverte. Des centaines de capotes en cuir y étaient entassées. Je vois que ça remue. Je tire une rafale, comme ça, à titre dissuasif. Deux jeunes sortent de leur trou en me criant: "Ne nous tue pas!"- "Qui êtes-vous ?"- "Des pillards."- "Depuis quand êtes-vous là ?"- "On vient d'arriver. Laisse-nous prendre quelques capotes. " C'est à ce moment que siège de la Kommandantur sauta, recouvrant tout le site de fum

Je plaçai le franchant en travers du côté gauche que l'autre
 regarda avec une grosse pierre. On le sectionna à l'II y e
 a d'autres", me dit-il. Il connaissait tout dans les maisons
 détails. Nous attendant à voir le secteur explorer d'un moment
 à l'autre, on parvint finalement à mettre hors d'état le dispo
 tit entier de ma à l'en. "C'est moi", me dit-il. On entra dans
 une salle qui était remplie de bijoux, de bijoux, de bijoux et de
 appareils-photo. Il prit un sac et commença à le ouvrir. "Est
 perché. Avec un seul sac, on a de quoi acheter un appartement!
 Je le regardais l'air stupéfait. "Tu es intéressé ?" "Oui, pour
 "Quel boulot tu faisais?" "Je travaillais au service administratif
 tit. J'achetais des vivres. Grouille-toi, ils sont capotés de
 repliquer". Il s'empara d'un vélo, y fit le sac, l'entourer
 et disparut au milieu de la fumée.

Je me retrouvai seul. La porte du jardin avait pris feu. Je
 ti y avait des caisses de munitions. L'entreprise de les ouvrir
 danger. Puis je me rendis au bâtiment principal. Il existait
 bureaux. Les portes étaient fermées à clef. L'en attendant que
 d'un coup de pied. Le bureau était jonché de feuilles froissées
 de papiers déchirés. Des microfilm toutes nouvelles étaient
 suspendues à un mur. L'en saisie me, je chargeai et je passai
 à mon époque. Je sortis dans la cour. La porte d'un entrepôt
 était grande ouverte. Des centaines de capotes en cuir y
 étaient empilées. Je vols que ça remue. Je tire une valise,
 comme ça, à titre d'exemple. Deux jeunes corrent de leur trou
 en me criant: "Ne nous tuez pas!" "Oui êtes-vous ?" "Des
 milliards". "Depuis quand êtes-vous là ?" "On vient d'arriver.
 Laissez-nous prendre quelques capotes. " C'est à ce moment que
 nigé de la Kommandantur entra, reconstruit tout le site de l'ur

Une rumeur se fit entendre dans la cour, je m'y précipitai. Et soudain, à cinq mètres devant moi, je vis un char allemand surgir de la couche de fumée. Dépassant de la tourelle, un officier qui devait avoir mon âge me considéra avec surprise. Je portais toujours ma mitraillette à la bretelle. Je le dévisageai à mon tour. Il me parut sympathique. Je songeai aussitôt qu'il était un condamné à mort: comment pourrait-il jamais regagner ses pénates en Allemagne alors qu'il lui restait toute la Grèce et toute la Yougoslavie à traverser ? Il dut lire dans mes pensées. Le regard qu'il me renvoyait me signifiait: "Toi aussi, tu m'es sympathique. Nous sommes du même âge. Dans d'autres circonstances, nous aurions pu être amis." Il me sourit. Je fis de même. A l'intérieur du char, le pilote lui parla et me ramena ainsi à une réalité moins idyllique. "Ils vont me passer dessus avec leurs chenilles", me dis-je. L'officier donna un ordre, le char se remit en marche vers moi. Au bout d'un mètre il obliqua doucement à gauche. L'"éphèbe blond" me salua d'un geste de la main. J'agitai à mon tour la mienne en lui criant: "Salut!"

Un autre "éphèbe blond" ne tarda pas à arriver. C'était un Grec cette fois. Il s'appelait Vassilis Zannos: c'est pour lui et pour Makis Karlis que j'écrirai ma "Première Symphonie", à partir de 1948, à Ikaria d'abord, puis à Makronissos et en Crète. Il se présenta: "Je suis le secrétaire de la Garde Populaire du Vieux Phalère". Il était escorté d'un grand nombre de civils en armes. La plupart n'avaient pas plus de vingt ans. "Qui es-tu, que fais-tu ici ?" Sa voix était empreinte de l'assurance et de la hardiesse que donne le pouvoir. "Je suis venu faire un tour dans le coin et je me suis emparé de ces entrepôts. Ils sont à moi!" - "Arrête de faire le malin. Ils sont au peuple grec!" Je jugeai que la plaisanterie

avait assez duré et lui fis part de mon identité, de mes fonctions et de ce qui venait de se passer. Un membre de la Garde Populaire accourut pour nous annoncer : "Des gars viennent de débarquer la côte, ils demandent le responsable." Vas -y toi-même", lui répondit-on à l'unisson, Vassilis et moi.

On lui emboîta le pas en direction de la mer et on aperçut le détachement quelques minutes plus tard. On fit halte de per et d'autre. L'un d'eux s'avança vers nous, se présenta. Sa voix tremblait d'émotion bien qu'il s'efforçât de garder à ses propos une certaine solennité. "Je suis le général Ioannidis, de l'armée de l'air. J'arrive du Moyen-Orient. Là-bas, c'est exactement comme ça que l'on imaginait les héros qui se battent contre l'envahisseur!" Le voici qui se rapproche encore, les bras grands ouverts pour nous étreindre. Puis il nous présente les officiers et les soldats de sa suite. Ils appartiennent tous aux forces aériennes de l'EAM. Il est décidé que les installations - très vastes - que je viens de récupérer passent sous le contrôle de la Garde Populaire et des forces aériennes de l'EAM. Quant à moi je prendrai tout le matériel dont je puis me charger pour le remettre à mon bataillon de Néa Smyrni et à la compagnie étudiante "Lord Byron". Je tiens à en faire personnellement cadeau à mon ami Papoulias. J'avertis Athènes et un camion vient charger les armes et les munitions. "Mais puisque la guerre se termine qu'elle est terminée!" s'étonne un moment notre général en voyant tout ce remue-ménage. "Vous croyez?" lui dit ironiquement Zannos. Je pense aussi de mon côté qu'elle commence peut-être pour de bon pour la Résistance. Personne, à la base du mouvement, n'est d'accord avec la solution Papandréou, ce politicien libéral d'avant-guerre mis en selle par Churchill. Finalement,

avait causé dans et lui fit part de son identité, de ses lésions
et de ce qui venait de se passer. Un membre de la Garde Populaire
accourut pour nous annoncer : "Des gens viennent de déjouer
le piège, ils démantent la responsabilité." Les "y-roi-mêmes", lui
répondit-on à l'unisson, Yessie et moi.

On lui expliqua le pas en direction de la mer et on aperçut
le détachement quelques minutes plus tard. On fit halte de par
et d'autre. L'un d'eux s'avança vers nous, se précipita. Sa voix
frémillante d'émotion bien qu'il s'efforçât de garder à ses yeux
une certaine solennité. "Je suis le général Joannidis, de l'
armée de l'est. L'arrivée du Moyen-Orient. Là-bas, c'est exact
comme ce que l'on imaginait les héros qui se battent contre l'
envahisseur." Le voilà qui se rapproche encore, les bras grands
ouverts pour nous étreindre. Puis il nous présente ses officiers
et les soldats de sa suite. Ils s'apprêtent tous aux forces
sérieuses de l'EAM. Il est décidé que les installations - très
vastes - que je viens de récupérer passent sous le contrôle de
la Garde Populaire et des forces sérieuses de l'EAM. Quant à
je prendrai tout le matériel dont je puis me charger pour le
renvoyer à mon détachement de Née Smyrni et à la compagnie auto-
détruite "Lord Byron". Je tiens à en faire personnellement
à mon autopsie. L'avez-vous Athènes et un camion vient avec
les armes et les munitions. Mais puisque la guerre se termine
du'elle est terminée!" s'étonne un moment notre général en
voyant tout ce remue-ménage. "Vous croyez?" lui dit l'ancien
lancé. Je pense aussi de mon côté qu'elle commence peut-être
pour de bon pour la Résistance. Personne, à la base du mouvement
n'est d'accord avec la solution fédérale, ce point
libéral d'avant-guerre mis en relief par Churchill. Récemment

le seul argument qui permettait de balayer les objections se formulait ainsi: "Eux, en haut, ils savent mieux que nous. Ils disposent d'éléments d'appréciation que nous ignorons..."

Après l'accord de Varkiza qui, en février 1945, allait sceller la capitulation politique de l'EAM et livrer la gauche toute entière à la vindicte du gouvernement soutenu par les Britanniques, je fus arrêté et déféré devant un tribunal. Ce même général Ioannidis vint témoigner à la barre en ma faveur. Il expliqua comment j'avais sauvé les installations qui étaient devenues la propriété de l'armée de l'air hellénique. Il précisa même que le Haut Commandement avait décidé de me remettre une décoration et m'avait vainement fait chercher à cette fin. Sur ces entrefaites, l'insurrection de décembre éclata et on en était arrivé là. Le tribunal m'innocenta à l'unanimité et je remerciai le général que je ne devais jamais revoir.

Le 12 octobre 1944, les Allemands quittent la capitale. L'EAM joue le jeu de la légalité. Deux jours plus tard, les premières unités aéroportées britanniques défilent dans la ville sous les acclamations de la foule. Le gouvernement grec d'union nationale débarque dans leur sillage. On va à la manifestation organisée place de la Constitution. On y entend de nos propres oreilles Papandréou s'écrier: "Nous croyons dans le pouvoir du peuple!"

Mais comment décrire l'enthousiasme, l'ivresse, la liesse de ces jours-là? Des semaines durant, on monta et on redescendit chaque jour l'avenue Syngrou en chantant et en dansant. Le cauchemar avait pris fin, on était prêt à embrasser la chaussée "cette terre qui est à nous et que personne ne peut nous prendre."

selon le vers célèbre de Ritsos. Sur la place de la Constitution se tenait une kermesse permanente de l'espoir, de jour comme de nuit. J'étais constamment en compagnie de Myrto et d'un cercle étroit d'amis. Mais on ne tarda pas à devenir une grande famille. Je travaillais désormais du matin au soir au sein de l'organisation. J'avais mon siège à Kallithéa et je rayonnais dans tout le secteur dont j'étais chargé et qui englobait les faubourgs s'étendant jusqu'au Phalère, sur le littoral. Ce qui faisait pas mal de kilomètres parcourus à pied. Assemblées, manifestations, mobilisations se succédaient sur un rythme endiablé. Plus les quartiers étaient pauvres et assaillis de problèmes, et plus le pouvoir de l'EAM y était fort et bien enraciné. Les Allemands, en partant n'avaient laissé derrière eux que des ruines. Qui était en mesure de les relever ? L'Etat était inexistant. La jeunesse était avide de s'instruire, de se cultiver, de pratiquer des sports. En dehors de l'EPON, réservée aux adolescents, l'EAM avait mis sur pied une organisation pour les jeunes enfants, "Les Aiglons". Nous avons ainsi à inventer toutes les formes possibles d'action culturelle et sportive, depuis les crèches, les espaces de jeux jusqu'aux stades. Et à les concrétiser. Sans oublier naturellement l'information politique et idéologique qui, à cette époque, était devenue le souci dominant d'une génération. Il suffit de songer que c'était la première fois dans notre histoire que des ouvrages marxistes pouvaient circuler librement. Tout comme la presse communiste, à commencer par le "Rizospast" l'organe officiel du Parti.

Sur les centaines d'initiatives que nous avons prises à cette époque, je ne citerai que notre conception du "Bureau d'études

selon le vers célèbre de Rilke. Sur la place de la Conscience
 se tenait une terrasse permanente de l'esprit, de jour comme de
 nuit. L'état constamment en compagnie de Myrte et de son cercle
 étroit d'amis. Mais on ne tarda pas à devenir une grande famille
 les travelliers démontés du matin au soir au sein de l'organisme
 tion. L'œuvre mon siège à Kallitès et se reposait dans tous
 secteurs dont j'étais chargé et qui englobait les leçons
 étendant jusqu'au Thésée, sur le littoral. On lui faisait passer
 kilomètres parcourus à pied. Assemblées, manifestations, mobilis
 tions se succédaient sur un rythme endiablé. Plus les questions
 étaient posées et assués de problèmes, et plus le pouvoir
 l'EM y était fort et bien exercé. Les Allemands, en partant
 n'avaient laissé derrière eux que des ruines. Qui était en fait
 de les relever ? L'Etat était absent. La jeunesse était en
 de l'instabilité, de se cultiver, de pratiquer des sports, de
 dehors de l'EM, réservée aux adolescents, l'EM avait mis à
 pied une organisation pour les jeunes enfants, "Les Aigles".
 Nous avions ainsi à inventer toutes les formes possibles d'
 action culturelle et sportive, depuis les crèches, les espaces
 de jeux jusqu'aux ateliers. Et à les concrétiser. Sans oublier
 naturellement l'information politique et idéologique qui à
 cette époque, était devenue le souci dominant d'une génération
 Il fallait se souvenir que c'était la première fois dans notre
 histoire que des ouvrages marxistes pouvaient circuler librement.
 Tout comme la presse communiste, à commencer par le "Rassemblement"
 l'organe officiel du Péri.

Sur les centaines d'initiatives que nous avons prises à cette
 époque, je ne citerai que notre conception du "Bureau d'études"

Dans chaque quartier, les jeunes de l'EPON constituaient un Comité d'étude. Non seulement pour les problèmes qui les concernaient directement mais pour les problèmes qui se posaient sur un plan plus général. On accordait une grande importance à la façon dont on présentait à la population les questions qui touchaient à sa vie quotidienne et on s'efforçait de le faire avec imagination et avec un souci d'innovation. Par exemple, pour montrer à quel point les conditions de vie à Dourgouti étaient inhumaines, l'un de nous, Eyrion Samios, avait eu l'idée de photographier et de juxtaposer une sépulture grandiose du Premier cimetière d'Athènes et une minuscule baraque en planches de ce quartier arménien. Il avait inscrit comme légende: "Des palais pour les morts et des tombeaux pour les vivants". Le "Rizospastis", l'organe du PC, publia cette trouvaille. A la suite de ce succès, les responsables de l'organisation centrale d'Athènes voulurent me connaître. Notre "Bureau d'études" fut étendu à toute l'agglomération athénienne et je reçus ultérieurement une promotion à l'Information politique pour la capitale. Pour honorer l'exploit légendaire des jeunes de l'EPON de Kallithéa face aux Allemands, je composai un opéra complet qui fut exécuté par la chorale du secteur, un dimanche matin. Mais je dois avouer que j'avais pris mes distances avec la musique, sous contrainte des événements. Ou plutôt, je sentais que tout ce que vivais était musique. J'avais plus ou moins délaissé les cours du Conservatoire et définitivement quitté mon emploi. Mais je n'étais pas devenu un "permanent" au sens on l'entend aujourd'hui le militant rémunéré et tâtularisé. Le plus souvent, je mangeais à midi aux divers sièges de l'organisation et je dormais, le soir venu, dans les lieux où mon activité me conduisait. Pour ce qui

Dans chaque quartier, les jeunes de l'EPON constituaient un Comité
d'été. Non seulement pour les problèmes qui les concernaient
directement mais pour les problèmes qui se posaient sur un plan
plus général. On accordait une grande importance à la façon dont
on présentait à la population les questions qui touchaient à sa
quotidienneté et on s'efforçait de le faire avec imagination et de
un souci d'innovation. Par exemple, pour montrer à quel point les
conditions de vie à Dourgoût étaient insupportables, l'un de nous,
Byron Samios, avait eu l'idée de photographier et de juxtaposer
une séquence graphique du Premier ministre d'Athènes et une
manuscrite paraps en planches de ce quartier arabe. Il avait
inscrit comme légende: "Des palais pour les morts et des tombes
pour les vivants". Le "Risposastis", l'organe du PC, publia cette
trouvaille. A la suite de ce succès, les responsables de l'organ
tion centrale d'Athènes voulurent me connaître. Notre "Bureau d'
études" fut étendu à toute l'agglomération athénienne et je reçus
régulièrement une promotion à l'information politique pour le
capital. Pour honorer l'exploit légendaire des jeunes de l'EPON
de Kallithés face aux Allemands, je composai un opéra complet qui
fut exécuté par le chœur du secteur, un dimanche matin. Mais je
dois avouer que j'avais pris mes distances avec le musique, nous
connaissions des éléments. On pinçait, je sentais que tout ce que
vivaient était musique. J'avais plus ou moins délaissé les cours à
Gouverneurs et défilé mon emploi. Mais je n'étais
pas devenu un "permanent" au sens où l'entend aujourd'hui le
milieu républicain et fédéral. Le plus souvent, je menais à
bien aux divers étages de l'organisation et je dormais, le soir
venu, dans les lieux où mon activité me conduisait. Pour ce qui

de l'argent, je n'en avais guère besoin. La cellule me proposa pour l'Ecole des cadres du Parti qui se trouvait au centre d'Athènes, rue Ermou. Mais on sentait, à quelques indices, que le climat s'alourdissait du sommet au bas de la hiérarchie. C'est ainsi qu'un jour, au Conseil du secteur, le secrétaire me demanda "La fille avec qui tu sors, qui est-ce ?" - "Une telle." - "Et quels liens avez-vous ?" Je ne savais que répondre. "Vous êtes mariés?" - "Mariés! T'es cinglé ? Elle a dix-huit ans, j'en ai dix-neuf. Nous sommes encore étudiants. Et du reste, avec quoi se marierait-on ?" Je faisais bien sûr allusion à l'argent que nécessitait une telle cérémonie. "Dans ce cas, tu ne dois plus le fréquenter. Tu es cadre, tu comprends, et les gens jasant facilement sur notre compte. Ou tu te maries ou tu romps..." J'étais sidéré: "Qu'est-ce que tu me chantes là ?" - "C'est la ligne, un point c'est tout." En conséquence de quoi, on dut se voir...clandestinement Myrto et moi! Une autre fois, je me retrouvai accusé devant l'instance judiciaire ordinaire de l'organisation. Et à quel titre, s'il vous plaît ? "La Punaise", secrétaire de la cellule, me critiqua publiquement pour l'opéra que je venais d'écrire. Pas à cause du fond. C'était la forme qui clochait: "C'est un genre trop compliqué, camarade, ce n'est pas destiné au peuple..." Au secrétariat du secteur, nous étions quatre: le secrétaire, sa femme, son frère et moi. Chaque fois que j'intervenais pour soulever une question gênante ou formuler une objection, on me clouait le bec par une procédure impeccable. J'entendais aussitôt : "Parfait! On vote!" Les trois autres levaient la main, en famille. La discussion était close.

Il faut dire que la base était en effervescente et ne manquait

de l'argent, je n'en mets guère besoin. La cellule ne propose pour l'écoulement des caisses du parti qui se trouvent au centre d'Albanes, rue Krasou. Mais on sentait, à quelques indices, que le climat s'élargissait du moment au pas de la hiérarchie. C'est ainsi qu'un jour, au Conseil du secteur, le secrétaire me demanda "La fille avec qui tu cours, qui est-ce ?" - "Une fille" - "Et quels liens avec-vous ?" Je ne savais que répondre. "Vous êtes mariés?" - "Marrés! T'es stupide ? Elle a dix-huit ans, j'en ai dix-neuf. Nous sommes encore étudiants. Et du reste, avec quoi se marierait-on ?" Je faisais bien sûr allusion à l'argent que nécessitait une telle cérémonie. "Dans ce cas, tu ne dois plus le présenter. Tu es cadre, tu comprends, et les gens passent facilement sur notre compte. Ou tu te maries ou tu romps..."

L'étais aidé: "Qu'est-ce que tu me chantes là ?" - "C'est la ligne, un point c'est tout." En conséquence de quoi, on dut se voir... étonnamment triste et moi! Une autre fois, je me retrouvai acculé devant l'instance judiciaire ordinaire de l'organisation. Et à quel titre, s'il vous plaît ? "La Punaise", secrétaire de la cellule, me critiqua publiquement pour l'opinion que je venais d'écrire. Pas à cause du fond. C'était la forme clochante: "C'est un genre trop compliqué, camarade, ce n'est pas destiné au 'peuple'..." Au secrétaire du secteur, nous étions quatre: le secrétaire, sa femme, son frère et moi. Chaque fois que j'intervenais pour soulever une question gênante ou formuler une objection, on me disait je pes par une procédure inacceptable: "entendez-vous: 'Parlez! On vote!' Les trois autres levèrent la main, en famille. La discussion était close.

Il faut dire que la base était en effervescence et ne manquait

pas d'occasions d'être décontenancée par les choix des dirigeants que ce fussent les accords signés au Liban entre la Résistance intérieure et les politiciens grecs remis en selle par les Britanniques, la désignation de Papandréou à la tête du gouvernement d'union nationale ou le maigre ministère de l'agriculture réservé à l'EAM en la personne de Iannis Zevgos. Pourquoi ci ? demandait l'un. Pourquoi ça ? demandait l'autre. La contestation secouait des sections entières. Moi-même, je n'étais pas en reste au sein du secrétariat, je les mitraillais de "pourquoi ?" La réponse ne variait jamais: "Parce que c'est comme ça". "Comme ça quoi ?" Auquel cas je réentendais l'inévitable: "Parfait! On vote et la question des accords du Liban était réglée par trois voix (familiales) contre une.

Entre-temps, la situation n'avait fait qu'empirer jour après jour. Les Britanniques et le gouvernement qu'ils nous avaient imposé choisissaient la voie de la tension et de l'affrontement. Je fus muté à Néa Smyrni et à cette occasion je quittais la jeunesse de l'EPON pour entrer au Parti lui-même. Je fus nommé deuxième secrétaire de la cellule, chargé de ce qu'on appelait "le mécanisme clandestin", à savoir les armes, les explosifs, le ravitaillement, les liaisons avec l'ELAS. Je repris ma place de simple combattant au sein du premier bataillon, un cumul assez exceptionnel car d'ordinaire on était soit combattant soit militant politique. Pour ma part, je jugeais indispensable d'être présent sur ces deux fronts à la fois. Et j'avais obtenu l'aval de la direction. Pour la manifestation du 3 décembre 1944, nous avions tous reçu la consigne de nous y rendre sans armes, en dehors du secrétaire de chaque cellule. Nous avons travaillé d'arrache-pied

pas d'occasions d'être déconvenues par les choix des dirigeants
 que ce fussent les accords signés au Liban entre la Résistance
 intérieure et les politiciens grecs remis en selle par les
 Britanniques, la désignation de Papandreu à la tête du gouverne-
 ment d'union nationale ou le maître ministre de l'Agriculture
 réservé à l'EAM en la personne de Iannis Kevgas. Pourquoi ai-
 je demandé à l'un. Pourquoi ça ? demandait l'autre. La contestation
 accablait des sections entières. Moi-même, je n'étais pas en rest
 au sein du secrétariat, je les interpellais de "pourquoi ?" la
 réponse ne venait jamais: "Parce que c'est comme ça." Comme ça
 quoi ? A quel cas je réentendais l'indéfinissable: "Parfait! On va
 et la question des accords de Liban était réglée par trois voix
 (familiales) contre une.

Entre-temps, la situation n'avait fait qu'empirer jour après
 jour. Les Britanniques et le gouvernement qu'ils nous avaient
 imposé chahutèrent la voie de la raison et de l'allotissement
 de nos buts à nos moyens et à cette occasion je quittai la
 jeunesse de l'ETON pour entrer au parti lui-même. Je fus nommé
 deuxième secrétaire de la cellule, chargé de ce qu'on appelait
 "le mécanisme clandestin", à savoir les armes, les explosifs, la
 ravitaillement, les liaisons avec l'ELAS. Je repris ma place de
 simple combattant au sein du premier bataillon, un combat assez
 exceptionnel car d'ordinaire on était soit combattant soit mili-
 taire. Pour ma part, je jugeais indispensable d'être présent
 sur ces deux fronts à la fois. Et j'avais obtenu l'aval de la
 direction. Pour la manifestation du 3 décembre 1944, nous avions
 tous reçu la consigne de nous y rendre sans armes, en dehors du
 secrétariat de chaque cellule. Nous avions travaillé d'arrache-pied

à son succès et lorsque le matin, à huit heures, on s'arrêta devant les brasseries Fix pour évaluer la participation du quartier, on eut tout lieu d'être satisfaits. La queue du cortège se trouvait au niveau de l'église Aghios Sostis.

C'est alors que les manifestants ^(de Kallithéa) crurent bon, pour faire le malins, de nous dépasser. Ils allaient le payer cher. Parvenus avant nous à la place de la Constitution, ils furent les premiers à être fauchés par la fusillade. On releva soixante-dix morts, sans compter les centaines de blessés. Nous autres, à ce moment là, nous nous trouvions à la hauteur du parc national. On eut temps de se plaquer au sol puis de se replier vers le Zappion pour s'y regrouper. Je ne sais comment je me retrouvai avec un drapeau grec à la main. Nous avançons désormais au pas de course vers la place de la Constitution. Les chars se remirent à tirer. Mais cette fois un peu au-dessus des têtes. Il y avait un épais brouillard et l'on n'y voyait pas à vingt mètres. J'aperçus la silhouette du char qui se trouvait à l'angle de l'avenue Amal et de la rue Othonos, je pus même distinguer le pilote anglais qui criait quelque chose en riant. Je découvris alors l'amoncellement des cadavres. Les blessés hurlaient. Le sang ruisselait sur toute la chaussée.

Comment l'idée me vint-elle de tremper le drapeau dans le sang ? Quand je le brandis, il était tout maculé et il en gouttait un sang noir. Cette vision nous électrisa. Sur le toit du parlement, entre les tuiles d'ornementation du bord, les tireurs de la Sûreté étaient repérables à leur chapeau mou. Je me souviens que je me retrouvai enlacé avec une blonde de l'

EPON et un invalide s'appuyant sur des béquilles. On forma, à le drapeau, un étrange agrégat qui franchit la distance qui le séparait de l'hôtel de Grande-Bretagne, sur l'autre versant de la place. Devant nous - à l'emplacement actuel de l'hôtel Asti se dressait l'édifice qui abritait le siège central de la police. Derrière l'énorme grille de l'entrée, dans la cour, des mitrailleuses étaient pointées dans notre direction. Comme j'avancais, j'entendis une voix familière qui me criait: "Arrêt Mikis!" C'était mon père, couché lui aussi sur le trottoir en compagnie de tous les autres, les morts, les vivants, les blessés, au bas de l'escalier de la place. Il m'avait suivi, mais comme le groupe des manifestants de Kallithéa s'était posé en tête du cortège à la hauteur des brasseries Fix, il avait entraîné par le flot et s'était retrouvé ainsi au beau milieu du carnage. Finalement, la foule prit sa revanche. Elle affluait partout, les places, les rues, les impasses étaient noires de monde. Les Britanniques se remirent à tirer. Rue Othonos, ils me frappèrent et me projetèrent sur une haie d'arbustes, devant les toilettes publiques. Tous mes vêtements étaient lacérés. Fou de rage, je repris en sens inverse l'avenue Syngrou.

À la hauteur des brasseries Fix, je tombe sur ma mère: "Ton père est prêt à défaillir. Il est persuadé que tu t'es fait tuer." Je la saisis par le bras et nous rentrons à la maison, déterrer mes armes dans le jardin et je cours au commissariat du quartier où des affrontements ont déjà commencé. Puis je me rends à la cellule où l'on délibère sans désespérer. Ainsi va passer pour moi tout le mois de décembre, de réunion de cellule en combat de rue et de combat de rue en réunion de cellule. Quand les premiers blessés arrivent, toutes les organisations

locales s'activent et au bout d'une journée elles ont mis sur pied une pharmacie, un hôpital (dans un café) et une antenne chirurgicale. Comme je me suis aperçu depuis un bout de temps que tous les étudiants de l'EPON servent comme infirmiers, je propose à la cellule de les mobiliser en plus des carabins. La décision est prise et je me rends à l'hôpital pour la faire appliquer. Certains étudiants protestent : "Nous ne pouvons abandonner nos blessés." Mais ces derniers rétorquent avec ensemble: "Ne vous en faites pas pour nous, les gars, tout ce qui compte, c'est que les Britanniques soient repoussés. Nous arriverons à nous soigner tout seuls." C'est ainsi qu'est créé la "Section légère". Le premier cours de théorie est donné chez Yorghos Dizikirikis. "Sur dix mille balles qui sont tirées, le professeur enseigne à cette occasion l'officier-instructeur pour les rassurer, il n'y en a qu'une seule pour atteindre son objectif Et de s'attirer alors cette remarque impayable de Yorghos: "C'est justement cette balle-là que je redoute, camarade!"

Les manoeuvres se déroulent devant le cimetière municipal. Lendemain, les étudiants de la "Légère" sont déployés dans le secteur qui s'étend de la rue Panioniou à la rue Omirou. Comme c'est moi qui ai pris l'initiative de créer la section, on m'a confié le commandement. En tout cas, ces garçons vont se battre comme des lions, de Néa Smyrni à Néos Cosmos, autrement dit jusqu'à la fin des hostilités. En dehors des affrontements de Néa Smyrni, je vais aussi personnellement prendre part aux batailles rangées de Charokopios, des Vieux Abattoirs et de la caserne Makriyannis au pied de l'acropole où je vais rester dix jours d'affilée.

En janvier 1945, après l'échec du soulèvement décembre, je me cache dans la famille. Pendant la journée, je cours un peu partout pour tenter de renouer les contacts. Mais Athènes s'est vidée par milliers de ses militants. Toutes les organisations sont parties à pied vers la Thessalie. Les Anglais ont procédé à des rafles impressionnantes. A titre de représailles, le Part a ordonné aux militants d'emmener des otages dans leur retraite hors de la capitale. Comme ils n'ont pas eux-mêmes de quoi manger, les ravisseurs condamnent ainsi des milliers d'innocents à endurer mille souffrances et bon nombre de ceux-ci succombent aux privations. On est au début janvier. Il fait un froid de loup, aggravé par le vent du nord. Le ciel est couvert et si bas que les maisons semblent s'y adosser. Je suis seul à marcher sur le trottoir de l'avenue Syngrou dont la chaussée est sillonnée par des véhicules britanniques de toute sorte.

C'est le crépuscule et je m'apprête à regagner mon repaire à Plaka quand je tombe littéralement sur le responsable du ravitaillement de notre secteur, disons notre chef magasinier si l'on préfère. C'est un vieux communiste, père de famille, atteint de tuberculose et d'asthme. En cet instant précis, on vient de le renvoyer de l'hôpital et il est dans un état si critique que je le vois prêt à rouler par terre. Je dois le soutenir et nous allons ensemble jusqu'au prochain carrefour où se trouve un atelier de menuiserie. "C'est un des nôtres, me dit-il, il va me cacher." Effectivement, l'artisan nous accueille avec beaucoup de chaleur et nous conduit à son arrière-boutique. Là, derrière l'assemblage de planches et de meubles, on dégage un coin pour y étendre le camarade (j'ai oublié son nom). Une fois que nous

En janvier 1945, après l'échec du soulèvement décevant, je me cache dans la famille. Pendant la journée, je cours un peu partout pour tenter de renouer les contacts. Mais l'absence a été vécue par milliers de ses militants. Toutes les organisations sont parties à pied vers la Tunisie. Les Anglais ont procédé à des rafles impressionnantes. A titre de représailles, le Parti a ordonné aux militants d'observer des strictes mesures de sécurité hors de la capitale. Comme ils n'ont pas eux-mêmes de quoi manger les ravisseurs condamnent ainsi des milliers d'innocents à mourir mille souffrances et bon nombre de ceux-ci succombent aux privations. On est au début janvier. Il fait un froid de loup, éternel par le vent du nord. Le ciel est couvert et si pas que les nuages s'empilent à y échapper. Je suis seul à marcher sur le trottoir. L'avenue Syron dont la chaussée est effondrée par des véhicules britanniques de toute sorte.

C'est le deuxième et je m'apprête à regarder mon repaire. Mais quand je tombe littéralement sur le responsable du mouvement de notre secteur, dans notre chef magasinier et l'un des frères. C'est un vieux communiste, père de famille, assis dans un fauteuil et d'autres. En cet instant précis, on vient de le renvoyer de l'hôpital et il est dans un état si critique que je vais être à rouler par terre. Je dois le soutenir et nous allons ensemble jusqu'au prochain carrefour où se trouve un atelier de menuiserie. C'est un des frères, on dit-il, il va me cacher. Effectivement, l'atelier nous accueille avec beaucoup de chaleur et nous conduit à son arrière-pensée. Là, derrière l'assombrissement de planches et de meubles, on dégage un coin pour y étendre le camarade (j'ai oublié son nom). Une fois que nous

sommes seuls, lui et moi, nous évoquons d'abord nos problèmes personnels avant d'aborder la seule question de l'heure: "Que peut-on faire ?"

Le lendemain, à la suite de notre longue discussion, j'écris une "Lettre ouverte à Winston Churchill" dans laquelle - pour résumer - j'assure l'homme d'Etat britannique que sa politique est vouée à l'échec et que le peuple grec va finalement l'emporter sous la direction éclairée du PCG. Je retrouve mon chef magasinier dans un état qui a empiré. Il crache du sang, s'affaiblit à vue d'oeil. Le menuisier le soigne de son mieux avec les moyens du bord, soupes chaudes, cachets d'aspirine, compresses. De simples palliatifs. Il est assis le dos au mur. "Lis-moi ce que tu as écrit", me dit-il. Quand j'ai fini: "C'est bien. Mais ôte ceci, rajoute ça." On y met une dernière main. "Non, ce n'est pas tout, qu'est-ce qu'on en fait ?" Il nous faudrait une machine à écrire, des stencils, du papier, une ronéo, de l'encre...

Je vais à la Banque Ionienne dont je connais bien l'huissier. Il n'est pas là. Je sais que la banque abrite tout le matériel nécessaire, j'ai pu m'en rendre compte lors de mes visites précédentes. Le premier jour, je fauche la machine à écrire. Je vais directement chez le menuisier. Le lendemain, nouvelle rencontre, je tombe sur Elli, celle qui deviendra la femme du poète Nicos Pergialis. Je la persuade d'adhérer au Parti. Elle, à son tour, m'amène de nouveaux adhérents, et ainsi de suite. Au bout d'une semaine, nous sommes prêts. Je remets la proclamation à trois équipes de deux membres. De mon côté, je prends une pile de tracts et, avec un camarade, nous allons de nuit les

jeter dans les cours. Soudain, une porte s'ouvre. Des soldats britanniques en surgissent et se lancent à nos trousses en nous tirant dessus d'une distance de cinquante mètres environ. Nous piquons un sprint éblouissant et leur échappons une fois de plus. Nous voici devenus la première organisation du Parti. Thymos (je viens de me rappeler son nom) me déclare: "Avant de mourir, je voudrais assister à une dernière réunion de cellule." Nous le transportons à mon refuge de Plaka, chez la tante Virginia où je loge par mesure de sécurité. Nous y tenons séance. Thymos déploie des efforts inimaginables pour rester bien éveillé, suit la discussion, sourit de temps à autre, les yeux toujours fermés. A la fin de la réunion, il s'est endormi. Quand on constate qu'il est à toute extrémité, on avertit les siens pour qu'ils viennent le chercher. Il ne risque plus désormais de se faire arrêter. La mort avait pris les devants pour lui éviter ce genre d'ennui.

Sitôt que j'eus achevé la "Symphonie n° 1", je décidai d'aller rendre visite au maître. Economidis m'accueillit chaleureusement à son bureau du Musée. Puis, changeant soudain de ton, il se mit à me relater ses expériences personnelles des "crimes perpétrés par les communistes". L'ELAS avait mis le feu à la maison de son beau-frère. Il avait tué le frère de Gina Bachau avec laquelle il était en train de répéter le concerto pour piano de Grieg. "Pourquoi toutes ces horreurs ?" s'interrogeait-il tout en m'examinant soigneusement. Je ne disais pas un mot. Il revint en vint à la situation générale. Le gouvernement. La Grèce. La nation. Les Alliés. Et pour finir, l'inévitable péril slave. J'avais l'impression que si on lui avait remis en cet instant

jeter dans les cours. Soudain, une porte s'ouvre. Des soldats
 britanniques en uniformes et se lancent à nos trousses en nous
 tirant dans une distance de cinquante mètres environ. Nous
 plongeons un sprint épuisant et leur échappons une fois de plus.
 Nous voilà devenus la première organisation du Parti. Thyson
 vient de me rappeler son nom) ne décide: "Avant de mourir, je
 voudrais assister à une dernière réunion de cellule." Nous le
 transportons à nos côtés de l'île, chez la tante Virginia où
 la loge par mesure de sécurité. Nous y tenons séance. Thyson
 développe des efforts inimaginables pour rester bien éveillé, et
 la discussion, soumise de temps à autre, les yeux toujours fermés
 à la fin de la réunion, il s'est endormi. Quand on constate qu'
 il est à toute extrémité, on éveille les siens pour qu'ils
 viennent le chercher. Il ne risque plus désormais de se faire
 arrêter. La mort avait pris les devants pour lui éviter ce sort
 d'ennui.

- 283 -
 dit: que j'ai achevé la "Symphonie n° 1". Je décidai de
 aller rendre visite au maître. Économie m'accablait de
 ment à son bureau du Musée. Puis, changeant soudain de ton,
 se mit à me relater ses expériences personnelles des "crises"
 perpétuées par les communistes. L'EMAS avait mis la tou à la
 maison de son beau-frère. Il avait tué le frère de Gina Bachau
 avec laquelle il était en train de répéter le concerto pour piano
 de Grieg. "Pardonnez toutes ces horreurs" s'interrogeait-il.
 un examen soigneusement. Je ne disais pas un mot. Il
 en vint à la situation générale. Le gouvernement, la Grèce, la
 nation. Les Alliés. Et pour finir, l'indivisible pétri blanc.
 L'avis l'impression que si on lui avait remis en cet instant

communiste, il ne se serait pas gêné pour le débiter en morce sur son bureau. Comme il se rendait bien compte, à mon mutisme que je n'adhérais pas à tous ses propos, il s'échauffait tout seul: "Et toi, qu'as-tu fait pendant tout ce temps ?" Ses yeux lançaient des flammes. "Je composais." "Tu composais ? Et que composais-tu ?" "Ça" lui dis-je en lui mettant sous le nez ma partition.

Il se calma et se mit à examiner l'oeuvre page après page. "Hé!...hé!...bon...très bon..." murmurait-il surpris. Quand il arriva à la partie chorale comportant le contrepoint à quatre voix, il s'exclama: "Voilà qui va rendre magnifiquement! Tu as fait des progrès foudroyants. Tu m'épates..." Parvenu au milieu de l'oeuvre, avant l'invocation aux "prolétaires", il referma brutalement le livret en me disant: "Prépare les partitions. C'est moi qui dirigerai l'exécution!" Je l'aurais embêté tant j'étais au comble du bonheur...Il prit alors sa voix la plus douce pour me sonder: "Un tel, Un tel et Un tel, professeurs au Conservatoire, sont, comme tu le sais, des membres influents de l'EAM. Ils sont venus me trouver pour m'assurer qu'ils se désolidariseraient totalement des crimes commis par leur organisation. Mais toi, au fait, ne faisais-tu pas aussi partie de l'EAM? Qu'as-tu à dire de tout ça ?" "Ce que j'ai à dire ?" songeais-je. Eh bien, il se trouve justement j'ai beaucoup à dire et puisqu'il tient à l'entendre, il va entendre. Je saisis le livret pour le glisser sous mon bras. Je savais désormais que l'exécution n'aurait pas lieu et j'entamsai mon morceau de bravoure: "Vous savez combien je vous aime et je vous respecte. La meilleure preuve en est que je suis venu vous voir aujourd'hui bien que je ne partage aucun

de vos convictions et de vos conclusions. J'aurais voulu que s'établisse entre nous un rapport de maître à disciple. Malheureusement, c'est impossible. Je réprovoie entièrement la démarche des professeurs que vous venez de me citer. A mes yeux, ce sont tout simplement des opportunistes!" "Qu'est-ce que tu me chantes là ?" s'exclama-t-il. "Oui, hier ils étaient avec l'EAM parce qu'ils flairaient en lui l'odeur du pouvoir. Aujourd'hui ils retournent leur veste pour se retrouver du côté du manche . Et puis, de quels crimes me parlez-vous ? Vous n'avez pas eu un mot pour condamner ceux perpétrés par les collaborateurs de la Gestapo, les Quislings, les miliciens, traîtres. Allons nous promener au Parc National, si vous voulez, je pourrai vous exhumer les milliers de corps des communistes qui y ont été assassinés..." Il tremblait de haine prêt à se jeter sur moi. "S'il en est ainsi, ajoutai-je, vous pouvez également me compter au nombre des égorgeurs. Je dois vous avouer que j'ai pris part à l'insurrection, les armes à la main. Cela a été la plus belle action de ma vie..." "Fou camp!" hurla-t-il, je ne veux plus te revoir!" Au moment d'ouvrir la porte, je me retournai: "Un dernier mot: c'est nous qui serons vainqueurs." Je sortis précipitamment. Quand la répétition commença avec Gina Bachauer, je me glissai discrètement dans la salle de l'auditorium et m'assis à l'écart pour qu'Economidis ne m'aperçût pas. A une pause, un musicien, fasciste notoire, me désigna à son attention en lui chuchotant à l'oreille . Quelques instants plus tard, Nikitas, l'huissier de droite - les deux autres, Panayotis et Christos étaient à gauche - s'approcha de moi pour m'annoncer : "Ta présence est indésirable ici, tu peux décamper."

Je pris le bus de Néa Smyrni devant l'Académie d'Athènes. L'esplanade de l'université, quelques mètres plus loin, était le théâtre de violents incidents. Les fascistes de l'organisation étaient en train de faire régner la terreur. Ils frappaient et pourchassaient nos militants, au milieu d'une confusion ponctuée de cris, de hurlements. Monsieur Théotokis, un jeune ministre de l'époque, avait qualifié ces tueurs de "citoyens indignés". L'expression allait faire fortune, elle constituait en fait un blanc-seing qui permettait à ces mercenaires d'agir en toute impunité dans la capitale. La période de la terreur blanche venait de s'ouvrir. Tous les revenants de l'Occupation, les anciens collaborateurs absous de leurs forfaits par les nouveaux maîtres, rôdaient en permanence dans les rues du centre, armés de cravache de gourdins, de coups-de-poing et de tessons de bouteille. Ils assommaient sur place tous ceux qu'ils suspectaient de sympathie avec la gauche. Il ne restait plus alors à l'ESA - le service cial composé d'agents anglais en képi rouge et d'agents grecs en képi bleu - et à la police qu'à intervenir rapidement. Ils arrêtaient les victimes et les transportaient au commissariat le plus proche. Là, dans les caves, les sévices reprenaient. Pendant ce temps les bureaux fouillaient les archives à la recherche d'indices. Lendemain, on les déférait devant les tribunaux pour "agression injustifiée". C'était l'accusation rituelle. Le juge avait devant lui un "coupable" couvert de plaies et de bosses et lui demandait d'un air sévère: "Pourquoi avez-vous porté la main sur un agent de l'ordre public ?" On lui infligeait une première peine d'emprisonnement jusqu'à ce qu'on invente un chef d'accusation plus grave. Nouveau procès, devant la cour d'assises cette fois. Le

malheureux en récoltait pour vingt ans. C'est pourquoi les avocats qui défendaient les membres de l'EAM avaient ouvert, rue Stadiou un cabinet d'"assistance urgente" afin d'offrir une protection juridique aux victimes de ces pogroms. A l'époque, rien qu'à Athènes, on enregistrait chaque jour des centaines d'expéditions punitives de ce genre qui se soldaient par un à dix décès. Nous autres, les militants, sitôt que nous avions connaissance d'un cas, nous devions courir au cabinet des avocats, dénoncer les faits et indiquer, si possible, le commissariat où l'on avait transporté la victime.

En découvrant avec stupeur ces scènes sur l'esplanade, je m'approchai de l'entrée de l'université et demandai à l'un de ces "citoyens indignés" en prenant mon air le plus innocent: "Excusez-moi, mais qui sont ceux qui cognent ? Des étudiants ?" Il me dévisagea avec suspicion. "Tu as tes papiers?" me dit-il avant d'annoncer à ses complices sur un ton triomphal: "Hé, les gars je crois que j'ai déniché un oiseau rare!" Ils m'emmenèrent au foot sur l'esplanade, me fouillent et l'un d'eux trouve sur moi le "Rizospastis", le quotidien du PC. Il le brandit en hurlant: "Les mecs, tenez ! le "Rizospastis"! On est tombés sur un coco!..." Tous ceux qui étaient occupés à molester d'autres camarades abandonnent la proie pour fondre sur moi. Rien n'est horrible comme d'être à la merci d'une foule. Ce que les Américains appellent le lynchage. Chacun donne alors libre cours à ses plus bas instincts. Par exemple, dans mon cas, je vis l'un de mes justiciers mordre ma poitrine, la tête coincée sous la mienne, sucer mon sang et se redresser en léchant ses babines: "Je bois ton sang, sale Bulgarin". Ses compères n'étaient pas en reste d'imagination. Ils m'allongèrent

sur un banc. Un officier dégaine son revolver et l'appuya contre ma tempe: "Crie "Vive le roi!", sale tapette! Je compte jusqu'à trois et je tire. Un...deux..." Une fille, un peu plus loin, se m poussa un hurlement. Ce fut à nouveau une mêlée générale assorti de coups de pied, de coups de poing, de coups de dent et de coups matraque. Finalement, ils me saisirent par les pieds et les mains me balancèrent comme un sac et m'envoyèrent valser jusqu' à l'ent Je me relevai, pris mes jambes à mon cou, m'engageai dans la rue Korai. J'étais à présent poursuivi par une patrouille de l'ESA avançant une nouvelle meute de "citoyens indignés". J'arrive au seuil du ministère de l'Intérieur, place Klafthmonos. L'huissier est mon cousin, Nicolaos Théodorakis, fasciste invétéré. Il m'arrête pour ^{me} remettre aux mains de mes poursuivants. Des employés ministère s'interposent heureusement et j'échoue ainsi dans le bu de mon père - dont le ministre était Constantin Tsatsos, le futur président de la république de l'après-colonels - et je lui déclare: "A partir d'aujourd'hui, je déterre mes armes..." Et je perds connaissance. Je vais rester dix jours à l'Hôpital Populaire d' Athènes. Et cela grâce aux hautes relations de mon père.

J'échappai de peu à un autre lynchage quelque temps plus tard, rue Panepistimiou, devant le Centre d'ophtalmologie, quand je fus reconnu par celui qui avait failli m'égorger et que j'avais laissé avec une balle dans le ventre. A présent, il écumait lui aussi les rues d'Athènes, assoiffé de vengeance. J'eus le temps de me hisser sur un tramway qui passait à ce moment et de le semer. La rumeur mon lynchage à l'université s'était propagée au point de parvenir au siège central de l'EPON - rouvert depuis l'accord de Varkiza - et d'y entraîner des répercussions. J'appris qu'un groupe d'étud:

résolus, ayant à sa tête Léonidas Kyrkos, avait entrepris de met un terme à la domination de la terreur fasciste au sein de l' université. Ils organisèrent une descente dans les locaux du Cercle étudiantin - où les hommes de l'"X" contrôlaient la cantine populaire - et agirent avec une telle impétuosité qu'ils allèrent jusqu'à flanquer leurs adversaires dans les chaudrons ! Ce fut une punition exemplaire. Par la suite, aucun X-ite n'osa franchir le seuil du Cercle ou même d'aucune faculté. L'EAM et l'EAPON reprenaient du poil de la bête.

Je retrouvai mon emploi à la rue Phillelinon. Mais comme on nous distribuait plus de cartouches de cigarettes, le salaire était dérisoire. Je me mis donc à vendre des journaux en début d'après-midi. On m'avait présenté à Vassilis, dit "Le Manitou", qui officiait en face de l'édifice flambant neuf du "Rizospastis". C'était un adolescent très grand et aux épaules carrées. Il avait des cheveux blonds coupés en brosse et portait toujours un maillot étroit d'un rouge éclatant pour faire ressortir sa musculature. regardait chaque passant dans les yeux en criant "Rizospastis!" m'intégra dans son réseau de vendeurs à la criée. "Toi, me dit-il tu prendras seulement le journal du soir "Vradyni" chez l'imprimerie rue Lycourgou. Tu te posteras au coin qu'on t'a choisi, au pied de l'escalier de la rue Zodochou Pighis." C'était un boulot facile. Je m'asseyais au bas de l'escalier, devant ma pile de journaux. Les passants se penchaient pour prendre un exemplaire, déposaient la somme exacte en petite monnaie. A seize heures, j'allais à l'agence rendre les invendus, verser la recette et toucher ma commission. Rarement, quand je voulais me faire un peu plus d'argent, je me rendais place Omonia, j'en faisais le tour en criant

"Edition spéciale ! Evénements importants! Le ministre Un tel a démissionné. Victoire de l'EAM (aux élections syndicales, par exemple)." Il m'arriva un jour d'avoir pour client un directeur du ministère qui était ami de mon père; il en resta bouche bée.

Je décidai de retourner à la Chorale. Ils étaient en train de répéter la "Neuvième" de Beethoven. Je m'assis à ma place habituelle, autrement dit à côté d'Economidis, en compagnie de Ioannidis de Tsouyopoulos. Le maître me prêta autant d'attention que si j'étais désincarné. Il ne me jeta pas un regard, ne m'adressa pas une parole. Mais quand nous abordions un passage difficile et qu'il m'entendait en venir à bout en attaquant les scherzos avec le chromatisme vocal qui convenait, je le voyais sourire de contentement malgré lui.

Je fus élu délégué au congrès de l'EPON. J'étais alors secrétaire chargé du secteur artistique. Mais quelle frustration de ne pouvoir nous exprimer autant que nous l'aurions souhaité ! Quand ce fut à mon tour de prendre la parole, je dénonçai aussitôt l'influence...américaine sur les chants de l'EPON ! Je fus si violent que Porphyris, le secrétaire pour Athènes, m'apostropha de la salle: "Tu exagères un peu, camarade!" En revanche, les intellectuels et les artistes m'applaudissaient frénétiquement, imités par la majorité des congressistes. Je tins un langage virulent, évoquant notamment la dépréciation de l'action culturelle par la direction. Naturellement, je ne fus pas élu au Comité central. On avait inscrit mon oeuvre "Le cimetière" au programme artistique.

Après le congrès, je fus définitivement nommé deuxième secrétaire à l'Information politique. Le premier n'était autre que

Pétros Despotidis. Un autre "éphèbe blond", grand, les yeux bruns, toujours le sourire aux lèvres. Avec lui, les visions tirées des rêves et des livres se matérialisaient. Il avait un tel talent de persuasion qu'il finissait par vous convaincre que tout était possible et même qu'on était déjà en train de le vivre. Tout se métamorphosait sous son regard. La vie devenait aussi belle que dans nos songes les plus audacieux. Cet enthousiasme qui émanait de sa personne faisait bouillir le sang, emportait les réunions, dévalait jusqu'aux quartiers les plus reculés d'Athènes. Quand il entendit pour la première fois ma musique jouée à l'harmonium, chez moi, à Néa Smyrnes, ses yeux s'embuèrent de larmes. On s'étreignit et on pleura sans même savoir pourquoi. A chaque phrase musicale, il attachait une image précise, il lui conférait un prolongement. Il était capable, en un éclair, d'aller au fond des choses et de découvrir leur nature véritable. Pour Pétros, la révolution était une fête de la création, de la communication de l'amour. Une fabuleuse danse du beau et du vrai au-dessus de la barbarie, de la violence et de la laideur. Il m'annonça un jour: "Je viens de retrouver le compositeur qui créait l'oratorio au moment de la retraite de décembre. Cet après-midi, à une heure, il sera au Cercle".

Au fond de la grande salle était assis un garçon maigre au teint pâle. Quand on l'approcha avec Pétros, il se leva avec beaucoup de courtoisie. Il avait une grande pudeur qui ajoutait à sa beauté naturelle. "Le camarade Manos. Le camarade Mikis." On échangea une poignée de mains en se regardant dans les yeux. Telle fut ma première rencontre avec Manos Hadjidakis, le futur compositeur des "Enfants du Pi-

Pétros Despotidis. Un autre "épître blanc", grand, les ye
 bruns, toujours le sourire aux lèvres. Avec lui, les vis
 sages des rêves et des livres se matérialisent. Il avait
 un tel talent de persuasion qu'il laissait par vous connus
 que que tout était possible et même qu'on était déjà en tr
 de le vivre. Tout se matérialisait sous son regard. La vi
 devenait aussi belle que dans nos songes les plus audacieux
 Cet enthousiasme qui émanait de ses personnes laissait bouill
 nette, exportait les réminiscences, dévalait jusqu'aux dernières
 les plus recouvertes d'Athènes. Quand il entendait pour la pre
 fois un musique jouée à l'harmosinium, chez moi, à New Smyr
 ses yeux s'embourbaient de larmes. On s'étrouvait et on pleu
 sans même savoir pourquoi. A chaque phrase musicale, il
 attachait une image précise, il lui conférait un prolonger
 Il était capable, en un éclair, d'aller au fond des choses
 et de découvrir leur nature véritable. Pour Pétros, la
 révolution était une fête de la création, de la communion
 de l'amour. Une labouze dans du beau et du vrai en-de
 de la barbarie, de la violence et de la laideur. Il m'ann
 un jour: "Je viens de retrouver le compositeur qui créait
 existait au moment de la retraite de décembre. Cet éprou
 à une heure, il sera en Grèce".

Au fond de la grande salle était assis un garçon maigre
 au teint pâle. Quand on l'approcha avec Pétros, il se lev
 avec beaucoup de courtoisie. Il avait une grande pudeur q
 ajoutait à sa beauté naturelle. "Je connais Kostas. Je
 connais Kostas". On échangea une poignée de mains en se
 regardant dans les yeux. Telles fut sa première rencontre
 Kostas Hatzidakis, le futur compositeur des "Enlants du XI

Il tenait un dossier avec des partitions. "Je vous ai amené pour que vous y jetiez un coup d'oeil." Je venais de créer la chorale de l'EPON et j'avais besoin d'une nouvelle répertoire. Nous avions aussi songé, avec Pétros, à constituer un orchestre. Puis nous eûmes une idée qui marqua une étape des lettres néo-helléniques. On rassembla tous les jeunes poètes et écrivains d'un côté, et tous ceux qui étaient déjà consacrés de l'autre: Varnalis, Vrettakos, Ritsos, Rotas, Galatia Kazantzaki. Notre projet était simple. Les jeunes présenteraient leur oeuvre et leurs aînés la commenteraient. On trouva le secrétaire de la réunion, un jeune écrivain qui venait d'adhérer à l'EPON et s'appelait Costas Kotzias. C'est ainsi que se réunirent pour une soirée nombre de ceux qui allaient illustrer la nouvelle littérature de notre pays: Tassos Livaditis, Michalis Katsaros, Notis Pergialis, Iakovos Kambanellis, Alexiou et bien d'autres dont le nom m'échappe **en cet instant.**

Je me retrouvai ainsi au coeur de l'activité intellectuelle de cette époque. Katsaros fut chargé de l'Association gréco-soviétique. Cet ancien officier d'active de l'armée de l'air avait été rayé des cadres et avait besoin d'un travail. Nous organisions souvent, dans le cadre de cette Association, des soirées artistiques où le public se pressait avec ferveur. C'est à l'une de ces occasions que je présentai des oeuvres de musique de chambre. Un chant sur des vers de Photis Anghlou fut le premier de mes chants qui ait été retransmis à la radio en 1950, une oeuvre pour piano et violon intitulée "Marche de nuit à Makrivannis" et enfin le chant "Trois décembre" pour baryton et piano où ce dernier accompagnait la voix sur le rythme constant -U-U- ---, autrement dit "kappa kappa".

epsilon" (P.C.grec) sur des paroles que j'avais écrites et accordées aux circonstances. Ce chant était interprété par un extraordinaire baryton qui s'appelait Kolophotias et était accompagné au piano par une élève du Conservatoire qui martelait sur le clavier le rythme obsédant. Il souleva les foules et Kolophotias dut le bisser à maintes reprises.

Ce baryton habitait rue Xouthou, en face des bains municipaux que je fréquentais à mon tour, comme tous les Grecs qui venaient d'être saisis à l'époque par la manie de la propreté. La toilette sur laquelle veillaient jalousement et traditionnellement les mères de famille avait jusque là consisté à prendre un tub. Chaque samedi, on se mettait à genoux devant la bassine et votre mère versait avec un broc l'eau bouillante qu'elle s'efforçait de mélanger au préalable avec une proportion adéquate d'eau froide. Mais avant qu'elle eût trouvé le bon dosage, on avait le temps de subir le régime de la douce écossaise! Puis elle vous frictionnait avec un gros savon vert et procédait à trois rinçages successifs. L'opération du lavage de la tête était terminée. On s'asseyait alors sur une chaise et l'on trempait ses pieds dans le tub. Cette seconde opération, on l'accomplissait sans l'assistance maternelle. Mais il est évident que, dans ces conditions, le corps lui-même n'était jamais lavé, sauf l'été quand on se baignait dans la mer. Si l'on habitait à la montagne, on n'avait même pas cette ressource, et des générations de Grecs s'en sont tenues à cette toilette absurde. Ce n'est qu'au lendemain de la Libération que nous avons découvert les bains publics et notre corps par la même occasion. La douche

spation" (P.O. Grec) sur des paroles que j'avais écrites et
 accordées aux circonstances. Ce chant était interprété par
 extraordinaire par son qui s'appelaient Kolophotis et était
 accompagné au piano par une élève du Conservatoire qui
 travaillait sur le système opérant. Il souleva les
 foules et Kolophotis dut se presser à certaines reprises.

Ce parson habitait rue Xanthou, en face des bains municipaux
 peut que je fréquentais à mon tour, comme tous les Grecs du
 venaient d'être saisi à l'époque par le manque de la propre
 La toilette aux laquelle vieillissent justement et tristement
 nelement les mères de famille avait chaque jour constaté à
 prendre un tub. Chaque samedi, on se mettait à genoux devant
 le bassin et votre mère venait avec un proc l'eau bouillie
 qu'elle s'efforçait de mélanger au préalable avec une prope
 tion adéquate d'eau froide. Mais avant qu'elle eût trouvé à
 son dosage, on avait le temps de subir le régime de la dose
 économe! Puis elle vous frictionnait avec un gros savon
 vert et procédait à trois passages successifs. L'opération
 du lavage de la tête était terminée. On s'essuyait alors sur
 une serviette et l'on trempait ses pieds dans le tub. Cette
 seconde opération, on l'accomplissait sans l'assistance
 maternelle. Mais il est évident que, dans ces conditions, le
 corps lui-même n'était jamais lavé, seul l'être quand on se
 baignait dans la mer. Si l'on habitait à la montagne, on n'
 avait même pas cette ressource, et des générations de Grecs
 n'en sont venues à cette toilette ébène. Ce n'est qu'
 au lendemain de la libération que nous avons découvert les
 bains publics et notre corps par la même occasion. La dose

était quand même autre chose que le tub...

Kolophotias appartenait à la bande de mes amis de Tripoli. Il logeait dans un deux-pièces étriqué et très sombre. Tout autour, le quartier était truffé de bordels. "Le soir, nous disait-il, toutes les putains viennent chez moi pour se délester et changer de milieu. On bavarde. Et, bien entendu, elles m'accordent un régime de faveur. Je bénéficie gratuitement de leurs services." En 1946, au lendemain du coup que je reçus sur la tête, quelle ne fut pas ma surprise de voir réapparaître mon Kolophotias. A vrai dire, je me serais bien passé de sa visite. J'étais allité chez moi, à Néa Smyrni, dans la véranda. Le voici qui se met à me débiter toutes ses histoires de putains dont chacune composait un dossier complet sur les vices et les obsessions sexuelles des clients. Il me détaillait les exploits du scatophage: ce type répugnait profondément à la fille mais il offrait l'avantage de lui verser le double ou le triple du montant normal de la passe. Il venait la voir avec une valise munie des accessoires appropriés: sacs en plastique, poire à lavement, etc. Il lui administrait d'abord un bon purgatif puis s'allongeait sur le lit. La fille venait s'accroupir au-dessus de lui et il devait avaler son étron pour parvenir à l'orgasme... Comment aurais-je eu le cœur à manger après pareille description. J'avais le dégoût de tout, de la nourriture, de ma vie elle-même. "Attends un peu, j'en ai encore une meilleure", reprit Kolophotias qui était coriace en la matière. "Ah non! m'exclamai-je, ajoute encore un mot et je te règle ton compte!" Il fut secoué d'un rire énorme, à ventre déboutonné. C'était vraiment une rude école que celle de la rue Xouthou, et c'est depuis cette époque que j'ai éprouvé un

était quand même autre chose que le trip...

Kolobova appartenait à la bande de mes amis de Tripoli. Il logeait dans un deux-pièces étriqué et très sombre. Tout autour, le quartier était tirillé de bordes. "Le noir, nous disaient-ils, toutes les putains viennent chez moi pour se débarrasser et changer de milieu. On parvint à le convaincre, elles m'accordaient un régime de faveur. Le débile était très intéressé de faire services." En 1946, au lendemain du coup que je regardai sur la tête, quelle ne fut pas ma surprise de voir réapparaître mon Kolobova. A vrai dire, je ne savais rien passé de sa vie. L'état était effrayant, à mes yeux, dans la version de ce qui lui se met à me décrire toutes ses histoires de putains dont chacune comportait un dossier complet sur les actes et les opérations sexuelles des clients. Il me détaillait les exploits du scénariste, ce type régnait profondément sur elle mais il offrait l'avantage de lui verser le double du salaire du montant normal de la pièce. Il venait la voir une fois par semaine pour des occasions appropriées avec un plaisir, pour à l'avance, etc. Il lui abattait d'abord un bon paquet puis s'efforçait sur la fin. La fille venait à se coucher au-dessus de lui et il devait avouer son étonnement parvenu à l'orgasme... Comment aurais-je eu le cœur à regarder par elle description. J'avais le dégoût de tout, de la nourriture, de sa vie elle-même. "Attends un peu, j'en ai eu une meilleure", reprit Kolobova qui était coriace en la matière. "Ah non, j'examine-je, ajoute encore un mot et je te règle son compte." Il fut secoué d'un rire énorme, à vent débouffant. C'était vraiment une rude école que celle de la rue Koutouba, et c'est depuis cette époque que j'ai éprouvé un

très vive sympathie pour toutes les putains et que je me suis efforcé de les aider chaque fois que je l'ai pu. Ainsi, en 1967, quand je me trouvai à la Sûreté après mon arrestation par les Colonels, les filles de la cellule située au-dessus de la mienne m'annoncèrent bruyamment que les putains de la file de Syros venaient de faire de moi leur président d'honneur. C'était à mes yeux une promotion très légitime...

En 1943, quand je débarquai à Athènes, mes copains de Tripolis fréquentaient déjà l'une des merveilles de la capitale - le bordel. En province, ces incursions étaient plus difficiles, le lendemain toute la population aurait été au courant et ne se serait pas privée de jaser. L'un après l'autre, mes camarades venaient me conter leurs prouesses dans ^{un} état second. C'étaient des "Ah, les femmes!", "Ah, l'amour!"; "Ah, se sentir un homme!" En fin de compte, j'étais le seul à ne pas goûter l'amour rétribué. Je les voyais partir en groupe, après la sieste, pour gagner "leur" maison de la rue Phidiou. Je me retrouvais solitaire et pensif. Puis ils se mirent à me harceler. Fais-ci, fais-ça, saoule toi la gueule. Non, surtout pas, intervenait un autre, si tu bois tu ne peux plus bander. Et un beau jour, tous m'entraînèrent en chœur rue Phidiou. Les putains étaient prévenues de ma visite. "Bravo, petit! Hé, vous autres, c'est le nouveau!" claironna "Madame". "Dieu, qu'il est grand! Donc, tu as la queue aussi grande que toi?" Mes copains étaient aux anges, très à l'aise, comme s'ils étaient chez eux. Etreintes, baisers, préparatifs fébriles. Certains avaient déjà enlevé leur pantalon. Ils tiraient leur coup

et repartaient. "Margarita, cria la mère maquerelle, viens là. Puis à mon adresse: "Comme tu es novice, je te confie à la plus jeune, tu seras plus en confiance". Je vis arriver Margarita. Effectivement, elle était jeune. Plus jeune que moi, dans les ans tout au plus. Elle était jolie, brune, gardait les yeux baissés. On passa dans la chambre. Elle se retrouva toute nue en un tournemain. De honte, je détournai la tête. "Tu ne te déshabilles pas ?" Je me résolus à ôter le haut, alla m'allonger à côté d'elle et crus bon de lui passer la main dans les cheveux. Je lui dis: "Tu es belle. Tu es la Marguerite de Faust en personne!" Elle me considéra d'un air niais et dur à la fois et m'apostropha d'une voix rauque d'adulte: "Qu'est-ce que tu me chantes là avec tes "défoust"? Allons, rentre dans moi, qu'on en finisse!" J'aurais voulu m'enfuir à toutes jambes mais je craignais le ridicule. J'ôtai avec peine le bas. Je me mis à la caresser. "Ah non, fit-elle de sa voix éraillée, ne me pelote pas!" J'allais m'allonger sur elle quand elle me coupa à nouveau tous mes effets: "Tu as un parachute?" - "Qu'est-ce que c'est ?" - "Une capote, pardi! Comment on appelle ça chez toi?" Visiblement elle s'énervait. Et à juste titre. Je me levai et me rhabillai. "Tu ne vas pas me payer ?" - "Bien sûr que si. Ti Elle saisit prestement l'argent, se rhabilla et sortit. Les copains restés avec les putains dans les autres chambres interrogeaient à travers les cloisons: "Alors, comment ça s'est passé ?" Quand ils me virent dans le couloir, ils comprirent l'étendue de ma déconfiture et prirent un air navré. "Ça ne fait rien, ça sera pour la prochaine!" lança la mère maquerelle avec enjouement pour dissiper ce climat lugubre.

et repartait. Marguerite, elle la mère meurtelle, vint à
 puis à son adresse: "Comme tu es novice, je te confie à la
 jeune, tu seras plus en confiance". Je vis arriver Marguerite.
 Effectivement, elle était jeune. Plus jeune que moi, dans les
 ans tout au plus. Elle était jolie, brune, gardait les yeux
 baissés. On passa dans la chambre. Elle se retrouva toute nue
 en un tournemain. De honte, je détournai la tête. "Tu ne te
 déshabilles pas ?" Je me résolus à ôter la nuit, elle m'affila
 à côté d'elle et eut bon de lui passer la main dans les che-
 veux. Je lui dis: "Tu es belle. Tu es la Marguerite de l'autre
 personne". Elle me considéra d'un air méfiant et dit à la fois
 et m'apostropha d'une voix rauque d'adulte: "Qu'est-ce que
 tu me chantes là avec tes 'délouas' ? Allons, rentre dans ta
 chambre en silence!" L'autre vint m'entraîner à toutes jambes me
 je croquais le ridicule. L'été avec peine je pus. Je me mis
 à la carrosser. Ah non, l'if-elle de sa voix éralisée, ne se
 peute pas!" L'autre m'affila sur elle quand elle me coupa
 à nouveau tous mes effets: "Tu es un parochette!" "Qu'est-ce que
 c'est ?" "Une copote, bordel! Comment on appelle ça chez toi?"
 Visiblement elle s'énervait. Et à juste titre. Je me levai et
 me réhabillai. "Tu ne vas pas me payer ?" "Bien sûr que si. Et
 elle sautait prestement l'argent, se réhabilla et sortit. Les
 copains restés avec les putains dans les autres chambres
 interrogèrent à travers les cloisons: "Alors, comment ça s'est
 passé ?" Quand ils me virent dans le couloir, ils comprirent
 l'étendue de ma déconvenue et prirent un air navré. "Ça ne
 rien, ça sera pour la prochaine!" J'ajai la mère meurtelle
 avec enjouement pour dissiper ce climat lugubre.

Yannis Gkionis, notre condisciple de la classe d'Economidi au Conservatoire fut nommé à la Bibliothèque Américaine, rue Stadiou. Dans son bureau, sous les combles, nous vîmes pour la première fois les nouveaux disques "longue durée" destinés à l'armée américaine. Il s'agissait d'enregistrements publics des orchestres philharmoniques de New York - avec Toscanini - et de Minneapolis - avec Mitropoulos. Sitôt que Yannis eût posé tête du pick-up sur le disque, un flot de lumière sonore emplissait la pièce: Petrouchka, l'Oiseau de feu et le Sacre du printemps de Stravinski nous éblouissait littéralement par l'éclat de sa musique. Puis ce furent Trois nocturnes, Prélude à l'après-midi d'un faune et la Mer de Claude Debussy. Pour résumer, à partir de 1945 commença pour moi la période de la musique moderne dont les premiers échos m'atteignaient avec un retard d'un demi-siècle. Ravel, Hindemith, Milhaud, Honegger, Prokofiev, Bartók, Bernstein, Schönberg, Berg. Puis Dimitri Chostakovitch qui s'imposait par le caractère singulier de sa voix et conférait une nouvelle dimension à la forme symphonique. On se réunissait dans les locaux du Service américain à l'information (à ne pas confondre, grands dieux! avec la CIA, c'était une simple bibliothèque de prêt...) et nous écoutions de la musique pendant des heures. C'est à cette même époque que des partitions de musique moderne se mirent à envahir le marché grec. Assez médiocres, il est vrai. Parmi les compositeurs de mon âge, Argyris Kounadis croyait, avec Debussy, que Beethoven était un "grand sourd". Il dénigrait toute la musique qui avait précédé le chef de file de l'impressionisme. Il n'arrêtait pas de jouer toutes les œuvres de Debussy au piano. Nous habitions très près l'un de l'autre, à Néa Smyrni. Il avait une magnifique chambre

donnant sur le parc, un piano à queue, une bonne maman, des tantes, autant de dames sublimes, distinguées et enjouées qui adoraient Argyris et gâtaient ses amis. Son frère Costas était à l'époque membre de la cellule du PC dans notre quartier. Arg était un être à part. Il blaguait constamment, mais dans le même temps était fidèle à sa manière. Il faut avouer qu'à l'époque j'écoutais de la musique à foison. La sienne aussi, naturellement, laquelle, tout en restant marquée par l'exemple de Debussy, me paraissait la plus avancée de toutes les nôtres notamment sur le plan du langage harmonique.

Yorghos Sissilianos était l'élève de Yorghos Sklavos. Il fut enthousiasmé par l'audition de la "Symphonie n° 1". A part de ce moment, nous devîmes inséparables. Il était en train de composer une oeuvre pour piano. A ses yeux, Schumann était le dieu. Je l'emmenai un jour chez Kounadis pour qu'ils fassent connaissance. Chacun joua un de ses morceaux pour l'autre. Ils ne s'apprécièrent pas et me l'avouèrent en aparté. Ce fut la même chose quand j'amenai Manos Hadjidakis. Argyris ébranla le piano avec ses arpèges impressionnistes, puis il alla s'asseoir et allumer une cigarette, guettant sans doute l'occasion d'une plaisanterie. Hadjidakis s'installa au clavier. Il avait arrangé pour le piano son oeuvre "Mon pauvre chapelet d'ambre" qu'il nous joua à sa manière: simple, transparente et originale. Je le accompagnai ensuite jusqu'à l'arrêt de l'autobus. "Il cherchait à nous en foutre plein la vue", me dit-il à propos d'Argyris. Quand je revins vers ce dernier, il riait encore: "C'est une vaste blague, trancha-t-il, ce n'est pas de la musique!" La collaboration entre artistes, entre créateurs surtout, a touj

été problématique. C'est bien normal puisque chacun vit dans son propre univers et doit fatalement croire à son unicité. Pour être franc, je partageais jusqu'à un certain point l'avis d'Argyris sur Hadjidakis, à cette différence près que la musique et le jeu de celui-ci me séduisaient et constituaient à mes yeux une base suffisante pour l'oeuvre à venir.

Je persuadai Manos de s'inscrire au cours spécial d'harmonie d'Economidis. Dans l'intervalle, j'avais renoué avec le maître même si une certaine froideur s'était installée pour de bon entre nous. De mon côté, j'arrivais au terme du cours d'harmonie au milieu du cours de contrepoint et au début de celui de la fugue. J'en parlai à Economidis. Il m'incita à aider Manos pour que celui-ci en termine rapidement avec les matières obligatoires (l'harmonie principalement) et soit fin prêt à l'automne pour s'inscrire à son cours. Chaque midi ou presque, en rentrant du travail, je retrouvais chez moi, à Néa Smyrni, Manos en train de m'attendre en compagnie de ma mère. Nous déjeunions ensemble, puis nous révisions ses exercices à l'harmonium. Il faisait rarement des erreurs grossières. Les solutions qu'il trouvait étaient justes et astucieuses.

Malheureusement, peu avant la rentrée au Conservatoire - nous sommes à l'automne 1945 - Manos m'annonça qu'il abandonnait. Nous allions souvent ensemble à Athènes. A cette heure-là, l'autobus était vide. Nous nous installions sur la banquette du fond et chacun racontait à l'autre sa dernière composition musicale. En imagination, nous manœuvrions de grands orchestres: "Le thème est repris par six trombones" me disait-il soudain à propos d'une oeuvre imaginaire à laquelle il songeait

à cette époque. "Et voici que trois harpes interviennent..." continuait-il, imperturbable, et ainsi de suite. Après avoir composé "Cet été, nous moissonnerons...", il se mit à travailler au théâtre. Il en était tellement épris que je le vis un soir, "Péroké", jouer comme figurant et galoper sur la scène. Il suivit la troupe des "Artistes associés" dans sa tournée en province. Un jour, à Larissa, des nervis d'extrême-droite firent irruption dans le théâtre pour rosser les comédiens communistes. Manos écopa de sa volée et eut des dents cassées.

Le mouvement de l'EAM était en plein essor. Nous étions en train de regagner tout ce que nous avions perdu avec l'insurrection de décembre et l'intervention britannique. Les élections de mars 1946 marquèrent le point culminant de ce renouveau. Comme on le sait, le PC grec décida de prôner l'abstention. J'en étais pour ma part d'autant plus désolé que l'EAM avait proposé à mon père de figurer parmi ses candidats en Epire, et celui-ci avait accepté. Si le PC n'avait pas boudé le scrutin et que mon père eût été élu député de la gauche, tout aurait changé dans notre vie. Mais le Parti était le Parti et on se rendit tous avec enthousiasme au grand meeting où le secrétaire général, Nicos Zachariadis, prononça un discours du balcon du théâtre "Vretan". Pour le prix d'un mois de salaire, je m'étais fait faire une sorte de veste-paletot que je portais pour la première fois. J'avais dit à Myrto: "Rendez-vous au pilier situé juste en face du théâtre. Viens tôt, je te réserve une surprise." Mais Myrto fut en retard et ne put atteindre le lieu du rendez-vous. Il y avait foule. Mon père, qui nous comptait du haut de son balcon ministère, estima que nous étions au moins cinquante mille. Bi

à cette époque. Et voici que trois heures intérieurement
 continuait-il, imperturbable, et ainsi de suite. Après avoir
 composé "Café des artistes", il se mit à travailler
 au théâtre. Il en était tellement épris que je le vis un soir
 "Pérolé", jouer comme figurant et épouser sur la scène. Il
 suivit la troupe des "Artistes associés" dans sa tournée en
 province. Un jour, à Paris, des nervis d'extrême-droite l'inter-
 rumpit dans le théâtre pour pousser les comédiens communistes
 dans les bois et ont les dents cassées.

Le mouvement de l'AM était en plein essor. Nous étions en
 train de regarder tout ce que nous avions perdu avec l'inter-
 ruption de décembre et l'intervention britannique. Les élections
 de mai 1946 marquaient le point culminant de ce renouveau. On
 en sait, le PC grec décida de prôner l'abstention. L'en-
 pour sa part d'autant plus désolé que l'AM avait proposé à son
 père de figurer parmi ses candidats en Grèce, et celui-ci avait
 accepté. Si le PC n'avait pas poussé le scrutin et que mon
 père ait été élu député de la gauche, tout aurait changé dans
 notre vie. Mais le Parti était le Parti et on se rendit tous en
 enfoncements au grand meeting où le secrétaire général, Nikos
 Zachariadis, prononça un discours au balcon du théâtre "Vrasta".
 Pour la nuit d'un mois de juillet, je m'étais fait faire une
 sorte de veste-paletot que je portais pour la première fois. J'
 avais dit à Myrto: "Rendez-vous au pillar situé juste en face
 du théâtre. Venez tôt, je te réserve une surprise." Mais Myrto
 fut en retard et ne put atteindre le lieu du rendez-vous. Il y
 avait Louis. Mon père, qui nous comptait du haut de son balcon
 tristement, estima que nous étions au moins cinquante mille. Si

sûr, nous étions tous suspendus aux lèvres du secrétaire du Parti. C'est peu de parler d'idolâtrie pour rendre compte du climat de l'époque. Puis la foule se dispersa en direction de la place Omonia en scandant un seul slogan: "Démocrates, abstention!"

En débouchant sur la place, on vit que d'importantes forces et des véhicules de police avaient pris position dans les parages. En ce temps-là, la place était couverte de stands de fleuristes. On se prit par la main et on se mit à danser sur l'air d'un refrain populaire. Une danse reprise par bon millier entre nous! C'était du délire. Puis les véhicules de la police s'ébranlèrent. Que faisaient-ils ? Ils décrivaient des cercles autour de la place. On comprit alors leur dessein diabolique. Ils cherchaient à nous isoler des autres manifestants, à nous refouler au centre de la place pour nous avoir à leur merci. Quand on se retrouva complètement encerclés - combien étions-nous mille, deux mille ? - certains firent passer la consigne: "Ramassez des pierres, coupez des branches, armez-vous de n'importe quoi!" D'autres étaient d'un avis opposé: le Parti avait dit "Pas de violences!" Mais pendant qu'on ergotait, les flics se massaient sur plusieurs rangs. Ils agitaient revolvers, mitraillettes et matraques, et comme ils portaient un uniforme noir rutilant, on avait vraiment l'impression d'être coincés dans un carcan d'acier. Ils se mirent à avancer lentement, d'un air menaçant. Quand ils furent assez près de nous, ils s'élançèrent au pas de course. Ce fut une mêlée générale. Naturellement, il était impossible de prévoir d'où les coups allaient tomber. Je vis surgir devant moi un officier. Il écumaient, beuglait et découvrait une dent en or - ce qui a le don de me

car, nous étions tous suspendus aux lèvres du secrétaire du Parti. C'est peu de parler d'émotions pour rendre compte du climat de l'époque. Mais la foule se dispersa en direction de la place (moins en scandant un seul slogan: "Démocrates, ébénétiens!")

En débouchant sur la place, on vit que d'importantes forces et des véhicules de police avaient pris position dans les passages. En ce temps-là, la place était couverte de stands de fleuristes. On se prit par le main et on se mit à danser sur l'air d'un refrain populaire. Une dame reprise par son milieu entre nous s'était du défilé. Puis les véhicules de la police s'ébranlèrent. Que se passait-il ? Ils défilent des voitures autour de la place. On compte alors leur nombre individuel, s'occupant à nous faire des autres manœuvres, à nous retourner au centre de la place pour nous voir à leur merci. Quand on se retrouve complètement encerclés - combien d'années mille, deux mille ? - certains firent passer la consigne: "Remarquez des policiers, coups des branches, armes-vous de n'importe quoi!" D'autres étaient d'un avis opposé: le Parti avait dit "Pas de violence!" Mais pendant qu'on érigait, la ligne se massait sur plusieurs rangs. Ils étaient revêtus d'armes et de matrasques, et comme ils portaient un uniforme noir lustré, on avait vraiment l'impression d'être coincés dans un cercle d'acier. Ils se mirent à avancer lentement, d'un pas menaçant. Quand ils furent assez près de nous, ils s'ébranlèrent au pas de course. Ce fut une série générale. Matrasques, il était impossible de prévoir d'où les coups allaient tomber. Je vis surgir devant moi un officier. Il écarta, peu à peu et découvrait une dent en or - ce qui a le don de me

répugner. Il brandissait un revolver avec lequel, semble-t-il, il avait l'intention de me défoncer le crâne. Et tout en continuant à me triturer la cervelle sur la ligne qu'avait pu prescrire le Parti - on répond à la violence ou on se laisse écrabouiller - j'eus assez de présence d'esprit pour lui saisir le bras, lui arracher son revolver et m'en servir de massue pour lui cogner sur la tête. Les flics qui l'entouraient ne tardèrent pas à se rendre compte des dégâts. Avoir osé frapper leur chef appelé un châtiment exemplaire. Les matraques se mirent à crépiter sur moi comme une machine à écrire qui s'emballe. Jusque là, ce n'était pas trop grave. Mais voici qu'au-dessus moi, le gorille dont j'avisais surpris le regard pervers, m'aplatit d'un seul coup - j'eus le temps de le voir - sa mitraillette sur la tête. Le sang jaillit, je m'évanouis. Par des tiers qui avaient assisté à la scène, j'appris par la suite que l'on me traîna jusqu'au carrefour de l'Université où l'on continua à s'acharner sur moi bien que je fusse inconscient. Un officier de l'armée intervint alors pour d'indigner qu'on pût frapper un blessé. Une querelle éclata et des camarades en profitèrent pour m'évacuer discrètement. Il est plus que certain que si j'étais resté sur place, on m'aurait fait la peau sur l'heure ou un peu plus tard en un lieu à l'écart.

Pendant que l'on m'évacue, les flics tirent et l'un de ceux qui me transportent reçoit une balle dans une fesse. A grand peine, on finit par trouver une clinique privée, au Pirée. Au moment où je reviens à moi, j'entends le médecin-chef qui s'exclame: "Vous êtes quoi ? Des cocos ? Dans ce cas, rembarquez-le en vitesse!..." - "Mais il perd beaucoup de sang, dit une femme, il risque d'y passer..." - "Dehors, j'ai dit!" Ils me

répondre. Il prendrait un revolver avec lequel, semblerait-il, il avait l'intention de se défoncer le crâne. Et tout en continuant à me triturer la cervelle sur le thème du 'valet du pape' de l'art - en répondant à la question ou en se laissant égarer par l'absence de présence d'esprit pour lui saisir le bras, lui arracher son revolver et m'en servir de menace pour lui cogner sur la tête. Les filles qui l'entouraient ne tardèrent pas à se rendre compte des dégâts. Avoir été frappé par un objet appelé un châtiment exemplaire. Les matrones se mirent à crier et moi comme une machine à écrire qui s'emballe. Quand là, ce n'était pas trop grave. Mais voilà qu'au-dessus moi, le gendarme dont j'avais surpris le regard perverti, m'aplatit d'un seul coup - j'eus le temps de le voir - sa mitraillette sur la tête. Le sang jaillit, je m'évanouis. Par des réflexes qui avaient cours à la norme, j'étais par la suite que j'en ai vu un certain nombre de collègues de l'Université de l'Université à s'acharner sur moi bien que je fusse innocente. Un officier de l'armée intervint alors pour s'indigner du fait que j'aie été frappée. Une dizaine d'élèves et des camarades se précipitèrent pour m'élever dignement. Il est plus que certain que si j'étais restée sur place, on m'aurait fait la peau sur les os. On ne peut plus tarder en rien à l'écart.

Pendant que j'en m'évacue, les filles tirent et j'en de ce qui me transportent jusqu'à une dalle dans une fosse. A grand peine, on finit par trouver une clinique privée, au Pirée. Au moment où je reviens à moi, j'entends le médecin-chef qui s'exclame: "Vous êtes quoi ? Des coces ? Dans ce cas, remplacez-le en vitesse...". "Mais il perd beaucoup de sang, dit une femme, il risque d'y passer..." - "D'abord, j'ai dit" Elle me

soulèvent et me portent jusqu'à un taxi. Ils sont deux. Un cou
"Camarade, je m'appelle Un tel et je travaille à l'Organisatio
Athènes. Comment t'appelles-tu, où travailles-tu, où habites-t
Je lui donne les renseignements. La femme dit: "Otons-lui sa
veste, elle est toute tachée de sang. Je la lui nettoierai."
Et ils m'obligent, dans l'état où je suis, à ôter ma veste. No
arrivons au service des urgences. Je recommence à m'évanouir t
en entendant dans un rêve la femme s'étonner: "Tu crois qu'il
crevé?" A mon réveil, je m'aperçus que j'étais seul dans une
pièce obscure. Je me souvins brusquement de ce qui m'était
arrivé. Le sang gouttait sur le carrelage, flac! flac! Je touc
le lit où j'étais étendu: c'était du marbre! Je frémis. "Ils
me croient mort!" me dis-je.

Les visions de descentes, d'exécutions et de disparitions
défilèrent dans mon esprit. Mais comment soulever ce corps de
plomb? Je vais me laisser choir par terre, me dis-je, même si
je m'esquinte j'aurais toujours une chance de parvenir jusqu'à
porte. Effectivement, le contact avec le ciment me meurtrit à
nouveau et je dus perdre une seconde fois connaissance. Quand
je redevins conc^scient, je vis un rai de lumière sous la porte.
entendait des voix. Où étais-je? Sur qui allais-je tomber? I
toute façon, tout valait mieux que cette morgue. Quand je par
à ouvrir la porte et à ramper dans le couloir, j'aperçus tout
au fond une délégation de l'EPON ayant à sa tête Costas Kotzi
On les avait envoyés prendre livraison de ma dépouille! Le
bruit avait couru que j'avais été tué place Omonia. Des group
d'Eponites allaient déjà déposer des fleurs à l'endroit présu
de mon martyr. Pétros Despotidis, juché sur une chaise au s

du PC, avait annoncé: "Camarades, ils ont tué Mikis place Omonia. Son corps est à la morgue du service des urgences. Formez un comité, on ira le prendre..." Quand ils me virent bien en vie, ils crurent rêver. "Qu'est-ce qui vous prend ?" dis-je. "Et qui c'est, ceux-là au fond ?"-"Des parlementaires britanniques en mission d'enquête; ils doivent rédiger un rapport sur le terrorisme." Je me mets à crier: "Il faut qu'il me voient, qu'ils m'interrogent!" Mais les camarades jugèrent plus prudent de m'emmener aussitôt, avant que la police n'opérât une descente. L'Hôpital Populaire regorgeait de blessés. Mon brancardier atteint d'une balle à la fesse n'arrêtait pas de gémir: "Maman, mon cul! mon cul!" On me transporta sans attendre en salle d'opération. J'avais l'oeil droit proprement émoché, et du sourcil au sommet du crâne la crapule m'avait ouvert le front comme une pastèque. Avant de sombrer en anesthésie générale, j'entendis le chirurgien asticoter les infirmières: "Hé! c'est la tête qu'il faut zieuter, pas sa bite!" Et d'ajouter: "Bon, bon, puisqu'il te plaît, je vais lui faire une bonne suture..."

Nouveau réveil, à la maison cette fois. En dehors des plaques que le chirurgien avait refermées, le compte rendu diagnostiquait parlait de commotion cérébrale. Je devais rester allongé avec des poches de glace appliquées sur la tête. Mon père était accouru à l'hôpital et avait réussi à me "kidnapper". Une chance. La plupart des autres blessés furent réexpédiés d'office à la Sûreté où ils se firent encore écharper... Au ministère, mon père avait été chargé du service technique de centralisation des résultats électoraux. Au soir du scrutin,

avant le fameux communiqué gouvernemental annonçant un taux d'abstention de 9,3%, le correspondant du "Chicago Monitor" l'interrogea sur la tendance. "Trente-huit pour cent d'abstention" répondit mon père. C'était le chiffre réel. Le lendemain, le journal de droite "Sang grec" lui faisait l'honneur de sa une avec ce titre: "Le père de l'Elasite". Il y était dépeint comme communiste, agent soviétique, etc. Les tracasseries commencèrent. Moins de deux ans plus tard, il sera contraint de remettre sa démission et de se réfugier à son village natal de Galata en Cr

Sitôt que je fus sur pied, je courus au siège de l'Organisation d'Athènes, rue Socratous, afin d'y récupérer ma veste. Les responsables, au courant de toute l'histoire, ne me ménagèrent pas les piques et les sous-entendus. "Pourquoi ce bandage sur la tête, camarade ?"-"Je suis le blessé de la place Omonia. Le "mo annoncé dans le "Rizospastis".-"Et qui cherches-tu ?"-"Un tel. "Oh, il y a belle lurette qu'on ne l'a pas vu."-"Il m'a pris ma veste pour enlever les taches de sang. Elle était toute neuve." "Bizarre." Un dirigeant de l'EPON plus âgé apparut au bas de l'escalier. "Qu'est-ce qui se passe ?" Je lui répétais mon histoire. "Et tu t'imagines que nous avons du temps à perdre avec une veste, camarade ?" Tels étaient ceux qui assumaient la direction de la jeunesse militante: prêts à vendre leur âme pour une veste. Comment n'auraient pas trahi ensuite à la première occasion ? Combien l'EPON comptait-elle alors de membres ? Si l'on retient le chiffre de 700.000 pour toute la Grèce, Athènes en représentait à elle seule la moitié.

Autrement dit, sur le plan quotidien, le vrai pouvoir c'était nous. A cette époque, les gouvernements tombaient l'un après l'

avant le fameux communiqué gouvernemental annonçant un taux d'abattement de 2,2%, le correspondant du "Chicago Monitor" l'interrogea sur le rendement. Trente-huit pour cent d'abattement répondit son père. C'était le chiffre réel. Le lendemain, le Journal de droite "Sang grec" lui faisait l'honneur de se une avec ce titre: "Le père de l'Éléphant". Il y était dépeint comme communiste, agent soviétique, etc. Les transactions commerciales Malin de deux ans plus tard. Il sera... contraint de remettre sa démission et de se réinstaller à son village natal de Safata en Crète.

Ritôt que je fus sur pied, je courus au siège de l'Organisation d'Aléxis, rue Socratou, afin d'y récupérer ma veste. Les responsables, au courant de toute l'histoire, ne me ménageant pas les piques et les sous-entendus. "Prendrait ce badge sur l'ête, camarade?" - "Je suis le fils de la place Omalia. Je me annonce dans le "Risquepartie". - "Et qui cherches-tu?" - "Un tel." "Oh, il y a belle injette qu'on ne l'a pas vu." - "Il m'a pris ma veste pour enlever les taches de sang. Elle était toute neuve." "Risque". Un dirigeant de l'EKON plus âgé apparut au pas de l'escalier. "Qu'est-ce qui se passe?" Je lui répétai mon histoire.

"Et tu t'imagines que nous avons du temps à perdre avec une veste, camarade?" Cela était tout ce que demandait le directeur de la jeunesse militante: près à vendre leur âme pour une veste. Comment m'aurait pas treizi ansuite à la première occasion?

Complan l'EKON comptait-elle alors de membres? Et l'on retient le chiffre de 700.000 pour toute la Grèce, Athènes en représentant à elle seule la moitié.

Autrement dit, sur le plan quotidien, le vrai pouvoir était nous, à cette époque, les gouvernementaux comptant l'un après l'autre.

autre. L'édifice politique était pourri du dedans - j'entends celui de la bourgeoisie, laquelle n'avait pour unique soutien que les Britanniques et ce qu'ils avaient réussi à mettre sur pied dans notre pays après les événements de décembre 1944: police, gendarmerie, appareil d'Etat et groupes terroristes surtout. Les 38% d'abstentions - falsifiés en 9,3% comme on vient de le voir - représentaient l'électorat de l'EAM, autrement dit une force très importante si l'on tient compte des irrégularités et des mesures d'intimidation qui avaient entouré le scrutin. On se hâta de faire revenir le roi, ce spectre d'une avant-guerre révoltée et abhorrée, pour refaire l'unité du camp nationaliste et assurer une base institutionnelle solide à la politique d'ingérence de l'étranger. Aujourd'hui, comme on peut juger les événements avec recul suffisant, j'en conclus pour ma part que le succès patent de l'EAM avait rendu ses dirigeants magnanimes. "Soit, disaient-ils les politiciens bourgeois n'ont qu'à revenir. Nous construirons ensemble la Grèce nouvelle. Eux aussi y ont leur place." Ils forçaient un peu trop sur la mansuétude et la générosité, car nous avions affaire, en face, à des politiciens chevronnés et froidement résolus. Quel était le bilan de l'insurrection de décembre ? Sur dix victimes recensées, huit étaient des nôtres. Nous sûmes bientôt de quoi était capable l'appareil de la propagande adverse. Rien qu'à Néa Smyrni, des agents gouvernementaux arrachèrent les yeux à nos camarades tués au cours de la bataille afin de les présenter comme des "victimes de la sauvagerie communiste". Après cette même bataille, n'avions-nous pas fait de notre côté prisonniers cent quatre-vingt policiers ? Un seul d'entre eux eût-il à se plaindre de violences ? N'ai-je pas moi-même accompagné chez lui sous escorte le directeur de

la Sûreté qui craignait pour sa vie ? Et n'est-ce pas ce même directeur qui vint m'arrêter en 1948[?] Certes, il s'en "excuse" auprès de ma mère, ce qui ne l'empêcha pas de me mettre en isolement cellulaire. Pendant les années 1945-46, en tant que responsable de l'EPON chargé de l'information politique, j'étais bien placé pour connaître les intentions de la direction de l'EAM. Eh bien, je puis certifier qu'elle recherchait la réconciliation, la concorde et une évolution démocratique. Si elle avait voulu fomenter la guerre civile - comme l'ont prétendu certains historiens anglo-saxons - elle aurait imposé une ligne toute différente et nous n'aurions pas été bêtement dans notre lit lorsqu'on est venu nous arrêter en 1947. Une rafle de dix mille cadres et militants de la gauche en une seule journée ! Si nous l'avions souhaité, nous étions prêts à la lutte armée tant dans les villes que dans le maquis. C'est par naïveté que nous avons laissé se constituer et sévir les bandes para-étatiques de la terreur blanche, que nous leur avons permis d'affûter leurs coutelas. Les anciens membres des milices collaborationnistes avaient repris du service, opérèrent des descentes dans les quartiers sans lésiner sur les exécutions sommaires. Un jour, un groupe de "X-ites" armés de couteaux et de gourdins nous arrêtaient, Myrto et moi, dans le haut quartier de Néa Smyrni. Heureusement, j'avais bourré mes poches de pierres et cette prévoyance nous permit de leur échapper. On imagine le gai climat de ce temps: nous en étions revenus à l'âge de pierre!

Une condisciple de Myrto perdit toute sa famille quand les nervis de la milice de Sourlis brûlèrent les maisons des

sympathisants de la gauche dans un village de Thessalie. Ils criblèrent de balles tous ceux qui sautaient par les fenêtres pour échapper aux flammes. A Sparte, un certain Vrettakos attachait ses victimes avec une corde à l'arrière de sa jeep et les traînait sur le sol jusqu'à ce qu'ils soient déchiquetés. Toute ces horreurs visaient les 38 % de l'EAM qu'il fallait liquider conformément à l'injonction de Churchill. Nous avons donc eu de guerres civiles. L'une s'est déroulée sur un front en 45-46 et l'autre sur deux fronts en 46-49. La tragédie de la Grèce tient à ce que la fleur d'une génération, porteuse de son avenir, se trouvait dans un seul camp, celui de l'EAM. Et Londres s'était juré de détruire cette fleur grâce à ses hommes de main, des Grecs hélas. Leur pouvoir, c'était le néant, puisque quelques vieux chevaux de retour de la politique grecque ne tenaient que par la collaboration avec la gestapo convertie en sujétion à l'Intelligence Service. Il suffit de songer qu'en octobre 1946, quand nous organisâmes notre premier grand meeting à Kallimarmas pour célébrer l'anniversaire de l'EAM, ce furent ceux qui criaient "Vive Chypre!" qui furent le plus sauvagement frappés par la police, tout simplement parce qu'à l'époque l'île était sous occupation britannique.

Comment s'y prenaient-ils pour faire de nous des "égorgeurs" ? Quand on m'arrêta au début 1945, on me conduisit au commissariat de Kallithéa. Il était plein à craquer de détenus politiques. La police avait découvert mon repaire dans le quartier, et les documents qu'elle avait trouvés à cette occasion l'avaient convaincue que j'étais un cadre important. Quelques flics très excités avaient hâte de me mettre au trou pour me "soigner". Mais je de

d'abord signer une déposition. Après les banalités d'usage, le flic faisant office de "juge d'instruction" me demande: "Combien de morts as-tu sur les bras ?" - "Que voulez-vous dire ?" - "Tu en as égorgé combien ?" - "Je ne comprends pas." "Mets un trentaine", crie l'un d'eux. "Quarante", rectifie un autre. L'officier, plus rationnel, intervient: "Inscris-en sept." Puis on me tend le porte-plume pour signer. Fort heureusement, à ce moment précis, mon père fait irruption dans le bureau. Il avait été averti à temps. "Directeur du ministère de l'Intérieur." Tous se mettent au garde-à-vous comme mus par un ressort. La police relevait alors du ministère où travaillait mon père. "A vos ordres, monsieur le directeur. Que désirez-vous ?" "Je veux Mikis." Et il me désigne. "C'est mon fils!" Les autres étaient sidérés. Puis se tournant vers moi, mon père dit d'un ton impérieux: "Lève-toi, filson, on s'en va".

Ils remuèrent ciel et terre pour l'empêcher de m'emmener. L'accord de Varkiza avait été signé entre la Résistance et le gouvernementaux. Ils ne pouvaient invoquer aucune loi les autorisant à m'interner pour les imprimés trouvés dans ma cacasse. Dans le bureau du dessus, le téléphone résonna. Ils avaient fini par dénicher la loi en question. "Nous gardons votre fils." - "Pour quel motif ?" - "Un délit prévu aux termes d'un décret de 1928." Autrement dit, si mon père n'avait pas été directeur du ministère, j'aurais été jugé pour les sept assassinats que l'officier m'avait attribués dans un sursaut de bienveillance.

Je demeurai au commissariat jusqu'à mon procès. Je fus acquitté, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'évoquer. Le soir on me faisait monter au bureau du commissaire où était rassemblé

d'abord signer une déposition. Après les penalties d'usage, il lui faisait office de "Juge d'instruction" me demandant: "Combien de morts en-ty sur les bras?" - "Des milliers, vous dire?" - "Et en sa dégrèe combien?" - "Je ne comprends pas." "Mais un trentaine", cria l'un d'eux. "Quarante", rectifia un autre. L'officier, plus rationnel, intervint: "Incorré-en-ty", mais on me tendit le porte-glasse pour signer. Fort heureusement, à ce moment précis, mon père fait irruption dans le bureau. Il avait été averti à temps. "Directeur du ministère de l'Intérieur." Tous se mettent au garde-à-vous comme nous par un ressort. La police recevait alors du ministère où travaillait mon père, un ordre, monnaie de directeur. "Que désirez-vous?" "Je vous prie." Et il me désigne. "C'est mon fils." Les autres étaient abasourdis. Puis se tournant vers moi, mon père dit d'un ton impératif: "Lève-toi, filoton, on s'en va".

Il me rempêchait ainsi de faire pour l'empêcher de m'empêcher. L'accord de Varkis avait été signé entre la Résistance et le Gouvernement. Ils ne pouvaient invoquer aucune loi les autorisant à m'interdire pour les imprimés trouvés dans ma cas. Dans le bureau du directeur, le téléphone résonne. Ils avaient par conséquent la loi en question. "Nous gardons votre fils." - "Pour quel motif?" - "Un délit prévu aux termes d'un décret 1938." Autrement dit, si mon père n'avait pas été directeur du ministère, j'aurais été jugé pour les sept assassins que l'officier m'avait attribués dans un moment de bienveillance. Je demeurai en commissariat jusqu'à mon procès. Je fus acquitté, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'évoquer. Je n'ai pu me laisser monter au bureau du commissaire où était tenu

tout l'aréopage des officiers. Ils étaient avides de discuter Et d'aborder surtout une question qui les hantait: "Que va faire l'EAM ?" La plupart étaient des modérés. Assez sympathiques, somme toute.

Ce tourbillon des événements faisait contrepois aux deux autres tempêtes qui secouaient ma vie: la musique et Myrto. Une fois par semaine, le cercle des poètes, avec Pétros et moi, allait chez Patsias, une taverne aménagée dans un sous-sol de la rue Trikoupis. Quand nous avions pas mal bu, j'étais saisi par le mal d'amour. Je rentrais à Néa Smyrni, je m'allongeais au beau milieu de la chaussée, face au balcon de Myrto, même quand il pleuvait ou que le tonnerre grondait. De son côté, Myrto, étudiante consciencieuse, bûchait au point de ne s'accorder que trois sorties par semaine. Quand ce n'était pas deux. Aussi vivais-je dans un état permanent de tension et d'exaltation. Pour me défouler, je composais des poèmes, des chants, de la musique. Pour finir, l'amour et l'art se confondaient en moi. Quand nous avions rendez-vous, je m'y rendais une demi-heure à l'avance pour mieux savourer l'attente. Je composais mentalement des mélodies. La plupart de mes thèmes de l'époque, je les ai inventés en guettant la venue de Myrto. Une telle harmonie intérieure, une telle réconciliation avec la vie, je ne les retrouverai qu'à l'époque des Jeunesses Lambrakis, dans les années 1963-67. Les événements que nous vivions étaient sans aucun doute cruels. Mais qui en tenait compte ? Il y avait en nous une charge explosive, je dirais une charge de bonheur avec tout. Elle nous rendait tout-puissants, chacun individuellement tous collectivement. Nous avions la sensation diffuse, la

conviction même que la vie serait ce que nous la ferions, qu'elle le serait à l'aune de nos rêves les plus audacieux.

De toutes mes oeuvres, seuls le final de la "Septième Symphonie" et "La Dame des Vignes", un poème de Ritsos qui date précisément de cette époque, peuvent restituer cet état de félicité que je ressentais pareillement chez les autres. Et c'est peut-être là le plus important. J'avais cessé d'être l'étranger, l'intrus. J'étais désormais admis sur un pied d'égalité au sein d'une communauté extraordinaire où tous donnaient l'impression de se sentir être enivrés en buvant à la même coupe. Il y avait une sorte d'émulation à celui qui offrirait le plus à autrui. Il ne s'agissait nullement d'une obligation politique ou étroitement partisane, au sens où on peut l'entendre aujourd'hui. C'était un trop-plein d'âme. Chaque membre de la communauté était une corde tendue qui vibre d'autant plus qu'on la pince fort, pour par une nécessité très profonde, il cherchait à se tendre à se tendre le plus possible, jusqu'à se rompre s'il le fallait, autrement dit jusqu'au sacrifice de sa vie. Ce serait alors un acte qui l'assimilerait totalement à la passion qui animait tous et toutes... Je dirais que l'idéologie de l'époque se résumait dans un marxisme du vécu ou un communisme existentiel, comme on voudra. Nullement abstrait. Parfaitement concret au contraire. Telle est je crois la singularité la plus profonde du mouvement révolutionnaire grec. Peut-être alors ai-je composé la musique de "La Dame des Vignes" sans bien me rendre compte moi-même de ce qu'elle représentait.

En tout cas, cette sérénité, cette glissade éblouie sur la surface lumineuse des sons ne se retrouvent dans aucune autre période de ma vie, elles caractérisent ce temps où l'Eros - 1

conviction même que la vie serait ce que nous la faisons.
qu'elle le serait à l'anne de nos rêves les plus subtileux.

De toutes mes œuvres, celle de la "Société Symphonique"
et "Le Dernier Voyage", un poème de Rilke qui date précieusement
de cette époque, peuvent représenter cet état de liberté que
je ressentais personnellement chez les autres. Et c'est peut-être
la plus importante. J'avais cessé d'être l'étranger, l'instable
l'état décevant mais sur un pied d'égalité au sein d'une
communauté extraordinaire où tous donnaient l'impression de se
être unifiés en avant à la même coupe. Il y avait une sorte
d'émulation à celui qui offrait le plus à offrir. Il ne s'agissait
pas d'une obligation politique ou étroitement
partielle, au sens où on peut l'entendre aujourd'hui. C'était
un trop-plein d'âme. Chaque membre de la communauté était une
corde tendue qui vibrait plus qu'on ne le pense fort, non
par une nécessité très profonde, il cherchait à se rendre à
tendre le plus possible, jusqu'à se rompre s'il le fallait.
entièrement dit jusqu'en esclaves de sa vie. Ce serait alors
note qui l'assurait totalement à la passion qui animait
et toutes... Je dirais que l'idéologie de l'époque se reflétait
dans un marxisme du vin ou un communisme existentiel, comme
voudrait. Néanmoins spatiale. Partiellement concret ou contraire
Telle est la crois la signification la plus profonde du mouvement
révolutionnaire grec. Peut-être alors et je compose la musique
de "Le Dernier Voyage" sans rien me rendre compte moi-même
de qu'elle représentait.

En tout cas, cette vérité, cette élanne éprouvée sur la
surface lumineuse des sons ne se retrouvent dans aucune autre
période de sa vie, elles caractérisaient ce temps où l'homme -

amour sensuel - et la Mousiki - la musique - étaient indissociables de l'Agapê - l'amour de tous. N'oublions pas que la langue grecque permet de distinguer l'amour égoïste du Je de l'amour altruiste du Nous.

J'ai quand même eu la chance de revivre sur un autre plan cette expérience unique de bonheur grâce au mouvement des Lambrakidès de la décennie 1960. Imprégné comme je l'étais de la pensée et de la praxis d'un mouvement de renaissance populaire, j'ai adapté les mêmes méthodes à la nouvelle réalité avec des résultats voisins. A ceci près que cette nouvelle période m'a alors permis de découvrir l'expression musicale de ce mouvement: la musique populaire savante. Après la Libération il y avait discordance entre un mouvement au caractère purement populaire et une musique - ou plus généralement une recherche artistique - qui continuait à évoluer sur une voie élitiste, d'après des modèles empruntés à l'étranger. Certes, la poésie que je lisais, écoutais, écrivais et mettais en musique était proche de la réalité grecque. Sans qu'on puisse dire qu'elle le fût du peuple et de la jeunesse. C'était une poésie issue du peuple mais qui ne lui était pas destinée. L'intention y était mais non le résultat. La nourriture quotidienne du peuple, c'était ce que lui offrait le commerce de l'"art de masse". Nous combattions et nous mourions en chantant des rengaines du genre "Deux yeux verts aux paupières bleues". Faut-il parler des chants de la Résistance ? Par exemple, dans notre bataillon, nous entonnions "Allons monter la garde de notre douce patrie" sur un air d'opéra français composé pour traduire le chagrin de je ne sais quelle marquise. Il en allait de même pour la marche "EPON, EPON, tu es l'ennemi des

fascistes": elle avait pour thème musical une mélodie venue de droit d'Hollywood! Et quel militant aurait entendu parler du poète Palamas si le secrétaire du Parti, Nicos Zachariadis, n'avait alors écrit son essai "Le vrai Palamas" ?

Sur le plan théorique, le marxisme-léninisme ne nous était connu qu'au travers des ouvrages de Staline. Dans la revue théorique du PCG, on publia pendant des mois une série d'articles intitulés "La stratégie stalinienne" qui comprenaient des analyses détaillées des grandes batailles livrées par l'armée rouge. Plus tard, à Ikaria, je serais chargé de résumer cette "stratégie stalinienne" à l'intention de mes camarades de déportation. En quoi consistait celle-ci? Primo, à choisir la cible prioritaire. Secundo, à savoir se constituer des réserves que l'on engage au moment décisif sur cette cible. Dans l'intervalle, toutes les manœuvres, la puissance de feu devaient "cultiver" ou préparer l'assaut final. Ce sont là, à mon avis, deux notions fort utiles à usage personnel. Si je prends mon exemple de créateur, j'illustrerais cette stratégie en disant que je n'ai "ciblé" un vaste public populaire que le jour où j'ai jugé m'être constitué suffisamment de "réserves" autrement dit les compositions musicales que j'avais accumulé sur un délai de quinze ans ou presque. Et j'en suis arrivé aujourd'hui au point - à l'autre extrémité - où je suis ce que je suis alors qu'un dixième seulement de l'ensemble de mon oeuvre et de ma vie n'est connu du public - grec et étranger et encore, dans le meilleur des cas. C'est du reste ce qui m'a incité à écrire ce livre. J'espère ainsi aider ceux qui me connaissent et surtout ceux qui ne me connaissent pas à juger.

cette oeuvre et cette vie en toute connaissance de cause. (la plupart, quand ils parlent de moi, ne font que répercuter l'image déformée que crée la bonne - ou la mauvaise - renommée. Je suis certain que ceux qui iront jusqu'au bout de ce livre - c'est-à-dire jusqu'au point final qui correspondra à l'époque actuelle - auront bien des surprises. Car je ne suis pas seulement l'un des représentants d'une génération passionnée qui a eu la chance de survivre, mais j'ai eu aussi une autre chance, celle d'imprimer certains des traits de cette génération dans des oeuvres qui ont eu un vaste écho populaire et dans des actions qui ont eu une portée historique en Grèce. Bien souvent, j'ai pensé que ceux qui sont allergiques à ma personne sont embarrassés, au fond, par la pureté des idéaux, des actions et des réussites de cette génération, ce qui leur crée un grand problème moral.

En fait, ce qui les embarrasse, ce sont précisément les faits et gestes d'une génération que je rapporte ici et que quoi qu'on fasse, ne peuvent être célés. Ils se trahissent jusque dans la dernière note que j'accroche sur ma partition dans l'initiative la plus insensée que je prends, dans mon attitude quotidienne envers des gens, des situations, des groupes, des événements. Il en va de même naturellement pour les autres représentants de cette génération, sauf que chacun emprunte une voie conforme à son destin. Quand ils n'arrivent pas à être ce qu'ils sont, ils s'égarent souvent ils gâchent leur vie, ils se détruisent comme ce fut le cas avec Pétros Despotidis. Car ils portent inscrits dans leur chair ces vers de Ritsos: "Ils sont montés haut, très haut et il leur est difficile désormais de redescendre - difficile"

cette oeuvre et cette vie en toute connaissance de cause. Le
 la plupart, quand ils parlent de moi, ne font que répéter
 l'image déformée que crée la femme - ou la mauvaise
 renommée. Je suis certain que ceux qui font jusqu'au bout
 de ce livre - c'est-à-dire jusqu'au point final qui correspond
 à l'époque actuelle - auront bien des surprises. Car je
 ne suis pas seulement l'un des représentants d'une génération
 passonnée qui a eu la chance de survivre, mais j'ai eu en
 une autre chance, celle d'imprimer certains des traits de
 cette génération dans des oeuvres qui ont eu un vaste écho
 populaire et dans des actions qui ont eu une portée historique
 que en Grèce. Bien souvent, j'ai pensé que ceux qui sont
 affectés à nos personnes sont embarrassés, au fond, par la
 prudence des idéaux, des actions et des réactions de cette
 génération, ce qui leur crée un grand problème moral.

En fait, ce qui les embarrasse, ce sont précisément les
 faits et gestes d'une génération que je rapporte ici et qui
 quoi qu'on fasse, ne peuvent être cédés. Ils se trahissent
 jusque dans la dernière note que j'accroche sur ma partition
 dans l'initiative la plus innuente que je prends, dans mon
 attitude quotidiennement des gens, des situations, dans
 groupes, des événements. Il en va de même naturellement de
 les autres représentants de cette génération, seul que
 chacun exprime une voie conforme à son destin. Quand ils
 n'arrivent pas à être ce qu'ils sont, ils s'égarent souvent
 ils lâchent leur vie, ils se détruisent comme ce fut le cas
 avec l'Action Directrice. Car ils portent inscrits dans les
 chair ces vers de Rilke: "Ils sont montés haut, très haut,
 il leur est difficile désormais de redescendre - difficile."

d'avouer leur taille..." Avant d'aborder mes créations musicales de l'époque, je crois utile de citer ici un échantillon de la poésie que je continuais à composer et qui restait l'une de mes préoccupations majeures. Aussitôt après les événements de décembre 1944, j'ai écrit "Cinq soldats", sorte de "carnet poétique". Je le reproduis ci-dessous entièrement pour marquer le changement de climat par rapport à la période de Tripolis ainsi que l'état d'esprit qui était le mien après cette bataille décisive, point culminant de la tragédie grecque contemporaine.

"Cinq soldats" (carnet de guerre). Décembre 1944.

"Comment me suis-je retrouvé d'un coup si loin ? - Je n'ai pu le comprendre - Comme l'instant s'annule - lorsqu'on est entre deux feux - J'ai été obligé de défendre ma vie - Celle-avait tellement fui de mon corps - s'était répandue autour de moi - que j'étais indissolublement lié - Nous avons progressé tous ensemble - fatalement soudés les uns aux autres - nos coeurs alternant - d'une poitrine à l'autre - Nous n'avions le droit de parler. Nous avons presque à l'unisson - tourné notre regard - vers l'horizon - Mille oiseaux épars s'évanouissent - Nous avons déjà franchi une grande distance - à marche forcée - Au point où nous étions parvenus - nous pouvions distinguer le poteau indicateur rouge - Nous avons songé qu'il pouvait marquer la frontière qui sépare le présent de l'avenir - Nous avons alors serré la lanière de notre casque sur notre joue en nous efforçant d'aspirer - dans l'air glacé - une idée à opposer à ce paysage sinistre - Les murs des maisons répercutent avec frayer - les échos de nos pas - Nous voyons nos ombres se refléter avec lassitude - dans les yeux nuageux du ciel -

d'avoir leur taille...". Avant d'aborder mes créations musicales de l'époque, je crois utile de citer ici un échantillon de la poésie que je continuais à composer et qui restait l'une de mes préoccupations majeures. Avertissez après les événements de décembre 1944, j'ai écrit "Cinq solitaires", sorte de "carnet poétique". Je le reproduis ci-dessous entièrement pour marquer le changement de climat par rapport à la période de l'impasse ainsi que l'état d'esprit qui était le mien après cette déstabilisatrice, point culminant de la tragédie grecque contemporaine.

"Cinq solitaires" (carnet de guerre). Décembre 1944.

"Comment me suis-je retrouvé d'un coup au loin ? - Je n'ai pu le comprendre - Comme l'instant s'annule - J'aurais eu entre deux lieux - J'ai été obligé de déborder ma vie - Celle-avait tellement fui de mon corps - s'était répandue autour de moi - que j'étais indistinctement lié - Nous avons progressé tous ensemble - latéralement soudés les uns aux autres - nos coeurs étirés - s'une poitrine à l'autre - Nous n'avions le droit de parler. Nous avions presqu'à l'unisson - tourné notre regard - vers l'horizon - Mille oiseaux éparés s'élevaient. Nous avions déjà franchi une grande distance - à marche lente. Au point où nous étions parvenus - nous pouvions distinguer le poteau indicateur rouge - Nous avions songé qu'il pouvait marquer la frontière qui sépare le présent de l'avenir - Nous avons alors écrit la dernière de notre cascade sur notre jour en nous efforçant d'explorer - dans l'air glacé - une idée à opposer à ce paysage sinistre - Les murs des maisons résonnaient avec l'écho - les échos de nos pas - Nous voyons nos ombres se refléter avec lassitude - dans les yeux mugeurs du ciel -

tandis que nous avançons avec précautions - nous tenant par main - sur la ligne qui trace le sourcil de la guerre."

"Derrière la sombre masse des immeubles - guette toute poilue - la main de Polyphème - Nous sommes cinq camarades nous tenant par la main - le coeur dissous dans la neige de la nuit - Et les prairies du printemps - dessinées."

"Enfoncé dans la boue - j'étreins de ma main le fusil - court instant j'ai senti ma tête se détacher de mon corps - aller sur un autre corps - puis sur un autre - sur un autre encore - le paysage était jonché de corps décapités - Seule tête erre - corps après corps - Que sont devenues les têtes de mes camarades ? "

"Les nuages ne sont guère éloignés de la terre - Ils sont descendus - Je crois que d'ici l'aube il ne restera rien - vont commencer par les grands immeubles et les cheminées des usines au Pirée - Les murs vont pencher et s'écrouler peu à peu - Puis viendra le tour des maisons - Et pour finir - du quartier - du bidonville de Dourgouti - tout disparaître"

"C'est alors que quatre hommes ont surgi devant nous - quatre hommes de l'Athènes antique - Ils portaient de gros chlamydes d'hiver - Il était temps - le sol s'était liquéfié - il était agité par la tempête - On alla vers eux en rampant tous ensemble - et on aperçut notre Cité - ballottée par les flots - à la dérive - ivre."

"Peu à peu - mais tout à fait inopinément - auprès de ces hommes - nous avons découvert que les casques allemands - enfoncés sur le front - ne nous empêchaient plus de voir -

tandis que nous avançons avec précaution - nous tenant par
main - sur la ligne qui trace le sillon de la guerre.

"Derrière le contre-marche des immenses - toutes routes
polies - la main de l'orphisme - nous sommes cinq camarades
nous tenant par la main - le cœur dressé dans le sillon de
la nuit - Et les pratiques du printemps - des années."

"Enlaid dans la pose - l'étrange de ma main le fouli -
court instant j'ai senti ma tête se détacher de mon corps -
aller sur un autre corps - puis sur un autre - sur un autre
encore - le paysage était jonché de corps décapités - des
tête extr - corps après corps - Que sont devenues les tête
de mes camarades ?"

"Les nuages ne sont qu'une étoile de la terre - Ils se
descendent - la croix que d'ici l'âme si ne restera rien -
vont commencer par les grands lambeaux et les chemins de
vaines au fide - Les murs vont pencher et s'ébranler par
à peu - Plus vite le tour des maisons - Et pour finir -
du quartier - du boulevard de Dourgouti - tout disparaître

"C'est alors que quatre hommes ont surgi devant nous -
quatre hommes de l'Afrique antique - Ils portaient de gros
chapeaux d'hiver - Il était temps - Je me suis levé
Il était agité par la tempête - On alla vers eux en regardant
sans ensemble - et on aperçut notre Cité - balotée par l
flots - à la dérive - à l'ère."

"Tu à peu - mais tout à fait inopinément - après de
hommes - nous avions découvert que les quelques allemands
enlaidés sur le front - ne nous empêchaient plus de voir

nos yeux - Hélène me saluait à l'entrée du parc."

"Bien en vain - Une rumeur commença à s'élever d'un bout à l'autre de la Cité - Nous cinq - on plongea alors aussitôt dans la mer déchaînée - En nageant - nous sommes parvenus pour la première fois à l'avenue - et nous avons distingué - ma mère et Hélène - mère et Hélène - des milliers de fois - ma mère et Hélène - et au-dessus - passant à travers les obus tirés par la flotte du Phalère - elles formaient une rangée d'arbres multicolores et carnavalesques."

"Les quatre compagnons s'inquiétaient de notre retard - mais ils tenaient solidement à notre poste - parmi les lueurs de la canonnade - on pouvait discerner le fin fil rouge - qui unissait nos coeurs."

"Le ciel et les nuages ne cessent de descendre sur la Cité - Autour de nous la mer enfle - les vagues nous brûlent les yeux - Sur la colline de l'Ardittos - un porte-voix s'est tu - "Athènes ne meurt pas. Elle remporte la victoire" - mais l'aube ne voulait pas se lever."

"Le ciel et les nuages ne cessent de descendre - se sont posés sur les grands immeubles et les cheminées des usines au Pirée - Par dessous - la mer enfle et nous emporte - Soudain une lumière est apparue au sein de la tempête - et ta voix a retenti avant la vague ne la submerge - une voix forte qui nous retiendra longtemps à la surface - Mais trop tard - A présent que nos coeurs ouvrent en grand leurs battants - la mer infinie s'est tout à coup tarie - les vagues se sont changées en oiseaux - Ta voix était devenue inutile - tandis que nous étions étendus parmi les

décombres - et que les autres passaient en nous piétinant
.....
cinq soldats imberbes de décembre ont franchi avec tant d'
amour la frontière de la mort."

L'ensemble de ma poésie amoureuse est inspiré par Myrto e
lui est dédié. "Toute ma pensée est une branche d'amandier
fleurs suspendue à ta fenêtre." Ainsi commence le "Chant d'
amour". "Ma voix te parle par mille nuances et mille reflet
secrets - toi pourtant, tu restes plongée dans le rêve de
ta vie...Surtout, ne t'éveille pas. Tu n'apprendras ici rien
que tu ne connaisses déjà - puisque la douleur, qui marque
d'une étoile le front pensif de la vie, s'est récusée et es
devenue, elle aussi ce soir, joie !" En mars 1945, entre me
lynchage à l'université et ma détention à Kallithéa, l'imp
que je suis ose écrire ces vers dans le poème "Myrto": "Il
est inconcevable et pourtant vrai, ma chérie, que l'univers
tout entier et Dieu tout entier sont contenus dans le baiser
que m'accordent tes lèvres humides!"

Mais avant de poursuivre au sujet de mes "créations
amoureuses", je rouvre une parenthèse guerrière: il s'agit
de la description poétique de cette nuit de garde passée
sur une terrasse de Néa Smyrni que j'ai relatée plus haut.
Le poème a pour titre: "Noël 1944". "Le vent galopait en
tirant sur les sombres nuages avec des brides enflammées -
Ereintés, on s'installa les uns contre les autres sur le
plancher qui sentait les obsèques - Au-dessus de nos têtes,
les avions de la RAF sèment dans les ténèbres des marguerites
de feu- Les peupliers se courbent vers le sol, furieux -
s'efforçant d'atteindre les tanks qui nous guettent en

silence dans la nuit - Margaritis gravissait en tête - l'escalier en colimaçon qui menait au poste de guet - Nous montions en poussant vers le haut le sombre ciel qui nous oppressait - Je caresse la gachette nue du fusil - Sur mon visage, le vent et pluie soufflèrent les jardins aux rêves, la claire audace de ma génération - Je sais désormais que mes pas - sur les dalles glacées de la terrasse - mesurent la pulsation du monde." Dans "La métamorphose de Dionysos", un assez long poème que j'ai écrit en 1946, je conclus sur ces vers: "Le sang a formé un lac - en contrebas de l'endroit où nous sommes - La légende de notre race veut que les profondeurs de ce lac - abritent les images idéales de tous les hommes - Chacun peut s'y reconnaître il n'a qu'à se pencher sur sa surface immobile." On perçoit ici l'inquiétude que suscite une lutte fratricide dont l'ampleur cesse de croître au fil des jours. On distingue déjà à l'horizon le spectre de la guerre civile. Tout allait bien déboucher sur un immense lac de sang. Installés au premier étage du café "Loumidis", rue Stadiou à Athènes, nous n'arrêtons pas de parler de la situation politique. Nous étions tous de l'EAM, naturellement. Des jeunes, pour la plupart. Des intellectuels, des artistes. Tout juste sortis de notre oeuf. Nous étions partagés en deux camps quant à la voie à suivre. Il y avait ceux qui affirmaient: "En tant qu'intellectuels, nous avons besoin de l'establishment, de l'appareil d'Etat, si nous voulons garder le contact avec le peuple. L'EAM est en train de perdre la partie. Si nous l'accompagnons dans sa chute, comment pourrions-nous garder le contact avec le peuple, ce qui reste notre mission prioritaire ?" L'autre camp rétorquait: "Notre premier devoir est d'exprimer fidèlement et correctement

les masses populaires. Si l'EAM remplit ce devoir sur le plan politique, c'est alors uniquement avec lui, en partageant les épreuves du peuple au travers des épreuves de l'EAM, que nous pourrons, si nous survivons, exprimer le peuple sur le plan artistique. Le problème du contact, de la communication avec le peuple, ne vient qu'en second..."

Quelques mois plus tard, la moitié d'entre nous allaient se retrouver en déportation dans les îles, l'autre moitié restant chez eux en attendant que le pouvoir réactionnaire - par l'entremise de l'Etat-sirène - achète leur conscience et leur "bonne conduite". Moi, recourant à la réflexion et à la poésie, je m'apprêtais à me pencher sur le lac de sang pour y voir se refléter mon visage. Autrement dit, à être moi-même et personne d'autre. Chaque époque impose naturellement un certain prix à acquitter. Mais à celle où nous avions vingt ans, le seul moyen de rester fidèle à soi c'était de se fondre dans les autres - lesquels, à ce moment précis, jouaient à pile ou face avec l'Histoire. On me dira: "Le beau résultat! Avons-nous gagné? Sommes-nous parvenus à Ithaque comme Ulysse?" La réponse, c'est le poète Cavafis qui l'a donnée: L'important n'est pas de parvenir à Ithaque, ce n'est qu'un prétexte, l'important c'est le voyage lui-même. La décision que l'on prend seul et qui vous projette au coeur du volcan. C'est fait plus qu'un alors avec la lave. Si l'on survit, on a un témoignage important à livrer aux hommes. J'écrivais dans "La métamorphose de Dionysos": "Le terme de "sensibilité" s'accorde - aux fruits mûrs qui débordent de vie - et donc davantage à l' sein maternel qu'à une voix qui appelle au secours - Du reste les relents de sang ne peuvent laisser insensible - serait-ce un

minuscule grain de blé - Rien qu'en mangeant du pain - on nourrit sa chair - de souffrances et de dettes."

Avec Dionysos, symbole d'ivresse charnelle et spirituelle, le contact avec la nature, l'amour de la terre et de la végétation réapparaissent par un autre chemin, celui qui passe à Tripolis. La nature, c'était l'autre face de la métaphysique, c'est-à-dire de la seule vérité et réalité. Il y avait là de ma part une tentative de conversion radicale. Une tentative rude et désespérée, car venant de découvrir que la composition musicale serait mon principal moyen d'expression, je sombrais dans des régions de l'esprit de l'affectivité de plus en plus éloignées des autres - amis ou camarades du Parti. La rupture se concrétisait, fondamentale, profonde. Et mon isolement s'aggravait. Même mes condisciples du Conservatoire - à de rares exceptions près - ne pouvaient apprécier mon travail, eux qui ne croyaient qu'aux oeuvres de musique chambre. Quand je réécoute aujourd'hui mes "Onze préludes pour piano", composés en 1947 quelques semaines avant mon arrestation je songe à quel point j'avais progressé tant en expression musicale qu'en moyens de cette expression. Mais personne n'a alors remarqué cette oeuvre, personne ne s'est avisé de la jouer. Il me faudra attendre trente-cinq ans pour que trois grandes pianistes grecques - Tokra, Mouzala et Karra - les découvrent et les interprètent. L'on entend cette oeuvre aujourd'hui et qu'on s'efforce de la replacer dans l'Athènes de 1947 - ou plutôt dans l'Athènes de l'EAM de 1947 - on comprend combien j'étais tragiquement seul.

Je puis en dire autant de mon "Trio" et de bien d'autres oeuvres symphoniques. "Je me souviens que tu as proféré une parole - et j'ai coupé quelques herbes - avec leurs racines couvertes de terre

minuscule grain de blé - rien qu'un morceau de pain - on nourrit
sa chair - de souffrances et de larmes."

Avec l'histoire, symbole d'ivresse charnelle et spirituelle, le
contact avec la nature, l'amour de la terre et de la végétation
réapparaissent par un autre chemin, celui qui passe à Tripolis.
Nature, c'était l'autre face de la métaphysique, c'est-à-dire de
la seule vérité et réalité. Il y avait là de ma part une tentative
de conversion religieuse. Une tentative rude et désespérée, car
venant de découvrir que la composition musicale serait mon unique
pai moyen d'expression, je me suis dans des régions de l'esprit
de l'effectivité de plus en plus éloignées des autres - mais en
conscience du Parti. La rupture se concrétisait, fondamentalement.
Et non seulement s'aggravait. Même mes condisciples de
Conservatoire - à de rares exceptions près - ne pouvaient espérer
de mon travail, eux qui ne croyaient qu'aux œuvres de musique
chambre. Quand je réponde aujourd'hui mes "Quatre Grandes pour
piano", composées en 1947 quelques semaines avant mon entrée
je songe à quel point j'avais progressé tant en expression musicale
du'en moyen de cette expression. Mais personne n'a alors remarqué
cette œuvre, personne ne s'est avisé de la jouer. Il me fallait
attendre trente-cinq ans pour que trois grandes pianistes grecques
- Tora, Kouzma et Kater - les découvrent et les interprètent.
I'on entend cette œuvre aujourd'hui et qu'on s'efforce de la
replacer dans l'histoire de 1947 - ou plutôt dans l'histoire de l'
RFA de 1947 - on comprend combien j'étais très jeune et seul.

Je puis en dire autant de mon "Trio" et de bien d'autres œuvres
symphoniques. Je me souviens que j'ai composé une partie - et
j'ai coupé quelques herbes - avec les autres techniques de la

fraîche - pour en frictionner mon coeur et le faire embaumer." Ce sont là les premiers vers d'un poème que j'avais intitulé "Telle est l'odeur de la terre après une averse printanière: "Mon Dieu, que voilà un grand titre!" s'était exclamé Ritsos au Club de l'EPON.

Mais revenons-en aux poèmes d'amour. "Tu connais les petite anémones qui poussent en avril ? - Je voudrais tant te les ali l'une après l'autre - dans un cadre céleste - il n'y a pas d' autre moyen de t'exprimer - les rêves qui me tourmentent à ton sujet." L'amour était seul en mesure, semble-t-il, de me sous-tiraire à la contradiction et l'impasse où j'étais entraîné mal moi. Moi, l'amant des étoiles, le songe-creux, je me retrouvai enfoncé jusqu'au cou dans la boue et le sang que les épreuves des hommes charriaient autour de moi. Au cours de marxisme dispensé rue Ermou par Mitsos Partsalidis, j'avais avancé la proposition suivante: "On devrait donner aux militants la consigne d'aller à l'Odéon Hérode Atticus écouter la "Neuvième Symphonie"...Et le dirigeant chevronné et célèbre de répondre: "Première nouvelle, camarade, nous battons-nous pour la cause de Beethoven ?" Il voulait dire: ce Beethoven est un "élément" aussi éloigné des luttes populaires que ne l'est l'étoile polaire. Un autre jour, alors que le même professeur pontifical j'entendis, s'échappant de la maison d'en face, la retransmission de la "Sérénade" de Schubert. Mon esprit, fasciné, voguait c un ballon rouge. Conquis par "l'altitude" et les beautés de l'oeuvre, j'interrompis le professeur: "Camarade, je viens d' écouter la "Sérénade" de Schubert. Mon coeur a cédé. Tout comp fait, je ne suis pas fait pour être un cadre professionnel. Je

resterai fidèle à la cause commune, en première ligne. Mais comme cadre professionnel, non...Ma place est ailleurs..."

Je m'étais juré de ne pas alourdir ce récit par des considérations d'ordre politique ou idéologique. De m'en tenir du moins à l'essentiel pour éclairer mon comportement et mon oeuvre musicale. Mais en parlant de cassure, de déchirement, j'en viens fatalement à confronter musique et révolution. Et c'est ma nature même d'artiste et de révolutionnaire à la fois qui m'amène à mettre sur le tapis le problème des rapports entre l'art et la révolution. Ou plutôt - dirait-on aujourd'hui - entre politique et révolution culturelle. Il ne s'agit pas là d'une question théorique et abstraite mais d'une nécessité imposée par le vécu et qui ne pouvant trouver sa solution - que dis-je sa solution, pas même son expression ! - dans l'action, j'avais - et je garde - l'impression d'un dédoublement constant de personnalité. D'être un autre par rapport à moi-même. Un militant étranger à l'heure où le musicien domine. Un musicien étranger à l'heure où c'est le militant. Mais, comme tout artiste, j'avais des antennes qui me permettaient de capter des messages indéchiffrables pour les autres.

D'où, dans de nombreux poèmes écrits à cette époque, un penchant à l'autodestruction. Myrto, qui avait été jusque-là une Eponite fanatique, commençait à être effrayée par le... qui me consumait. Elle devenait chaque jour un peu plus conservatrice. Elle était en troisième année de médecine. Ses condisciples n'avaient, quant à eux, d'autre ambition d'ouvrir un cabinet à Kolonaki, le quartier chic de la

restera libre à la cause commune, en première ligne. Mais
comme cadre professionnel, non... Ma place est ailleurs..."
Je m'étais juré de ne pas abandonner ce récit par des
considérations d'ordre politique ou idéologique. De m'en
tenir du moins à l'essentiel pour décrire mon comportement
et mon oeuvre musicale. Mais en parlant de carrière, de
déchirement, j'en viens fatalement à constater musicalement et
révolutionnaire. Et c'est ma nature même d'artiste et de révo-
lutionnaire à la fois qui m'amène à mettre sur le tapis le propos
des rapports entre l'art et la révolution. Ou plutôt - dit
on aujourd'hui - entre politique et révolution culturelle.
Il ne s'agit pas là d'une question théorique et abstraite
mais d'une nécessité imposée par le vécu et qui ne pouvait
trouver sa solution - que dis-je sa solution, pas même son
expression : - dans l'action, j'avais - et je garde - l'im-
pression d'un déboulement constant de personnalité. D'
être un autre par rapport à moi-même. Un militant étranger
à l'heure où le monde domine. Un musicien étranger à l'
heure où c'est le militant. Mais, comme tout artiste, j'
avais des attentes qui me permettaient de capter des messages
indéchiffrables pour les autres.
D'où, dans de nombreux poèmes écrits à cette époque, un in-
terpénétration à l'antécession. Myrte, qui avait été jusque
une épouse française, commençait à être attirée par le
qui ne convenait. Elle devenait chaque jour un peu plus
conservatrice. Elle était en troisième année de médecine.
Les conditions n'étaient pas à son avantage, quant à son autre ambition
d'ouvrir un cabinet à Kojonkari, le quartier chic de la

capitale. Bien qu'elle ne m'en ait jamais parlé, je sentais qu'elle s'inquiétait à mon sujet. Qu'allions-nous faire à l'avenir ? Nos deux familles étaient pareillement dans la gêne, nous ne pouvions attendre aucune aide d'elles. L'un et l'autre, nous continuions du reste à nous voir dans le salon de l'oncle Antonis, n'ayant pas de quoi louer une chambre pour plus d'intimité. A la fin 1946, je fus licencié de la Régie des tabacs et me retrouvai au chômage.

Je mettais tout mon espoir dans l'obtention du diplôme d'harmonie. Il me permettrait d'être nommé à un poste quelconque de professeur de musique. Patatras ! Je passe l'examen et suis recalé ! L'affrontement politique n'épargnait plus le Conservatoire d'Athènes. Les activités d'extrême-droite y venaient armées. De notre côté, nous devions nous organiser, tout faire pour ne pas être éjectés dans la rue. Nous revendiquions notre droit d'accès au prix de bagarres quotidiennes. En tant que leader des élèves de gauche, j'embarassais autant la direction que mes professeurs. Ils préférèrent ainsi me priver du diplôme. Sous quel prétexte ? J'avais ignoré l'existence d'un obscur physicien qui avait joué un rôle dans la subdivision du ton en sept parties égales. Mon élimination était hautement symbolique. Mais je dus à l'intercession de Ménélaos Pallantios d'être nommé professeur de musique au lycée "Athina", malgré l'absence de diplôme. Ce lycée se trouvait place Victoria. A midi, je mangeais un sandwich dans la classe pour pouvoir étudier au piano. Puis j'accueillais les garçons et les filles (prédominantes) qui venaient se défouler au cours de musique.

J'avais beau faire, hausser le ton, leur parler des grands

compositeurs, des principales formes musicales, ils arrivaient bien décidés à faire un chahut monstre. Les filles, guère plus jeunes que moi, s'en donnaient à coeur joie. Elles prenaient des poses et des mines de vamp pour me subjuguier. C'était, de toute évidence, un jeu érotique mené sur un fond tumulte. J'avais eu le malheur d'écrire des chants pour agrémenter le cours. L'un d'eux, sur des vers de Vassilis Rotas, s'intitulait "Le coq". Au beau milieu du morceau, l'une de mes "stars fatales" crut bon de pousser un retentissant cocorico. Je m'approchai d'elle et lui assénai une gifle si magistrale la classe se calma aussitôt. Certains élèves me regardaient avec ébahissement. Quelles conclusions tirer de mon passage dans l'enseignement ? Il fut trop bref, quelques mois seulement puisqu'on m'arrêta en juillet 1947 et que c'était cette fois pour me déporter. Déjà, l'establishment musical, Economidis à tête, me sanctionnait pour mes idées. Une semaine avant d'être appréhendé, j'allai trouver Farantatos, directeur du Conservatoire, pianiste de son état et qui animait également le département musical de la Radiodiffusion nationale. Ma visite le surprit. Il s'attendait à des protestations puisque c'était lui qui m'avait posé la question-piège, prétexte de mon ratage à l'examen. Je venais en fait lui remettre mes "Préludes pour piano" que je venais tout juste de composer. Il posa un bref regard sur les partitions, puis sur ma personne, et se contenta de me rendre la composition sans un mot. Telle était le genre d'assistance que les "grands" accordaient aux "obscur". Indigné par ces rebuffades successives, je trempai ma plume dans l'encre la plus noire pour adresser une missive à Dimitri Mitropoulos

compositeurs, des principales formes musicales, les arrivées
 plus décidées à leur enchaînement. Les lignes, leurs
 plus jeunes que moi, s'en donnaient à cœur joie. Elles
 prenaient des poses et des mines de vamps pour me subjugu-
 er. C'était, de toute évidence, un jeu érotique mené sur un fond
 lumineux. J'avais eu le malheur d'écrire des chants pour être
 sur le coup. L'un d'eux, sur des vers de Vassilje Kozak, a
 intitulé "Le cog". Au beau milieu du morceau, l'une de mes
 "stars latines" eut bon de pousser un retentissant accordeon.
 Je m'approchai d'elle et lui sautai une fille et me regardai
 la classe se calmer aussitôt. Certains élèves me regardaient
 avec ébahissement. Quelles conclusions tirer de mon passage
 dans l'enseignement ? Il fut trop bref, quelques mois seulement
 puisqu'on m'arrêta en juillet 1947 et que c'était cette fois
 pour me déporter. Dès l'établissement musical, Economidis
 tête, me ramenaient pour mes idées. Une semaine avant d'être
 appréhendé, j'allai trouver Panastatos, directeur du Conserva-
 toire, pianiste de son état et qui aimait également le déper-
 ment musical de la Radiohellion nationale. Me vint la
 surprise. Il m'attendait à des protestations puisque c'était
 lui qui avait posé la question-prise, prétexte de son raptage à
 examen. Je venais en fait lui remettre mes "Principes pour
 piano" que je venais tout juste de composer. Il posa un bref
 regard sur les partitions, puis sur ma personne, et se contenta
 de me rendre la composition sans un mot. Telle était la gêne
 d'existence que les "grands" accordaient aux "obscurs". Indé-
 par ces républiques successives, je trouvais me mieux dans l'air
 la plus noire pour adresser une missive à Dimitri Mitropoulos

le célèbre maestro, au sommet de sa carrière internationale. Je ne saurais affirmer que cette lettre fut postée. En voici un extrait retrouvé dans mes archives: "Voici quelques jours j'ai me suis présenté à l'examen pour la délivrance du diplôme. Ce fut l'occasion de me châtier avec rage, avec fanatisme. Ce cas reflète, dans une certaine mesure, le niveau d'avilissement où sont tombés les responsables musicaux du pays. Aujourd'hui, en Grèce, la musique est devenue une entreprise commerciale dirigée par les malins et les combinards, les travailleurs honnêtes et qualifiés de l'art faisant office d'esclaves. "

Mais entre-temps, pendant toutes ces péripéties personnelles, les maquis s'étaient reconstitués dans les montagnes. Plus la terreur blanche se déchaînait, plus les militants se décidaient à l'affronter les armes à la main. On eût dit qu'un cerveau d'acier tissait la trame des événements. Le PCG, l'EAM, le journal "Rizospastis", autant d'instances qui étaient parfaitement légales à Athènes. Au même moment, les maquis reprenaient les opérations militaires. C'était une situation schizophrénique. Au début 1947, le gouvernement s'apprêta à nous appeler sous les drapeaux. Les gars demandaient: "Alors, qu'est-ce qu'on fait ?" Le Parti répondait "Vous vous présentez aux bureaux de recrutement. Vous menez votre activité révolutionnaire au sein même de l'armée." C'était la recommandation que je faisais aux autres. Mais pour ma part, j'avais pris soin de gratter les dates sur mes papiers d'identité et d'en porter de fausses pour échapper à la conscription. Je ne voyais pas comment j'aurais pu agir dans les rangs d'une armée nationale^{a)}liste. Je préférais rejoi

le maquis.

Un jour, à Athènes, devant le cinéma "Orphéa", je tombe sur un responsable du Parti, Pindaros, au nez déformé par une balle. "Non, me dit-il, nous n'allons pas reprendre le maquis. Le Parti pense que la bataille décisive va être livrée ici, à Athènes. C'est d'ici que partent renforts et ravitaillement de l'ennemi. C'est ici que sont les rouages." Mais mon esprit volait déjà loin, il était auprès des "kapétanios" de la montagne, de la nouvelle Résistance. Sur les cimes de nos massifs mythiques. En février 1947, j'adressai au mont Olympe en personne cette apostrophe poétique: "Si tu étais resté sous ce désert et abandonné - des voix qui enluminaient l'horizon - tu gardais au moins pour compagnons les vénérables sapins - et les métamorphoses irisées du printemps - Tu étais un père accommodant - à la barbe frisée et aux pensées bien droites - tu te souviens que tu appelais - les vents échevelés de la Thrace - pour entretenir les foyers qui embrasent - le cœur de tes innombrables enfants - Tu bavardais paisiblement avec le Soleil et la Nuit - tout en chargeant de graines rouges - les ailes des oiseaux - Puis ceux-ci s'en allaient à tire-d'aile pour les semer aux quatre coins de la planète - De chaque graine jaillissait un arbre aux pommes rouges - et tous ceux qui y mordaient devenaient tes enfants - Tu étais notre père - il nous fallait revenir auprès de toi - pour regrouper les oiseaux effrayés - barioler à nouveau le ciel - de nos chants. Nous t'avons réentendu - bavarder paisiblement avec la Nuit et le Soleil - tandis que nous apercevions - les désirs roses de tout le monde - déboucher de chaque sentier - et venir à tes genoux. A présent nous sommes tes enfants à double titre - et les fils

le meurtre.

Un jour, à Athènes, devant le cinéma "Orpheus", je tombe sur
un responsable du Parti, Pindaros, au nez déformé par une de
"Non, me dit-il, nous n'allons pas reprendre le meurtre. Le
Parti pense que la bataille décisive va être livrée ici, à
Athènes. C'est à lui que partent les efforts et véritablement
de l'ennemi. C'est ici que sont les rouges". Mais mon sujet
voilà déjà loin, il était au sujet des "Kapatistoi" de la
montagne, de la nouvelle Résistance. Sur les cimes de nos
massifs mystiques. En février 1947, j'étais au mont Olympe
en personne cette époque épique: "Si tu étais resté sur
et à l'écart et abandonné - des voix qui emblaient l'horizon
tu gardais en main pour compagnons les véritables sapeurs -
et les métamorphoses tirées du printemps - tu étais un père
- et les paroles tirées et aux pensées bien droites -
tu te souviens que tu appaisais - les vents échevés de la
Thrace - pour entretenir les foyers qui embrasent - la coque
tes innombrables enfants - Tu devais paisiblement avec
Boleli et la nuit - tout en changeant de grains rouges - la
cette des oiseaux - mais ceux-ci s'en allaient à tire-d'aile
les mener aux quatre coins de la planète - De chaque grain
jetait un arbre aux pommes rouges - et tous ceux qui
y mouraient devenaient les enfants - Tu étais notre père -
il nous faisait revenir auprès de toi - pour retrouver les
oiseaux étirés - parler à nouveau le ciel - de nos chan
Nous t'avons méconnu - devrais paisiblement avec la nuit
le Boleli - tandis que nous apercevions - les détails roses
du monde - déboucher de chaque sentier - et venir à nos gen
À présent nous sommes les enfants à double titre - et les à

que nous avons allumés et qui embrasaient le ciel - servent de repère élevé - pour guider les navires épouvantés - dans le port serein du printemps".

Tous les événements que je viens de relater et qui correspondent à la période mouvementée qui suit mon arrivée à Athènes ne constituent peut-être, après tout, que l'écorce de ma vie. Mais comment me rappellerais-je les mille petits incidents quotidiens qui tissaient la trame de nos existences dans l'Athènes de l'Occupation, de la Libération et de la guerre civile. En tout cas, c'est dans les conditions évoquées plus haut que j'ai composé les oeuvres que je vais maintenant mentionner. Les unes ont été menées à bien, d'autres sont restées à l'état de projets ou n'ont pas été achevées. Chacune marque toutefois un jalon - page après page, note après note - sur la voie qui me conduisait vers la conquête de la chimère musicale: autrement l'oeuvre que je ne composerai jamais. Faut-il en dresser ici un bilan complet ? Comme bon nombre de ces oeuvres sont difficilement accessibles au public étranger - tous comme les textes qui leur servent de support -, je me bornerai à commenter les plus significatives pour la suite de mon activité artistique. Lors de cette première période athénienne, je recense ainsi: 21 chants pour voix et pour piano (sur des poèmes de Palamas, Solomos, Heine, Valaoritis, etc.); 10 choraux (dont cinq religieux). Parmi les oeuvres de musique de chambre: Exercice sur le libre développement d'un thème pour deux violons (1945); Quatre pièces pour décembre pour voix, violon et piano (1945-46); Marche nocturne vers Makriyanni (1946); Prière; La mort du partisan (1945) (ces trois dernières oeuvres, pour violon et piano); Élégie 1 pour violoncelle et piano; Élégie 2 (dédiée à un militant sacrifié)

pour violon et piano; Pâques, pour violon et piano; Quatuor à cordes. Mon Trio pour violon, violoncelle et piano ainsi que mes Préludes pour piano, composés en 1947, méritent quelques éclaircissements. Le premier est une étape importante. Travaillant d'arrivé deux mois d'affilée (janvier-février 1947), je parviens à écrire ma première oeuvre de musique de chambre qui peut honnêtement tenir sa place auprès de mes compositions futures. Elle n'a été imprimée qu'en 1985. Mais elle a été jouée en 1952 à mon premier concert au "Kentriko", deux autres fois au cours de la décennie 1950 et une fois au cours des années 70: soit au total quatre exécutions publiques en quarante ans, un record inédit pour une oeuvre grecque de musique de chambre! Le jour où notre réseau officiel de radio-télévision la retransmettra (je ne serai plus là pour assister à ce miracle), notre révolution culturelle sera bouclée...Quant aux Préludes, ils constituent l'une de mes oeuvres majeures, écrite du 3 au 19 juin 1947, soit quelques jours avant mon arrestation. En d'autres termes, si je n'avais été déporté et si j'avais continué à composer, l'évolution de ma musique - à en juger par cette oeuvre - eût été toute différente. Tout de suite après les Préludes, j'ai commencé à composer le Sextuor (pour piano, flûte et quatuor à cordes) et je l'ai achevé après ma première déportation à Icaria, le 3 novembre 1947. C'est pourquoi son scherzo (deuxième partie) s'inspire de mélodies populaires (ou "rébétiques") que j'avais entendues et consignées dans l'île. Enfin, parmi mes oeuvres symphoniques, je citerai: Tragédie théâtrale, sur une oeuvre de Vassilis Rotas inspirée par l'Occupation (1946); Prométhée enchaîné; Oeuvre symphonique inconnue; Le Cimetière; Margarita, composée du 18 au 21 novembre 1946 sur un poème de Nicéphore Vrettakos dont j'admirais l'oeuvre

depuis Tripolis, notamment "Grimaces de l'homme", et qui fut le premier à m'initier à la poésie moderne. Nicéphore était l'âme de notre groupe de jeunes intellectuels révolutionnaires. A sa poésie "sidérale", je tentais de répondre par une musique "sidérale" aussi. Cette oeuvre fut jouée en 1977 au cours de l'"Aôût Musical" du Lycabette, à Athènes. Mais deux oeuvres symphoniques de cette époque se détachent par le rôle particulier qu'elles ont joué dans ma carrière. La Foire d'Assi-Gonia est la première de mes créations symphoniques qui ait été jouée: elle le fut le 5.5.1950 par l'Orchestre national dirigé par Economidis. A ce propos, comment ne verrais-je pas dans le 5 mon chiffre fétiche. Dans ma vie, tout se termine sur ce sacré 5, que ce soit par l'effet d'une addition ou d'une soustraction. Par exemple, mon fils est né un 5.5. à 5 heures. Cette remarque n'est faite, bien entendu, qu'à titre facétieux... L'autre oeuvre sur laquelle je refermerai ce bilan expéditif s'intitule Thèmes et Cycles, pour grand orchestre. La première partition, je l'ai traînée partout avec moi, aussi bien en déportation, dans la clandestinité, que plus tard à Makronissos. Chaque fois qu'un bref entracte de la terreur me le permettait, je la corrigeais, l'amendais. L'habitude de me réfugier dans la poésie et la musique aux heures sombres passées à la Sûreté, en prison ou en déportation - comme ce fut le cas sous les Colonels - remonte précisément à cette oeuvre. L'hôpital militaire 401 était pour nous, après l'enfer de Makronissos et toutes proportions gardées, une étape plus humaine. Mais n'anticipons pas ce qui fera l'objet des prochains chapitres.

Ce que je tiens à souligner à propos de cette oeuvre, c'est l'acte de foi que représentait l'obstination à composer et à reprendre une partition symphonique au moment où j'étais plongé

en pleine barbarie. Le 12.4.49, j'écrivais: "Je dois admettre que cette oeuvre a été pour moi un "exercice technique", un "essai technique". En exposant les deux thèmes au caractère si tranché, je voulais sonder mes possibilités subjectives d'élaboration. C'était également un exercice de consonances harmoniques, et surtout une tentative d'orchestration." Dès 194 j'avais pratiquement abandonné le foyer familial pour des raisons de sécurité. Je logeais ici et là, au gré des rencontres et des événements. Puis vinrent les déportations, les détentions, entrecoupées d'entractes de vie clandestine. Je n'avais donc plus aucune possibilité de toucher un piano et de tester mes compositions sur le clavier. Grâce aux exercices, je suis arrivé à écrire et "entendre" la musique sur le papier. Cette gymnastique s'avéra souvent très pénible. Notamment, lorsque l'harmonie est complexe, on doit déployer des efforts surhumains pour "entendre". Pour m'entraîner, je recopiais continuellement des oeuvres symphoniques classiques ou modernes. Ou plutôt je les transcrivais de l'orchestre pour le piano. Bref, j'accomplissais le parcours inverse d'un compositeur "normal". Mais, hommes, événements, créations, passions, carrières, qu'y avait-il encore de "normal" dans la Grèce de ce temps-là ? Dans son wagon grinçant et trépidant, la musique était à la remorque du train fou de l'Histoire.

QUATRIEME PARTIE

QUARTERLY REPORT

IKARIA 1947

Juillet 1947. Avec mon père et mon frère, nous dormons dans la véranda de la maison de l'oncle Antonis, sur des matelas posés à même le sol. Au point du jour, nous voici réveillés par des voix qui viennent du jardin. Puis ce sont des coups à porte. Quand je passe ma tête par l'entrebaillement, j'aperçois une légion de flics! "C'est toi, Mikis ?" - "Oui, c'est moi." - "Tu nous suis immédiatement comme tu es, sans te changer." "Que se passe-t-il ?" interroge mon père. "Toi, qui tu es ?" - "Son père. Je suis directeur du ministère de l'Intérieur." "Qu'est-ce que tu nous chantes, le vieux ? Et c'est ton fils, ça ? Félicitations!" Petits rires étouffés. Mon père explose: "De quel droit l'arrêtez-vous ? Vous avez un mandat du procureur ?" Un agent moins excité intervient: "Il s'agit d'une simple formalité, une déposition au commissariat. Votre fils peut s'habiller." Entre-temps, j'avais déjà enfilé chemise, pantalon et sandales. Ma mère, ma tante, l'oncle Antonis, l'esprit embué de sommeil, cherchaient à savoir de quoi il retournait. Sitôt que je fus dans le jardin, deux agents m'empoignèrent par les bras. Certains avaient participé aux combats de décembre. Le fait qu'on les eût pris puis relâchés sans leur avoir fait le moindre mal en avait rendu bon nombre d'entre eux encore plus déchaînés contre nous. Le convoi s'ébranla. Quelques minutes plus tard, il s'arrêtait devant le commissariat de Néa Smyrni.

Spectacle saisissant. Une foule hétéroclite d'hommes, de

femmes et d'enfants envahissait les abords. Tous criaient. D'un côté, les agents poussaient les hommes à l'intérieur des locaux, de l'autre ils refoulaient à bonne distance les femmes et les enfants qui refusaient d'en être séparés. Les bureaux, les couloirs du commissariat étaient pleins à craquer. La plupart étaient en pyjamas, ou en sous-vêtements même. Rien que des têtes familières : l'EAM, l'EPON et le PC de Néa Smyrni au grand complet. Des centaines de personnes. Les cadres, bien entendu, et des notables comme le commissaire Tsapoyas avec ses deux fils, le "maire rouge" Yorghos Elefthériadis et son frère Anghélos, commandant de l'ELAS. De nous retrouver ainsi rassemblés, fût-ce dans ces conditions, nous gonfla le moral à bloc. Le climat se détendit : de vieux amis s'étaient donnés rendez-vous de bon matin pour partir en excursion. On se mit à plaisanter, on mettait en boîte ceux qui étaient en sous-vêtements ou chaussettes dépareillées. Tel avocat ou tel médecin connu vous saluait d'une main tout en retenant de l'autre son pantalon. Mon pauvre père nous avait suivis. Il voulut forcer le cordon policier et reçut une pluie de coups. Personne ne tenta de me prévenir. Je ne l'appris que beaucoup plus tard, et même pas à sa bouche. J'étais donc moi-même d'humeur enjouée. Quand on nous fit monter à bord des véhicules de l'armée, j'aperçus ma mère et mon père à demi-dissimulé derrière elle. Je leur fis un petit geste frétilant de la main comme si je les quittais pour une partie champêtre entre copains.

On nous mena au Pirée, au débarcadère situé devant l'école des aspirants. La place était noire de monde. Chaque fois qu'un camion arrivait, ceux qui étaient déjà massés accueillaient chaleureusement la nouvelle cargaison : "Salut, les gars !" - "Salut, camara

femmes et d'enfants envahissait les ébordes. Tous criaient l'un
 après l'autre, les agents poussaient les hommes à l'intérieur des locaux
 de l'autre ils relouaient à bonne distance les femmes et les
 enfants qui relouaient d'en être séparés. Les bureaux, les couloirs
 du commissariat étaient pleins à craquer. Le départ était en
 pyjamas, ou en sous-vêtements même. Rien que des vêtements familiers
 I'EMAN, I'EMAN et le TC de Née Gayani en grand complet. Des cent
 de personnes. Les cadres, bien entendu, et des notables comme le
 commissaire Tappan avec ses deux fils, le "maître rouge" Yorgy
 Kithériadis et son frère Anghélos, commandant de l'EMAN. De
 nous retrouver ainsi rassemblés, 100-120 dans ces conditions, on
 gonfla le moral à bloc. Le climat se détendit: de vieux amis et
 étaient données rendez-vous de bon matin pour partir en excursion
 On se mit à plaisanter, on mettait en doute ceux qui étaient en
 sous-vêtements ou chemisettes dépareillées. Tel avocait un tel
 médecin connu vous saluait d'une main tout en retenant de l'autre
 son pantalon. Mon père nous avait suivis. Il voulait lors
 le gendarme policier et reçut une pluie de coups. Personne ne tira
 me prévenir. Je ne l'appris que beaucoup plus tard, et même pas
 se poussa. J'étais donc moi-même d'un humour enjoué. Quand on nous
 fit monter à bord des véhicules de l'armée, j'appris que même
 mon père à demi-dissimulé derrière elle. Je leur fis un petit
 geste trépidant de la main comme si je les guidais pour une
 partie cachée entre copains.

On nous mena au Pirée, au débarcadère situé devant l'école à
 appartements. La pièce était noire de monde. Chaque fois qu'un cas
 arrivait, ceux qui étaient déjà massés recouvraient plusieurs
 ment la nouvelle catastrophe: "Saint, les gens" - "Saint, saint"

- "Qu'est-ce que c'est que cette farce ?" - "Pardi, ils sentent qu'ils perdent la partie, alors ils paniquent!" - "La victoire est là." - "Vive l'EAM!" Et ainsi de suite. "Tiens, regarde, me fait signe un voisin, celui-là c'est Siantas, le camarade qui a arraché le drapeau nazi de l'Acropole en compagnie de Glézos, début de l'Occupation!" - "Dis donc, on nage en pleine légende!" Nos gardiens nous poussent et nous entassent à bord des bateaux et des péniches de débarquement. Une fois qu'on a appareillé, on se met à chanter: "Le fascisme asservit la patrie, ils nous avilit..." Dans le rafiot qui est à bord, les camarades font chorus: "Vive Lénine! Vive Staline! Vive l'armée rouge ! Vive Zachariadis, le grand dirigeant!" A tribord, autre écho: "Vos têtes vont tomber sous le sabre des partisans..." Le soleil dor les eaux du golfe Saronique. Le Pirée s'éveille à la rumeur de nos chants. Aucun de nous ne demande : "Où nous emmène-t-on ?" La seule chose qui compte, c'est que nous soyons tous réunis, soudés. Des centaines. Des milliers. Autour de nous, les façades silencieuses du Pirée. Derrière les volets, le peuple aux aguets. No peuple. Personne ne peut rien contre nous. Nous sommes les plus forts. Même Zervas, l'ancien chef des maquis de droite, s'est couvert de ridicule dans le Magne quand les nôtres l'ont pourchassé. Aujourd'hui, il essaye de se venger sur nous. Les soubresauts d'une bête aux abois. Tout cela joue en notre faveur. Chantons, chœur, les gars. On nous débarque à Psyttalia, petite île située entre le Pirée et Salamine. Sur la jetée et le quai, partout, des gendarmes en tenue de combat et le doigt sur la détente. Or nous fait prendre le chemin qui mène au sommet de l'île. Là, sur l'espèce de terre-plein, nouvelles retrouvailles, nouvelles

l'espèce de terre-plein, nouvelles trouvailles, nouvelles
 nous fait prendre le chemin qui mène au sommet de l'île. Là, au
 des pentes en forme de combat et le bûche sur la tête. Or
 entre la tête et l'écume. Sur la tête et la queue, partout.
 chœur, les gens. On nous départe à l'écume, petite lie et
 d'une tête aux abois. Tout cela joue en notre faveur. Chantons
 et. Aujourd'hui, il essaye de se venger sur nous, les souffrants
 couvert de ridicule dans le Magna quand les nôtres l'ont pourch
 foute. Même l'écume, l'écume chez des macula de droite, a'est
 peuple. Personne ne peut rien contre nous. Nous sommes les plus
 clause du frère. Partire les volets, le peuple aux regards. Ne
 Les centimes, les milliers. Autour de nous, les tâches elles-
 seule chose qui compte, c'est que nous soyons tous réunis, sous
 nos chants. Aucun de nous ne demande : "Où nous emmène-t-on ?"
 les eaux du Golfe Persique. Le frère s'éveille à la rumeur de
 têtes vont tomber sous le poids des partisans...." Le soleil des
 Scherabada, le grand dirigeant ! A l'abord, autre écho : "Vive
 chœur : "Vive l'écume ! Vive l'écume ! Vive l'écume rouge ! Vive
 exultent...". Dans le relief qui est à l'abord, les commandements
 se met à chanter : "Le fascisme s'essuyé le visage, les nous
 et des péniches de dépeuplement. Une fois qu'on a apparemment
 nos gardiens nous pourrissent et nous entassent à bord des bateaux
 début de l'Occupation". - "Dieu donc, on nage en pleine légende !
 a été écrit le dixième nazi de l'écume en compagnie de l'écume,
 fait signe un volait, celui-ci n'est Blanche, le commandement qui
 est la. - "Vive l'écume ! Et ainsi de suite. Tenez, regardez, on
 qu'elle perdent le poids, alors les partisans !" - "La victoire
 - "Qu'enfonce que c'est que cette terre ?" - "Tenez, les partisans

surprises, nouvelles effusions. Un sacré rendez-vous! Des jeunes en majorité, la vingtaine tout au plus. Mais pas mal de militants âgés aussi. Certains sont en cravate. Des bourgeois, manifestement. On les repère de loin. Ils sont la preuve irréfutable du large écho que rencontre l'EAM au sein de toutes les couches sociales. Quelques-uns ont aussi été arrêtés par erreur. Comme cette religieuse qui n'arrête pas de piailler à l'adresse des gendarmes: "Mais qu'est-ce que j'ai à voir avec tout ça ?"

De l'autre côté du détroit, sur le continent, les faubourgs Kéretsini et de Pérama s'éveillent à leur tour. La population commence à s'attrouper, intriguée par cet afflux de navires tout retentissants de chants. "Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire de nous sur cet îlot pelé ?" - "Petite balade digestive!" - "Simple moyen d'intimidation!" - "A moins qu'il ne s'agisse d'un exercice..." Notre masse fut saisie par un énorme remous. Ceux qui étaient devant poussaient des acclamations: "Que se passe-t-il, camarade" - "Ce sont nos dirigeants qui arrivent!" - "Qui ça ? Qui ?" - "Il dit qu'il y a Partsalidis et Gavrilidis..." - "Bon Dieu, mais c'est formidable!" Un seul chant s'élève alors de toutes les poitrines. Les gendarmes ne bronchent pas.

Les heures passèrent sans qu'on s'en rendit compte. A midi, le soleil, fixé en plein zénith, s'était évanoui dans la blancheur incandescente qui nous faisait grésiller comme dans une poêle. Au moins quarante degrés à l'ombre. Le rocher nu de Psyttalia se changeait en fournaise. C'est alors que quelqu'un lança: "Il n'y a pas d'eau." Chacun prit brusquement conscience qu'il n'avait rien bu depuis la veille et que sa langue était racornie par le soif. "Et comment va-t-on boire ?" - "Ils ne l'ont pas prévu."

surprises, nouvelles effusions. Un sacre tendez-vous! Des jupes
 en majorité, je dirais tout au plus. Mais pas mal de militaires
 âgés aussi. Certains sont en cravate. Des bougeoirs, manifestement
 On les repère de loin. Ils sont la preuve irréfutable de l'âge
 écho que rencontre l'EM au sein de toutes les couches sociales
 Quelques-uns ont aussi été arrêtés par erreur. Comme cette fois
 se qui m'arrête pas de plaier à l'adresse des gendarmes: "E"
 du'est-ce que j'ai à voir avec tout ça?"

De l'autre côté du détroit, sur le continent, les lampes
 Kéramique et de ferme s'éveillent à leur tour. La population
 commence à s'attarder, intriguée par cet allux de navires
 retentissants de chants. "Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire à
 nous sur cet îlot païé?" "Petite balade digestive!" "Simple un
 d'intimidation!" "A moins qu'il ne s'agisse d'un exorcisme..."
 notre masse fut saluée par un énorme roucou. Ceux qui étaient
 devant poussaient des exclamations: "Que se passe-t-il, comment
 - "Ce sont nos dirigeants qui arrivent!" - "Qui ça? Qui?" -
 dit qu'il y a l'air de la terreur et de l'effroi... "Bon Dieu, mais c'est
 formidable!" Un seul chant s'élevait alors de toutes les poitrines
 les gendarmes ne prononcent pas.

Les heures passaient sans qu'on en tienne compte. À midi, le
 soleil, fixé en plein zenith, s'était évanoui dans le bleu
 inconnues qui nous laissent égarés comme dans une forêt.
 Au moins quarante degrés à l'ombre. Le rocher nu de l'île
 changeait en fournaise. C'est alors que quelques'un lança: "Il n'y
 a pas d'eau". Chacun prit brusquement conscience qu'il n'avait
 rien pu depuis la veille et que sa langue était recroûlée par la
 soif. "Et comment va-t-on boire? - "Ils ne l'ont pas prévu."

Un mugissement commença à naître des rangs. Puis il s'enfla, ici et là, comme un choeur antique. "De l'eau...De l'eau..." Finalement, tous se levèrent comme un seul homme. Ils n'étaient plus les mêmes que quand ils étaient assis l'instant d'avant: leur visage avait pris un rictus bestial, leur regard une lueur de folie. On ne se connaissait plus. On courait dans tous les sens pour essayer d'apprendre quelque chose à propos de l'eau. Certains se mettaient à maudire et injurier l'EAM: "C'est lui qui nous a fourrés dans cet enfer!" Les invectives mutuelles tardèrent pas à dégénérer en rixes. Plus le temps passait sans qu'on pût boire, plus s'amplifiaient l'agitation et les clameurs. On devait certainement nous entendre du continent et s'imaginer que nous nous faisons massacrer.

Yorghos Tsapoyas, le policier pris dans la rafle de Néa Smyrni, m'aborda et me demanda de le suivre. Autour de Partsalidis, le dirigeant de l'EAM, de nombreux cadres s'étaient rassemblés pour envisager la situation. Il fut décidé que nous les plus jeunes, formerions des petits groupes chargés d'assurer le service d'ordre et la distribution équitable de l'eau. Mais on ne disposait que de quelques fûts métalliques pour la transporter. Et comment la boire ? Avec nos mains ? La majeure partie se répandrait. Nous n'avions pas de gobelet. On constitua une garde du corps autour des deux dirigeants afin qu'ils puissent se rendre à l'endroit où se trouvait le gros de la foule avec les éléments les plus excités. On aida le secrétaire de l'EAM à se hisser sur un tonneau. Mais il eut beau s'écrier "Camarades!...Frères d'armes!...", personne lui prêta attention. Tous continuaient à tourner comme des

Un engagement commence à naître des regards. Puis il s'enfuit, toi et là, comme un chocur antique. "De l'eau... De l'eau..."

Finalement, tous se levèrent comme un seul homme. Ils n'étaient plus les mêmes que quand ils étaient assis à l'instinct à l'avant: leur visage avait pris un rictus bestial, leur regard une lueur de folie. On ne se connaissait plus. On courait dans tous les sens pour essayer d'appréhender quelques chose à propos de l'eau. Certains se mettaient à mendier et injurier l'EM: "C'est lui qui nous a tournés dans son enfer!" Les investives mutuelles tardaient pas à débiter en rixes. Plus le temps passait, plus qu'on sût boire, plus s'aggravait l'agitation et les éléments. On devait certainement nous entendre du continent à l'imaginer que nous nous laissions massacrer.

Yorghan Tsapogaa, le policier pris dans la telle de Née égaré, m'interpella et me demanda de le suivre. Autour de l'Assemblée, le dirigeant de l'EM, de nombreux cadres s'étaient rassemblés pour envisager la situation. Il fut décidé que les plus jeunes, formateurs des petites groupes chargés de rassembler le service d'ordre et la distribution éducatifs de l'eau. Mais on ne disposait que de quelques litres métalliques pour le transporter. Et comment le boire ? Avec nos mains ?

La majeure partie se répandait. Nous n'avions pas de copelles. On constituait une garde du corps autour des deux dirigeants afin qu'ils puissent se rendre à l'endroit où se trouvait le gros de la foule avec les éléments les plus excités. On sida le secrétaire de l'EM à se hisser sur un tonneau. Mais il fut peu à porter "Camarades!... Frères d'armes!...", personne lui prête attention. Tous continuaient à fourmoyer comme des

guêpes aveugles, corsetées dans leur solitude. "Je suis Mitsos Partsalidis!" s'obstinait le tribun. Nous autres, nous lui faisons un rempart autour du tonneau, très fiers de l'honneur qui nous était échu. L'auditoire demeurait aussi sourd. J'entends alors l'autre dirigeant, Gavrilidis, souffler à l'orateur: "Descend, Mitsos, c'est plus prudent, ils ne veulent rien savoir..." S'appuyant sur l'épaule du leader du Parti Agraire, Partsalidis mit péniblement pied à terre et tous les deux, à pas lents, se perdirent parmi la foule. Cette scène : grava comme une eau-forte dans ma mémoire.

Un matelot vint alors m'annoncer : "On est en train de décharger quelques fûts. Mais toute l'eau se répand par terre. Ça se bagarre ferme pour en approcher. Le seul moyen d'arriver à boire, c'est de s'emparer soit du bouchon, soit du tonneau tout entier." - "Comment ça ?" - "On ne doit pas s'occuper de boire mais serrer le fût dans ses bras et ne le lâcher à aucun prix. Je gagnai l'éminence où se dressait la petite garnison de l'île. Plus j'approchais, plus le tumulte et le désordre grandissaient dans les rangs des déportés. Comme un essaim, ils se précipitaient en même temps sitôt qu'ils apercevaient un fût. Ils se bouscullaient, luttaient avec acharnement pour tendre leurs lèvres vers la bonde. Vision effrayante, hommes et fûts finissaient plus pas former qu'une seule masse dévalant la pente par saccades. Je vis un fût et m'ouvris de toute mes forces un passage pour parvenir à le serrer dans mes bras. Je me jetai dessus, me rivaï à lui. Quelqu'un dévissa et ôta le bouchon de la bonde. L'eau s'échappa avant que quiconque ait pu boire. Je restai rivé à mon fût. Je tournoyais avec lui,

engages aveugles, corsetées dans leur solitude. "Le cas Milla
Particidala" s'obstinaient le frisson. Nous autres, nous lui
relations un respect autour du tombeau, très fier de l'honneur
qui nous était déchu. L'audace démentait aussi nous, l'
entenda alors l'autre dirigeant, Gavrillidze, souiller à l'
oraux: "Descend, Miron, c'est plus prudent, ils ne veulent
rien savoir..." S'agrippant sur l'épaule du leader du Parti
Araïre, Particidala mit péniblement pied à terre et tous les
deux, à pas lents, se perdirent parmi la foule. Cette scène
grave comme une eau-forte dans sa mémoire.

Un matelot vint alors m'annoncer: "On est en train de
décharger quelques fûts. Mais toute l'eau se répand par terre
ça se perdrait même pour en approcher. Le seul moyen d'arriver
à boire, c'est de s'emparer soit du bouchon, soit du couvercle de
tout entier." - "Comment ça ?" - "On ne doit pas s'occuper de ça
mais extraire le fût dans ses bras et ne le lâcher à aucun prix.
Je garantis l'abstinence on se dressait la petite garnison de l'
lie. Plus d'approches, plus la fumée et le désordre grand
étaient dans les rangs des déportés. Comme un essaim, ils se
précipitaient en même temps afin qu'ils s'aperçoivent du fût.
Ils se poussaient, luttaient avec acharnement pour tendre
leurs lèvres vers le bouchon. Vision effrayante, hommes et fûts
littéralement plus que former qu'une seule masse dévalant la
pente par cascades. Je vis un fût et m'ouvrit de toute ses
forces un passage pour parvenir à le saisir dans mes bras. Je
me jetai dessus, le rival à l'instar d'un dévot et ôta le
bouchon de la bouche. L'eau s'échappa avant que quelqu'un ait
pu boire. Je restai rivé à mon fût. Je pourchassais avec lui.

la tête alternativement en haut et en bas. On essayait de me prendre ma place. On me mordait les mains, me tirait, me cognait dessus. Rien à faire. J'étais rivé, si bien rivé qu'à la fin, le matelot me dit: "Va donc le remplir". Avec moi, celui qui tenait le bouchon. Sitôt qu'on pénétra dans la garnison et qu'on vit les citernes alignées de part et d'autre, je compris qu'il n'y avait rien de plus beau au monde l'eau. L'eau cristalline, limpide. "Bois tout ton soûl", me le matelot. Je bus, je bus, je bus. Je m'aspergeai la tête, le torse, le corps entier. Je rebus au point d'enfler comme outre. Puis on remplit le fût et, au sortir de la garnison, le fit rouler d'un coup de pied en direction de la foule qui attendait dans la détresse. A peine vingt minutes se furent-elles écoulées que la soif revint nous torturer. Je me réfugiai dans un coin écarté de l'île, m'allongeai sur un rocher. Plusieurs camarades, autour de moi, vautrés par terre, pleuraient en silence ou rendaient tripes et boyaux. Aucun ne parlait. Quand le soleil se fut couché, on sentit un peu de fraîcheur, une sorte de soulagement. Mais le rocher, dessous, continuait à brûler. Tout au long de la nuit, on entendit de partout monter la même lamentation dans l'air tiède.

Au lever du jour, tous se dressèrent sur leur deux jambes. Ils s'étaient remis du premier choc, ils manifestaient la volonté de protester. Certains formèrent des groupes résolus à intervenir énergiquement. Ils commencèrent à se diriger vers la garnison ou, pour la plupart, vers le débarcadère qu'occupait le gros des forces de gendarmerie. Ils vociféraient, menaçaient. Les gendarmes se déployaient en ordre de

bataille. Le pire fut évité quand on annonça la nouvelle: des transports de troupes allaient venir nous prendre. Le premier jeta l'ancre vers neuf heures. Il chargea à plein et appareilla. Le deuxième se pointa vers midi. Je me mis à mon tour en marche vers la rade pour me retrouver à bord d'un navire gigantesque. Nous étions entassés au fond de la cale. En haut, les marins se divertissaient à nos dépens. Nous sachant tourmentés par la soif ils avaient attaché des boîtes de conserve remplies d'eau à une corde et les agitaient au-dessus de nos têtes. "Attrape, camarade!" Au début, se prenant au jeu, on fit des sauts. Puis comme la plaisanterie tournait à l'indécence, les propos s'envenimèrent. "Larbins de la reine Frédérika !" leur criaient. En retour, ils nous menaçaient de nous jeter à la mer. L'après-midi était déjà avancée et nous n'avions toujours pas bu. Stépanidès, un de mes cousins arrêté en même temps que moi, me dit: "Va devant, il y a des bidons d'huile qu'ils avaient remplis d'eau. J'ai pu y boire. Tu auras peut-être la chance de trouver du fond." Je me précipitai et vis effectivement des bidons, avec l'inévitable empoignade tout autour. Un seul restait délaissé. Il devait contenir deux doigts d'eau souillée d'huile et de poils. Je plongeai ma main droite pour puiser l'eau et de la gauche je serrai le rebord de la tête, mais si fort qu'en lâchant prise je m'aperçus que j'avais failli sectionner mon pouce sans rien ressentir. La cicatrice que j'ai gardée depuis me rappelle à tout moment ces jours effectivement mémorables. Et qu'avais-je bu en fin de compte ? Pas une seule goutte.

Au-dessus de nous, toujours en verve, les marins s'amusaient maintenant à nous viser avec de grosses lances d'incendie. Un

jet d'eau aussi violent est capable de tuer un boeuf. Pour nous, c'était un don du ciel. Nous décrivions tous ensemble des tourbillons tandis que l'eau fusait et s'écrasait sur nos corps. On s'efforçait d'apprivoiser quelques gouttes. Certains se mettaient à quatre pattes et léchaient l'eau qui coulait sur la tôle. Bref, on finit par boire et c'était autant de gagné. Mais en nous regardant mutuellement, on s'aperçut que la peau de nos visages s'était crevassée sous la violence du jet ou qu'elle était couverte de bleus. Notre langue était enflée, on devait la sortir de la bouche. Puis ce fut au tour de la faim de nous tenailler. On nous distribua un demi-pain de munition et un bout de fromage. Nous n'avions rien mangé depuis quarante heures. De même que pour la soif, ce fut seulement à ce moment-là qu'on eût conscience d'avoir faim. Troisième supplice enfin, celui de l'épuisement. Nous étions debout, serrés les uns contre les autres. On décida que la moitié d'entre nous s'allongeraient à tour de rôle. Après nous être reposés un peu, on fut assailli par des interrogations lancinantes: "Où nous mènent-ils ? Quel traitement nous réservent-ils ?" Un ingénieur, ayant étudié le rayon de soleil qui filtrait à travers le pont, en déduisit: "On se dirige vers le sud-ouest. Ils nous emmènent en Libye". La nuit tomba. Un nouveau jour se leva. Le moral remonta d'un cran. On retrouvait le goût de chanter "Vive Lénine! Vive Staline!..." Un panneau d'écouille souleva. Le capitaine nous harangua en ces termes: "Têtes de Bulgares! Têtes d'égorgeurs!... Tête de... Têtes de..., ou vous fermez, ou je vous noie!" En bas, le chant redoubla de ferveur: "Collabos, miliciens, Allemands assassins..." Et voici que s'ouvre une autre écouille et que l'eau de mer afflue dans la cale. Quand elle arriva à hauteur de nos genoux, l'inondation s

et d'un autre violant est capable de tuer un poète. Pour nous
 c'était un bon du ciel. Nous décrivions tous ensemble des jours
 dans les l'œuvres et s'élevaient sur nos corps. On s'élevait
 fait d'apprivoiser quelques gouttes. Certains se mettaient à
 quatre pattes et léchait l'eau qui coulait sur la tête. Quel
 on finit par boire et c'était autant de regard. Mais en nous
 regardant mutuellement, on s'aperçut que la peau de nos visages
 s'était crevassée sous la violence du jet ou qu'elle était
 couverte de blessures. Notre langue était enflée, on devait la sortir
 de la bouche. Puis ce fut au tour de la tête de nous renverser.
 On nous distribua un demi-pain de munition et un bout de fromage.
 Nous n'avions rien mangé depuis quarante heures. De même que par
 le soldat, ce fut seulement à ce moment-là qu'on eut conscience de
 avoir faim. Quelques supplices enfin, celui de l'épuisement. Ne
 étions debout, serrés les uns contre les autres. On décida que
 la nuit d'entre nous s'allongerait à tour de rôle. Après
 nous être reposés un peu, on fut assailli par des interrogations
 incessantes: "On nous réveille-t-ils? Quel traitement nous réserve
 l'ennemi? Un indigène, vient-il de nous révéler le sort de nos
 à travers le pont, en déboulant: "On se dirige vers le sud-ouest
 Ils nous emmènent en Libye". La nuit tombe. Un nouveau jour se
 leve. Le soleil remonte d'un cran. On retrouvait le goût de
 chanter "Vive l'armée Vive l'armée..." "Un panache d'écouillés
 soulève. Le capitaine nous harangue en ces termes: "Têtes de
 Bulgares! Têtes d'écouillés... Tête de... Têtes de... ou vous
 tenez, ou je vous noie!" En bas, le chant redouble de vigueur:
 "Gloire, gloire, gloire, gloire...". Et voilà que s'
 ouvre une autre écouillée et que l'eau de mer alline dans la
 cale. Quand elle arrive à hauteur de nos genoux, l'incantation:

arrêta. Nous ne pouvions évidemment plus nous asseoir et nous reposer. C'est ainsi, debout, qu'on sentit le bateau râcler le fond de la mer et s'immobiliser. La porte avant s'abaissa et on lut, juste en face, l'inscription suivante : "Communauté d'Haghios Kirykos". Nous venions d'arriver au chef-lieu de l'île d'Ikaria, en plein centre de la mer Egée.

Sitôt que je mis pied à terre, je tombai sur Fourtounis, le hautboïste de l'Orchestre National. "Tu m'offres un verre d'eau ?" lui dis-je. On s'assit à un petit café au bord de la mer. "Apporte dix verres d'eau !" commanda-t-il au patron. Et il ajouta: "De ce côté-là, ne te fais pas de mouron, c'est pas l'eau qui manque à Ikaria. Par contre, question nourriture..." On se rassembla devant les bureaux du "groupe" - ainsi appelé - on l'organisation de base que formaient les déportés politiques au niveau de chaque village et qui marchait avec la précision et la garantie d'une montre suisse. L'Etat versait par dépôt une indemnité mensuelle de deux dollars pour sa subsistance. Le groupe rassemblait cet argent, et c'était lui qui passait les commandes de farine, de vivres, etc. aux îles voisines mieux achalandées. Le groupe avait ses entrepôts, et les cuisines venaient s'y ravitailler pour préparer l'ordinaire. Chacun travaillait selon sa spécialisation. Par exemple, un local déterminé abritait les "ateliers": coiffeur, tailleur, cordonnier. Dans une maison était aménagée le dispensaire-hôpital. Il y avait aussi le club, le restaurant. Et toute une série de cours étaient organisés: mathématiques, droit, philosophie. Troupes théâtrales ou ensembles musicaux assumaient les loisirs. Un responsable nous déclara à notre

arrête. Nous ne pouvions évidemment plus nous associer et nous
 reporter. C'est ainsi, d'abord, qu'on sentit le besoin de
 le fond de la mer et s'immobiliser. La porte avait s'abaissée
 et on fut, juste au lieu, l'inscription suivante : "Communauté
 d'habitants Kirykos". Nous venions d'arriver au chef-lieu de
 l'île d'Ikaros, en plein centre de la mer Egée.

Il est que je me suis adressé à terre, je tombai sur l'organisation
 le haut-parleur de l'Orchestre National. "Tu m'écoutes un verre
 au ?" lui dis-je. On m'a écrit à un petit café au bord de la
 "Apporte dix verres d'eau !" commanda-t-il au patron. Et il
 ajouta : "De ce côté-là, ne te lais pas de mousson, c'est pas
 au qui mucus à Ikaros. Par contre, question nourriture..."
 On se rassembla devant les bureaux du "Groupe" - ainsi appelé
 on l'organisation de base que formaient les députés politiques
 au niveau de chaque village et qui marchait avec la présidence
 et la garantie d'une montre suisse. L'État venait par décret
 une indemnité mensuelle de deux dollars pour sa subsistance.
 Le groupe rassemblait cet argent, et c'était lui qui payait
 les commandes de farine, de vivres, etc. aux îles voisines
 mieux approvisionnées. Le groupe avait ses entreprises, et les
 quelques venaient à y travailler pour préparer l'ordinateur.
 Chacun travaillait selon sa spécialisation. Par exemple, un
 local déterminé existait les "ateliers" : colliers, tailleur,
 cordonnier. Dans une maison était aménagée la dispensaire-
 hôpital. Il y avait aussi le club, le restaurant. Et toute
 une série de cours étaient organisés : mathématiques, droit,
 philosophie. Tropes théâtrales et amusements musicaux aussi.
 relents les totales. Un responsable nous désigna à notre

arrivée à Haghios Kirykos: "Ici, ce sont seulement les sujet
âgés qui restent. Les jeunes vont aller s'installer dans les
villages de l'île. Vous autres, de Néa Smyrni, vous irez à
Oxé. Vous y créez un groupe. Vous pouvez partir tout de
suite, vous avez trois bonnes heures de marche."

La nuit ne tarda pas à tomber. Nous avançons au milieu
de ténèbres épaisses. La montée était raide. Le village éta:
juché à une altitude de 600 mètres. Celui qui marchait en
tête annonçait : "Attention au rocher !" et la consigne
redescendait de bouche en bouche jusqu'au dernier . Vers
minuit, on déboucha enfin sur un plateau. L'église apparut
avec la lueur de sa veilleuse. Des camarades nous y attenda
devant un chaudron. Ils nous remirent à chacun une patate
bouillie et nous dirent de nous débrouiller pour passer la
nuit. Je faisais bande à part avec quelques copains de la
"Section estudiantine". On dénicha une maison délabrée. Ave
Tsarieoglou, qui était tuberculeux, je partageais comme cou
une porte qu'on avait calée à plat sur le sol. "Attention a
scorpions, les gars! Ils sont noirs et leur piqure est
mortelle..."

Tout en m'efforçant de trouver le sommeil, mon regard
reste fixé sur la bougie qui se consume à la table voisine.
Un jeune homme est assis devant, recroquevillé sur un tabou
Il a l'air d'avoir mal au ventre. Sur la table, une patate
bouillie. J'ai fini par reconnaître Vassilis Zannos. Je ne
avais pas revu depuis l'épisode de la Libération. "Qu'est-c
que tu as ?" lui dis-je. "Je crève de faim."-"Eh bien, pour
quoi tu ne bouffes pas ta patate ?"- "Je la garde pour le ca .

arrivée à Haghios Kirykos: "Tel, ce sont seulement les enfants
 âgés qui restent. Les jeunes vont aller s'installer dans les
 villages de l'île. Vous autres, de Nés Smyrni, vous iriez à
 Oxi. Vous y créerez un groupe. Vous pouvez partir tout de
 suite, vous avez trois bonnes heures de marche."

La nuit ne tarda pas à tomber. Nous avançions au milieu
 de ténébreuses gorges. La montée était raide. Le village était
 perché à une altitude de 600 mètres. Celui qui marchait en
 tête annonçait : "Attention au rocher !" et les consignes
 redoublèrent de bouche en bouche jusqu'au dernier. Vers
 minuit, on déboucha enfin sur un plateau. L'église apparut
 avec sa tour de sa valonnée. Des camarades nous y attendaient
 devant un chalet. Ils nous ramènèrent à chacun une patate
 bouillie et nous dirent de nous débrouiller pour passer la
 nuit. Je saisais bande à part avec quelques copains de la
 "Section étudiante". On déboucha une maison délabrée. Une
 Terziogian, qui était tuberculeux, se partageait comme son
 une partie du'on avait calée à part aux le soi. "Attention
 aux escargots, les gens! Ils sont noirs et leur pigme est
 mortelle...."

Tout en m'efforçant de trouver le sommeil, mon regard
 resta fixé sur la bougie qui se consumait à la table voisine.
 Un jeune homme est assis devant, spectroscopiquement sur un tabouret.
 Il a l'air d'avoir mal au ventre. Sur la table, une patate
 bouillie. J'ai fini par reconnaître Vassilis Sannos. Je ne
 savais pas très depuis l'époque de la libération. "Qu'est-ce-
 que tu es ?" lui dis-je. "Je crève de faim." - "En bien pour
 quoi tu ne bouilles pas la patate ?" - "Je la garde pour la"

où nous arriverait un retardataire." Et je m'aperçus, effectivement, qu'il tendait l'oreille vers le chemin. Ce retardataire finit par arriver. Vassilis courut l'accueillir. Il lui aménagea une place pour qu'il pût s'y allonger, et lui remit la patate intacte. Je n'avais jamais vu une chose pareille. "Que cherche-t-il donc ? - me demandais-je - A nous prouver sa supériorité ?" Et peu à peu, tandis que je m'abandonnais aux bras de Morphée, une voix en moi faisait écho à ces réflexions: "Et s'il était vraiment supérieur ? Vraiment supérieur ? Supérieur ?" Le lendemain matin, j'allai m'asseoir sur un rocher en compagnie de Vassilis Stamélos. La mer Egée s'étendait à nos pieds. Nous étions environnés de chênes, noyers. Une végétation luxuriante. Des ruisseaux gazouillaient. Vassilis se mit à réciter les célèbres poèmes licencieux qui sont attribués - à tort ou à raison - à Varnalis. Il le faisait avec son léger zézaïement. Les autres nous dénichèrent. "Il y a rien à becqueter. Si t'as du fric, tu peux tout au plus trouver un oeuf. Qu'est-ce qu'on fait ?" Zannos avait disparu. Toute la journée durant, on parcourut le village dans tous les sens, rendus fous par la faim. Puis un responsable du groupe vint nous prévenir: "Impossible que vous restiez ici. Vous devez aller sur l'autre versant de l'île. A Christos." En fin de compte, après - midi, on redescendit vers Haghios Kirykos. Mes sandales ressemblaient à tout sauf à des sandales. Bon, inutile d'en faire un drame, les va-nu-pieds étaient légion. Dans le village, les gens étaient installés aux cafés. Je reconnus le gynécologue-obstétricien Tsaricoglou, un cousin de ma mère. "Prends cent drachmes, me dit-il, il faut que tu bouffes quelque chose." Mais il n'existait de taverne qu'à Evdilos.

où nous arrivâtes un retardataire. Et je m'aperçus, elle
 vement, qu'il tenait l'oreille vers le chemin. Ce retard
 tint par arriver, Vassila courut l'accueillir. Il lui
 embrassa une place pour qu'il ait à y aller, et lui remit
 la patate frite. Je m'étais jamais vu une chose pareille.
 "Que cherche-t-il donc ? - me demandais-je - à nous prouver
 sa supériorité ?" Et peu à peu, tandis que je m'abandonnais
 aux bras de Korymbos, une voix en moi laissait écho à ces
 réflexions: "Et s'il était vraiment supérieur ? Vraiment
 supérieur ? Supérieur ?" Le lendemain matin, j'allai m'asseoir
 sur un rocher en compagnie de Vassila et Korymbos. La mer était
 à l'écart à nos pieds. Nous étions environnés de chênes,
 cyprès. Une végétation luxuriante. Des ruisseaux couillaient
 Vassila se mit à réciter les célèbres poèmes lyonnais du
 sont attribués - à tort ou à raison - à Verlaine. Il se laissa
 avec son léger balancement. Les autres nous délectèrent. "Il
 y a rien à reprocher. Si t'es du trio, tu peux tout en faire
 trouver un seul. Qu'est-ce qu'on fait ?" L'annonçait d'abord.
 Toute la journée durant, on parcourait le village dans tous
 sens, rendus tous par la laie. Puis un responsable du groupe
 vint nous prévenir: "Impossible que vous restiez ici. Vous
 aller sur l'autre versant de l'île. A Chrastos." En fin d'
 après - midi, on redescendit vers Haghios Kiriakos. Mes amis
 ressemblaient à tout saut à des sauteries. Bon, tantôt d'en
 faire un drame, les va-et-viens étaient légion. Dans le
 village, les gens étaient installés aux côtés. Je reconnus
 le syndicalisme-épistémologique Tseretoglou, un cousin de ma
 "Trends cent dix-huit, me dit-il, il faut que tu bouilles
 quelque chose." Mais il n'existait de tavernes qu'à Haghios

On dormit tous à la belle étoile, dans un jardin, avant de pouvoir prendre, à l'aube, le caïque qui desservait Arménistis. Nos intestins gargouillaient pour protester contre la faim. On mange un peu d'herbe et quelques esprits facétieux se mettent à bêler comme des brebis. Le caïque nous charge et met le cap sur le phare, à la pointe orientale de l'île. A tribord, l'île de Samos hisse ses forêts majestueuses au-dessus des flots. Nous virons vers l'ouest, longeons Karavostamos et jetons l'ancre au grand port d'Evdilos, sur la côte septentrionale de l'île. Je cours à la taverne et gloutis quinze plats d'affilée contre mes cent drachmes. Je me sens plus que repu. Ballonné, trop lourd. Je rote à deux reprises et je me dirige vers le quai. Nous revoici à bord du caïque, voguant cette fois vers Arménistis, petit port situé à quelques encablures. Une bande de Piréotes, assis proue, chantent "Le capétan Andréas Zeppos". Cette chanson se plante d'un coup dans mon coeur, comme une lame. J'étais rassasié et les circonstances favorisaient une grande élévation de sentiments.

D'Arménistis à Christos, il nous restait une heure de marche. Quand on arriva au gros bourg de montagne, la nuit était tombée. On nous conduisit directement au mess où on nous servit la ration du jour. Je suis reconnu par le fils et la fille d'Ilias Iliou, cet ancien député du Peuple Agraire entré au PC en 1945 et très connu pour avoir été l'avocat des emprisonnés. Ses enfants avaient été mes condisciples au Conservatoire. Après des effusions, ils m'emmènent à la maison où loge leur père. La maman, madame

Elefthéria, est en train de ^{faire} faire des pommes de terre: le mor-
embaume. Joyeuse et grande compagnie. Le père Iliou était
plongé dans une discussion sur la situation politique. Il ne
me remarqua même pas. On mangea avec entrain et on couronna
le tout par des refrains. Les enfants me conduisirent à un di-
dans un petit logis séparé qui servait de bureau à Iliou. Les
murs étaient couverts de milliers de livres. Je fus saisi de
violents maux de ventre et non sans raison: j'avais bien
ingurgité une vingtaine de plats en quelques heures. J'eus
juste le temps d'aller baisser culotte sous un poirier.

Le lendemain, de très bonne heure, le départ sonne à nouve-
pour les gars de Néa Smyrni - nous devons cette fois aller
créer un groupe au sud-ouest de l'île, à Vrachadès. Le trajet
était enchanteur. L'immense pinède abrite une multitude de
petits étangs aux eaux limpides et azurées. Puis notre colonn-
surplombe la mer en s'élevant à trois cents, quatre cents, six
cents mètres. A gauche, des rochers. A droite la mer, à perte
de vue. Le chemin serpente au-dessus de l'abîme. A Vrachadès
les habitants sont presque tous de gauche. Ils nous manifesta-
leur enthousiasme. Il faut maintenant mettre sur pied le grou-
sans retard et que ses diverses instances fonctionnent. Nous
ne pouvons plus nous permettre d'errer d'un village à l'autre
Nous sommes environ soixante-dix. Une réunion a lieu au café
de la place. Il faut d'abord trouver des maisons. Puis nous
répartir entre elles. Enfin, il faut aménager une popote
élémentaire. Cinq à six mulets nous ont suivis depuis Christo-
chargés de sacs de vivres.

L'organisation locale de l'EAM nous indique quelles sont 1

L'organisation locale de l'EM nous indique quelles sont
 les charges de nos de vivre.
 élémentaire. Cinq à six unités nous ont suivis depuis Christ
 répartir entre elles. Enfin, il leur aménager une popote
 de la place. Il leur faut trouver des maisons. Puis nous
 nous sommes environ soixante-dix. Une réunion a lieu au café
 ne pouvons plus permettre d'arriver d'un village à l'autre
 sans retard et que nos diverses instances fonctionnent. Nous
 leur enthousiasme. Il faut maintenant mettre sur pied le gros
 les habitants sont presque tous de gauche. Ils nous manifeste
 de vue. Le chemin serpente au-dessus de l'église. A Vranabado
 cents mètres. A gauche, des rochers. A droite la mer, à perte
 d'œil. Le chemin serpente à trois cents, quatre cents, et
 petite église aux eaux limpides et saurées. Puis notre colonne
 était anéantie. L'immense plaine est une multitude de
 créer un groupe au sud-ouest de l'île, à Vranabado. Le trajet
 pour les gens de Nos Smyrni - nous devons cette fois aller
 Le lendemain, de très bonne heure, le départ nous a mené
 toute la temps d'aller balancer culotte sous un pointer.
 inaugurée une vingtaine de jours en quelques heures. Les
 violemment dans de vent et non sans raison. J'avais bien
 nous étaient couverts de milliers de livres. Je fus saisi de
 dans un petit logis séparé qui servait de bureau à Iliou. Les
 je tout par des relations. Les enfants me conduisent à un de
 me remplacez même pas. On mange avec entrain et on converse
 plongé dans une discussion sur la situation politique. Il ne
 embuée. Joyeuse et grande compagnie. La père Iliou était
 Kithéria, est en train de lire des poèmes de Tertre. La mer

maisons disponibles. Le village est étagé sur le flanc de la montagne qui forme un gigantesque amphithéâtre naturel. Une partie des maisons convergent vers le centre. Les autres sont éparpillées au loin et très haut, jusqu'à une demi-heure de marche ou plus. Il y en a pour tous les goûts, depuis la bâtisse en pierre de taille et bien conservée jusqu'à de vraies ruines. Il nous échoit, à nous, celle qui occupe le sommet de la montagne. Elle est inhabitée, à moitié croulante. On peut y loger à une vingtaine. Nous constituons un comité de la bouffetance. Vassilios Tsomos est chargé de l'épicerie. Yannis Paschos du feu et des comptes. Un cuisinier se propose, il choisira deux aides. Demain matin, corvée de patates. Nous autres, nous prenons le chemin de notre repaire d'aigles. Nous nous sommes procurés bougies, savons, balais, café, sucre, lait, pain. Et une lampe de poche munie de ses piles. Les villageois nous ont offert une couverture à chacun. On arrive de nuit à la maison et, trop éreintés, on se contente de poser les matelas dans la cour pour notre première nuit.

Le lendemain matin, dès l'aube, nous étions debout. Nous avons trouvé une casserole, mise de l'eau à bouillir, fait le café. Malgré sa profusion de toiles d'araignée, la cuisine offrait aussi un équipement plus conventionnel: verres, bols, assiettes et plats. Chacun choisit sa tasse, la lava et la remplit de café bien chaud. Y trempa une tranche de pain. La vie démarrait en beauté. De la maison, si haut juchée, on découvrait le village et toute la mer Egée. La nuit, on distinguait les lueurs du monastère de l'île de Patmos. Le logement se composait à gauche de la cuisine, au milieu de deux remise

puis de deux chambres. Voilà pour le rez-de-chaussée. L'étage comprenait une troisième chambre à laquelle on accédait par un escalier extérieur. On se répartit les tâches. Nous étions trois. Trois furent désignés pour la corvée de patates et le feu. Les autres eurent à nettoyer les chambres, la cuisine, à creuser une fosse d'aisances. On dénicha une fontaine murale toute rouillée. On la répara, on la remplit et on l'installa en face la cuisine. L'un après l'autre, chacun alla s'y débarbouiller. On reposa le savon vert sur la banc de pierre. Il ne restait plus qu'à acheter des peignes pour se faire une gueule présentable. du café du village, Tsomos avait aménagé l'"épicerie" du group. Un peu plus loin, en plein air, la cuisine était déjà en état marche, une bonne odeur nous chatouillait les narines. Le boulanger du village cuisait dans son four le pain que nous préparions. Le cafetier avait été approvisionné par l'organisation locale assiettes, fourchettes, cuillers et couteaux en alu. Chacun prit un couvert et alla s'installer à l'intérieur ou à l'extérieur du café, après avoir fait la queue pour prendre sa portion. Nous avions un tas de problèmes à examiner et à résoudre. Ecrire à nos familles pour qu'elles nous envoient de l'argent, des victuailles, des vêtements. Sur l'argent reçu, 50 pour cent irait dans la caisse commune. Quant aux victuailles chaque chambrée déciderait ou non d'appliquer une règle collectiviste. La nôtre vota pour à l'unanimité, ce qui signifiait que les colis appartiendraient à tous.

Dans nos rapports avec les habitants, il y avait un point délicat, du reste prévu par l'article 10 du règlement du group. Toute liaison amoureuse avec une jeune fille ou une femme du coin était interdite. Les motifs ? Primo, nous étions ici au

puis de deux chambres. Voilà pour le rez-de-chaussée. L'étage
 comprenait une troisième chambre à laquelle on accédait par un
 escalier extérieur. On se répartit les tâches. Nous étions trois
 Trois furent désignées pour la corvée de pailles et la leur
 Les autres eurent à nettoyer les chambres, la cuisine, à creuser
 une fosse d'aisances. On déblaya une fontaine murée toute
 rouillée. On la répara, on la remplit et on l'installa en face
 la cuisine. L'un après l'autre, chacun alla s'y débarrasser.
 On reposa le savon vert sur la banc de paille. Il ne restait
 qu'à acheter des poignes pour se faire une queue présentable.
 du café du village, Thomas avait amené l'"épicerie" du group
 Un peu plus loin, en plein air, la cuisine était déjà en état
 marche, une bonne odeur nous chatouillait les narines. Le boul
 ger du village couchait dans son four le pain que nous préparé
 le caletier avait été approuvé par l'organisation locale
 sautées, fourchettes, cuillères et couteaux en bois. Chaque
 prit un couvert et alla s'installer à l'intérieur ou à l'
 extérieur du café, après avoir fait la queue pour prendre sa
 portion. Nous avions un tas de problèmes à examiner et à
 résoudre. Retour à nos familles pour qu'elles nous envoient de
 l'argent, des victuailles, des vêtements. Sur l'argent reçu,
 50 pour cent trait dans la caisse commune. Quant aux victuailles
 chaque chambre déciderait ou non d'appliquer une règle
 collectiviste. Le nôtre vota pour à l'unanimité, ce qui signifiait
 que les colis appartenait à tous.
 Dans nos rapports avec les habitants, il y avait un point
 délicat, du reste prévu par l'article 10 du règlement du group
 toute liaison amoureuse avec une jeune fille ou une femme du
 coin était interdite. Les motifs ? Primo, nous étions tel en

de déportés, frappés de cette mesure pour leurs convictions politiques: jouer les amoureux transis eût été nous comporter en "citoyens ordinaires". Deuxio, nous étions si nombreux par rapport à l'élément féminin local que nous aurions risqué, à plus ou moins longue échéance, de nous étripier entre nous pour la conquête d'un coeur. Tertio, et c'était sans doute la raison la plus importante, la femme représentait à Ikaría le bien le plus précieux. Nous ne pouvions que nous aliéner la population masculine du coin en marchant sur ses plates-bandes. Le péril vint en fait de l'autre camp! Malgré des intentions aussi louables - ou à cause d'elles - la gent féminine ne se gênait pas pour nous aguicher. Les filles nous collaient aux semelles, nous harcelaient: "Un petit regard camarade! Un petit mot, camarade!" Et de glousser! Et de rire à cape! Nous en étions réduits à apparaître comme de grands benêt et à battre piteusement en retraite.

Heureusement, les tâches ne manquaient pas, même en dehors de celles qu'imposaient la routine quotidienne et qui englobaient les loisirs organisés et l'instruction (l'apprentissage des langues par exemple). Bon nombre de nos maisons étaient délabrées, il fallait les réparer en prévision de l'hiver. Ceux d'entre nous qui avaient une formation agronomique nous initiaient aux techniques de culture. Le plus gros problème était celui de la terre, qu'il fallait aller prendre dans la montagne et transporter dans des sacs. Nous avons aussi décidé de nous lancer dans l'apiculture avec l'aide des autochtones. Nous avons besoin de planches: d'aulx corvées d'abattage et de débitage des arbres en forêt. D'autres nous faisaient office de maçons, préparaient le plâtre, taillaient des pierres. Puis vinrent enfin les colis familiaux. Quand mon père

sut que nous étions treize au logement et que les envois étaient répartis en autant de fractions, il calcula ce que je devais recevoir et multiplia cette part par treize. Il vendit à cet effet le seul vignoble que nous possédions à Galata et nous fit parvenir au cousin Stéphanidis et à moi, un mulet chargé de provisions. Entre-temps, j'avais déjà reçu les livres que j'avais commandés ainsi que des partitions et du papier à musique. J'écrivis à My pour qu'elle vînt me voir. On se mariait sur place et on loue une maisonnette à flanc de montagne! A Manos Hadjidakis, j'exposai longuement l'oeuvre symphonique que j'avais en tête et que j'intitulais "La maison aux scorpions", comme celle où nous logions. Manos me répondit: "Est-ce La Maison des Morts de Dostoïevski? Cette composition en train de mûrir deviendra plus tard la première partie de mon ballet "Carnaval Grec". Nous faisons souvent des excursions aux étangs de la pinède. Et nous allions aussi régulièrement au village de Christos. Nous y avions une résidence secondaire: le logement qu'occupaient les autres déportés originaires de Néa Smyrni. La place centrale de Christos était devenue à nos yeux quelque chose comme la place de la Constitution à Athènes... Damaskinos, le responsable du groupe, doté de manières bauchantes et d'une stature impressionnante, se prodiguait partout et à toute heure pour résoudre les innombrables problèmes qui surgissaient. Un détachement de gendarmerie était affecté au village mais n'avait pas, théoriquement, à veiller sur nous. Nous étions libres de circuler dans toute l'île. A cette époque, Ikaria constituait vraiment une enclave, une "Grèce libre" au sein de la Grèce officielle! Simplement, des navires de guerre patrouillaient au large en permanence pour le cas où nous aurions

voulu nous évader de notre baignade paradisiaque. Un jour, un bord
vint même s'installer à Christos. Avec la bénédiction de la
gendarmerie, bien entendu. On forma un comité chargé de se rendre
auprès des filles, de leur expliquer les raisons de notre présence
sur l'île. Attention, leur dit-on, pas de malentendu! Nous sommes
des hommes parfaitement constitués, sujets comme les autres aux
convoitises de la chair. Excusez-nous, nous ne voulons pas vous
froisser, mais l'abstinence sexuelle fait aussi partie du jeu
vis-à-vis de l'adversaire. Les filles furent très émuees. Elles
pleuraient presque. Elles s'écrièrent en chœur "Vive l'EAM!"
avant de prendre congé.

Au cours de l'une de mes visites à Christos, je fus convoqué
au local du Parti. Il me faut préciser ici que, dans tous les
lieux de déportation, le PC grec refusait la légalité - qui
lui était encore consentie officiellement pour des raisons de
"vitrine démocratique - et y entretenait une "organisation
occulte". Ceci pour ne pas offrir de cible à l'ennemi, lequel
avait naturellement qu'une obsession: qui sont les communistes
que font les communistes? On s'étonnera sans doute: les déportés
n'étaient donc pas tous communistes? Mais bien sûr que non, l'un
de là! L'EAM et ses Jeunesses - l'EPOK - étaient un vaste
rassemblement des forces progressistes et démocratiques du pays.
Quand je fus dans le local - la "cache" dans le langage du Parti -
on me demanda quelles étaient les conditions de vie à Vrachadès
la composition de notre groupe de déportés, leur moral, leurs
problèmes, s'il y avait parmi nous des mouchards ou d'autres
éléments suspects.... On m'annonça que j'étais nommé responsable
du Parti pour Vrachadès et qu'on me mettrait en contact, en te:

veul nous évaider de notre bague parolaisaque. Un jour, un bon
 vint même s'installer à Christos. Avec la bénédiction de la
 générale, bien entendu. On forma un comité chargé de se pen-
 surer des filles, de leur expliquer les raisons de notre prés-
 sur l'île. Attention, leur dit-on, pas de malentendu nous avons
 des hommes parfaitement connus, sujets comme les autres au
 connaites de la chat. Excusez-nous, nous ne voulons pas vous
 froisser, mais l'opération sexuelle fait aussi partie du jeu
 vie-à-vie de l'événement. Les filles furent très émus. Elles
 pleuraient presque. Elles s'écrièrent en chœur "Vive l'AM !"
 avant de prendre congé.

Au cours de l'une de mes visites à Christos, je fus convoqué
 au local du Parti. Il me faut préciser ici que, dans tous les
 lieux de déportation, le PC grec refusait la légalité - qui
 lui était encore consentie officiellement pour des raisons de
 "vitrine démocratique" et y entreprenait une "organisation
 occulte". C'est pour ne pas offrir de cible à l'ennemi, jadis
 avait naturellement qu'une opération: qui sont les communistes
 que font les communistes ? On s'étonnera sans doute: les dépor-
 tés étaient donc pas tous communistes ? Mais bien sûr que non, il
 de là ! L'AM et ses Jeunes - l'KPOE - étaient un vaste
 rassemblement des forces progressistes et démocratiques du pays.
 Quand je fus dans le local - la "soche" dans le langage du Part
 on me demanda quelles étaient les conditions de vie à Vrachos.
 la composition de notre groupe de déportés, leur moral, leurs
 problèmes, s'il y avait parmi nous des mouchards ou d'autres
 éléments suspects.... On s'annonça que j'étais nommé responsable
 du Parti pour Vrachos et qu'on me mettait en contact, en la

utile, avec les autres responsables et membres dans l'file. "Après demain, à dix heures du matin, tiens-toi à l'entrée du village tu rencontreras le responsable régional. Tu le connais. Vous vous êtes vus à Oxé, le premier soir..."

Je veillai à me libérer de mes corvées quotidiennes pour aller à mon rendez-vous. J'aperçus le responsable qui sautait d'un rocher sur le sentier convenu. Je le reconnus au bout de quelques pas: c'était Vassilis Zannos. On s'engagea dans un chemin de traverse et on découvrit un énorme rocher, une sorte de balcon suspendu à une hauteur de six cent mètres au-dessus de la mer déchaînée. "Ce sera notre P.C.", me dit-il. On parla de nos problèmes. Un tas de problèmes. Notamment celui des femmes. "Un soir, dans les chambrées, on n'entend que des histoires de femmes. Après, ils en rêvent et ils ont des pollutions nocturnes. Si ça continue à ce train, nous allons noyer l'file sous notre sperme." En la matière, nous avons un type qui était littéralement enragé. Il était maigre, son teint était jaunâtre, ses dents toutes pourries. On n'arrivait pas à croire qu'il avait seulement trente ans. Ce qu'il disait sonnait faux, on avait l'impression qu'il mâchait les histoires qu'il débitait tant et si bien que lui plaisaient. "Sous l'Occupation, nous racontait-il, j'habitais tout au bout de la rue Patission. Rien à becqueter. Je flageolais sur mes jambes. J'allais à Athènes avec mon "gazogène" pour essayer de trouver quelque chose à bouffer. Un jour, pendant que je fais la queue, je reluque une chouette pépée devant moi. Elle gardait les yeux baissés. J'essaye de la peloter, elle s'esquive. Puis on rentre dans le magasin. On était pressés les uns sur les autres dans la file. La fille toujours devant moi. Bon, abrégeons, je lui remonte sa jupe, je lui descend sa

utilité, avec les autres responsables et membres dans l'île. Au
 lendemain, à dix heures du matin, tiens-toi à l'entrée du village
 tu rencontreras le responsable régional. Tu le connais. Vous
 êtes venus à Océ, le premier soir..."

La veille à ma libération de mes corvées quotidiennes pour aller
 à mon rendez-vous. L'après-midi le responsable qui venait d'un
 rocher sur le sentier convenu. Je le reconnus au bout de quelques
 pas c'était Yvanilla Lannon. On s'engagea dans un chemin de
 traverser et on découvrit un énorme rocher, une sorte de balcon
 suspendu à une hauteur de six cent mètres au-dessus de la mer.
 débâchés. "Ce sera notre P.C.", me dit-il. On parla de nos
 problèmes. Un tas de problèmes. Notamment celui des femmes.
 soir, dans les chaumières, on n'entend que des histoires de la
 Après, ils en rêvent et ils ont des positions nocturnes. Si
 se continue à ce train, nous allons nous faire noyer l'île sous notre
 après-midi. En la matière, nous avions un type qui était littéralement
 ment engagé. Il était malgré, son point était l'ambiguïté, ses
 dents toutes pointues. On n'arrivait pas à croire qu'il avait
 seulement trente ans. Ce qu'il disait sonnait faux, on avait
 l'impression qu'il mâchait les histoires qu'il débitait tant et
 lui plaisaient. "Sous l'occupation, nous rencontrâmes..."
 parlait tout au bout de la rue Tefalou. Rien à découvrir.
 flageolait sur mes jambes. L'après-midi à Athènes avec mon "garçon"
 pour essayer de trouver quelque chose à bouffer. Un jour, par
 tant que je fais la queue. Je reçois une chouette pépée dans
 moi. Elle gardait les yeux baissés. L'essayer de la peaufiner.
 s'écouler. Puis on rentre dans le magasin. On était pressés et
 une sur les autres dans la file. La fille toujours devant moi
 Non, espérons, je lui remonte au jupe, je lui descend au

culotte, et hop! je la sors et je la lui mets. Ni vu ni connu, malgré l'affluence. Le lendemain, je viens refaire la queue. Sit qu'elle arrive, je lui cède ma place et je reste derrière elle. On rentre dans le magasin. Même topo. Eh bien, croyez-moi ou pas ça s'est répété chaque jour..." Et je reprends à l'intention de Zannos: "C'est un pauvre type. Il prétend qu'il était mendiant et que sa femme l'a tiré de là. En fait, on ne sait pas d'où il sor Un jour, je l'ai pris à part et je lui ai dit: "Abtiens-toi de nous raconter chaque soir tes histoires. Tu ne vois pas le gâchi On n'arrête pas de se branler ou d'avoir des pollutions nocturne Que veux-tu, on a vingt ans et on est de chauds lapins. Inutile nous exciter davantage..." Mais lui s'entête...Et voici que le responsable du Parti pour le village m'apprend qu'un déporté s'est entiché d'une gamine et que ça fait très mauvais effet par les habitants. C'était mon ostrogoth..."

Zannos me dit: "Amène-le moi ici jeudi prochain". J'en fis par au type. Il me donna l'impression de ne pas apprécier. "Et qu'es ce qu'on va faire là-bas?" - "Bavarder." - "Avec qui?" - "Il n'y aura que nous." - "Alors dis-moi tout de suite ce que t'as à me dire." - "Tu sors avec une gamine. C'est interdit. Tu veux que j'en parle au groupe?" - "Qui t'a raconté ça?" - "C'est bien la vérité?" - "Non." - "Alors on on en reparlera à midi au café." "Qui y aura-t-il?" - "Un seul. Un ami qui est à Christos." Bref je finis par le convaincre de venir au rendez-vous. Quand il vit Vassilis Zannos allongé sur le rocher, il marqua un temps d'arrêt Comme s'il cherchait à porter la main à sa poche. Il doit avoir un couteau ou un canif, me dis-je. "Ne crains rien. C'est un ami Zannos se leva. Ses yeux bleus étincelaient. Je le fixai avec

... connus, et hop! je le sors et je lui mets. Et vu ni connu, malgré l'effluence. Le lendemain, je viens relater la chose. Et elle arrive, je lui cède ma place et je reste derrière elle. On rentre dans le magasin. Même topo. Et bien, croyez-moi ou pas ce s'est répété chaque jour... Et je reprends à l'intention de Yannick: "C'est un pauvre type. Il prétend qu'il était mendiant et que sa femme l'a tiré de là. Et tant, on ne sait pas d'où il est. Un jour, je l'ai pris à part et je lui ai dit: "Battens-toi de nous raconter chaque soir tes histoires. Tu ne vois pas la gêne? On n'arrête pas de se parler ou d'avoir des pollutions nocturnes. Que veux-tu, on a vingt ans et on est de chanda septuaginta. nous exciter davantage...". Mais lui s'entête... Et voilà que la responsable du Tertit pour le village s'apprête d'un départ s'est entiché d'une gamine et que ça fait très mauvaise effet par les habitants. C'était mon estrophi..."

Yannick me dit: "Amène-le moi toi jeudi prochain". Et en la pat en type. Il me donne l'impression de ne pas apprécier. Et d'écouter ce qu'on va faire là-bas? - "Bavarder". - "Avec qui?" - "Il n'y aura que nous". - "Alors dis-moi tout de suite ce que t'es à me dire". - "Tu sors avec une gamine. C'est interdit. Tu veux que j'en parle au groupe?" - "Qui t'a raconté ça?" - "C'est bien la vérité?" - "Non". - "Alors on en reparlera à midi au café." "Qui y aura-t-il?" - "Un seul. Un seul qui est à Christian". Bientôt je l'ins par le convaincre de venir au rendez-vous. Quand il vit Yannick Yannick aligné sur le rocher, il marque un temps d'arrêt. Comme s'il cherchait à porter la main à sa poche. Il doit avoir un couteau ou un canif, me dis-je. "Né prends rien. C'est un ami Yannick ne lève. Ses yeux bleus étincelaient. Je le fixai avec

insistance. "Fouille-le", me dit-il. Le type avait bien un couteau dans sa poche. A cran d'arrêt. Vassilis lui dit d'un ton très calme: "Assieds-toi, tu vas tout nous expliquer depuis le début. Sinon, tu vas aller t'écraser sur ces galeries en bas." Et pour mieux se faire comprendre, il lance une pierre dans le gouffre. "Comment t'appelles-tu ?" - "Tsof." "C'est un sobriquet." - "On me connaît sous ce nom." - "Bon vas-y." - "Vas-y quoi ?" - "On attend un exposé complet". L'histoire habituelle. Petit truand impliqué dans quelques affaires louches. La police l'arrête et lui met le marché main: "Qu'est-ce que tu veux ? Trois années ferme ou trois mois de déportation ? Une fois là-bas, tu feras ce qu'on t' dira. Après, tu retrouveras ta place dans la société avec casier judiciaire vierge." - "Qu'est-ce qu'ils t'ont dit de faire ?" - "De repérer les cadres, l'organisation, les rous. De briser le moral des gars." - "Comment ça ?" - "Eh bien, à répéter par exemple: tout est foutu, nos dirigeants nous ont vendus." - "Et tes histoires cochonnes du soir ?" - "Non, ça ça vient de moi. J'aime déconner sur ce sujet. Sauf qu'ils avaient dit quand même: fous-leur le moral à zéro. Branche sur les nanas. Incite-les à signer la "déclaration d'abjuration du communisme" s'ils veulent rentrer chez eux." - "Et la fille du village ?" - "Elle aussi, elle est dans le coup. C'était pour dresser la population contre vous. Voilà, j'ai tout dit. Qu'est-ce vous allez faire de moi ?" Il regarda l'abîme avec angoisse.

"Hé! pas si vite! lui dit Vassilis, on n'en est qu'au début. Qui te donne les consignes ? Tu es le seul mouchard au village ou il y en a d'autres ?" - "Sur le bateau, il y

instances. "Voulez-vous", me dit-il. Le type avait bien un
 contenu dans sa poche. A ce moment-là, Vassilis lui dit d'un
 ton très calme: "Avez-vous, tu vas tout nous expliquer
 depuis le début, sinon, tu vas aller t'occuper sur ces rails
 en bas". Et pour mieux se faire comprendre, il lance une
 pierre dans la cour. "Comment t'appelles-tu?" - "Touss
 "C'est un sobriquet." - "On ne connaît sous ce nom." - "Do
 vas-y." - "Vas-y donc?" - "On attend un exposé complet".
 L'histoire habituelle. Petit trou de lapin dans quelques
 affaires touchées. Les policiers l'arrête et lui met le nez
 main: "Qu'est-ce que tu veux? Trois années faites en trois
 mois de déportation? Une fois là-bas, tu feras ce qu'on
 dira. Après, tu retrouveras ta place dans la société avec
 ce petit judiciaire étrange." - "Qu'est-ce qu'il t'ont dit de
 faire?" - "De répéter les cadres, l'organisation, les tous
 de parler le moral des gens." - "Comment ça?" - "Et bien, à
 répéter par exemple: tout est tout, des dirigeants nous
 vendus." - "Et les histoires cochonnes du soir?" - "Non, ça
 ça vient de moi. J'aime donner sur ce sujet. Seul qu'il
 avaient dit quand même: tous-les le moral à être. Française
 sur les autres. Inutile-les à signer la "déclaration d'adjur
 tion du communisme" s'ils veulent rentrer chez eux." - "Et
 mille du village?" - "Elle aussi, elle est dans le coup. C
 était pour dresser la population contre vous. Voilà, j'ai
 tout dit. Qu'est-ce que vous allez faire de moi?" Il regarda
 l'éclat avec engouement.

"Et pas si vite! lui dit Vassilis, on n'en est qu'au
 début. Qui te donne les consignes? Tu es le seul responsable
 au village ou il y en a d'autres?" - "Sur le bateau, il y

avait un flic avec moi. Un flic de la capitale de l'île, d' Haghios Kirykos. Il m'a dit: t'iras trouver le directeur de la gendarmerie, Un tel. Lui et pas un autre. Tu lui diras: "Je suis le neveu du général Plastiras" et il te demandera alors: "Tu y as été ?" Finalement, le directeur n'était pas là et je n'ai parlé avec personne. Je dois y retourner après-demain." - "Pas question que tu ailles où que ce soit, l'interrompit sèchement Vassilis. Tu es un brave garçon, tu n'as pas eu de chance dans vie, voilà tout. Et nous, mon vieux Tsouflis, pour qui crois que nous nous battions? Pour toi, justement! Donne moi l'adresse de ta femme et de tes gosses, les nôtres veilleront sur eux. Ici, tu fais le mort. Et sache qu'on t'a à l'oeil. Fini, les petites cachotteries. D'accord ? Allez, file!" Il s'en alla. Vassilis me dit: "Ne le lâche pas d'une semelle. Discrètement, bien sûr. Essayons de voir s'il n'aurait pas formé un réseau de mouchards. La Sûreté a truffé nos rangs de provocateurs. Surveille bien. Il est dangereux. Ils peuvent avoir pour consigne d'aller jusqu'au meurtre. Dorénavant, il sait que le Parti, est toi, au sein du groupe. Ne parle de lui qu'à deux ou trois gars en lesquels tu as toute confiance. Bon, et maintenant, écoute-moi. Il faut faire en sorte qu'un certain "neveu du général Plastiras" se présente devant le directeur de la gendarmerie. Piges ?"

Comme je l'ai dit, l'organisation du Parti était "clandestine". Elle fonctionnait comme moteur du groupe. Elle était chargée de l'analyse de la situation politique. De la vigilance. Et, ça va de soi, des divers problèmes qui nous préoccupaient. Au début, Vrachadès, nous étions peu à en faire partie. Du reste, il éta

inutile de s'étoffer, car la situation était fluide autour de nous, insaisissable: lors des récentes rafles, le gouverneur avait pris dans la nasse des personnes de toute sorte et de certaines étaient "hors du coup", sans parler des moutons de Tsoflis . Je le fis changer de chambrée pour l'avoir à mes côtés et mieux le tenir à l'oeil. Le soir du fameux rendez-vous, tout le monde attendait sa nouvelle histoire cochonne. Il prétendit qu'il était malade et ne souffla mot. On suivit tous ses gestes, et jusqu'aux regards qu'il échangeait avec les autres. Une nuit, dans mon sommeil, je rêvai qu'il était train de m'épier. Je me réveillai pour constater qu'effectivement il me regardait, appuyé sur ses coudes dans le lit. Je ne trahis aucun trouble, bien que je me sentisse menacé.

Le jeudi suivant, à notre rendez-vous, Zannos m'apprit que notre stratagème prenait à merveille. Non seulement le directeur ne s'était douté de rien quand il avait été averti que le "neveu du général Plastiras" désirait le voir, mais il s'était empressé de faire sa connaissance. Il avait communiqué toutes les instructions nécessaires au camarade envoyé comme appât: qui il devait contacter, dans quels villages, quelle était la marche à suivre. Comme nous l'avions deviné, l'opération consistait, dans un premier stade à briser notre moral et à recueillir des renseignements. "Par la suite, tu passeras me voir une fois tous les 15 jours", avait précisé le directeur, "nous aurons du nouveau et nous allons les faire valser." Puis Zannos me demanda : "Bon, et à propos de Tsoflis ?" - "Je l'ai mis dans ma chambrée. Lui tiens compagnie. Les autres aussi le filent." - "Pour le

moment, tu n'as rien à craindre", ajoute-il. "Mais s'il a un contact et qu'il lui lâche le paquet, nous sommes tous en danger. Au bout d'une dizaine de jours, Tsouflis reçut des lettres de sa femme. Il ne savait pas lire et un camarade le fit à sa place. "Ta **cousine** de Kalamata est venue me voir, lui apprenait-elle. J'ignorais l'existence de cette cousine. Elle nous a apporté des victuailles et des affaires pour les gosses. Elle a dit qu'elle trouverait un boulot dans un magasin que tient son beau-frère. Le visage de Tsouflis s'éclaira. Il était si ému qu'il vint m'embrasser. "Merci, me dit-il, me voici soulagé." Puis il reprit un air soucieux: "Je sais, lui dis-je, tu as peur de ton flic. Surtout, ne sors pas du village. Si jamais il passe te voir, préviens-moi. Ne t'en fais pas. Tu ne vois pas que l'Armée démocratique est en train de leur foutre une pile ? D'ici six mois, elle aura fait son entrée triomphale à Athènes. Nous aurons le pouvoir."

Le même soir, je proposai à la chambrée de composer à nous tous un chant. Je formule le premier vers pour mettre la machine en marche: "Des mers nous environnent". "Des vagues nous condamnent" reprend quelqu'un. Chacun livrait un vers de son cru et on retenait le meilleur. "Sur des rochers sauvages - ils gardent notre jeunesse - ils ont envoyé - les dignes fils de notre peuple pour les briser dans les fers." Le lendemain, je pris l'ensemble du poème pour aller le mettre en musique dans la montagne. Le soir, je leur interprétai notre nouveau chant. Ils l'apprirent bien - à trois voix, s'il vous plaît ! - qu'on sortit devant la maison pour le chanter de toutes nos forces et nous faire entendre des autres en bas, au village. A midi, au café, ils nous

moment, tu n'as rien à attendre", ajoute-t-il. "Mais n'ii a un contact et qu'il lui lâche le paquet, nous sommes tous en danger au bout d'une dizaine de jours, l'écoulement des lettres de sa femme. Il ne savait pas lire et un camarade le lit à sa place. "Le cousin de Kalamata est venue me voir, lui apprenant-elle.

L'ignorance l'exaltait de cette cousin. Elle nous a apporté des victuailles et des allumettes pour les gosses. Elle a dit qu'elle trouvait un pouffé dans un magasin que tient son beau-frère le village de Toulon s'écoulaient. Il était si dur qu'il avait embrassé. "Merçi, me dit-il, me voici soulagé". Puis il repartit un air soulagé. "Je sais, lui dis-je, tu as peur de son fils.

Surtout, ne sois pas du village. Et jamais il passe le voir, prévient-elle. Ne t'en va pas. Tu ne vois pas que l'armée démocratique est en train de leur lancer une pile ? D'ici six mois, elle aura fait son entrée triomphale à Athènes. Nous aurons le pouvoir."

Le même soir, je proposai à la chambre de composer à nous un chant. Je fournis le premier vers pour mettre la machine en marche. "Des vers nous environnent". "Des vagues nous condensent

représentant chacun d'eux. Chacun livrait un vers de son cru et on retentait le malheur. "Sur des rochers sautés - les gardant notre jeunesse - ils ont envoyé - les dignes fils de notre pays pour les brûler dans les tours". Le lendemain, je pris l'ensemble du poème pour aller le mettre en musique dans la montagne. Le soir, je leur interprétai notre nouveau chant. Ils s'apprêtèrent bien - à trois voix, s'il vous plaît ! - qu'on écrit devant la maison pour le chanter de toutes nos forces et nous laire entre des entrées en pas, au village. A midi, au soir, ils nous

demandèrent: "Qu'est-ce que vous chantiez cette nuit ?" Le soir, après le dîner, on le reprit devant tout le groupe. C'est ainsi que fut composé et interprété "Le chant des déportés". J'écrivis alors deux autres chansons. L'une se rapportait à l'article 10 qui nous prescrivait de "ne pas de relations avec des femmes", et l'autre aux "trois fiancés d'Ikaria", sur le rythme du kalamatiano en vogue à nos soirées dansantes.

Les habitants participaient à ces soirées. Ils amenaient leurs instruments. Ils chantaient et dansaient le folklore local. J'ai utilisé l'un de ces thèmes de danse dans la deuxième partie de ma "Symphonie en trois parties" élaborée à cette époque.

Les Ikariotes avaient une danse préférée où l'homme et la femme, se faisant face, miment les mouvements de l'acte sexuel. Ils rejetaient le tronc en arrière et le bassin en avant, si bien que leurs sexes frottaient l'un contre l'autre. On était sidérés de les voir. Mais il était évident à l'expression de leur visage qu'ils attachaient à cette geste une autre signification. Hiératique, liturgique. C'était une bacchanale, avec toute la démesure que ce terme implique. Ces soirées ont eu sur moi une profonde influence, sur le rythme de la musique et du rythme de danse. Les Ikariotes plongent leurs racines très loin dans le temps. Leur race originelle était blonde, avec les yeux bleus. Au temps de notre déportation, les enfants étaient d'une grande beauté. Mais la population était vieillie et ridée avant l'âge en raison de la faim et des épreuves physiques. C'est pourquoi tous ceux qui le

pouvaient émigraient. La plupart des hommes de Vrachadès travaillaient comme bougnats en Grèce du Nord. Les autres parcouraient les mers du monde à bord des navires marchands. Ils rentraient loin en loin au village, le temps d'y semer des enfants et quelques sales maladies. La syphilis sévissait toujours.

Le temps passait vite car la vie collective exige beaucoup de chacun. Il y a d'abord les nécessités individuelles. Laver son linge, ses vêtements. Les repriser. Les repasser. Les heures consacrées à la lecture et à l'étude. Le courrier. Les diverses corvées, ménage des chambrées, balayage de la cour. Ramasser du bois, amener l'eau de la fontaine. Puis, au village même, les corvées de l'ensemble du groupe: préparer les repas, aller au rtaillement à Christos. Soigner les cultures potagères. Mais moi plus de tout cela, j'avais mon travail de responsable du parti. Nous tenions nos réunions dans les lieux les plus invraisemblables pour déjouer la surveillance de la Sûreté. Et puis nos rendez-vous du jeudi avec Vassilis Zanos. Mon activité artistique l'intéressait. Quand nous en avions fini avec les problèmes quotidiens, il me disait: "Parlons musique" et je me mis à lui relater la grande légende de cet art.

Comment, en devisant ainsi avec Vassilis dans ce décor idyllique, aurais-je pu m'imaginer que le "tours de musique" connaîtrait bientôt un rebondissement aussi tragique ? Neuf mois plus tard, le 1er mai 1948, le ministre de la Justice Christos Ladas était assassiné à Athènes par un jeune ouvrier communiste. Ladas était responsable de l'arrestation et de l'exécution d'innombrables membres du Parti. Le gouvernement se livra sans attendre à de sanglantes représailles. Vassilis fut arrêté à cette occasion

pouraient être. La plupart des hommes de Vrachada vivaient
 dans les montagnes de Grèce du Nord, les autres parcouraient
 les bords du golfe de Corinthe et les rives du golfe de
 Patras. Ils vivaient dans les montagnes, ils vivaient dans
 les montagnes, ils vivaient dans les montagnes.

Le temps passait vite car la vie collective exige beaucoup de
 chacun. Il y a d'abord les nécessités individuelles. Laver son
 linge, ses vêtements, les repasser, les raccommoder. Les heures
 consacrées à la lecture et à l'écriture. Le courrier, les diverses
 courses, ménage des dépenses, ménage de la cour, ménage de
 la cour, ménage de la cour. Puis, au village même, les
 courses de l'ensemble du groupe: préparer les repas, aller au
 travail à Corinthe, gagner les autres potagers. Mais non
 plus de tout cela, j'avais mon travail de responsable du parti.
 Nous tenions nos réunions dans les lieux les plus inattendus
 pour éviter la surveillance de la G2. Et puis nos rendez-
 vous avec Vasilia. Non, non activité politique l'intéressait
 quand nous en avions fini avec les problèmes quotidiens, il me
 disait: "Parfois maudite" et je me mis à lui raconter la grande
 légende de cet art.

Comment, on devait ainsi avec Vasilia dans ce décor idéal
 que, parfois on s'imaginait que le "pays de maudite" connaissait
 pendant un rebondissement aussi tragique ? Neuf mois plus tard,
 le 1er mai 1948, le ministre de la Justice Christian Ladau était
 assassiné à Athènes par deux ouvriers communistes. Ladau était
 responsable de l'arrestation et de l'exécution d'innombrables
 membres du parti. Le gouvernement se livra sans attendre à de
 sanglantes représailles. Vasilia fut arrêtée à cette occasion.

condamné à mort et exécuté. Il s'était caché chez ma tante Stéphanidis, la mère d'Antonis qui était avec moi à Ikaría. Quand elle revint de la Sûreté où elle avait été convoquée pour une confrontation, elle s'écria, bouleversée: "Il avait l'air du Christ. Ils l'avaient dévêtu et attaché à un pieu comme le Christ!" La nuit où il fut exécuté en compagnie de Makridis, Psomiadis et les autres, on amena dans leur cellule un musicien car il n'y avait plus une seule place ailleurs. Tous s'étaient restés connus à Ikaría. "Qu'est-ce que vous foutez là ?" demanda le musicien. "On nous fusille à l'aube", répondent les autres. Zannos se tourne alors vers lui: "Parle-nous de l'école du vérisme." Le musicien est interloqué. A quoi bon traiter d'un tel sujet quand ils auront la cervelle brûlée dans quelques heures ? se dit-il. Mais peut-on refuser de satisfaire le désir d'un condamné ? Il leur parle donc longuement des représentants du vérisme, Leoncavalla et Puccini. Vassilis l'interrompait: "Qu'entends-tu par là ?" ou bien: "Peux-tu préciser ce point?" A croire vraiment qu'il devait tout connaître du véritable à l'heure de mourir. Le musicien se tut. L'un des condamnés dit alors à Psomiadis: "Chante-nous un psaume". Psomiadis était originaire du Pont-Euxin et avait effectivement une voix magnifique. Le psaume fut brutalement interrompu par l'irruption dans la cellule d'agents de la Sûreté. Zannos et Makridis étaient attachés l'un à l'autre par des chaînes. Les agents leur dirent: "Debout, vous deux! A l'aube, vous serez morts et vous ne souffrirez plus. Mais d'ici là, on va vous faire déguster!" Et ils les emmenèrent à côté pour les torturer.

Bien plus tard, je recueillerai la confession d'un comédien

condamné à mort et exécuté. Il s'était caché chez sa tante
 Béghemidja, la mère d'Antonina qui était avec moi à Izmir.
 Quand elle revint de la Grèce on elle avait été convoquée par
 une confrontation, elle s'écria, bouleversée: "Il avait l'air de
 Christ. Il m'avait même dit et attaché à un plan comme la
 Tachlidja et les autres, on s'en va dans leur cellule un musicien
 car il n'y avait plus une seule place allié. Tous s'étaient
 rendus connus à Izmir. "Qu'est-ce que vous voulez à ?" demand
 le musicien. "On nous ramène à l'aube", répondent les autres
 femmes se tournant alors vers lui: "Ils nous de l'école de
 vérité". Le musicien est interrogé. A quel bon travail d'un
 tel sujet quand ils auront la cervelle brisée dans quelques
 heures ? se dit-il. Mais peut-on refuser de satisfaire le des
 désir d'un condamné ? Il leur parla donc longuement des regret
 tants de vérité, laconneville et Picolet. Vanalia l'interro
 geait: "Qu'entendez-vous par là ?" ou bien: "Pouvez-vous préciser ce
 point?" A croire vraiment qu'il devait tout connaître du vécu
 à l'heure de mourir. Le musicien se tut. L'un des condamnés
 alors à Tachlidja: "Oubliez-vous un passage". Tachlidja était
 originaire du Pont-Euxin et avait effectivement une voix
 magnifique. Le passage fut prudemment interrompu par l'
 interruption dans la cellule d'agents de la Grèce. L'annonce et
 Makhridja étaient attachés l'un à l'autre par des chaînes. Les
 agents leur dirent: "Debout, vous devez à l'aube, vous serez
 morts et vous ne souffrirez plus. Mais d'ici là, on va vous
 faire dégrader!" Et les les agrippant à côté pour les tortu
 Rien plus tard, je recueillerais la conclusion d'un comédien

qui faisait alors son service au camp militaire de Goudi, le lieu choisi pour l'exécution dans la banlieue d'Athènes. On avait désigné à la hâte quelques nouvelles recrues, on leur avait remis un fusil en leur disant: "A l'aube, on nous amène des communistes à exécuter. Vous veillerez à bien viser. Vous n'avez chacun qu'une balle dans votre fusil. Mais l'un d'entre vous est chargé à blanc, sachez-le, il n'a qu'une douille sa balle." Bien avant le point du jour, poursuivait le comédien, j'étais de faction à l'entrée du camp, quand je vis arriver un camion qui transportait les condamnés. Quand il eut franchi l'enceinte, le terrain fut éclairé par les phares des véhicules disposés autour. Je vis alors un ange blond, attaché par des chaînes, sauter le premier de la plate-forme en s'écriant: "Dansons, camarades! Dansons et chantons pour aller à la mort. Et il entonna les premières mesures de l'hymne national grec. Les autres sautèrent un par un, à leur tour. Et à leur tour ils reprirent l'hymne et la danse. On les colla au mur. Le peloton vint s'aligner devant eux. Les mains des soldats tremblaient. L'ange blond leur lança: "Frères, nous n'avons aucune haine à votre égard. Nous mourons pour la patrie. Nous mourons pour la liberté. Nous mourons aussi pour vous!" L'officier commanda: "Feu!" Que vois-je alors? Les soldats n'avaient pas tous visé le coeur. Certains suppliciés s'écroulèrent, d'autres se débattaient dans les convulsions de l'agonie. L'un, plus petit, restait debout, la tête appuyée sur l'épaule de son voisin. Quand ce dernier s'effondra, lui resta quelques instants à osciller dans la même attitude. Un type de la Sécurité vida alors le chargeur de sa mitraillette, en jura

qui laissait alors son service au camp militaire de Gouda, le lieu choisi pour l'exécution dans la pénitence d'Alphons. On avait désigné à la tête quelques nouvelles recrues, on leur avait remis un fusil en leur disant: "A l'ube, on nous a été des communités à exécuter. Vous veillerez à bien viser. Vous n'avez chacun qu'une balle dans votre fusil. Mais il n'y a que vous est chargé à blanc, sachez-le, si n'a qu'une balle en votre possession. Rien avant le point du jour, pourriez-vous le commander. L'état de l'armée à l'entrée du camp, quand je vis arriver les soldats qui transportaient les condamnés. Quand il eut traversé l'enceinte, le terrain fut éclairé par les phares des véhicules disposés autour. Je vis alors un soldat blanc, attaché par des chaînes, sauter le premier de la plate-forme en s'écriant: "Dames, saluez! Dames et enfants pour aller à la mort. Et il entonna les premières mesures de l'hymne national grec. Les autres sautèrent un par un, à leur tour. Et à leur tour ils reprirent l'hymne et la danse. On les colla au mur. Le soldat vint s'aligner devant eux. Les mains des soldats tremblaient. L'âge blanc leur lança: "Frères, nous n'avons aucune haine à votre égard. Nous mourons pour la patrie. Nous mourons pour la liberté. Nous mourons aussi pour vous". L'officier commenta: "Veni" Que vois-tu alors? Les soldats n'avaient pas tous vu le cœur. Certains suppliés s'écrièrent: d'autres se débattaient dans les convulsions de agonie. L'un, plus petit, restait debout, la tête appuyée sur l'épaule de son voisin. Quand ce dernier s'étendit, lui restèrent quelques instants à cœlifier dans la même attitude. Un type la sûreté vint alors le charger de sa mitrailleuse, en lui

pour achever l'office du peloton.

Mais à ce point de mon récit, nous n'en sommes encore qu'en septembre 1947 et il reste à Vassilis neuf mois à vivre. Comme chaque jeudi, il regarde rêveusement la mer en contrebas du rocher. Aujourd'hui, je lui lis le texte que j'ai écrit les jours précédents en venant m'installer sur le même rocher face au miroir infini de l'Egée.

"Chacun a du connaître des instants pareils. Confronté à des gerbes de sollicitations, vertes, jaunes, mauves, qui montent de toute plante. La mer a un souffle puissant, tantôt paisible tantôt irritée. Elle enveloppe et règle les heures, là-haut derrière notre maison à l'affût. Il faut que je vous parle de cette maison. Son expression reflète tous les replis des monts tourmentés. Elle a quelque chose d'un chant funèbre, traînant.

Dès qu'on l'aborde, on distingue la clôture d'arbres qui l'entourent et l'enveloppent de prévenances et de tendresse. Ils sont régulièrement espacés comme des gens qui se traitent sur un pied d'égalité. L'espace entre deux rayons semblables qui divergent du fond de la mer pour atteindre deux mouettes isolées. Cinq pas plus loin, on foule, au pied des arbres, les pierres blanchies qui soutiennent l'attente et les rêves de notre maison. Son sourire est toujours forcé. Sa science est aiguisée par les scorpions et le vent du nord qui la contourne avec effroi lorsque, dans la nuit de décembre, elle jette vers la mer un regard incandescent et provocant.

Après un sommeil aux rêves sereins, elle s'éveille en découvrant la mer ensanglantée jusqu'aux racines de la terre. Elle est troublée par les mille senteurs délicates et fugitives qui

sont traquées par les papillons et les abeilles, au-dessus du drap tout blanc du soleil. Il est temps qu'elle ait sa première pensée pour le firmament qui la maintient au sol avec une condescendance ironique. Peut-être ignorait-elle que notre navire avait déjà franchi l'Egée et que, bien avant que nos mères ne fussent nées, notre venue en ce repaire avait déjà été décidée. On a eu du mal à saisir son sourire forcé et cette étrange habitude qu'elle a d'inviter les nuages errants et sans maître, les nuages qui fouillent les arêtes et les flancs de la montagne. Ainsi avons-nous du mal à distinguer nos yeux, à nous adapter à ce changement brutal et cruel, pris entre la lumière, la gelée blanche, le flot et la voix traînante qui file souvent vers l'ouest de l'Egée. Nous en égarons notre visage, nous confondant avec ses rêves étranges. Des rêves ancrés dans des époques à jamais révolues et glaciaires, mais qui se prolongent pourtant vers le point éloigné qui se moque de nos retours cycliques. (il y a toutefois quelque chose qui, tout en nous séduisant, nous lie étroitement. On croit s'étendre continuellement en avant alors que les traces de nos pas s'impriment au pied des buissons, nous cernent d'une joie mortelle. La belle saison s'annonce aussi pour toi!)

Je dois maintenant vous évoquer ses joies et de ses humeurs. La façon dont elle nous parle paisiblement sous le dôme des arbousiers. Son amour tout à fait secret pour la source du sud-est. La nostalgie de ses murs blanchis qui avaient l'habitude de regarder vers l'Egée les corsaires qui tournaient la tête, inquiets, pour la saluer avec un respect mêlé de crainte. Mais son souci séculaire, c'était cette lutte interminable et

vaine^{xi} qui se déroulait en elle entre ce qui existait et ce qui arrivait.

En ce moment précis, l'horizon s'évanouit sous la pression du ciel et la montée de la mer. Dans l'atmosphère, un sentiment de compréhension. Au sein des petits nuages qui voguent vers le soleil, l'amour et la haine sont aux prises. Sous peu, la lumière va se répartir équitablement, à mesure que le soleil effacera les ombres et les scrupules qui le conduisent à sa chute. Le dernier rayon se dirige vers le chemin familier de notre maison. Nous l'accueillons sereinement, sans clameurs. Nous allons nous entretenir avec lui toute la nuit. Rêver ensemble.

Sous l'effet de la nécessité, une longue voie, une voie inquiète s'ouvre entre les nuages. Les pensées de notre maison l'empruntent. Ce souci taciturne qu'elle a de croire un peu en la vie. Tous s'étonnent de la profondeur de son regard. Il transperce de part et part les esclaves de l'Afrique du Sud et les fauves prisonniers des parcs zoologiques de l'Europe. C'est par ces trouées que rentrent les songes meurtris du monde, avec leurs plaies ouvertes et souillées. On peut, à tout moment, voir l'interminable phalaris qui oblige les scorpions à rebrousser chemin en frissonnant. Voyez que je m'abandonne constamment à cette réverbération argentée qui me donne l'illusion d'être le frère des scorpions. L'enfant des murs et des réflexions de notre maison. Je vous ai promis de vous évoquer ses joies et ses humeurs.

Aujourd'hui, le jour s'est glissé sans bruit. La lumière va crescendo sur la mer calme, formant une échelle que prolongent les lignes de l'horizon. Je pourrais peut-être y loger, juste à côté

vaincu se débrouillait en elle entre ce qui existait et ce qui
existait.

En ce moment précis, l'horizon s'élevait sous la pression du
ciel et la montée de la mer. Dans l'atmosphère, un sentiment de
de compréhension. Au sein des petits nuages qui venaient vers le
soleil, l'amour et la haine sont aux prises. Sous peu, la lumière
va se répartir également, à mesure que le soleil s'élance à
l'ombre et les courbes qui le conduisent à sa chute. Le chemin
reprend sa droite vers le chemin familier de notre maison. Nous y
accueillons serrement, sans étonnement. Nous allons nous entre-
voir avec lui toute la nuit. Réver ensemble.

Sous l'effet de la nécessité, une longue voie, une voie indig-
ne s'ouvre entre les nuages. Les pensées de notre maison l'occupent.
Ce sont les heures qu'elle a de croire un peu en la vie. Tous s'é-
tonnent de la profondeur de son regard. Il transpire de part
part les esclaves de l'Afrique du Sud et les femmes prisonnières
des parcs zoologiques de l'Europe. C'est par ces trouées que
rentrent les songes meurtris du monde, avec leurs pâles ouvertures
et soufflées. On peut, à tout moment, voir l'interminable chaîne
qui oblige les acrobates à repousser chemin en liaison. Vers
voies que je m'abandonne constamment à cette révélation
agrippée qui me donne l'illusion d'être le frère des acrobates.
L'enfant des murs et des réflexions de notre maison. Je vous en
promets de vous évoquer ses joies et ses humeurs.

Aujourd'hui, le jour s'est éteint sans bruit. La lumière se
prolonge sur la mer calme, formant une échelle que prolongent les
lignes de l'horizon. Je pourrais peut-être y jeter, juste à côté

deux pensées qui auront le courage de se regarder furtivement dans les yeux ? Mais ce grand calme me permet d'écouter l'étrange tumulte qui se fait en moi. Même si je veux y échapper je suis l'enfant des réflexions de la maison, je suis le frère des scorpions. Elle n'admet pas en moi ce qui existe et ce qui arrive. Comment donc, dites-moi, récuserais-je ma génération comment permettrai-je qu'on se serre une main qui tremble de haine ? Qu'on se regarde dans les yeux quand on est en proie à une passion insatiable ? Qu'on s'étreigne quand on se jette dans des cris déchirants ? Quand on est ennemis jurés ?

Le soir, nous nous installons pour contempler la mer. Nous chantons à voix basse. Nous nous taisons souvent, les yeux baissés. Nous sommes contrariés d'être constamment épiés. Nous voudrions tant rester seuls un moment, dans l'unique compagnie des murs et des scorpions."

Pendant tout ce temps où je lui lisais mon texte, Vassilis avait gardé le regard fixé sur l'horizon. Comme s'il y percevait quelque chose de précis. "Tu m'as écouté, Vassilis ?" "Je se me dit-il lentement, l'air toujours aussi absorbé, que les morts ont plus de chance que les vivants." Comme s'il voyait déjà sa mort se profiler . Comme s'il voyait aussi, par-delà bien des années, la "grande parenthèse" qui allait s'ouvrir, se planter comme un scalpel dans le coeur de la gauche. "C'est toi qui as parlé de "grande parenthèse" ?" me demande-t-il en effet. "Non, dis-je, mais il m'arrive d'y penser."-"Cr^{de} tu que (tout cela nous allons voir surgir un petit Napoléon ?) tout cas, nous tenons enfin le bon bout. Les Anglais se préparent à faire leurs malles. A présent, le plus dur nous atter

deux passages qui ont le caractère de se regarder l'un l'autre dans les yeux ? Mais ce grand calme ne permet d'écouter l'étrange musique qui se fait en moi. Même si je veux y échanger je suis l'enfant des réflexions de la maison, je suis le fils des accipitres. Elle n'admet pas en moi ce qui existe et ce qui arrive. Comment donc, dites-moi, répondez-moi, répondez-moi comment pourrais-je qu'on se sente une main qui tremble de peine ? Qu'on se regarde dans les yeux quand on est en proie à une passion insatiable ? Qu'on s'étreigne quand on se jette à ces déchaînements ? Quand on est en proie à ces déchaînements ?

Le soir, nous nous installons pour contempler la mer. Nous chantons à voix basse. Nous nous taisons souvent, les yeux baissés. Nous sommes contrainctes d'être constamment éveillés. Nous voulons tout rester seuls un moment, dans l'unique compagnie des murs et des accipitres.

Pendant tout ce temps où je lui lisais mon texte, Vassili avait gardé le regard fixé sur l'horizon. Comme s'il y percevait quelque chose de précis. "Tu m'as écouté, Vassili ?" Je ne lui ai rien dit. L'air toujours aussi épuré, que les mots ont plus de chance que les vivants. "Comme s'il voyait déjà sa mort se profiler. Comme s'il voyait aussi, par delà bien des années, la "grande parenté" qui allait s'ouvrir, se planter comme un sceau dans le cœur de la terre. "C'est toi qui es partie de "grande parenté" ?" me demanda-t-il en effet. "Non, dis-je, mais si m'arrive d'y penser." - "C'est tout cela que nous allons voir surgir un petit Napoléon ? tout cela, nous tenons enfin le bon bout. Les Anglais se préparent à laisser leurs mains. A présent, le plus dur nous attend

l'édification du communisme."-"Pourquoi le plus dur ?"- "Je veux dire le plus dur pour nous. Nous avons été formés à l'école du combat. Tu t'imagines un peu passant toutes tes journées dans un bureau, le nez plongé dans les chiffres ?"- "Le communisme - la formule nous vint aux lèvres en même temps dans un grand éclat de rire - ce sont les soviets plus l'électrification!"

Lors de l'une de mes visites à Christos, je tombai sur Pétro Despotidis. "Tu es courant, me dit-il, on vient de virer Michalis Katsaros de l'EPON ?"- "Quoi! Qui a fait ça ?"- "Le Comité à l'information politique auquel nous appartenions avant d'être expédiés ici."-"Pour quel motif ?"- "Ce qu'ils invoquent ne tient pas debout. Un différend personnel. Ecoute un peu." Il me raconta toute l'affaire de l'exclusion. "Mais c'est invraisemblable!"-" Pourtant vrai! Je suis intervenu pour qu'on réexamine le cas. J'ai bien peur que ce ne soit trop tard."-"Tu crois qu'il s'agit de rivalités personnelles, littéraires ?"- "Peut-être. Sans qu'ils soient eux-mêmes très conscients." Ainsi donc, le héros prestigieux de décembre, ayant perdu son poste dans l'aviation, venait de perdre non seulement sa carte de l'EPON mais son honneur et son gagne-pain puisqu'il était resté jusque là secrétaire de l'Association gréco-soviétique. Quand on revint de notre première déportation à Ikaría, Michalis avait disparu d'Athènes. Les mauvaises langues faisaient courir le bruit qu'il était allé à son village pour s'engager dans les rangs de l'armée nationaliste. Comme si, pour passer à l'ennemi, il fallait obligatoirement retourner à son village! Un jour où Kostas Kotzias m'accompagnait pour m'indiquer une maison qui me servirait de cache (j'étais activement recherché par la Sûreté), voici que nous apercevons

Michalis. Kostas me dit: "Fais gaffe, c'est un mouchard!" Moi je ne vois qu'une chose, c'est que Katsaros a envie de nous parler. Mais Kostas m'entraîne précipitamment pour que nous prenions le premier tram. En fait, après avoir été aussi injustement exclu par ses pairs - les poètes -, le malheureux avait perdu la raison.

C'est ainsi qu'une fois il prit son tram en caleçon. L'EPON e tout pour lui. Son foyer. Sa famille. Hors de l'EPON, il per toute raison de vivre. Puis quelqu'un lui proposa, subitemen d'entrer dans un des groupes d'autodéfense que l'on constitu alors pour répondre à la terreur blanche. "J'y ferai quoi ?" demanda-t-il. "Ce qu'on te prescrira." - "Je ne pourrai pas po de questions?" - "Certes non!" Michalis était un être entier. Il décida donc de rejoindre son village, qui était contrôlé p l'Armée démocratique, afin d'être incorporé dans celle-ci. M lorsqu'il l'atteignit après bien des péripéties, de violen combats s'étaient déroulés et le village était désormais ten par les nationalistes. Il rentra à Athènes le jour même où n l'aperçûmes tout à fait par hasard, Kostas et moi.

Mais je reprends le fil de notre déportation à Ikaria. No apprenons qu'une mission judiciaire nous rend visite. Les magistrats vont d'un village à l'autre pour rencontrer les déportés. Chacun peut comparaître devant eux pour y subir un interrogatoire. Si l'on juge qu'il ne constitue plus un "élé dangereux", il bénéficie d'une remise en liberté. Le Parti e décidé que personne ne comparaitrait. Ordre est donné d'évac chaque village quand la visite de la mission est annoncée. E dire que mon père était allé trouver le chef de la mission - .

Michaelis, Koster me dit: "Papa Galle, c'est un sorcier!" Mais
 je ne vois qu'une chose, c'est que Kataros a envie de nous
 parler. Mais Koster m'entraîne précipitamment pour que nous
 prenions le premier train. En fait, après avoir été aussi
 injustement exclu par ses pairs - les autres - , je m'empêcher
 avais perdu la raison.

C'est ainsi qu'une fois à Paris son frère en compagnie d'ÉPHOR
 tout pour lui. Ses frères. Sa famille. Hors de l'ÉPHOR, il par
 toute raison de vivre. Puis quelqu'un lui proposa, soudainement
 d'entrer dans un des groupes d'autodéfense que l'on constituait
 alors pour répondre à la terreur blanche. "L'y faire quel ?"
 demanda-t-il. "Ce qu'on te prescrit." "Je ne pourrais pas po
 de questions?" "Certes non!" Michaelis était un être entier.
 Il était donc de rejoindre son village, qui était contrôlé p
 l'armée démocratique, afin d'être incorporé dans celle-ci. É
 lorsqu'il l'atteignit après bien des péripéties, de violen
 combats s'étaient déroulés et le village était désormais ten
 par les nationalistes. Il rentra à Athènes le jour même où
 l'épave fut à fait par hasard, Koster et moi.

Mais je reprends le fil de notre déportation à Ixeria. Ne
 apprenons qu'une mission judiciaire nous rend visite. Les
 magistrats vont à un village à l'autre pour rencontrer les
 déportés. Chacun peut comparative devant eux pour y entrer un
 interrogatoire. Si l'on juge qu'il ne constitue plus un "été
 dangereux", il bénéficie d'une remise en liberté. Le Parti a
 décidé que personne ne comparaitrait. Ordo est donné d'évac
 chaque village quand la visite de la mission est annoncée. É
 dire que son père était allé trouver le chef de la mission.

un juge auquel le liait une vive amitié - pour qu'à ma seule comparution il soit décidé de me renvoyer à Athènes sans aucune forme de procès! Naturellement, comme responsable du Parti Vrachadès, je reçois l'ordre de faire évacuer le village si que la mission a quitté Christos pour venir à notre rencontre. Entre-temps, grâce au bon tour que nous avons joué au directeur de la gendarmerie, nous avons démantelé tout le réseau des indicateurs et agents provocateurs qui avaient réussi à s'infiltrer dans nos rangs sur presque toute l'île. Le "né du général Plastiras", un dénommé Hector, est allé à son rendez-vous habituel avec le directeur de la gendarmerie. Mais pour la première fois, il le trouve en compagnie de quelqu'un d'autre: "Parle, lui dit le directeur, c'est un homme de confiance". Hector échange avec son interlocuteur les "renseignements" convenus. L'inconnu intervient alors et lui demande: "C'est donc bien toi, Tsoflis?" - "Oui, pourquoi?" - "Tu m'as déjà vu?" - "Non." - "Pourtant, il paraît que c'est toi qui t'ai envoyé au directeur avec le mot de passe du "neveu du général Plastiras"..." Puis il explose: "Avouez! Qu'avez-vous fait de Tsoflis?" et il lui écrase son poing sur l'œil gauche. On l'emmène au commissariat, en pleine nuit, de là à Evdilos où ils sont mieux équipés pour les interrogatoires "de haut niveau". Enchaîné et le corps meurtri, Hector est évacué sur Athènes en bateau. Là, il est soigneusement cuisiné, jugé, condamné et passé par les armes au début 1947 à Goudi. Le lendemain de l'arrestation d'Hector, le policier furibond de n'avoir pu tirer de lui un seul mot et de ce que tous leurs moutons aient été démasqués, se joint à la mission judiciaire qui vient de quitter Christos afin de voir

et d'avertir personnellement ses hommes.

Nous, pendant ce temps, nous avons pris le sentier qui mène à la mer. Nous avons trouvé une petite clairière et nous bivouaquons. Nous buvons de l'eau de source, mangeons sur le pouce et nous endormons. A l'aube, nous apercevons les gendarmes qui occupent un escarpement voisin et nous tiennent en respect avec leurs fusils. Inutile de chercher à s'échapper. On décide d'attendre la suite des événements. Un détachement constitué d'un officier, de trois gendarmes et d'un civil vient à notre rencontre. L'officier nous demande: "Pourquoi avez-vous fui le village ?"- "Nous n'avons pas fui. Nous pique-niquons."- "Que ceux qui veulent comparaître devant la mission le fassent. Malheur à ceux qui les en empêcheraient!" On reste impassibles. Il s'adresse au plus âgé d'entre nous: "Tu ne penses pas à ta famille, toi ?" "Que vous importe ?" réplique l'intéressé. L'officier se fait tout mielleux: "On ne vous demande pas de signer une déclaration d'abjuration du communisme. Vous vous présentez simplement devant la commission et vous rentrez dans vos foyers. Nous serons soulagés..." C'est à ce moment que le type en civil reconnaît Tsouflis. Je songe un instant à le faire s'échapper, mais nous risquons une tuerie. "C'est pas toi le fameux Tsouflis ?"- "Si." - "Tu te souviens de moi ?" - "Comment je m'en souviendrais ?" répond-il d'un air accablé. "Emmenez-le", ordonne-t-il aux gendarmes. Les déportés sont abasourdis devant la tournure que prend cette affaire. Quoi? Tsouflis? s'interrogent-ils mutuellement. "Quel rapport peut-il avoir avec eux ?" Le détachement s'est arrêté un peu plus loin. Le policier est en train de frapper Tsouflis pour l'obliger à dénoncer les responsables du Parti. La mission des magistrats

qui est arrivée au village, en repart déjà bredouille. Avec tous les gendarmes. Et de son côté, le policier avec Tsofli

Le lendemain, un contact vient de Christos pour m'avertir "File immédiatement à Evdilos. Il y a une grande épicerie à enseigne de Spanos. A la porte latérale, il y a un fer à ch qui sert de heurtoir. Tu frapperas, c'est un invalide qui t ouvrira. Un unijambiste qui se déplace avec des béquilles. Tu lui diras: "Je suis le frère de Thanassis". Rien d'autre Je retourne à la chambrée pour ramasser mes affaires et les fourrer dans un gros sac blanc de marin. Je dis aux copains "Je dois partir", et je les salue. Je ne passe pas par le village mais m'engage dans le chemin de la forêt. Chaque fois que je tombe sur un hameau qui a l'air habité, je fais un grand détour. Personne ne doit me voir. A l'heure qu'il est ils sont en train de cuisiner le malheureux Tsoflis, et qui sait s'il va tenir le coup ? S'ils nous arrêtent, nous responsables, notre compte est bon, car nous avons foutu en l'air leur filière diabolique. D'après ce qu'on sait, ils manigançaient pas mal d'horreurs. Depuis des mois de jeunes villageoises pour nous mettre à dos la population jusqu'à des incendies de maisons et des assassinats de cadres du Parti. Et, bien entendu, les responsables pouvaient s'attendre au sort d'Hector.

Le soir, du haut de la falaise, je découvre le port d'Evdilos. Un beau port, étagé en amphithéâtre, avec ses petites maisons blanches qui bordent des ruelles pavées. C'est l'heure de grande animation. Tous les déportés sont dehors, les places et le quai. Les magasins sont pris d'assaut. Qu

camarades me reconnaissent. "Tiens, Mikis! T'es là ?" - "Je suis de passage." Je déniche l'épicerie. Je frappe à la porte, l'unijambiste m'ouvre. "C'est toi, Mikis ?" - "C'est toi, Ilias ?" On tombe dans les bras l'un de l'autre. On s'est connus pendant la bataille de Makriyannis où Ilias a été grièvement blessé. Un obus de mortier en pleine jambe. Lui ne s'en est même pas rendu compte. Il a voulu se relever et a vu sa jambe qui s'était détachée juste au-dessous du genou. Il a fait "Oh!" et s'est retenu à moi. Les brancardiers sont venus le chercher. Puis j'ai perdu sa trace.

Un an plus tard, vers la fin 1945, au rez-de-chaussée du Conservatoire d'Athènes, le porte de la salle 9 s'ouvre: c'est mon Ilias. Il s'est inscrit dans ma classe sans le savoir. C'est donc la troisième fois que je le rencontre quand il m'héberge ce soir-là, à Evdilos. Le Parti doit avoir une grande confiance en lui pour lui confier une cache. En outre, comme il est infirme c'est une tâche dont il peut s'acquitter sans trop de problèmes. Je fais un nouveau saut chronologique, quelques mois plus tard en 1948 quand le Parti a été interdit et que nous sommes dans la clandestinité. On me dit alors: "Surtout, ne va pas au Champ de Mars. Ils y ont installé un indic qui fait des ravages. Si qu'il reconnaît l'un des nôtres, il leur fait signe et le type est arrêté. Cet indic est un infirme, il lui manque une jambe il s'appuie sur des béquilles". Je demande des précisions. J'en conclus qu'il s'agit bel et bien d'Ilias. Est-ce possible ?

Je me rends au Champ de Mars. On m'a dit qu'il est sur un banc. Il m'aperçoit. Son corps est saisi d'une sorte de tressaillement. Je m'assieds à son côté, je le regarde dans les yeux

avec beaucoup d'affection. Une affection que je ressens effectivement. Il baisse le regard. Il jette un coup d'oeil inquiet dans les parages. "Tu es au courant ?" me chuchote-t-il. "Je n'arrive pas comprendre, Ilias. A le croire." - "Et pourtant c'est la stricte vérité." - "C'est-à-dire ?" - "Je suis un salaud." - "Mais pourquoi ?" - "Je ne te dirai qu'une chose. Crois-moi si tu veux. J'ai tenu le coup sous les pires tortures et j'ai craqué bêtement. Je n'avais pas parlé. Mais ces mecs ont le vice dans la cervelle. Tu connais le supplice de la "pénicilline" ? On te serre à fond les jambes - enfin, une dans mon cas - avec une corde. On serre jusqu'à ce qu'elles vident de leur sang. Après, on te cogne dessus comme un sou. La douleur te rentre tout droit dans l'os. Le sang qui a été refoulé remonte au coeur, vlan! un grand coup ! Bon, tout ça ce n'était encore pour moi qu'un jeu d'enfant. Imagine un peu où j'ai craqué... Quand je te dis qu'ils ont le vice dans la cervelle... Ils m'emmènent en haut de l'escalier. Ils me prennent mes béquilles et me flanquent un coup de pied. Aïe aïe! comment te dire... Avec ma seule jambe, perdant l'équilibre, ça m'a rendu maboul. Maboul, tu piges ? Ils m'ont rendu MA-BOUL!" Il reste suspendu à ce mot, l'air hébété. Puis il reprend ses esprits. Il me regarde comme à travers un brouillard. "Ah, sacré Mikis! Rappelle-toi Evdilos... Rappelle-toi Makriyannis... Le bon temps..." - "Et maintenant ?" dis-je l'arrachant soudain à ses songes. "Il faut que je leur en désigne un, deux ou trois par jour, avec ma béquille... Sincèrement. Bref, mon gars, je suis devenu un mouchard, quoi!" Il a prononcé ces derniers mots avec un air de défi et de gouaille à la fois. Je commence à être inquiet. Il s'en rend compte. "Et toi,

comment as-tu su ?" - "Par les autres." - "Qui ça ? Les camarades ? Tu milites donc ?" - "Mon vieux Ilias, que veux-tu que fasse ? Que je reste chez moi à repriser avec ma mômman?..." Il se met à rigoler, il a toujours aimé mes facéties et ma franchise. "T'as donc confiance en moi ?" - "Ilias, je suis venu pour voir de mes propres yeux... Tu as tout sacrifié pour la cause commune ... Comment est-ce possible ?..." - "Ecoute-moi maintenant. Les autres nous voient en ce moment. Ils attendent que je lève ma béquille pour te livrer. Je vais simplement leur dire que tu es un ancien condisciple du Conservatoire. Compris ? On a bavardé, tu m'as demandé de mes nouvelles, j'ai demandé des tiennes... Tu es devenu chantre à l'église. Quelle église ? Bon, disons Sainte-Pédale, hein Mikis ? Allez, file maintenant. Et que je ne te revoie plus ! Ça vaudra mieux..." Je me lève. "Hé, au fait - s'exclame-t-il avec affectation - te remercie !" Je m'en vais en me tenant bien raide. Raide comme un chantre. Et après tout, pourquoi ne pas entonner un psaume, comme ça, à haute voix ? Je serai plus convaincant... Les passants se retournent sur moi, une vieille se signe. La quatrième et dernière fois que je vais rencontrer Ilias, c'est en rattrapant au pas de course mon tram, à l'angle de la rue Philhellinon et du boulevard Amalias. Il est là, devant moi, à côté du conducteur, manifestement encadré par deux sbires de la Sûreté. On échange un bref regard. Inutile de prolonger la séance. L'Ilias que j'ai connu est mort et enterré. Plutôt que de m'exposer à une mauvaise surprise, je recule en douceur et saute d'un coup du tram. Puis je cours à toutes jambes et me perds dans le dédale des ruelles de Plaka.

comment en-tu pu ? - "Par les autres." - "Qui ça ? Les autres
 des ? Tu m'indiques donc ?" - "Mon vieux lili, que veux-tu que
 fasse ? Que je reste chez moi à respirer avec ma machine..."
 Il se met à rigoler, il a toujours aimé ses machines et ses
 machines. "T'es donc confiné en moi ?" - "Lili, je suis
 venu pour voir de mes propres yeux... Tu es tout accablé par
 la cause commune... Comment est-ce possible ?..." - "Ecoute
 moi maintenant. Les autres nous voient en ce moment. Ils
 attendent que je lève ma pédalle pour te livrer. Je vais être
 tout fier de dire que tu es un ancien condisciple du Conservatoire
 Compta ? On a bavardé, tu m'as demandé de mes nouvelles, je
 te demande des nouvelles... Tu es devenu chanteur à l'église. Ça
 église ? Bon, disons Sainte-Béatrice, dans l'église ? Lili, lili
 maintenant. Et que je ne te revole plus ! Ça va aller mieux...
 Je me fève. Hé, au fait - s'exclame-t-il avec effection -
 te rappelle-tu ? Je m'en vais en ce moment bien vaide. Ralala
 comme un chantre. Et après tout, pourquoi ne pas annoncer un
 paume, comme ça, à haute voix ? Je serai plus convaincant...
 Les parents se retournent sur moi, une vitelle se élève. Je
 quatrième et dernière fois que je vais rencontrer lili, c'est
 en retournant au pas de course mon frère, à l'angle de la rue
 Thibault et du boulevard Amélie. Il est là, devant moi,
 à côté du conducteur, manifestement encadré par deux autres
 le sursis. On échange un bref regard. L'autre de prolonger
 la séance. L'ili que j'ai connu est mort et enterré. Plus
 que de m'exposer à une nouvelle surprise, je recule en douce
 et mets d'un coup du pied dans le cours à toutes jambes et
 me perd dans la dédale des ruelles de l'Yonne.

A Paris, j'ai raconté l'histoire d'Ilias à Aristote Nikolaïdis qui l'a utilisée dans son roman "La Machination".^(A)
Une gloire bien funèbre pour un héros que l'appareil de la Sécurité est parvenu à broyer.

Mais revenons-en à Evdilos avec notre premier, notre vrai Ilias. Deux autres camarades de passage se trouvaient également dans la cache. En pareilles circonstances, mieux vaut mesurer ses propos. Moins on en sait et mieux cela vaut pour soi et pour les autres. Quand on avait franchi la porte, on accédait au premier étage par un escalier de bois. Il y avait trois pièces spacieuses aux volets clos et une cuisine. Pour aller aux toilettes, il fallait emprunter l'escalier extérieur en colima qui menait dans une courette, à l'arrière de la maison. Dans les deux pièces qui servaient de chambres à coucher, on avait étalé des couvertures et des tapis "floccata". La troisième pièce faisait office de bureau et de salle à manger. "Tu as faim ?" demande Ilias. Il avait préparé mon plat préféré: un ragoût au haricots blancs, avec des carottes et des poivrons. Une sauce bien consistante. Du pain d'orge sortant du four. Des échalotes. Je l'interroge à brûle-pourpoint: "Quel pouvoir de décision possède une chambrée en matière de pets ?"-"Pourquoi, vous avez un pouvoir à ce sujet ?"-"Et comment! C'est un point très important. Sauf que, chez nous, la majorité changeait constamment. Un soir elle était pour, le lendemain soir contre."-"Et vous étiez combien dans la chambrée ?"-"Treize."-"Et vous pétiez tous ensemble ?"-"Un vrai concert."-"Ne me dis pas que tu t'es es-déjà inspiré ?"-"Je leur annonce un soir, les gars, je vais composer une chanson avec des pets. Allons, alignez-vous..."

(A) Aristote Nikolaïdis, La Machination, éditions P.Belfond

A Paris, j'ai raconté l'histoire d'Illias à Aristote
 Mikolaidis qui l'a utilisée dans son roman "La Méditerranée".
 Une photo bien lumineuse pour un héros que j'apparais de la
 Grèce est parvenue à Troyer.

Mais revenons-en à Syllios avec notre premier, notre vrai
 Illias. Deux autres camarades de passage se trouvaient également
 dans la cabine. En pareilles circonstances, il faut remarquer
 ses propos. Mais on en fait et mieux cela vaut pour soi et pour
 les autres. Quand on avait franchi la porte, on accablait au
 premier étage par un assaut de bols. Il y avait trois pièces
 spéciales aux volets bleus et une cuisine. Pour aller aux
 toilettes, il fallait emprunter l'escalier extérieur en colima
 qui menait dans une cour, à l'arrière de la maison. Dans
 deux pièces qui servaient de chambre à coucher, on avait été
 des couvertures et des tapis "Trocata". La troisième pièce
 faisait office de bureau et de salle à manger. Tu as le même ?
 demande Illias. Il avait préparé mon plat préféré: un ragout à
 petits pois, avec des carottes et des poivrons. Une sauce
 bien constante. Du pain d'orge sortant du four. Des délices
 le j'interroge à brûle-pourpoint: "Quel pouvoir de décision
 possèdes une chambre en matière de pays ?" "Pourquoi, vous est
 un pouvoir à ce sujet ?" "Et comment ?" "Est un point très
 important. Seul que, chez nous, la majorité changeait constam-
 ment. Un soir elle était pour, le lendemain soir contre." "Et
 vous êtes complaisant dans la chambre ?" "Trois." "Et vous êtes
 tous ensemble ?" "Un vrai concert." "Ne me dis pas que tu t'es
 en déjà inspiré ?" "Je leur annonce un soir, les gens, je vais
 composer une chanson avec des pays, Allons, allez-vous..."

Ilias est plié en quatre. Je reprends. "Le premier, si. Le second, sol. Le troisième, mi. Le quatrième, la. Ça y est, nous tenons le thème. Je le siffle. J'accorde les paroles que nous avons trouvées ensemble l'autre jour. Très bel effet. Un camarade qui, d'après son accent, descend tout droit de la montagne, m'apostrophe: "Ne répétons jamais à quiconque que ce chant héroïque a été composé avec des pets!" - "On le dévoilera dans nos vieux jours, quand nous aurons édifié le communisme..." Un céphalonite au museau rusé ne l'entend pas de cette oreille: "Nos vieux jours, tu parles! Commençons seulement par sortir d'ici..." La bonne humeur risquant de se dissiper, je tiens à clore au plus vite: "Bon. Admettons que ceux de la chambrée qui en sortiront le répèteront aux nouvelles générations..." Ilias m'interrompt: "Vous êtes au moins tombés d'accord là-dessus?" "Bien sûr." On frappe à la porte. Ilias descend en martelant l'escalier de son unique jambe. C'est Vassils Zannos. Effusions. Puis il me prend à part: "On leur a porté un sacré coup en foutant en l'air leur réseau d'indics. Ils sont déchaînés. Tsoflis en sait quelque chose. Tout ^{le} village entendait ses hurlements sous la torture. Au point qu'il y a eu des protestations auprès de la gendarmérie. Ils viennent de l'amener ici, Evdilos. Nous n'avons pas un instant à perdre. On s'évade. On gagne Chio en caïque, passer de là à Lesbos où le Parti est solidement implanté. Il a les moyens de nous expédier à Athènes. Après le dîner, on s'installe sur les tapis, le dos au mur. L'un roule une cigarette. L'autre bourre sa pipe. Je fume d'ordinaire des "Karélia". Comme c'est un luxe dont je suis depuis longtemps privé, je me défoule en égrenant mon chapelet d'ambre.

Les nouvelles du maquis sont bonnes. Les combats s'intensi-

fient. L'Armée démocratique vole de victoire en victoire. Dans le camp nationaliste, le désarroi s'étend chaque jour. Sur le plan international, la figure de Staline domine. Il tire toutes les ficelles. Autour de lui, les grands dirigeants populaires. Ses rejetons. Dimitrov, Tito, Enver Hodja, Mao, Togliatti, Maurice Thorez. Sans oublier notre Nikos Zachariadis.

Le lendemain, un camarade d'Ikaria vient nous voir. Le caïque appareille en début d'après-midi. Il a chargé des cageots de raisin. Avant de mettre le cap sur Chio, il fera soi-disant escale au petit port proche de Karavostamos. Nous monterons à bord l'un après l'autre. D'abord Vassilis, moins repérable que moi avec une taille impossible. Le plus risqué, c'est évidemment de sortir de Evdilos. Il nous a dessiné sur un bout de papier la piste la plus sûre. Nous marcherons en ménageant entre nous une bonne distance. Vers une heure de l'après-midi, il règne toujours une plus grande animation. La plupart des habitants regagnent leur maison. Les déportés aussi, en portant avec mille précautions la gamelle de bouillon qu'ils ont été remplir à la cantine. Les gendarmes, de leur côté, se préparent à la relève. Et les mouchards ? Que peuvent-ils bien faire les mouchards à une heure de l'après-midi ? Nous allons le savoir sous peu. En tout cas, nous devons garder notre air le plus naturel et c'est pourquoi je préfère renoncer à mon sac de marin. Je ^{le}laisse dans la cache et viendrai le reprendre au jour de la victoire finale!

Vassilis sort le premier. J'attends dix minutes avant de me mesurer pas dans les siens. A chaque tournant, je crois tomber sur Tsouflis escorté par ses bourreaux. Mais tout se passe bien. Nos contacts nous saluent d'un geste imperceptible de la main,

leur seule façon de nous souhaiter bonne chance. Quand nous avons atteint le petit port du rendez-vous, nous restons blottis dans une anfractuosité de la côte. A deux heures et demie, comme prévu on entend le teuf-teuf du caïque. La mer est si calme que j'ai l'impression que toute l'île l'entend aussi. En surplomb de nous une colonne de déportés avance en silence, avec des sacs de vivres, sur un chemin muletier. Le capitaine les a vus et il a préféré amorcer un grand virage comme s'il regagnait le large. Il disparaît derrière le promontoire, reparait cinquante mètres plus loin. Il coupe le moteur et vient se glisser doucement au bord d'un rocher où nous l'attendons déjà après un bref parcours du combattant. Le vieux capitaine est penché à la barre: "Ne vous en faites pas pour l'équipage, ce sont tous mes fils!" Les "tous" se réduisent en fait à deux gaillards d'une vingtaine d'années. Ils nous jaugent d'un coup d'oeil furtif, l'air de dire "C'est donc eux?" Je ne peux dissimuler un léger sourire de soulagement. Mais je suis vite arraché à mes douces pensées. Il nous faut descendre dans la cale. On y a aménagé une cache à double fond dans la partie de la coque située au-dessus de la quille. Elle ne doit pas dépasser les trente centimètres de hauteur. C'est dire si l'on y tient difficilement. On a l'impression d'être dans un coffre. Ou dans un cercueil? Heureusement, ils ont percé quelques trous qui laissent passer l'air, filtré par les trois piles de cageots qui servent à masquer la planque. Vassil est serré contre moi. S'il n'était pas là, je crois que je serais monté prendre l'air sur le pont, au risque de tout compromettre.

Sitôt que le moteur démarre, le bruit de l'eau le long de la coque en bois suit "la gamme chromatique", comme on dit en musi-

leur seule façon de nous combattre bonne chance. Quand nous ave
atteint le petit port de zembes-vous, nous restons distants dans
une embouchure de la côte. A deux heures et demie, comme pis
on entend le bruit de la mer sur la rive. Le vent est si calme que j'ai
l'impression que toute l'île s'entend aussi. En surplomb de nos
une colonne de débris avance en silence, avec des sacs de
vivres, sur un chemin minier. Les capitaines les a vus et il a
présumé emporter un grand vivrage comme s'il regardait le large.
Il disparaît derrière le promontoire, regardant d'un œil métré
plus loin. Il coupe le chemin et vient se glisser doucement au
bord d'un rocher où nous l'attendons déjà après un bref passage
du combat. Les deux capitaines est perché à la barre: "Ne
vous en laissez pas pour l'équipage, ce sont tous mes frères" et
"vous" se réduisent en fait à deux capitaines d'une vingtaine d'
années. Ils nous regardent d'un coup d'œil furtif, l'air de dire
"O'est donc eux?" Je ne peux dissimuler un léger sourire de
satisfaction. Mais je suis vite attaché à mes bonnes pensées. Il
nous faut descendre dans la cale. On y a emmagasiné une couche à
double fond dans la partie de la coque située au-dessus de la
quille. Elle ne doit pas dépasser les quatre centimètres de hau
C'est dire si l'on y tient délicatement. On a l'impression d'
être dans un coffre. On dans un coffre? Heureusement, ils on
percé quelques trous qui laissent passer l'air, filtré par les
trois piles de caçots qui servent à masquer la quille. Versé
est serré contre moi. C'est si étroit que j'ai le crois que je serai
monté prendre l'air sur le pont, au risque de tout compromettre
Si j'ai que le moteur démarre, le bruit de l'eau le long de la
coque en bois est "le genre ornemental", comme on dit en mala

Rinforzanto. Finalement, quand le caïque a atteint sa vitesse croisière, c'est un bruit de flûte. Nous sommes partis par une mer toujours calme. Mais à mesure qu'on gagne le large, les vagues s'enflent et s'accélèrent, on le sent de notre trou. Au dessus de nos têtes, les cageots grincent. Nous ne soufflons mot, plongés dans nos pensées. Songeant à l'éventuel pépin. Le ne tarde guère. Le moteur s'arrête soudain. Le caïque est ball comme une noix, l'indice que des gens montent à bord. Une vedette en patrouille fait une visite d'inspection. D'abord l'équipage Puis le chargement.

A quelques centimètres de nous, juste l'épaisseur du bois, un homme fait des pas lourds, incertains. Il déplace des cageots fouille dans le raisin. Puis on l'entend taper du pied pour contrôler la résonance du fond. Rien de suspect. Il s'éloigne et le moteur redémarre. La mer devient houleuse. L'un des fils avant de refermer l'écouille, nous aide à nous extraire de la cache: "Montez prendre un peu l'air". Le soleil a amorcé sa descente à l'ouest. A l'est, à tribord, la côte turque, toute proche. En face, la pointe sud de l'île de Chio. On est allés s'asseoir auprès du capitaine. Il nous offre une cigarette. Vous ne fumez pas. J'allume la mienne avec un vieux briquet à mèche. Les deux fils ne desserrent pas les dents. Le capitaine déclare: "Si Dieu nous aide, nous serons rendus dans deux heures..." Il paraît inquiet. Devant nous, de sombres nuages s'amoncellent et le soleil couchant leur accroche les couleurs un incendie. "A cette saison, les grains vous tombent dessus sans crier gare... Si on a cette déveine, attention aux dégâts. Vous avez vu comme on est chargés..." - "Qui nous a arrêtés, capitaine ?" - "On s'est fait accoster par un patrouilleur..."

Vous avez vu, ces salauds, ce qu'ils ont fait du raisin...Un beau gâchis...Ils ont peut-être avisé Chio par radio...Dans ce cas...

La houle est pleine, sans une ride. Puis le vent se met à souffler par rafales comme si quelqu'un actionnait une pompe à l'horizon. Zoum...zoum...zoum. De plus en plus fort. La mer rameute ses moutons. Le moteur peine. Et soudain, c'est la giflée! Le vent, la mer, tous les éléments se sont donnés le mot. La giflée énorme. Les derniers reflets du jour se sont éteints, la nuit règne. La lame a failli nous balayer du pont. On s'est retenus à justesse à ce qu'on avait sous la main, la proue s'est dressée dans le ciel avant de piquer du nez dans l'abîme. Par une coïncidence diabolique, les lumières de Chio ont surgi à babord. "Remonte dans la cale, nous exhorte le vieux, on a vite fait de basculer." Nous descendons avec difficulté. Zannos s'assied, se plie en deux, les mains à l'estomac. Moi, je ressorts la tête de l'écouille, je veux voir la suite des opérations. Un fils a pris la barre en faisant signe à son père de nous rejoindre. Le caïque tangue de tous les côtés, comme ivre. Les vagues ont lessivé le pont et nous ont trempés jusqu'à l'os. Evitant de me regarder, le capitaine crie: "On rebrousse chemin, sinon on va couler". Le vieux me sourit, se crispe à la barre. "Ne crains rien, me dit son regard, on va vous mener à bon port." Le vieux, lui, est de plus en plus inquiet. Une vague taillée comme une muraille s'avance et bascule sur nous. Le caïque reste une seconde en suspens comme si il s'interrogeait: "Où aller, sinon au fond ?..." Rassemblant toute son énergie, le vieux bondit au gouvernail, s'y arc-boute des pieds, des genoux, des mains. Il fait opérer au navire une rota-

Vous avez vu, ces sautés, ce du'je ont fait du retard... Un peu
 Échoué... Ils ont peut-être vaité Ohio par radio... Dans ce cas...
 Le houle est pleine, sans une ride. Puis le vent se met à
 souffler par rafales comme si quelqu'un actionnait une pompe à
 horizon. Sours... sours... sours. De plus en plus fort. Le mer remuant
 ses montons. Le moteur peine. Et soudain, c'est la glisse la
 le vent, la mer, tous les éléments se sont donnés le mot. Le gl
 énorme. Les dernières reliefs du jour se sont éteints, la nuit
 régné. La lame a fallit nous balayer du pont. On s'est retenu
 l'attente à ce qu'on avait sous la main, la proue s'est dressée
 dans le ciel avant de piquer du nez dans l'écume. Par une coïnc
 dence diabolique, les lumières de Ohio ont surgi à l'abord. "Hes
 dans la cale, nous exhorté le vieux, on a vite fait de
 passer". Nous descendons avec difficulté. L'annonce s'assied, a
 pije en deux, les mains à l'estomac. Hol, le ressort la tête de
 éouillée, je veux voir la suite des opérations. Un fils a pris
 la barre en laissant éigne à son père de nous rejoindre. Le capit
 tangue de sous les côtes, comme ivre. Les verges ont levé le
 pont et nous ont trempés jusqu'à l'os. Évitant de ne regarder,
 capitaine cria: "On reprendra chemin, sinon on va couler". Le
 me souffit, se dirige à la barre. "Ne craint rien, me dit son
 regard, on va vous mener à bon port". Le vieux, lui, est de plus
 plus inquiet. Une vague saillie comme une nuée s'avance et
 percute sur nous. La calque reste une seconde en sursaut comme
 si s'interrogeait: "Où aller, sinon au fond?...". Ressemblant à
 son équilibre, le vieux bondit au gouvernail, s'y accroche de
 place, des genoux, des mains. Il fait opérer un navire une robe

tion de 180°.

Sitôt que le caïque a inversé sa marche, on dirait que la mer le porte à bout de bras pour le ramener à son point de départ. Les deux garçons évitent mon regard. Je rentre dans la cale pour m'asseoir. Pour la première fois de ma vie, voici que j'ai envie de dégueuler. Comme on se souvient, entre la mer et moi c'est un amour de jeunesse. Jusque là, tout a marché entre nous. Mais une infidélité pareille, non! Me renvoyer dans la gueule du loup! Je ne la comprends plus. Adieu, lumières de Chio, je ne vous aurais vues qu'en songe. Je finis par m'endormir. Je suis réveillé par la bonace. Je sors la tête. Un ciel fourmillant d'étoiles. Une mer d'huile. A babord, Samos. A tribord, on vient juste de contourner le phare d'Ikaria pour mettre le cap à l'ouest. Ce qui veut dire ? Ce qui veut dire, pardi, qu'on va tout droit à Haghios Kirykos, à trois heures de marche d'Evdilos! Vassilis s'éveille à son tour. On monte sur le pont. "On ne pouvait rien faire d'autre, mes enfants", nous lance le capitaine. "Sinon, on coulait. On en a même réchappé de justesse!" - "Et maintenant ?" - "Je vous débarque dans un petit port, à un kilomètre d'Aghios Kirykos. C'est plus sûr pour vous." - "On va retenter le coup ?" - "Pas question!" Ils ont jetons.

Nous mîmes pied à terre en contrebas d'Oxé, ce village perché sur les hauteurs où j'avais passé au début de ma déportation. Une nuit d'encre. On chercha un place pour dormir. On entendait s'éloigner le caïque comme s'il était déjà de l'autre côté du temps. Avait-il seulement existé ? Cette question s'enfonçait dans ma cervelle à la manière d'un tire-bouchon. On se glissa

tion de 180°.

Etait que le caduc a inversé sa marche, on dirait que la mer
 le porte à bout de bras pour le ramener à son point de départ.
 Les deux garçons évitent mon regard. Je rentre dans la case
 pour m'asseoir. Pour la première fois de ma vie, voici que j'
 envie de déguerpir. Comme on ne pouvait, entre la mer et moi
 c'est un amour de jeunesse. Lorsque là, tout a marché entre
 Mais une infidélité pareille, moi je renvoyais dans la grande
 du foupi je ne la comprends plus. Adieu, j'aurais de Clio, je
 ne vous aurais vus qu'en songe. Je l'ins par m'endormir. Je
 suis réveillé par la femme. Je sors la tête. Un ciel foupi
 d'étoiles. Une mer d'huile. A rebord, Samon. A rebord, on
 vient juste de commencer le phare d'Harila pour mettre la
 cap à l'ouest. Ce qui veut dire ? Ce qui veut dire, par là
 on va tout droit à Harila Kiyon, à trois heures de marche
 d'Harila. Vraiment s'éveille à son tour. On monte sur le
 "On ne pouvait rien faire d'autre, mes enfants", nous lance
 capitaine. "Samon, on coule. On en a même réchappé de
 l'autre" - "Et maintenant ?" - "Je vous débarque dans un petit
 port, à un kilomètre d'Harila Kiyon. C'est plus sûr pour
 vous." - "On va rester le coup ?" - "Pas question!" Ils ont
 jetons.

Nous nous plâtons à terre en contrebas d'Orléans, ce village par
 sur les hauteurs où j'avais passé au début de ma déportation.
 Une nuit encore. On cherche un place pour dormir. On entend
 s'éloigner le caduc comme s'il était déjà de l'autre côté de
 temps. Avait-il seulement existé ? Cette question s'élève
 dans sa cervelle à la manière d'un titre-pourpoint. On se glisse

dans un fourré de joncs, chacun se tourna de son côté et s'endormit. Le lendemain, en approchant d'Haghios Kirykos, Vassilis me laissa sur la route pour aller aux nouvelles. Il revint rapidement me chercher et on se rendit à une maison qui servait d'infirmierie au groupe local. Des camarades de l'appareil clandestin nous attendaient au rez-de-chaussée. Une femme nous servit du thé, du pain et un morceau de fromage dur et très salé. "Phivos est en haut", me dit Zannos. "Je pense que nous pouvons le voir." Au premier, le professeur Despotopoulos se tenait à l'entrée de la chambre. "Il va mieux, mais il ne faut pas le fatiguer." Il faisait fonction d'infirmier bénévole et se dévouait corps et âme à sa tâche. Anoyannakis nous salua d'une voix épuisée, à peine audible. échangea quelques mots et on repartit. Sur le seuil, le professeur me dit: "Si tu es le premier à gagner Athènes, dis-le que toutes mes pensées sont formulées dans les lettres que je leur envoie et que ces lettres ont valeur d'actes officiels. Je l'assurai que je n'y manquerais pas, en lui demandant toujours: "Pourquoi serais-je le premier à être à Athènes ?"- "Je n'en sais rien. Peut-être un pressentiment." En redescendant rez-de-chaussée, on trouva le responsable de l'appareil. Il nous remit un sac de victuailles et une gourde d'eau. "Vous passerez par tel et tel endroit. Les fontaines sont faciles à repérer, elles sont toujours entourées d'une abondante végétation. Vous arriverez à Karavostamos. A l'entrée du village, première maison à droite est celle de Délivorias." "Nikos Délivorias ?" demandai-je. "Oui. Il est de Tripolis. Vous y ferez halte en attendant de nouvelles instructions. Salut et bonne chance!"

dans un tour de main, chacun se tourna de son côté et se
 endormit. Le lendemain, en approchant d'Halpion Kiryon,
 Vasilis me laissa sur le route pour aller aux nouvelles. Il
 revint rapidement me chercher et on se rendit à une maison
 servait d'hébergement au groupe local. Des camarades de l'
 appareil clandestin nous attendaient au rez-de-chaussée. Une
 femme nous servit du thé, du pain et un morceau de fromage à
 et très saisi. "Tchou est en haut", me dit Lanna. "Je pense
 que nous pouvons le voir." Au premier, le professeur Despo
 pouva se tenir à l'entrée de la chambre. "Il va mieux,
 mais il ne faut pas le fatiguer." Il faisait fonction de
 instructeur bénévole et se dévouait corps et âme à sa tâche.
 Apoyannakis nous saigna d'une voix épuisée, à peine audible.
 échanges quelques mots et on repartit. Sur le sentier, le prof
 eurt me dit: "Si tu es le premier à gagner Athènes, dis-le
 que toutes mes pensées sont tournées dans les lettres que j'
 leur envoie et que ces lettres ont valeur d'actes officiels.
 Je t'assure que je n'y manquerais pas, en lui demandant son
 loir: "Pourquoi serais-je le premier à être à Athènes?" "Je
 n'en sais rien. Peut-être un présentiment." En redescendant
 rez-de-chaussée, on trouve le responsable de l'appareil. Il
 nous remit un sac de victuailles et une gourde d'eau. "Vous
 passer par tel et tel endroit. Les fontaines sont les lieux à
 repérer, elles sont toujours entourées d'une abondante végétation.
 Vous arriverez à Karavostamos. A l'entrée du village,
 première maison à droite est celle de Delivros." "Nikos
 Delivros?" demandai-je. "Oui. Il est de Tripolis. Vous y
 l'exer halte en attendant de nouvelles instructions. Salut et
 bonne chance!"

A mesure qu'on gravissait la montagne, la mer nous découv son immensité. Et quelle mer ! Etale. Sans une vague. Elle s'était déchaînée la veille exprès pour nous ! On arriva à la première fontaine. On but l'eau glacée, on se mit torse nu e on s'aspergea à pleines mains, mutuellement, en criant tant froid était vif. Cela nous fit grand bien et dissipa la tens nerveuse des deux derniers jours. On cassa la croûte en contemplant au large les îles nues, chatoyantes dans la brun de midi. On se sentait à nouveau heureux. Comme si la vie repartait de zéro sur la planète. "En tout cas, conclut Vass je ne retournerai jamais dans un cercueil !" On reprit notre ascension jusqu'au col. On y découvrait l'autre versant de l file et tout le nord de la mer Egée. A droite, l'Asie Mineure Tout au fond, Chio, bien à sa place, se moquant complètement notre rendez-vous manqué. On rencontra une nouvelle fontaine on se reposa et on aperçut de très haut Karavostamós.

Pas un chat dans le village. La porte de la première mais à droite était grande ouverte. Une vaste pièce donnant sur mer, les murs couverts de livres. On restait debout, ne sach que faire. Nikos entra comme un typhon (il s'agit de cet avocat athénien qu'une cliente, dans un accès de folie, a brûlé vif à son cabinet, voici quatre ans). Sitôt qu'il me vit, il sauta de joie. Au moment de la Libération, il avait été le "maire rouge" de Tripolis. Je lui présentai Zannos. Ou plutôt je me contentai de dire "le camarade Vassilis - le camarade Nikos": ce dernier, orateur renommé, n'avait plus à mettre en marche son moulin à paroles. Fort heureusement, entre ses récits interminables, il n'oublia pas de nous donner manger et de nous faire goûter le petit vin du coin, venu de

droit du tonneau de son ami Un tel. A l'époque, Mikos travaillait - si j'ai bonne mémoire - à un ouvrage d'histoire. En tous cas, il avait à sa disposition tous les auxiliaires et les références indispensables. Comment toute une bibliothèque avec elle échoué là ? "Les autres reçoivent des vêtements. Moi, je demande uniquement des livres." Avant qu'on eût achevé notre repas, notre contact passa nous prendre. Le soir, on se retrouvait allongés sur les tapis de la cache d'Ilios, à Evdilos. Il était désormais question de nous faire évader avec de faux papiers. Nous prendrions le bateau comme tout le monde. Nous n'arrêtons pas de peser le pour et le contre: en gros, nous avons une chance sur cinq de ne pas être reconnus. Fallait-il tenter le coup ?

Sur ces entrefaites, la nouvelle de l'amnistie tomba. Les Américains avaient dorénavant relevé une Grande-Bretagne défilante tandis que l'Armée démocratique, forte de 18.000 hommes, harcelait les troupes nationalistes en Grèce du Nord. Il fallait un gouvernement associant le courant "populiste" et le courant "libéral" de la droite. Le représentant de ce dernier, Thémistoklis Sophoulis devint Premier ministre pour offrir de la Grèce, à l'étranger, une image plus "débonnaire". Le jour de son intronisation, Sophoulis voulut donc le marquer de la pierre blanche de l'amnistie accordée "aux combattants", tout en poursuivant en sous-main la même politique de répression. Nous aurions donc pu partir légalement si nous n'avions pas sur le dos l'affaire Tsouflis et tout ce qu'elle impliquait. La cache d'Ilios fut soudain envahie par tous les camarades qui appartenaient à l'appareil clandestin de l'île et devaient s'évader avec de faux papiers. Le bateau venant de Samos se

pointa dans la rade un beau matin. Sur le quai, les déportés étaient légion. Tous ensemble, ils empoignèrent leurs bagages et se fondirent dans la foule des passagers "légaux". J'avais déniché une casquette. Je la portais rabattue sur mes yeux pour être moins facilement reconnaissable. Et je me courbais pour dissimuler mon trait le plus repérable - ma taille. On sauta dans les barques car le navire avait relâché au large. A l'arrivée à bord, deux gendarmes contrôlaient les papiers. se bornaient à répéter : "Ça va", "Bien", "avancez". Dès que je me fus engagé dans l'escalier, je les vis tout en haut, à l'accès du pont principal. Tsouflis et l'agent de la Sûreté. Vassilis me poussa du coude pour le cas où je n'aurais rien remarqué. Trop tard. Le courant des gens qui venaient derrière nous entraînait malgré nous jusqu'en haut. On se retrouva nez nez avec Tsouflis. Il resta de marbre. On s'éloigna en continu à suivre le courant jusqu'au pont supérieur. On alla s'asseoir le dos contre la cheminée, nous attendant au pire d'un instant à l'autre.

Et puis non. Rien ne se passa. La sirène rugit, le navire appareilla. Nous ne savions même pas si Tsouflis était resté à bord, s'il avait signalé notre présence. Notre arrestation pouvait fort bien avoir été remise à l'arrivée au Pirée, puis de toute façon nous ne risquions pas de nous échapper. On arriva à minuit passé dans le grand port. Inquiets, nous jetions de tous côtés des regards furtifs, prêts à voir surgir nos justiciers. Le débarquement se déroula sans incident. Sur le quai, personne n'attendait les exilés politiques. Hormis mon père, naturellement. "Allez, à bientôt", dis-je à Zannos. Ne

points dans la rade un beau matin. Sur le quai, les déportés
étaient légers. Tous ensemble, ils espéraient leurs bagages
et se fondaient dans la foule des passagers "légers". L'avant
débouché une cassette. Je m'portais l'attente sur mes yeux
pour être moins facilement reconnaissable. Et je me courtais
pour dissimuler mon front le plus réprouvé - ma talle. On
sautait dans les bagages car le navire avait rebâché au large.
A l'arrivée à bord, deux gardiens contrôlaient les passagers.
se bornaient à répéter: "Que va-t-il", "Rien", "Avec vous". Les deux
me fut engagé dans l'escalier, je fus vite tout en haut, à l'
scène du pont principal. Tacilia et l'agent de la sûreté.
Tacilia ne pouvait se passer de courir pour le cas où je n'aurais rien
remarqué. Trop tard. Le courant des gens qui venaient derrière
nous entraînait malgré nous jusqu'en haut. On se retrouvait
mes avec Tacilia. Il resta de marquer. On s'éloigna en continu
à suivre le courant jusqu'au pont supérieur. On alla s'asseoir
de dos contre la cheminée, nous attendant au prix d'un instant
à l'autre.

Et puis non. Rien ne se passa. La soirée vint, le navire
apparemment. Nous ne savions même pas si Tacilia était resté à
bord, s'il avait signalé notre présence. Notre expectation
pouvait fort bien avoir été remise à l'arrivée au Mexique, puis
de toute façon nous ne risquions pas de nous échapper. On arriva
à minuit passé dans le grand port. Indulgent, nous jetions de
tous côtés des regards furtifs, prêts à voir surgir nos
justiciers. Le département se déroula sans incident. Sur le
quai, personne n'attendait les exilés politiques. Hormis mon
père, naturellement. "Allez, à bientôt", dit-il à l'adieu. Et

avons déjà fixé un rendez-vous. Sur le chemin de la maison on rencontra plusieurs patrouilles qui contrôlaient les papiers. Sitôt que mon père exhibait aux policiers sa carte d'identité, ceux-ci ne savaient plus quelle contenance prendre.

Voilà bien des péripéties, pensera peut-être le lecteur et qui n'ont aucun rapport avec la musique et une oeuvre. Mille regrets, mais telle fut pourtant l'école qui m'a formé. L'étude qui m'a enrichi. Du reste, ce sont moins les événements en eux-mêmes qui comptent que le climat moral, intellectuel et affectif qu'ils impliquaient. Je ne prétends pas que je devais fatalement composer la musique qui fut la mienne pour avoir vécu ces événements-là. Je prétends que pour composer cette musique, il me fallait les avoir vécus. Cela ne revient pas au même. Je dirai que c'est tout le contraire, si on va au fond des choses. Cela dépend du cas où l'on se situe. Comme, à l'époque, nous avions tous pris mors aux dents et que nous étions convaincus de pouvoir édifier le communisme dès le lendemain, chacun s'y mettait sa façon.

L'homme se fait, je l'ai déjà dit, par les amis et les lectures qu'il choisit. Le communisme que l'on rêve de bâtir ce sont les amis eux-mêmes qui le définissent. Autrement dit, ce sont les camarades que l'on privilégie, la forme de militantisme à laquelle on se consacre. Et parmi les camarades, on choisit évidemment ceux dont on se sent plus proches. Disons qu'on en connaît une dizaine avec lesquels on partage idées, sentiments, avec lesquels on aime discuter. Eh bien, on se dit

que c'est avec ces dix-là qu'on va bâtir le communisme. Et pas avec ceux dont on se méfie, que l'on rejette ou met à l'écart, les parvenus de l'appareil, les nouveaux maniaques du pouvoir, inquisiteurs de la ligne. Je veux bâtir, moi, le communisme de Pétros Despotidis ou de Vassilis Zannos. Inutile de s'interroger sur la sorte de communisme dont nous rêvions en ce temps-là. Comme nous étions pour la plupart encore des adolescents - guère plus de vingt ans - la Grèce qui allait émerger de nos épreuves aurait fatalement toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Toutes vertus morales que nous avions entr'aperçues en filigrane de nos plus grands poètes, nous en ferions demain la réalité et les lois de la nouvelle société que nous allions bâtir de nos bras puissants. Oui, j'ai bien dit puissants.

On a du mal à imaginer aujourd'hui à quel point un militant traqué, persécuté de ce temps-là se sentait fort. Si je tenais tant à brûler les étapes de ma formation technique en matière de composition musicale, c'était parce que je craignais que l'instauration imminente de cette nouvelle société ne me trouve préparé. L'oeuvre symphonique, tirée de l'esprit même de l'époque, allait, selon moi, constituer l'un des principaux appuis de l'homme nouveau. On peut assurément reconnaître dans cette conviction l'influence exercée par Dimitri Chostakovitch puisque ses symphonies symbolisaient à mes yeux la société soviétique, notre propre avenir. Allongé à côté de Vassilis, dans la cache du caïque, écoutant l'air de flûte que jouaient les eaux en glissant le long de la quille, je songeais sans cesse à cette Grèce et cette musique nouvelles. C'est alors que je découvris mentalement bon nombre des thèmes de la "Symphonie en trois

parties" que j'avais commencé à composer à Ikaria et que je comptais poursuivre chez moi, à Néa Smyrni. Je vais faire un aveu monstrueux: ce climat d'insécurité, mais en même temps de foi obstinée en la victoire finale, était déjà devenu le cadre qui était indispensable pour élaborer, en pensée, la musique de ce temps. La meilleure preuve en sont les partitions achevées et les innombrables oeuvres que j'ai projetées pendant cette période. La conviction que, d'un moment à l'autre, nous allions commencer à instaurer une société libérée - ou en voie de l'être - m'incitait à rechercher l'expression la plus adéquate et la plus digne de cet avènement: oui, c'était bien dans mon esprit la musique symphonique.

La société communiste allait émerger - au plus tard! - vers 1950. Je lui destinais par avance mes "Thèmes et Cycles" ainsi que les oeuvres que j'allais composer de 1947 à 1950 et que je récapitulerai à la fin de ce récit. A un niveau plus personnel, et si je me réfère au problème du déchirement que je vivais, celui-ci était désormais bien fixé. Il n'y avait plus en moi simplement une personne. Il y en avait deux, condamnées à cohabiter, pour pouvoir ensuite témoigner chacune d'une même et seule solitude.

"Grec - symphoniste - communiste - 1948": ces qualificatifs juxtaposés à la remorque de cette date évoquent un univers aussi absurde que celui de Ionesco. Kazantzakis aimait à reconnaître lui des démons qu'il s'acharnait à dompter. Voilà qui répond assez bien à mon cas. D'un côté, le démon de la musique. De l'autre, celui de la contre-violence qui m'avait conduit à adhérer à l'EAM. A la violence des Allemands s'était - admirablement ! -

parties" que j'avais commencé à composer à Paris et que je
 certains pour arriver chez moi, à New York. Je vais laisser un
 manuscrit; ce n'est d'instabilité, mais en même temps de loi
 opérées en la victoire finale, était déjà devenu le cadre qui
 était indispensable pour élaborer, en pensée, le manuscrit de ce
 temps. La meilleure preuve en sont les partitions écrites et l'
 innumérables œuvres que j'ai projetées pendant cette période.
 La conviction que, d'un moment à l'autre, nous allons commencer
 à instaurer une société libérée - ou en voie de l'être - m'incite
 à rechercher l'expression la plus adéquate et la plus digne de
 cet événement; qui, c'était bien dans mon esprit le manuscrit
 symphonique.

La société communiste était élargie - au plus tard - vers
 1930. Je lui destinais par avance mes "Œuvres et Opéras" ainsi
 que les œuvres que j'allais composer de 1947 à 1950 et que je
 réajusterais à la fin de ce siècle. A un niveau plus personnel,
 et si je me réfère au problème du déchirement que je vivais,
 celui-ci était déterminé par l'II. II n'y avait plus en moi
 simplement une personne. II y en avait deux, condamnées à
 cohabiter, pour pouvoir ensuite féconder chacune d'une même et
 seule cellule.

"Grec - symphonie - communiste - 1948" : ces qualifications
 juxtaposées à la remorque de cette date évoquent un univers sans
 doute que celui de l'Onesco. Karantakia ainsi à reconnaître
 lui des démons qu'il n'aurait à dompter. Voilà qui répond
 assez bien à mon cas. D'un côté, le démon de la musique. De l'
 autre, celui de la contre-violence qui m'avait conduit à adhérer
 l'I.E.M. A la violence des Allemands était adhérentement !

substituée celle du fascisme grec. Je haïssais autant celui que j'avais haï ceux-là. Et cette haine sacrée, irrépressible dominatrice, me conduisait d'une main sûre - comme le fil d'Ariane au fond du Labyrinthe - à vouloir à tout prix rentrer le Minotaure pour le tuer. A l'évidence, je vivais dans un état d'exaltation forcenée. Et pour la seule raison que j'avais décidé ainsi, je jugeais que mon oeuvre symphonique s'incarnait à l'image et ressemblance de Takis, de Nikos et de Lambrini, les deux camarades et la fille avec lesquels j'avais brandi le drapeau le jour de la manifestation sanglante de la Libération. Et si, lors de nos sorties collectives, nous chantions des airs de tango ou des marches de la Résistance, c'était là une autre affaire. Il me fallait encore patienter de nombreuses années pour en arriver à considérer que la chanson était la pierre angulaire pour bâtir une oeuvre symphonique à la fois moderne et vivante et qu'elle devait revêtir en moi une dimension cosmogonique et toute-puissante.

ATHENES 1947 - 48

A la maison, l'atmosphère était pesante. Après les premiers moments joyeux des retrouvailles, je m'aperçus vite qu'une profonde mésentente s'était installée entre les familles. L'oncle Antonis, mon futur beau-père et Yannis Issigonis, tous deux des "libéraux" ou "vénizélistes" déclarés, étaient devenus de farouches anticommunistes. Je crois bien qu'aujourd'hui encore ils n'ont pas guéri de cette fureur. A ceci près qu'avec les derniers héritiers du vénizélisme - les partisans du PASOK au pouvoir - l'anticommunisme a pris des formes plus raffinées. Mais c'est à cette époque que le mal est consommé. Jusque là, à la maison, nous avons toujours fait table commune. Le deux ou troisième soir qui suivit mon retour, je m'installai à l'harmonium. Après avoir joué quelques airs en vogue, j'attaque un chant du maquis. Mon oncle se lève aussitôt : "Ah non! Pas d'hymnes à la gloire des égorgeurs sous ce toit!" Mon père, pour la première fois, roule des yeux furibonds, il est redevenu un Crétois pur sang. Il abat son poing sur la table: "La ferme! Vous allez nous écouter, nous sommes les plus nombreux!" A la suite de cette dispute, chaque famille mangea séparément. On ne se saluait même plus. Pour éviter les rencontres glaciales dans les couloirs et l'escalier - l'espace était ridiculement petit pour tant de locataires - on s'épiait mutuellement derrière les portes pour savoir qui se rendait aux w-c, qui traversait le hall pour sortir, quand la cuisine ou la salle à manger serait libérée.

Chaque matin, le vendeur de journaux jetait dans le jardin le "Rizospastis" pour nous, "Embros" - le quotidien des nationalistes - pour les autres. J'entends un jour l'oncle Antonis lancer de la véranda: "Ne les jette pas ensemble mais séparément. Le vendeur, qui avait des convictions fascistes à un boitème de naissance, ne fut pas long à comprendre et s'éloigna ravi. Mais voici qu'un matin, par étourderie, la tante Stassia descend ramasser les deux journaux pour les monter à son mari. Il n'a croit pas ses yeux. "T'es folle ou quoi ? T'as vu ce que tu amènes ?" Elle se rend compte de l'ampleur de son forfait: "Mon Dieu! Où ai-je la tête!" "Cours vite te désinfecter à la cuisine!" Nous autres, nous assistons à toute la scène. Ils vont tous les deux à la cuisine, il prend le flacon d'alcool et lui asperge les mains: "Frictionne-toi bien, avec ces fout microbes..." Voilà à quelles inepties menait le fanatisme ambiant! Quand mon père et moi quittâmes la maison, ma mère resta seule avec la tante Stassia. Elles consultaient leur journal de la première à la dernière ligne puis elles allaient à la cuisine préparer le manger. Chacune dans son coin, sans s'adresser une seule parole. Mais elles monologuaient à haute voix. "Les bandits ont encore fait sauter un pont. Mais notre armée nationale leur a donné une bonne leçon. Ils ont eu dix tués." L'écho ne tardait pas: "Les partisans gagnent sur tous les fronts. Alors que ces maudits fascistes vont jusqu'à fusiller des enfants innocents!"

Myrto poursuivait ses études. Nous avions repris nos déambulations nocturnes à travers la capitale. Rarement, on s'offrait séance de théâtre ou de cinéma. J'étais tellement électrisé

Chaque matin, le vendeur de journaux jetait dans le jardin
 le "Risque-petit" pour nous, "L'Esprit" - le quotidien des matins
 listés - pour les autres. L'entraide un jour l'oncle Antoine
 l'emmena de la vénerie: "Ne les jette pas ensemble mais sépare-les
 le vendeur, qui avait des convictions associées à un botteux
 de naissance, ne fut pas long à comprendre et s'éloigna ravi.
 Mais voici qu'un matin, par étourderie, le tante Étienne dans
 remmener les deux journaux pour les monter à son mari. Il n'a
 croit pas ses yeux. "T'en sois-tu en fait ? T'en va ce que tu
 amènes ?" Elle se rend compte de l'ampleur de son forfait: "Eh
 Dieu! Oh ai-je le tête!" Cours vite te débarrasser à la
 cuisine! "Nous autres, nous sommes à toute la scène. Ils
 vont tous les deux à la cuisine, il prend le fiasco d'abord
 et lui sapeur les mains: "Prétienne-toi bien, avec ces fous
 mûres...." Voilà à quelle heure les matins le lendemain
 emplit. Quand mon père et moi quittions le maison, ma mère
 resta seule avec le tante Étienne. Elles connaissent leur
 journal de la première à la dernière ligne puis elles allaient
 la cuisine préparer le manger. Chacune dans son coin, sans se
 adresser une seule parole. Mais elles monologuaient à haute
 voix. "Les bandits ont encore fait sauter un pont. Mais notre
 armée nationale leur a donné une bonne leçon. Ils ont eu dix
 tués". L'écho se faisait par: "Les partisans gagnent sur tous
 les fronts. Alors que ces bandits lâches vont jusqu'à l'assaut
 des enfants innocents!"

Même poursuivait ses études. Nous avions repris nos études
 dans l'attente à travers le capitaine. Rares, on s'efforçait
 d'être de théâtre ou de cinéma. L'état tellement électrisé

absorbé dans un autre monde qu'elle s'évertuait en vain à ramener à la réalité. Pourtant, l'accession au pouvoir de Sophoulis avait quelque peu relâché le dispositif policier, si les combats s'intensifiaient dans les montagnes, au nord du pays. Le président Truman venait de proclamer sa fameuse "doctrine" d'intervention. Ce qui signifiait, de la part des Etats-Unis, une relève énergique de la Grande-Bretagne et un aide puissante apportée aux forces gouvernementales. La politique du PC grec avait visé jusque là à rechercher une issue pacifique. Le fiasco était total. Il ne restait qu'une seule perspective réaliste, la poursuite et l'aggravation du conflit armé.

Quel avenir ménageait pareil contexte à deux amoureux ? C'étaient de beaux rêves, quels projets former ? Pour ne pas accroître son tourment, je ne parlais plus à Myrto de mes activités militantes. Mais elle les devinait et en concevait appréhension et tristesse. Nous avions beau faire, nous ne pouvions nous masquer l'abîme qui s'ouvrait devant nous. Le poids de l'ingérence américaine bouleversait le rapport des forces en Grèce. Il devenait insensé de prévoir l'instauration d'une démocratie populaire en 1948. Dans mes discussions, j'étais obligé de réviser mes calculs et de reporter de deux ans la victoire finale, autrement dit de la situer vers 1950. Et encore, pour y parvenir, il nous faudrait risquer le tout pour le tout. Je ne fréquentais plus le Conservatoire car la déportation m'avait fait perdre une année. J'allais quand même à la Chorale d'Athènes, même si la plupart des membres appartenaient au camp d'en face. Nous n'étions plus que deux communistes, moi et Tsakonas - lequel avait composé l'hymne de l'ELAS.

Vassilis Zannos avait pris en charge mon frère dans l'organisation du quartier. Les règles de la vie clandestine m'interdisaient de le revoir, mais elles m'avaient remis en contact avec Pétros, lequel me présenta à Pavlos Papamercouriou. Quel trio! Nous avions à peu près la même taille. Pétros et Pavlos étaient blonds, moi, j'étais au châtain depuis quelque temps. Sous l'Occupation, la milice avait appliqué à Pavlos la "phalanga", cette torture qui consiste à matraquer la plante des pieds. Il en avait gardé une démarche bizarre, une sorte de danse. Nous étions constamment gauchers. Nous aimions plaisanter, savourer chez Patsias, une taverne en sous-sol, le vin résiné du tonneau avec la spécialité maison: les beignets de morue à l'ailloli. Bref, nous étions trois optimistes indéfectibles qui ne divergeaient que sur la date du "Grand Soir".

Quand je nous revois déambuler, insouciant, dans l'Athènes de cette année 47, je songe au sacré feu que nous portions en nous pour jouer ainsi les joyeux lurons au bord du gouffre. A vrai dire, nous ne pressentions guère la suite. Nous l'eût-on montrée noir sur blanc, nous aurions éclaté de rire. Un seul problème nous préoccupait depuis longtemps: fallait-il rejoindre la guérilla? Le Parti venait de trancher en décidant que nous devions assumer nos tâches clandestines à Athènes. Mais que faire quand on est trois escogriffes à s'afficher en public d'une hauteur d'un mètre quatre-vingt dix? Un repère de choix pour la Sécurité. Pour l'heure, la police se tenait coite. Le calme avant la tempête?

Décembre 1947 sonna la constitution d'un "gouvernement de la montagne" dans le nord de la Grèce. Une légalité révolutionnaire dressait face à la légalité établie. Le soir où la nouvelle tomba, la police de Néa Smyrni venait m'arrêter à la maison. Sachant que cette menace continuait à planer, nous avons pris nos

dispositions. Nous dormions tous dans le salon, comme à l'accoutumée. Il était minuit sonné. L'heure des menées sordides. On frappa à la porte. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, je me levai et m'habillai. Mon père alla à la fenêtre pour s'employer à gagner du temps: "Qu'est-ce que c'est ?" - "Police!" - "Que voulez-vous ?" - "Mikis." - "Il n'est pas là." - "Tiens donc, c'est ce qu'on va voir." - "Avez un mandat ?" - "Tu veux qu'on enfonce la porte ?" - "Avez-vous seulement à qui vous parlez ?" Entre-temps, j'avais déjà embrassé maman et mon frère et je donnai une tape aff tueuse dans le dos de papa alors qu'il était en train de lui faire son numéro du "directeur du ministère de l'Intérieur". Je m'engouffrai dans l'escalier, ouvris la fenêtre, sautai dans le jardin d'à côté.

J'avais recommandé à la bonne des voisins, qui avait un frère en déportation, de laisser la porte de la cuisine toujours ouverte. De fait, elle l'était. Je pus ainsi sortir par le portail ~~qui donnait~~ qui donnait sur une autre rue. Je courus à Kallithéa frapper, le plus discrètement possible à la porte de la tante Virginia, la soeur de mon grand-père. Elle m'ouvrit et me vit la paniqua. Elle alla chercher une icône de la Vierge et revint vers moi en faisant son signe de croix. "Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Mikis, je suis une vieille femme. Je t'en supplie, va-t'en avec la bénédiction de la Vierge..." - "Mais ma tante, ils vont me tuer!" - "Non, c'est impossible, mon petit. Sinon, j'allais avoir une attaque au coeur." - "C'est bon, ma tante, donne-moi un cognac car je suis frigorifié, et je repars aussitôt."

Elle m'apporte un verre à liqueur de son plus beau service. Je
 bus à petites lampées. J'ai maigre beaucoup Virginia, tout comme
 maman qui avait toujours en un telis pour elle à cause de sa
 dévotion, de sa grande intégrité et d'une beauté restée sans
 doute malgré son âge avancé. Je vis que sa première fray
 e'était dissipée. Je l'entreprene le plus calmement que je pou
 'ils sont venus m'arrêter à la maison. J'ai réussi à m'échapp
 Ils doivent être en train de fouiller partout. Les pauvres mame
 est dans tous ses états! Tex voit de réproché, Virginia a
 aussi un telis pour maman. Cette pensée la trouble et, de l'i
 stant, elle consent à me laisser passer la nuit chez elle
 Non sans avoir balisé son encensoir dans toute la maison pour
 nous protéger de l'obscureté... Au matin, je lui révéle par
 bonne odeur de pain grillé. Elle me servit un thé chaud où je
 trempais les tranches aromatisées, tandis que de l'autre
 je trempais dans un morceau de fromage. Cette dégustation fut
 guaire à toujours été pour moi le summum de la gastronomie.
 celles échavé, j'embrassai la tante sur les deux joues et son
 Je trois me salut, bien que j'eusse enfilé quatre déglais
 deux matins et deux pull-overs. Je pris le train électrique
 à la station de Kellishde. Ce qui m'aurait pas sans risques.
 La police picait dans chaque wagon des indices qui étaient
 chargés d'étudier les psychologies et de relever le moindre
 détail suspect. J'observai "Empire" et me plongai dans une
 lecture. En montant dans le wagon, je trouvai aussitôt une pi
 mais, on se prêtait moins aux investigations. Je repêchai d'
 bide le monarque. Tous se remémorèrent comme s'ils étaient se
 un même monde. Le grand choc, chez eux, c'était la ligne mont

sans doute parce qu'elle conférait à leur bouche une grande vulgarité. Et puis la grosse bague à l'annulaire de la main droite. Elle se servait de coup de poing américain à l'occasion. Mais c'était avant tout une parure. Le mouchard, il faut le dire, excellait à jouer les don Juan auprès des jeunes serveuses et des femmes de ménage de l'administration. Là, son sens du devoir était tiraillé entre le communiste qu'il ne fallait pas perdre de l'oeil et la gonzesse à reluquer. A la station de Monastiraki, on vit monter un cul.. prodigieux. Moi-même j'étais fasciné. Et voilà comment s'opéra la réconciliation nationale! Mon regard et celui du mouchard se croisaient par-dessus ce cul national pour nous réunir dans une connivence virile. On échangea même un sourire. "Tu as raison, pote, d'apprécier une croupe pareille. Nous sommes parfaitement accord!"

Quand je sortis de la station, place Omonia, le froid était encore plus vif, aiguisé par le vent du nord. Les gens pressaient le pas, tout emmitouflés. On eût dit qu'on les pourchassait. Je m'engageai dans la rue Piréos et fus bientôt devant le Conservatoire. J'avais peur de tomber sur le gardien Nikitas. Je le savais en cheville avec la Sûreté. Heureusement, il n'y avait que Christos. En me voyant, il comprit tout de suite et me fit signe que je pouvais entrer. J'ouvris la porte de la salle 9. Le froid s'y engouffrait par une fenêtre ouverte. "Qu'est-ce qui se passe me demanda Christos qui m'avait suivi. "Ils sont venus m'arrêter cette nuit."-"Et maintenant on replonge dans la clandestinité en s'en remettant à la grâce de Dieu? Où vas-tu loger?"-"La nuit, je peux me débrouiller. Le problème, c'est la journée. Et où me raser? Je vais me faire cueillir rien qu'à cause de ma barbe."-"Bon, décide Christos, tu vas te cloîtrer dans cette

salle et tu n'en sortiras que quand je te le dirai. Si tu veux t débarbouiller, le lavabo est sous l'escalier. Je vais t'apporter du savon et tout le bataclan." Chritsos et son frère, Panayotis, étaient originaires de l'Eubée. A l'époque, presque tous les hommes de leur famille étaient incarcérés, déportés ou combattaient dans l'Armée démocratique.

Tantôt avec Pétrou, tantôt avec Pavlos, nous avions toujours un rendez-vous de fixé. Pour le cas où un des deux ferait faux feu nous avions prévu un dispositif de secours. Un rendez-vous impliquait à l'époque un luxe de précautions. Par exemple, il était prévu qu'à 5 heures précises le premier s'engagerait dans la rue Solomos du côté de la place de la Constitution, tandis que l'autre ferait de même à l'autre bout, du côté de la place Omonia. On aurait eu toute chance de se rejoindre à mi-parcours, à hauteur de la faculté de chimie. Là, le premier obliquerait suivi à distance du second il ferait un tas de détours complexes par les rues adjacentes, ce manège se prolongeant jusqu'à ce qu'on ait le coeur net de ne pas être pas filés. Puis ralentissement. Manoeuvres d'approche. Petite promenade côte à côte assortie d'une conversation. Cinq minutes à tout casser: le temps de se dire juste ce qu'on a à se dire et de repartir chacun de son côté.

J'étais anxieux à propos de mon rendez-vous du soir avec Pétrou. Avait-il été pris dans le coup de filet de la veille ? Certes, j'avais rendez-vous avec Pavlos le lendemain. Mais lui aussi avait pu être appréhendé. La presse ne soufflait mot des arrestations. La formation du gouvernement de la montagne avait sorti la Sûreté de ses gonds. A cinq heures précises, Pétrou était au rendez-vous de Monastiraki. Je le suivis. On déboucha devant un vaste atelier.

où s'activaient une multitude de cordonniers. On le dépassa. Un jeune ouvrier en sortit et nous aborda. Dans les 18-19 ans On parla du travail de propagande et d'organisation aussi bien parmi les cordonniers que parmi tous les autres travailleurs du quartier. Pétrou me présenta sous le nom d'Oreste: "C'est lui qui s'occupe de l'organisation, lui dit-il, c'est donc lui qui te communiquera les directives. Arrangez ensemble vos rendez-vous. Surtout pas dans le coin puisqu'on t'y connaît. Comment tu t'appelles, déjà ?" - "Nikos." - "Eh bien, Nikos, pour nous tu t'appelles Pélopidas." On fixa les rendez-vous, tent avec l'un qu'avec l'autre. Au moment de se quitter, Pétrou me demande: "Tu sais où crecher ?" "Non." - "Pavlos, c'est pas. Achète-toi des journaux. Tu te les glisses dans le dos, ça évite d'attraper un coup de froid. Tu prends la rue Hippocrate, puis la quatrième sur ta gauche. Tu vas voir un immeuble en chantier. Il est encore sûr. Monte au troisième étage. Il y a une remise. Tu pourras y dormir et filer de très bon matin. J'y étais cette nuit. Pour ce soir, j'ai trouvé un gîte. En attendant." Puis, comme s'il avait eu un trou de mémoire, il me redemande: "Au fait, t'as bouffé ? T'as du fric ?" - "Ma mère m'a filé cinquante drachmes." - "A l'heure qu'il est, il n'y a que deux gargotes sûres à Athènes. Tiens, le mieux, c'est d'y aller ensemble. A deux on se fait moins remarquer que si on pique du nez tout seul dans son assiette." J'étais ravi à l'idée de passer la soirée avec Pétrou. A l'époque, sa passion s'appelait Maïakovski. Le temps d'arriver à la taverne il m'avait déjà récité tout "Le nuage en pantalon" et détaillé la version officielle sur les raisons et les conditions de son suicide.

Pétros était un philosophe socratique et péripatéticien. Il éprouvait une étrange répulsion à l'égard du langage écrit. Je possède tout au plus deux ou trois lettres de lui. Mais quelle aisance pour parler! Son discours était plein, lisse, riche, charriant des notions nouvelles, des arguments inédits. Il avait imagination galopante. D'un oeuf il faisait un boeuf, vous laissez pantois. Deux traits étaient saillants chez lui. D'abord, la foi qu'il en avait en autrui. En tout homme, il savait découvrir une qualité et l'incitait alors à la cultiver. Si jamais l'intéressé avait un réel talent, il ne le lâchait plus. Il lui faisait un boniment que l'on se disait à l'entendre: d'une souche il serait capable de tirer un génie de la poésie ou de l'architecture! Ensuite, c'était un visionnaire. Il était tout entier habité par l'image de la nouvelle société, de l'homme nouveau, des rapports originaux qui s'établiraient dans la Grèce à venir, et dans le même temps il avait le don d'adapter cette vision intime à toutes les situations. Comme s'il était en mesure de greffer le visage la réalité, de le métamorphoser par la seule force de son esprit. Il avait été sauvagement torturé au point qu'il était resté aveugle pendant un certain temps. Il comparut devant la cour martiale allongé sur une civière. Quand le président lui demanda ce qu'il avait à dire à propos de l'acte d'accusation, il ne proféra que trois mots: "J'aime la Grèce!" Naturellement, il fut condamné à mort.

C'est à Pétros que je dois d'avoir écrit mon "Journal de résistance"⁽¹⁾. Il en avait jeté l'idée après avoir parcouru certains de mes notes, à Paris en 1970. Il me secoua jusqu'à ce que j'aie mené l'ouvrage à bien, tandis qu'il portait au fur et à mesure

(1) Journal de Résistance, la dette. Editions Flammarion

pages de mon manuscrit à une dactylo puis les entassait dans sa mansarde de l'île Saint-Louis. On alla ensemble chez Flammarion, puis chez lui, pour mettre au point l'édition française. Il s'occupa de la publication du livre en danois, en serbe, en croate Puis en italien. Ce fut l'édition grecque qui brisa notre amitié. Etant donné que la dictature militaire sévissait toujours en Grèce il avait trouvé à Rome deux imprimeurs réfugiés d'Athènes pour faire le travail. Mais comme il était sans cesse par monts et par vaux, la publication tardait. J'avais téléphoné à Rome pour confier à Dimitri Karachalios le soin de coordonner les opérations en attendant son retour. Au bout de quelques semaines, le voici qui débarque à Paris de Scandinavie. Il s'installe dans mon bureau, air tout heureux. "Au fait, lui dis-je, j'ai de bonnes nouvelles - "Lesquelles ?" - "L'édition grecque est en bonne voie grâce aux imprimeurs que tu as choisis. Et j'ai demandé à Karachalios de superviser l'ensemble jusqu'à ce que tu arrives à Rome. Quand passeras-tu ?" Je vois sa figure passer du blême au cramoisi. Je crains qu'il n'ait une attaque. Il se lève, me jette un regard de mépris et s'en va. A partir de ce moment, nos relations deviendront purement protocolaires, glaciales, comme si je lui avais tué sa mère. Pour avoir réagi de la sorte, il devait assurément accorder une importance énorme à son intervention personnelle. Qui sait quel ressort secret j'avais atteint en lui ? Mais j'évoque ici une brouille survenue plus de vingt ans après les faits que ^{je} suis en train de relater.

Nous sommes donc en décembre 1947. Des militants traqués, sans toit, démunis. Et nous mangeons dans la taverne de la rue Athènes. La salle est bourrée. Une clientèle d'ouvriers qui sont groupés

pages de son manuscrit à une dizaine puis j'en entassais dans sa
 manaride de l'île Saint-Joules. On alla ensemble chez Pissarro,
 puis chez lui, pour mettre au point l'édition française. Il n'
 occupa de la publication de livres en danois, en croise
 puis en italien. Ce fut l'édition grecque qui brisa notre amitié
 étant donné que les distateurs ministériels évitaient toujours en Grèce
 il avait trouvé à Rome deux imprimeurs réputés d'Athènes pour
 faire le travail. Mais comme il était sans cesse par monts et par
 vau, la publication tardait. J'étais répondant à Rome pour tout
 à Dimitri Karapoulos je suis de coordonner les opérations en
 attendant son retour. Au bout de quelques semaines, je vois par
 dépêche à Paris de Constantinople. Il m'installe dans mon bureau.
 air tout heureux. "Ah tant, lui dis-je, j'ai de bonnes nouvelles
 - "Les nouvelles ?" - "L'édition grecque est en bonne voie grâce au
 imprimeurs que tu m'as choisis. Et j'ai demandé à Karapoulos de
 superviser l'ensemble jusqu'à ce que tu arrives à Rome. Quand tu
 tu ?" Je vois sa figure passer du blanc au orange. Je crains
 si m'ait une attaque. Il se lève, me jette un regard de mépris et
 s'en va. A partir de ce moment, nos relations devinrent presque
 protocolaires, glacées, comme si je lui avais tué sa mère. Pour
 avoir réglé de la sorte, il devait assurément accorder une impor-
 tante somme à son intervention personnelle. Qui sait quel resou-
 sourci j'avais atteint en lui ? Mais j'évoque ici une profusion
 survenue plus de vingt ans après les faits que j'ai en train de
 retenir.

Nous sommes donc en décembre 1947. Des militants français, sans
 toit, démunis. Et nous marchons dans la neige de la rue Arbat
 la salle est boueuse. Une clientèle d'ouvriers qui sont groupés

entre amis autour de chaque table. Tous ont la quarantaine bien sonnée. Hé oui, la jeunesse, elle, se bat dans l'un ou l'autre camp. Les cimetières se remplissent de corps fauchés dans le printemps de leur vie. Et encore, s'ils ont cette chance, car plupart pourrissent dans les ravins de nos augustes montagnes. Les survivants sont déportés, emprisonnés, condamnés à mort. Combien sont-ils, en ce moment même, à vivre leurs dernières heures ? A chaque aube, les pelotons achèvent la besogne des cours martiales. Dans les journaux, la litanie est quotidienne " Ce matin ont été exécutés les hommes ou femmes communistes et les noms suivent..." Dix à Goudi. Vingt à Salonique. Cinq à Tripolis. Trois à La Canée. Quinze à Ioannina. Un martyrologue sans fin. Combien d'autres sont entre les mains de la Sûreté. Interrogés sans relâche, torturés. Nous savons au moins ce qui nous attend en cas d'arrestation. "Phalanga". Pendoison. "Pénaline". Supplice des ongles, des organes sexuels. Procès, condamnation, exécution. Et nous, nous nous chamaillons avec élégance propos de tel poète, philosophe ou politicien. Comme si de rien était. Nous piquons notre fourchette dans un beignet de morue, sifflons un petit verre avant d'en revenir à nos arguments spécieux. A croire que demain nous avons un cours ou une aimable conférence à donner. A-t-on jamais si bien persiflé la mort ? Celle-ci ne chôme pas pourtant. Elle est là, à l'affût au prentournant, affublée d'un chapeau mou, d'une fine moustache et d'une bague à l'annulaire. Sans compter l'ongle qu'elle se laisse pousser en vieille coquette de la Sûreté.

Nous avons quitté tôt la gargote avant que les rues ne soient vides et favorisent ainsi le repérage. Nous nous sommes séparés

J'étais devenu un as du tramway. Grimper sur le marche-pied, m'agripper aux montants, sauter aux tournants, changer de lignes était un jeu d'enfant qui me permettait de parcourir toute la capitale sans bourse délier. Ce soir-là, j'ai gagné ainsi la rue Hippocratous et j'ai déniché le chantier que Pétros m'avait indiqué. Il tombait une neige fondue et l'immeuble en construction avait un aspect inquiétant avec son squelette de piliers nus. J'ai trouvé la remise au troisième étage. La porte était ouverte. Le sol était envahi de sacs de ciment et de plâtre, d'habits en tas. Des habits de maçon souillés mais qui étaient les bienvenus car j'avais oublié d'acheter des journaux. J'ai fait mon trou et me suis couvert de ces hardes. Avant d'être pris par le sommeil, j'ai songé à Myrto. Ma mère, je m'efforçais depuis longtemps de l'écarte de mes pensées tant j'avais conscience et remords d'être devenu pour elle un tourment de tous les instants.

A cinq heures, le premier tram descendait la rue Hippocratous à un train d'enfer. A l'entour, toutes les maisons tremblaient sur leurs fondations. Je me réveillai en sursaut comme si la fin du monde était arrivée. Le temps de me resituer de la durée et l'espace, j'ouvris la porte et m'éclipsai dans la nuit noire sans rencontrer quiconque. L'heure idéale pour les clandestins. Au Conservatoire, Christos était le seul à être debout. Il m'avait préparé une serviette propre. Je fis ma toilette, me rasai et rejoignit la salle 9 pour une nouvelle journée de réclusion.

Un matin, j'avais rendez-vous avec Pavlos. Il faillit bien nous être fatal. On se vit dans une rue déserte, près de la

gare de Larissa. Lors de ces entrevues, nous parlions sans jamais trahir le moindre sentiment comme le plaisir que nous avions à nous revoir. Deux vrais maquignons qui avaient à conclure une affaire. On fixa la date et l'heure de nos prochains rendez-vous. Après l'avoir quitté, je pris directement le chemin du Conservatoire pour retrouver ma salle 9. Comme j'avais commencé à orchestrer ma "Symphonie en trois parties", j'avais hâte de me replonger dans la partition. Sur le seuil, je ne vis que Phani, une centenaire qui était le spectre de l'honorable institution. Pas trace de mon Christos. A midi, il avait l'habitude de m'apporter un petit pain et un bout de fromage pour tromper ma faim. Mais quand je ne le voyais toujours pas le soir, à l'heure où il venait me faire sortir, je m'inquiétais et descendis dans la cour. Il y avait de la lumière aux fenêtres de son logis. "Christos!" criai-je. Il déboucha en catastrophe sur le perron en faisant son signe de croix. "Seigneur Jésus, s'exclama-t-il, c'est bien toi?" "Oui, pourquoi?" Il dévala les marches et vint me toucher pour s'assurer que c'était vraiment moi, en chair et en os. Et il m'expliqua: "Une femme qui enseigne ici est venue dans la salle des professeurs et leur a dit: "Je viens d'assister par hasard à l'arrestation de ce malheureux Mikis!" Comment cela? s'étonnèrent les autres. "Je l'ai vu passer de ma fenêtre en compagnie de quelqu'un. Sitôt qu'ils ont pris le premier tournant, des dizaines de flics ont rappliqué. Ils les ont pris en chasse comme des loups enrégés. Mikis n'a pas eu de chance. Alors? je ne comprends rien..."-"Il n'y a rien à comprendre. Nous n'avons rien remarqué. Il est probable que quelqu'un a téléphoné à la Sûreté pour signaler notre présence. Nous avons eu une vue de cocul..."

Je décidai d'aller à la Chorale d'Athènes. Là-bas, personne n'avait vu le visage que j'étais recherché. Et en plus de Bach et de sa "Passion", j'avais le réconfort d'un bon poêle à bois. Prendre part aux répétitions était un moyen de se réchauffer un moment. C'était un vendredi. Je me demandais avec angoisse où j'allais passer la nuit. Le week-end était le plus mauvais passage de la semaine. Comme les rues perdaient leur animation, nous ne pouvions plus nous fondre dans la foule. A la sortie de la répétition, un certain Alkis m'aborda. Jeune, maigre, les traits nobles rehaussés d'un début de calvitie, il était typographe de son état. Il avait toujours un imperceptible sourire aux lèvres. "Où vas-tu ?" s'enquit-il. Nous étions rue Bénaki. Je ne répondis pas. "Tu sais qu'on se connaît camarade ?" Non, je n'avais aucun souvenir. "C'est Tsakonias qui t'a présenté". Je feignis une réminiscence aussi soudaine qu'un enthousiaste: "Ah mais oui, voyons!" Histoire de ne pas le vexer. Nous nous dirigeons vers la rue Acadimias. "Si tu n'y vois pas d'objections, je t'invite chez moi. Je suis un jeune marié et un papa. Nous habitons sur le Lycabette." Je pesais dans ma tête le pour et le contre, aiguillais ma méfiance, mais j'avais beau faire je n'arrivais pas à le trouver suspect. Et puis, comme sur un écran, je revis brusquement la scène où Tsakonias me l'avait effectivement présenté. La glace était rompue. Quand j'arrivai chez eux, je m'aperçus que mon couvert était déjà mis. Le jeune couple, au courant de ma détresse, avait résolu de me dépanner malgré les énormes risques qu'il prenait, surtout avec un nouveau-né. Je passai chez eux une soirée douillette, seulement gâtée par la brusquerie d'une patrouille de police dans la rue, je dormis à poings fermés. Au matin, quand je les quittai, Alkis me dit: "La maison

t'est ouverte au moins une fois par semaine. Ne crains pas de nous déranger. Il faut bien que nous apportions notre contribution, même modeste, à la cause commune. Surtout quand les autres se font tuer."

En sortant de chez eux, ce samedi matin, je songeais donc que je m'étais assuré un gîte pour chaque vendredi à venir. Restaient les six autres jours de la semaine. Le Conservatoire était fermé le week-end et Christos m'avait déconseillé de m'y réfugier quand l'édifice, déserté, attirait plus facilement l'attention. Nos rendez-vous clandestins ne reprenaient que le lundi. Que faire? Il me restait trente drachmes en poche. Je résolus d'oublier momentanément ces soucis en profitant d'un temps magnifique. Je pris le train, descendis au Pirée, flânai sur les quais, poussai jusqu'au Nouveau Phalère où je m'offris une petite friture. Quand je retournai à Athènes avec le train ces quelques moments de détente m'avaient apporté une inspiration. Il était trois heures de l'après-midi. L'heure rituelle où Manos Hadjidakis se réveillait et prenait son petit déjeuner. Je frappai à la porte de son logement de Pangrati. Sa mère m'ouvrit pour rendre l'oracle confirmatif: "Mikis! La bonne surprise! Manos vient justement de se réveiller. Il prend son café. Tu en boiras bien une tasse?" "Ce n'est pas de refus. L'entrée était lilliputienne. A gauche, le piano. Au fond, la petite chambre où le futur auteur des "Enfants du Pirée" avait tout juste à caser son lit. C'est dans ce nid qu'il écrira plusieurs des chefs d'oeuvre de la musique néo-hellénique: "Karaghiozis", "Coquillage". "Six petites peintures populaires", "Les Oiseaux", etc. Et ses innombrables musiques de film. Mar-

l'ont ouverte au moins une fois par semaine. Ne craint pas de nous déranger. Il faut bien que nous apportions notre contribution, même modeste, à la cause commune. Surtout quand les autres le font aussi."

En sortant de chez eux, ce samedi matin, je songeais donc que je m'étais assuré un gîte pour chaque vendredi à venir. Restaient les six autres jours de la semaine. Le Conservatoire était fermé le week-end et Grixton m'avait déconseillé de m'y rendre quand l'édition, décastrée, attirait plus facilement l'attention. Nos rendez-vous clandestins ne reprenaient que le lundi. Que faire? Il me restait trente drachmes en poche. Je résolus d'oublier momentanément ces soucis en profitant d'un temps magnifique. Je pris le train, descendis au Pirée, puis sur les quais, pourrai jusqu'au Nouveau Théâtre où je m'assis une petite tribune. Quand je retournai à Athènes avec le train ces quelques moments de détente m'avaient apporté une insouciance. Il était trois heures de l'après-midi. L'heure rituelle où Manos Hadjidakis se réveillait et prenait son petit déjeuner. Je frappai à la porte de son logement de l'angle. Sa mère m'ouvrit pour rendre l'oreille confirmant: "Mikis! La bonne surprise! Manos vient justement de se réveiller. Il prend son café. Tu es bolivar, bien une tasse?" Ce n'est pas de rien. L'entrée était illégitime. A gauche, le piano. Au fond, la petite chambre où le futur auteur des "Enlignes du Pirée" avait tout juste à poser son lit. C'est dans ce nid qu'il écrivait plusieurs des chefs d'œuvre de la musique néo-hellénique: "Katharionis", "Codyllage", "Six petites peintures populaires", "Les Claqueux", etc. Et ses innombrables maquettes de film. Mar

travaillait d'arrache-pied car il devait assurer la subsistance de sa mère et de sa soeur. Cette dernière était tuberculeuse. Les médicaments coûtaient une fortune à une époque où l'Etat-Prévoyance et la sécurité sociale restaient en Grèce des fictifs. La société, c'était la loi de la jungle. On vous disait: "Vous avez du talent ? Parfait. Essayez d'abord de survivre. Peu importent les moyens. Si vous y arrivez, bravo! Sinon, vous êtes d'autant plus responsable que vous êtes doué." Telle était à peu près la dialectique vaseuse d'une société grecque complexée. Une société qui adore la richesse et déteste le riche. Qui déteste celui qui réussit mais s'évertue furieusement au succès. Comme on le verra plus loin dans ce récit, nous sommes quelques-uns à ne rien devoir à cette société névrosée. Personne ne nous a aidés, en dehors des humbles, des obscurs et des exclus de notre espèce. Certes, dans mon cas, la loi de la jungle c'était d'abord celle de la Sécurité et de sa répression impitoyable. Mais le spectre de la faim et de la nécessité n'est pas, quoiqu'on dise, le meilleur aiguillon de la création. Et puis, quand une société favorise l'émergence de ses artistes et de ses intellectuels, elle a ^(le) droit de réclamer un certain respect des règles du jeu. Mais auprès de nous, de quoi la société grecque aurait-elle pu se prévaloir? Hadjidakis aime répéter que nous n'avons l'un et l'autre en commun que la désinence - AKIS de notre non-crétois. Il oublie le plus important: à savoir qu'à l'âge de nos vingt ans nous devions faire les commissions de celui qui régnait alors en maître sur la musique officielle. Parfaitement. Uniquement parce qu'il nous jalousait et tenait à nous "humilier". Une vie durant, la société complexée nous a réservé ce genre de traitement. C'est donc sans le secours de quiconque que nous

avons rompu avec la tradition ancestrale qui voulait que le talent soit châtié. Mais nous n'en sommes pas là. En ce moment Manos m'accueille à bras ouverts et d'autres priorités commandent. "Je suis recherché. Je ne sais plus où me raccrocher...Mais laissez cela. Je suis venu pour écouter de la musique..." On resta chez lui jusqu'à une heure avancée du soir. A l'époque, Manos jouait constamment du piano. Il adorait ça. Il adorait improviser. A mesure que je m'orientais vers la musique symphonique, je comprenais que nos chemins divergeaient. Ce qui n'empêchait pas une estime et un intérêt mutuels. Manos était alors devenu la coqueluche du Tout-Athènes, autrement dit de Kolonaki, le quartier chic situé au pied du Lycabette et dont la grande bourgeoisie fait depuis des lustres sa chasse gardée.

Or Kolonaki était rongé par le remords. Mais oui! Il voyait le "bon peuple" qui s'étripait pour la défense ou l'abolition de ses privilèges. Pour oublier, la "bonne société" se rebattait les orgies et le grand art. Elle s'efforçait de combattre ses angoisses. Toutes ^{les} filles de la Haute jouaient les secouristes des marraines du soldat dans les hôpitaux militaires. Voilà ce qui s'appelait la collaboration des classes! Sauf que l'une offrait sa vie et l'autre de petits bisous charitables. Pendant ce temps, les concierges des beaux quartiers assuraient l'écoulement du hasch aux étages et ne dédaignaient pas de transformer leur loge en boudoir pour sauterelles de luxe. A ce côté pile répondait le côté face: l'Art avec un grand A. Comme elle ne couvrait aucun dans son sein, la bourgeoisie, quand elle découvrait un talent, s'en entichait au point de le diviniser. Manos, qui ne se faisait plus d'illusions sur l'avenir de l'EAM, s'était

entre-temps imposé comme le compositeur n°1 de musique de scène. Une première au "Théâtre d'Art" de Koun, avec Elli Lambetti et Mélina Mercouri à l'affiche, représentait le nec plus ultra de l'époque. Notre vie nationale se jouait donc à trois niveaux. Au premier, les combats de la guerre civile. Au second, la misère, la peur et la clandestinité des grands centres urbains. Au troisième, le Kolonaki mondain qui monopolisait les divertissements et la vie intellectuelle. Entre les deux premiers et le troisième, un espace intersidéral. Quelque soir de la semaine venir où le Tout-Athènes se bousculerait dans un salon pour écouter Manos, je dormirais dans ma remise de la rue Hippocrate et des milliers d'autres connaîtraient des conditions bien pires. Les privilégiés fondaient sur les jeunes talents. Mais rapaces distingués, chassant dans un vertige de robes du soir et de parfums de marque. Un talent, c'était manifestement une occasion de rédemption au milieu de leur vie coupable. Car c'étaient eux qui soutenaient l'armée régulière et le gouvernement. Ils savaient que le sang répandu à flots l'était pour leur compte et qu'il faisait fructifier leurs intérêts.

Il était onze heures du soir quand on sortit, Manos et moi prit le tram jusqu'à la place de la Constitution pour poursuivre à pied, jusqu'à Kolonaki justement. Une vaste demeure patricienne au portail sculpté. La bonne nous ouvrit. Manos était un familier des lieux. Quand on entra dans la chambre, je fus saisi par la beauté et la chaleur du désordre qui y régnait. Un adolescent blond nous salua avec empressement. Nikos Koundouros n'était évidemment pas encore le metteur en scène de "L'Ogre d'Athènes" et le chef de file du cinéma grec des années 50. Il était seulement peintre à cette époque. Manos me présenta brièvement puis

entre-temps imposé comme le commissaire n°1 de musique de nuit
 Une première au "Théâtre d'Art" de Koma, avec Eili Lombardi et
 Hélène Mercoury à l'affiche, représentait le nec plus ultra de
 l'époque. Notre vie nationale se jouait donc à trois niveaux.
 Premier, les combats de la guerre civile. Au second, la mise
 en peur et la clandestinité des grands centres urbains. Au
 troisième, le kolossal mondial qui monopolisait les divers
 moments et la vie intellectuelle. Entre les deux premiers et le
 troisième, un espace intermédiaire. Quelques soir de la semaine
 venaient où le tout-Africain se consacrait dans un salon pour
 écouter Kama. Je dormais dans ma remise de la rue Hippocrate
 lors et des milliers d'autres connaissaient des conditions de
 vie. Les privilèges tombaient sur les jeunes talents. Mais
 espaces distancés, passant dans un vertige de robes de nuit
 de parfums de marquis. Un talent, c'était maintenant une
 de rédemption au milieu de leur vie coupable. Car c'était
 qui soulevaient l'avis régulier et le gouvernement. Ils
 avaient que le sang répandu à l'été l'était pour leur compte
 qu'il laissait froisser leurs intérêts.

Il était onze heures du soir quand on écrit, Kama et moi
 pris le train jusqu'à la place de la Constitution pour rentrer
 à plebs jusqu'à Koma. Justement. Une vaste demeure patricienne
 on portait sculpté. La dame nous ouvrit. Kama était un tant
 des lieux. Quand on entra dans la chambre, je fus saisi par
 la beauté et le chaos du décor qui y régnait. Un adoles-
 diond nous sauta avec empressement. Nika Koma nous n'était
 évidemment pas encore le maître en scène de l'Opéra d'Afrique
 et le chef de file du cinéma grec des années 50. Il était en
 main patrice à cette époque. Kama ne présente tristement pas

s'étant assuré que nous étions bien seuls, il ajouta en gardant un oeil vers la porte: "Mikis est un clandestin. Il aurait bien que tu l'héberges jusqu'à demain matin. S'il le faut, je resterai moi aussi pour que ta mère ne puisse être suspectée il arrivait un pépin." Nikos avait deux frères. L'un, Roussos faisait son service au camp de Makronissos où l'on "rééduquait les sympathisants de gauche. L'autre, Yorghos, était membre de l'organisation "X", autrement dit un activiste d'extrême-droite. "Bien sûr, tu restes là, répondit aussitôt Nikos avec cordialité, il y a toute la place. Le seul problème (il me prenait le bras en me regardant dans les yeux), c'est de ne pas tomber sur mon frère Yorghos dans le couloir. Il serait capable de te tuer. Il fait irruption dans la maison avec sa clique de nervis. Le seul endroit qui leur soit interdit, c'est cette chambre. Ici c'est le territoire de la Grèce Libre. Dans la cuisine, le matin, autour de notre mère, nous concluons un armistice." A minuit, je vis arriver la nouvelle intelligentsia athénienne des artistes pour la plupart. Ils se donnaient rendez-vous chez Nikos pour y discuter avec animation des figures marquantes et des tendances de l'art contemporain, et presque pas de la situation politique. Epuisé comme je l'étais, je m'endormis vite au ronron des propos. Le matin, je courus au cabinet de toilette pour ne pas faire de désagréables rencontres. Puis je descendis à la cuisine. A la grande table, la mère de Nikos telle une reine surgie de la poésie crétoise, dirigeait les opérations du petit déjeuner. La porte s'ouvrit. Yorghos, le nervi, fit son entrée, me regarda sans m'adresser de salut. Je devais avoir gravée sur mon front l'inscription "communiste". C'est ainsi que, pendant quelque temps, j'ai eu la chance de

refuge que je retrouvais le soir, dans les mêmes conditions, et qui s'agrémentait de palabres enjouées:

Le lundi, après ces deux premières nuits passées chez Nikos, je revis mon père à la Chorale d'Athènes. Il m'attendait dans le hall. Ce fut une grande joie pour moi. On se fixa rendez-vous le lendemain, à deux heures, après son travail. Nous irions déjeuner avec Pavlos et Pétros que je devais rencontrer peu après. On retourna à la gargote de la rue Athinas. Nous regardions avec boulimie les marmites exposées à l'entrée avec les différents mets. Mon père s'en aperçut et intervint avant que nous eussions commandé. "Aujourd'hui, on fait un repas royal. Chef, apportez-moi quatre portions de rate farcie!" Une dépense somptuaire à nos yeux. "Vin ? Pain ? Frites? C'est parti!" Pendant que nous mangions, mon père avait qu'une obsession: Apprendre quelles étaient nos intentions. Nos projets. Comment nous envisagions notre proche avenir au moins. "Vous militez activement? Vous risquez beaucoup ?" Au lieu de questions qu'il n'osait pas nous poser. Mais il voyait l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de nos têtes et son regard trahissait son désarroi. Comme j'aurais voulu l'étreindre, là, au beau milieu du restaurant, et lui dire: "Allons, détends-toi. Inutile de se ronger les sangs désormais. La guerre civile n'était qu'un cauchemar. Tout cela est fini. Nous allons rentrer et fêter ça à la maison!..." Pavlos et Pétros se prirent d'affection pour mon père. Jusqu'à notre arrestation, ce repas devint un rituel hebdomadaire, on se retrouvait dans les tavernes en sous-sol de la rue Athinas où l'assiduité d'une clientèle provinciale nous mettait à l'épreuve d'une mauvaise surprise. Et toujours atablés devant une rate farcie. Par l'intermédiaire de mon père, je pus aussi

refuge que je retrouvais le soir, dans les mêmes conditions, et qui s'exprimait de paroles enjouées.

Le lundi, après ces deux premières nuits passées chez Nicolas, je revins mon père à la Ghazale d'Althènes. Il m'attendait dans la hall. Ce fut une grande joie pour moi. On se fita tendre-vous

Je l'embrassai, à deux heures, après mon travail. Nous tirons déjeuner avec Fylos et Pétron que je devais remonter peu après. On retourna à la gargote de la rue Athènes. Nous regardions avec

bon plaisir les samitres exposées à l'entrée avec les dillettants. Mon père m'en aperçut et intervint avant que nous eussions commandé. "Aujourd'hui, on fait un repas royal. Chef, apportez-nous quatre portions de rafe lachole!" Une dégoûte comprit à nos

"Vraiment? Fylos? Pétron? Pendant que nous mangions, j'avais pu m'occuper. Apprenez-moi quelques-unes de nos intentions. Nos projets. Comment nous envisageons notre proche avenir en matière. Vous m'avez dit quelque chose de la question qu'il m'aurait posée. Mais il voyait l'air

de Démocrite suspendue au-dessus de nos têtes et son regard traînait son dégoût. Comme j'aurais voulu l'embrasser, il se pencha vers moi et dit: "Althènes, débarrasse-toi de ta rafe lachole. Ne te gêne pas de manger les raves dégoûtées. La guerre civile n'est qu'un commencement. Tout cela est fini. Nous allons rester ce à la maison!..." Fylos et Pétron se prirent à aller

pour mon père. Jusqu'à notre arrestation, ce repas devant un tel hebdomadaire, on se retrouvait dans les tavernes en sous-sol de

la rue Athènes où l'assiduité d'une clientèle provinciale nous met à l'abri d'une mauvaise surprise. Et toujours attablés devant une rafe lachole. Par l'intermédiaire de mon père, je pus aussi

reprandre contact avec Myrto. Pour me ravitailler, elle ne pou
prendre chez elle, en cachette, que des biscuits. Elle les end
sait d'une pâte au chocolat. J'avais baptisé cette spécialité
"les myrtiettes". Elles me permettaient d'apaiser ma faim car
je partageais avec Pétros et Pavlos l'argent de poche que me
remettait mon père et je n'avais pas de quoi me payer un repas
chaque jour. Quand Myrto me rejoignait, nous devions choisir e
précautions nos lieux d'errance. Les cinémas étaient à éviter,
ils étaient truffés d'indicateurs. La même chose pour les café
du Nouveau et du Vieux Phalère. Il ne nous restait que les
petits troquets intimes fréquentés par les amoureux et que la
Sûreté négligeait. On prenait une cuillerée de fruit confit
plongée dans un verre d'eau. On se regardait dans les yeux. On
mêlait nos doigts. On restait silencieux. Toute discussion
sérieuse débouchait vite sur une impasse. Pas la moindre per
tive ne s'ouvrait devant nous. A mesure que l'horizon politi
s'assombrissait, nos dernières chances de vie commune s'évano
saient. Nous n'avions aucun avenir et nous en étions à chaque
plus conscients. J'étais un condamné à mort virtuel. Les poss
lités de rejoindre la guérilla du nord s'amenuisaient. Je ne
en parlais pas. Athènes était devenue une vaste chausse-trapp
nos futurs bourreaux guettaient avec délices. On en arrivait à
souhaiter une belle mort, une mort franche par balle. Sinon m
à la rechercher. Il nous suffisait d'apercevoir, à bonne dist
ce, le sinistre immeuble de la Sûreté et il nous venait l'env
de vomir. C'était la destination promise. Nous avions beau,
Myrto et moi, être attablés, face au golfe Saronique, dans le
charmant petit port de Castella, nous savions que ce n'était

un sursis accordé par la Sûreté.

Comme nous étions plus ou moins en panne de planques, on décida - Pavlos, Pétros et moi - de passer la veillée de Noël 1947 sur notre chantier. Pétros amena trois parts de halva. On laissa la porte de la remise ouverte pour laisser entrer la lumière blême d'un réverbère. Les yeux s'habituent vite à la pénombre, on se voyait fort bien. Et en bons communistes qui se respectent, on entama une analyse approfondie de la situation. Réveillon critique. Le "gouvernement de la montagne" qui venait d'être formé annonçait purement et simplement la sortie du tunnel. Car enfin, pourquoi le Parti aura-t-il pris une telle décision s'il ne s'était assuré par avance la reconnaissance officielle des pays socialistes voisins, Albanie, Yougoslavie, Bulgarie ? Et de l'Union Soviétique en tout premier. Grèce allait être coupée en deux. Il fallait trouver une capitale pour notre territoire libéré. Kozani ? Karditsa ? Et pourquoi pas Salonique ? Nous allions bénéficier d'une aide militaire et économique, recevoir des chars, des avions, que sais-je encore. Conclusion pour les amis ? Eh bien tout simplement que l'année qui arrive sera celle de la victoire ! Certes, en ce qui nous concerne, la situation sera dure. La terreur va se déchaîner. Mais avec les nouveaux moyens à notre disposition, nous allons rapidement mettre sur pied l'armée démocratique d'Athènes et libérer les quartiers comme sous Occupation. Jusqu'au rush final. Satisfaits de notre examen, on avala notre part de halva, on se lécha les doigts de plaisir et on les essuya sur des briques. On se souhaita une bonne nuit et, après avoir bien coincé la porte, on s'endormit du sommeil du juste. Voilà pour Noël. Pour le Nouvel An, Pavlos me suggéra un réveillon plus attractif. Il s'était mis d'accord avec des commerçants qui possédaient un entrepôt de chaussures en sous-sol, rue Aiolou. Nous

un avais accordé par la Grèce.

Comme nous étions plus ou moins en panne de pièces, on décida - Pavlos, Yézos et moi - de passer la veille de Noël 1947 sur notre chantier. Yézos amena trois parts de pain. On laissa la porte de la remise ouverte pour laisser entrer la lumière divine à la réverbère. Les yeux s'habituent vite à la pénombre, on se voyait fort bien. Et en deux commentaires qui se respectent, on entreprit une analyse approfondie de la situation. Révolution ouïe. Le "gouvernement de la montagne" qui venait d'être formé annonçait purement et simplement la sortie du tunnel. Or enfin, pourquoi la Parti sans les prix une telle décalage s'il ne s'était assuré par avance la reconnaissance officielle des pays socialistes voisins, Albanie, Yougoslavie, Bulgarie et de l'Union Soviétique en tout premier. Grâce allait être coupée en deux. Il fallait trouver une capitale pour notre territoire libéré. Kozani ? Karditsa ? Et pourquoi pas Salonique ? Nous aimons débattre d'une aide militaire et économique, recevoir des chars, des avions, que sais-je encore. Connaissant les prix ? Et bien tout simplement que l'année qui arrive sera de la victoire Grèce, on se fut nous concerne, la situation sera dure. Le terrain va se déchaîner. Mais avec les nouveaux moyens à notre disposition, nous allons rapidement mettre sur pied l'armée démocratique d'Athènes et libérer les districts comme nous l'occupons. Jusqu'au grand final. C'est-à-dire de notre examen, on avait notre part de pain, on se félicita les doigts de plaisir et on les envoya sur des pièces. On se souvint une bonne nuit et, qui avait bien coté la porte, on s'endormit du sommeil du juste. Vo pour Noël. Pour le Nouvel An, Pavlos me suggéra un réveil plus attractif. Il s'était mis d'accord avec des commerçants qui possèdent un entrepôt de charbon en sous-sol, rue Aléon. Nous

pourrions en disposer le 31 décembre au soir, sitôt la fermeture. Quand on y débarqua pour notre réveillon, on vit que les propriétaires avaient laissé un seau pour nos besoins, deux miches de pain et un fromage frais de brebis. Délicate intention. Mais dans l'entrepôt hermétiquement fermé, l'air ne tarda pas à manquer. Ni porte, ni fenêtre. Ni fente même. Puis l'odeur puante du cuir commença à nous prendre à la gorge et à nous retomber sur l'estomac, avec nausées et crampes à la clef. Pav me dit: "Ne nous affolons pas. Il y a assez d'oxygène. Explorez le local, on trouvera bien une ouverture. L'obscurité était totale et gênait nos déplacements. L'accès de l'entrepôt était défendu par un rideau de fer. De la rue, nous parvenions distinctement l'écho des passants, des patrouilles de police. Ou de réveillonneurs ivres qui s'efforçaient misérablement de chasser. Les cartons de chaussures étaient empilés au fond du local. Impossible de les ôter. Le moindre effort nous faisait suer à grosses gouttes, nous étions pris de quintes de toux. Il était insensé de s'entêter. D'autant que l'on commençait à nous entendre de la rue. Une voix interrogea même: "Y a quelqu'un là-dedans?" Les pas s'éloignèrent. On décida que, pour ne plus gaspiller d'oxygène, le mieux était de s'allonger et de ne plus bouger du tout. L'effet dépassa nos espérances. Sans doute avons-nous perdu conscience presque aussitôt puisque ce n'est que trente-six heures plus tard, le 2 janvier, que les commerçants nous découvrirent gisant dans un état semi-comateux. Quand l'eau fraîche eût inondé le local, qu'on nous eût aspergés d'eau et énergiquement frictionnés, nous reprîmes nos esprits. "Ouf! Les enfants!" s'exclamèrent nos sauveteurs. C'étaient deux frères.

pourrions en disposer le 31 décembre au soir, ainsi la dernière
 Quand on y réfléchit pour notre réveil, on vit que les propos
 faites avaient laissé un sens pour nos besoins, deux milles de
 pain et un fromage frais de qualité. Dernière intention. Mais
 dans l'entrepôt hermétiquement fermé, l'air ne tarda pas à
 manquer. Ni porte, ni fenêtre. Ni tente même. Puis l'odeur qui
 sentait du cuir commença à nous prendre à la gorge et à nous
 retourner sur l'estomac, avec nausées et crampes à la fois. Les
 me dit: "Ne nous éloignons pas. Il y a assez d'oxygène. Exploitez
 le local, on trouvera bien une ouverture. L'obscurité était
 totale et gênait nos déplacements. L'accès de l'entrepôt était
 défendu par un rideau de fer. De la rue, nous parvenions à
 franchir l'écho des passants, des patrouilles de police. On
 de réveillonneurs ivres qui s'éloignaient maladroitement de
 fer. Les carreaux de chaux étaient empilés au fond du local
 impossible de les ôter. Le moindre effort nous faisait sauter à
 travers portes, nous étions pris de quintes de toux. Il était
 impossible de s'aérer. D'autant que l'on commençait à nous entre-
 dre de la rue. Une voix interrogative même: "Y a-t-il un in-
 débarras? Les pas s'éloignent. On décide que, pour ne plus
 respirer d'oxygène, le mieux était de s'allonger et de ne plus
 bouger du tout. L'effet dépassa nos espérances. Sans doute que
 nous perdus conscience presque aussitôt puisque ce n'est que
 trente-six heures plus tard, le 2 janvier, que les commentants
 nous découvrirent étendus dans un état semi-comateux. Quand l'air
 frais fut introduit le local, qu'on nous eût aperçus, au et
 énergiquement traités, nous reprîmes nos esprits. "Où! In-
 entendait s'exclamèrent nos sauveteurs. C'étaient deux frères

un alla chercher un broc de café et du gâteau de semoule. Pavlos était jaune comme de la cire. "T'as vu ta gueule, t' blanc comme un linceul!" remarqua-t-il de son côté. Il fall par sécurité, rester tapis dans l'entrepôt jusqu'au soir. Puis on s'enfuit à toutes jambes de ce cauchemar. "Bonne et joyeuse année! "me lança Pavlos. "Inoubliable Nouvel An! fis-je écho, on ne pouvait rêver mieux!"

Le 23 février, je décidai de faire enfin un saut chez mc à Néa Smyrni. Je n'avais ^{pas} (changé de sous-vêtements depuis de mois: très franchement, je puais. Sitôt qu'elle me vit entr maman se trouva mal. Quand elle eût repris ses esprits, je dis: "Le temps de me changer et je m'en vais. Donne-moi un casse-croûte. Mais, maman, on va se soir souvent maintenant -"Comment ça, mon grand ?" - "Chaque mercredi, je serai dev le café au coin de la place Klafthmonos. Tu m'attendras à l intérieur. Tu m'auras préparé des vêtements propres et un p de bouffe. Tu te lèveras et tu me suivras. Nous irons au cinéma "Attikon", nous prendrons séparément un billet pour balcon. On s'assiéra l'un à côté de l'autre. Je prendrai le paquet. J'irai me changer aux toilettes, je te ramènerai le linge sale. D'accord ?" - "D'accord, mon grand, que Dieu te vienne en aide!" Au moment où je sortais dans le jardin, j' aperçus mon frère. Tout à sa joie de me voir, il accourut v moi. Des indicateurs surgirent alors sur les côtés, revolve en main. "Regarde, benêt, tu me colles toute la Sûreté sur dos! " Mon frère était consterné: "Est-ce que je savais, mc mon pauvre Mikis! " "File, lui dis-je, enjambe par derrière ouvre-moi la porte de la maison..." En me découvrant, les

types de la Sûreté marquèrent un temps d'arrêt, craignant que je ne sois armé. Le face à face du dompteur et des fauves. Puis ils s'avancèrent à pas de sioux. Je devais les prendre à dépourvu. Après une profonde inspiration, je me jetai de tout mon élan en direction de la porte. Cela faisait six ou sept mètres critiques à franchir. Ils tirèrent, me coururent après. Une fois dans la maison, je verrouillai la porte. Je n'avais qu'à refaire le parcours de ma première escapade, au mois de décembre précédent. Chez les voisins, je tombe sur la maîtresse de maison, madame Pantazis. Son mari, un armateur, est membre d'un groupe socialisant rallié à l'EAM. Madame Pantazis est impérative: "Ne sors pas! Réfugie-toi sur le toit!" Ils me font monter par la verrière. Tapi derrière des tuiles, je vois mes poumvivants qui fouillent chez moi. Ils ont cerné tout le pâté de maisons. Ratissent les jardins. Entrent chez les Pantazis. La nuit tombe. Myrto revient de l'université, elle va voir ma mère. On l'arrête, la fouille, la relâche. Soudain, le ciel s'illumine sous une pluie de feux de Bengale. Pardi, c'est le 2 février, l'anniversaire de l'EPON! A minuit passé, les barrages de la police sont levés. J'aurai le temps d'aller retrouver Myrto dans le jardin et de parler avec elle jusqu'à l'aube.

Début mars. L'ordre nous arrive: rejoignez l'Armée démocratique au nord du pays. Un mercredi, comme chaque semaine, j'arrive devant le café. Maman me suit. Au balcon, il y a trois individus. Des spectateurs? Maman veut m'embrasser. Je lui chuchote: "Non, c'est plus prudent. La prochaine fois, apporte-moi deux caleçons longs et deux maillots de corps très chauds, en laine." Pétrou m'a conseillé de les porter dès maintenant, car il fait très froid dans les montagnes. Premier rendez-vous avec le contact

Personne. Deuxième. Toujours personne. Au troisième, je vois rappliquer Pétros. Il est expéditif: "Tous les accès du nord sont bloqués. Tu peux ôter tes caleçons longs. Plus de montagne!" Nous sommes bel et bien pris dans la trappe, pensai-je. Entre-temps, si les partisans remportaient toujours des succès sur le terrain aucun pays socialiste n'avait reconnu le "gouvernement de la montagne". On se rassurait en se disant que tout cela constituait un plan démoniaque dont ne pouvions encore percevoir les tenants et les aboutissants.

La trame de la vie clandestine se nouait et se dénouait au jour le jour, et l'on guettait le petit coup sec qui allait tout casser et remettre sur le métier nos existences. Nouvelles méfiances. Nouvelles amitiés. Nouvelles planques, comme celle que m'assura une nuit le compositeur Yorghos Sissilianos, avec lequel je m'étais lié à la Chorale: son logement était attenant à la Cour martiale où les juges rendaient leurs sentences de mort l'oeil fixé sur la pendule tant ils étaient débordés. Nouvelles filatures aussi, souvent déjouées de justesse. Un jour, me trouvant avec Myrto, je n'échappai à mon limier - un "invalidé" de la guerre d'Albanie! - qu'en m'engouffrant dans le dédale comble de la Faculté de Droit. Ici et là, la vie des gens ordinaires et sans histoire remontait en nous comme un refrain perdu, nostalgique. Avoir simplement un travail, par exemple. J'avais dû ~~_____~~ à l'obligeance du professeur Lykouris - il enseignait le violon au Conservatoire et dirigeait l'Orchestre National - de recevoir la commande d'une musique de scène pour une oeuvre que l'on montait au Théâtre Municipal du Pirée. Mais les mauvaises nouvelles venaient ruiner ces rémissions du destin. Pavlos fut arrêté. Il eut le bassin fracturé sous la torture. On le condamna à mort et on l'

Personne. Deuxième. Toujours personne. Au troisième, je vois
 expliquer l'étrange. Il est expéditif: "Tous les soirs du nord nos
 blocs. Et pour être les mêmes jours. Plus de montagnes!" Non
 comme bel et bien pris dans la tresse, perché-je. Entre-temps,
 si les partisans remportaient toujours des succès sur le terrain
 aucun pays socialiste n'aurait reconnu le "gouvernement de la
 montagne". On se remuait en se disant que tout cela constituait
 un plan démentiel dont ne pouvions encore percevoir les tenants
 les aboutissements.

La trame de la vie cinématographique se nouait et se dénouait au jour
 le jour, et l'on guettait le petit coup sec qui allait tout casser
 et remettre sur le métier nos existences. Nouvelles nouvelles,
 Nouvelles nouvelles. Nouvelles nouvelles, comme celle que m'assura
 une nuit le compositeur Yorgos Stathinou, avec lequel je m'
 étais lié à la Grèce: son logement était attenant à la Cour
 martiale où les juges rendaient leurs sentences de mort l'après-
 midi sur la pelouse tant ils étaient débordés. Nouvelles nouvelles
 aussi, souvent déçues de justice. Un jour, me trouvant avec
 Myro, je m'appelai à mon insu - un "invalide" de la guerre et
 Alpiniste - qu'en m'engouffrant dans le débile compte de la faculté
 de Droit. Ici et là, je vis des gens ordinaires et sans histoire
 remontaient en nous comme un relief perdu, nostalgique. Avait
 simplement un travail, par exemple. J'avais dû
 à l'obligation du professeur Lykouris - il enseignait la vision
 Conservatoire et dirigeait l'Orchestre National - de recevoir la
 commande d'une maquette de scène pour une œuvre que l'on montait
 au Théâtre Municipal de Pirée. Mais les nouvelles nouvelles ven
 truer ces résolutions de destin. L'avis fut arrêté. Il est la
 partie lue sous la torture. On se condamnait à mort et on l'

incarcéra avec la même charrette de camarades à la prison Avéroff. Un certain vendredi, on leur annonce que l'exécution est pour le lundi suivant. Je ne saurais dire combien ils étaient. Un peu moins d'une dizaine, je crois. Le samedi, les parents des condamnés décident de s'adresser personnellement à Staline. Seul le père de Pavlos, qui est pope, refuse de signer le télégramme. Naturellement, personne ne se fait d'illusion sur l'efficacité de la démarche. Et pourtant le miracle survient! Du Kremlin, le télégramme est aussitôt adressé à l'assemblée des Nations Unies, à New York. Vychinski, le délégué soviétique, intervient à la tribune. Pendant ce temps, à l'heure du lundi, le camion vient chercher les condamnés pour l'exécution à Goudi. Le peloton a déjà pris place, avec le pope et le procureur. On les colle au mur. Quelques secondes avant le commandement fatal, une estafette apporte la mesure de grâce. Pavlos, en raison du refus de son père de signer l'appel, est le seul à n'en pas bénéficier. Toute la nuit, il n'a eu qu'une seule hantise: "Je veux mourir debout". Une fois au mur, comme sa fracture ne lui permet pas de se tenir sur ses jambes, les autres doivent l'aider. Ils n'y arrivent pas. On est donc obligé de l'asseoir sur une chaise pour le fusiller.

La "semi-clochardisation" du clandestin avait miné ma santé. Je me nourrissais trop peu. J'étais constamment exposé aux intempéries. Je traînais maintenant une pleurésie avec la fièvre et des douleurs fulgurantes. J'avais trop chaud je claquais des dents en même temps, je ne pouvais rester assis ou allongé nulle part. Je n'avais plus de nouvelles de Pétros et je me retrouvais donc sans contact. Un matin,

je revis mes parents dans un petit café du Pirée. J'étais dans un piteux état. Mon père me commanda un thé. Il m'avait apporté une provision d'aspirine. Ma mère était épouvantée, elle me voyait déjà à toute extrémité. Mon père prenait le bateau pour la Crète il allait à l'enterrement de sa soeur, la tante Chryssi. Avec maman, je pris le tram du Vieux Phalère. Elle descendit à mi-chemin pour attraper son bus de Néa Smyrni. Je descendis une station plus loin. J'achetai des journaux. Je me mis à la recherche d'un gîte quelconque du côté de Vourlopotamo, parmi les terrains vagues. J'ai fini par dénicher une cabane à demi écroulée. Je fis de mes journaux un matelas, j'avalai trois aspirines en les diluant dans de la salive. Je me couchai. Je sombrai aussitôt dans une sorte de torpeur où j'avais des visions horribles de torture. Je m'endormis. Je me réveillai en pleine nuit. A travers les déchirures du toit, je voyais les constellations de mon enfance. Il soufflait un vent dont la cabane, ouverte de toutes parts, semblait décupler la violence. J'étais transi, endolori. Je reprenais constamment des aspirines. Je crus voir alors la mort qui se tenait à l'entrée de la cabane. Je souhaitais vraiment, de tout mon être, me reposer pour de bon. J'étais couché sur le flanc gauche, celui qui n'était pas atteint. Plus tard, lors de mon deuxième séjour à Ikaia, la pleurésie se déclara aussi de ce côté, favorisant l'apparition de la tuberculose. Je devais pourtant avoir une robuste constitution. Après trois jours de fièvre pendant lesquels je m'étais nourri exclusivement de cachets d'aspirine et de l'eau de la pluie qui tombait à seaux depuis le premier soir, je sentis un léger mieux. Au lever du jour, la pluie s'était arrêtée. J'étais trempé jusqu'à l'os. Je me levai péniblement pour aller me sécher aux

premiers rayons. Je sortis de la cabane, baissai culotte et m'accroupis pour chier. Je m'essayai avec de l'herbe. J'étais heureux.

Avec le premier argent que je touchai pour ma musique de scène, j'invitai Myrto, un midi, à la station balnéaire de Vouliagméni, sur la route du cap Sounion. Les tavernes bordaient la chaussée en enfilade. On s'arrêta devant la plus séduisante. La terrasse était déserte. Nous étions les seuls clients. Le patron et les garçons nous regardèrent avec une condescendance apitoyée, comme s'ils se disaient: "Visez un peu les minables. Ils n'ont même pas de quoi s'offrir une limonade!" En palpant la liasse de billets de cent drachmes dans ma poche, je trouvai assez de culot pour leur commander sur un ton blasé de grand industriel: "Mettez-nous donc une table près de la mer..." Ils restaient de glace, à croire qu'une brise venait de leur caresser les oreilles. Je sortis ostensiblement ma liasse. A l'instant, s'affairèrent autour de nous. Myrto, manifestement très gênée, tirait par la manche: "Tu es fou, partons d'ici!" Et elle joignit le geste à la parole. Je la ramenai de force: "Aujourd'hui, tu ma princesse et nous allons faire un repas princier." On s'installa tout au bord de l'eau. Les garçons nous mirent une nappe impeccable. Le maître d'hôtel se figea au garde-à-vous à l'attente de la commande. Assortiment de hors d'oeuvre, dorade salade, grand cru, tout cela allait de soi. Le temps était superbe. De petites vagues venaient murmurer à nos pieds un hymne à l'amour. A l'arrière-plan, un relief ondoyant couvert de pins. Le monde rapetissait. Les yeux de Myrto s'agrandissaient. Puis ne resta que nos deux regards où le soleil d'avril déclinait,

premier rayon. Je sortis de la cabane, passai cette et m'accommodai pour chier. Je m'avançai avec de l'éclaircissement.

Avec le premier argent que je touchai pour me rendre de scène, j'invitai Myrto, un nègre, à la station balnéaire de Vouliagmeni, sur la route du cap Sounion. Les tavernes bordées de chaises en enfilade. On s'arrêta devant la plus élégante. La terrasse était déserte. Nous étions les seuls clients. Le patron et les garçons nous regardaient avec une curiosité épouvanée, comme s'ils ne disaient: "Visez un peu les mouches". Ils n'ont même pas de quoi s'offrir une limonade! En payant l'assise de billets de cent drachmes dans ma poche, je trouvai assés de crédit pour leur commander sur un ton plat de grand industriel: "Mettez-vous donc une table près de la mer...". Ils restaient de glace, à croire qu'une brève venue de leur côté les grillait. Je sortis ostensiblement ma limonade. A l'instant, s'installèrent autour de nous, Myrto, manifestement très gênée, tirait par la manche: "Tu es fou, garçon d'hotel!" Et elle se joignit à la parole. Je la ramassai de force: "Aujourd'hui, tu es princesse et nous allons faire un repas princier." On m'installa tout au bord de l'eau. Les garçons nous mirent une nappe impeccable. Le maître d'hotel se frotta les mains et nous attendit de la commande. Assourdi de nos discours, dorénavant, grand air, tout cela allait de soi. Le temps était superbe. De petites vagues venaient murmurer à nos pieds un peu à l'ouest. A l'arrière-plan, un relief enjambant couvert de pins le monde regardait. Les yeux de Myrto s'agrandissaient. Mais ne resta que nos deux regards où se mêlaient d'étranges décors.

comme moi. Je savais que je ne la reverrais plus. Jamais plus. Elle le savait aussi et se prêtait au jeu du bonheur absolu. Nous vivions cet instant comme nous aurions vécu l'avenir, et nous ne le vivrions jamais. Je réglai l'addition. Je laissai un pourboire somptueux. On se dirigea vers la route du même que si nous y attendait une Rolls-Royce pour nous mener à notre yacht. Un couple princier, traqué par le monarcho-fascisme et se tenait embusqué sur le bas-côté. On ne se donna pas de rendez-vous, malgré l'insistance de Myrto. J'étais si affaibli, je souffrais tant, sans le lui montrer, que j'étais certain de mourir le soir même dans un fauteuil du théâtre du Pirée où je devais assister à une répétition de la pièce dont j'ai écrit la musique.

Pendant la Semaine Sainte, le gouvernement fit fusiller un groupe des dix-huit communistes d'Egine. Le lendemain ou le surlendemain, l'organisation clandestine châtiât le ministre qui avait paraphé la sentence, Christos Ladas. Moutsoyannis l'auteur de l'attentat, était blessé. Il cria en vain aux camarades qui l'abandonnaient sur place pour s'enfuir: "Tuez-moi!" La Sécurité l'arrêta. Elle l'emmena à l'hôpital. Ses agents se déguisèrent en médecins et gagnèrent sa confiance. Quand il lâcha le premier nom, ils lui révélèrent leur identité. Ils le torturèrent et firent de lui leur instrument decile. Ils arrêtaient tout le réseau - la plupart étaient avec moi sur le bateau qui nous ramenait d'Evdilos -. Parmi eux, il y avait Vassilis Zannos.

Je viens de sortir d'une répétition au Pirée. L'autobus remonte l'avenue Syngrou vers le centre d'Athènes. Je me

lève et je dis au conducteur: "Ici, s'il vous plaît." Je le remercie et je descends. Le quartier est désert. Sur une route parallèle à l'avenue, il y a ma maison. Une voix ne cesse de répéter en moi: "S'il s'agit de mourir, autant que ce soit près de maman, dans des draps propres". Je ramasse un caillou, je le lance contre le volet. Mon père a tout de suite compris. Il se lève de son lit comme mû par un ressort. Il vient m'ouvrir. Mon aspect l'effraye. "Mais tu as l'air d'un moribond!". On monte au premier à pas feutrés pour ne pas réveiller l'oncle et la tante. Ma mère manque crier de joie et d'inquiétude en me voyant. Mon frère se lève à son tour du divan. "Déshabille-toi, on va te faire des frictions !" Je bois un thé, je prends de l'aspirine. Je me glisse déjà sous les couvertures, dans le divan de mon frère. On lui met un matelas par terre. Mais je me suis endormi sous l'effet de la fièvre et de l'épuisement. Je suis certain qu'en ce moment précis maman est en train de me glisser l'icône de l'archange Michel sous l'oreiller.

C'est la voix de mon père qui me réveille. Il demande par un entrebâillement de la porte: "Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?" Voilà que ça remet ça. Ma mère et mon frère sont couchés. Je cours à Yannis: "Cours voir ce qui se passe par la fenêtre de l'escalier". Et, machinalement, je commence à m'habiller pour décampier. "Ils ont envahi le jardin des Pantazis. Ils sont nombreux." Bon. Je me recouche comme pour gagner un tout petit rab de sommeil de chaleur. En bas, j'entends: "Contrôle d'identité". Ils sont en légion à avoir fait irruption dans l'entrée. Ils montent, nous éclairent avec des torches. L'un d'eux demande: "Il est là, Mikis ?" Maman, toujours couchée, me conseille: "Lève-toi, Mil

j'éve et je dis au conducteur: "Ici, c'est votre place". Je le
 ramène et je descends. Le quartier est désert. Sur une route
 parallèle à l'avenue, il y a une maison. Une voix me crie de
 répéter en haut: "C'est là, c'est là, c'est là". Je remonte un escalier, je
 de mon père le voleur. Mon père a tout de suite compris. Il se
 de son lit comme si par un ressort. Il vient m'ouvrir. Mon
 l'air. "Mais tu es sûr d'un moment?" "On monte au premier
 à pas feutrés pour ne pas réveiller l'oncle et la tante. Ma
 mère manque d'air de joie et d'indignation en me voyant. Mon
 frère se lève à son tour du divan. "Déshabille-toi, on va te
 faire des frictions!" Je bois un thé, je prends de l'aspirine
 Je me glisse déjà sous les couvertures, dans le divan de mon
 frère. On lui met un gilet par terre. Mais je ne suis
 endormi sous l'effet de la fièvre et de l'équipement. Je suis
 certain qu'en ce moment précis quelqu'un est en train de me gliser
 l'ongle de l'archange Michel sous l'oreille.

C'est la voix de mon père qui me réveille. Il demande par
 un réveillement de la porte: "Qui êtes-vous? Que voulez-vous
 Voilà que ça remue ça. Ma mère et mon frère sont couchés. Je
 à Yanina: "Cours vite ce qui se passe par la fenêtre de l'au-
 tier". Et, machinalement, je commence à m'habiller pour déman-
 "Ils ont envahi le jardin des Fontaines. Ils sont nombreux". Et
 Je me reconstruis comme pour gagner un tout petit rep de sommeil
 de chaleur. En bas, j'entends: "Contrôle d'identité". Ils sont
 légion à avoir fait irruption dans l'entrée. Ils montent, nous
 étaient avec des torpilles. L'un d'eux demande: "Il est là,
 Nina? Yanina, toujours couchée, me conseille: "Lève-toi, Nina

ce n'est pas convenable". Je lève un oeil et qui je vois ?
officier que nous avons capturé avec tout le commissariat
que j'avais personnellement raccompagné chez lui pour sa
sauvegarde. Je lui jette: "Tu n'as pas honte? Devant ma mèr
Tu aurais pu attendre qu'il fasse jour." Ma mère ne compren
pas mon comportement. Elle est fâchée de me voir si mal pol
"Ne parle pas comme ça à monsieur, Mikis, ça ne se fait pas
- "Qu'est-ce que tu racontes, maman? Monsieur sait très bie
ce que je veux dire." Et à sa grande surprise, le monsieur
ajoute aussitôt sur un ton gêné et tout contrit: "Je vous d
ma parole qu'il s'agit d'une simple vérification d'identité
Je suis désolé mais j'exécute des ordres." Furieux de devoir
renoncer à mon nid tiède, je crie: "Tu n'as qu'à pas les
exécuter! Il y a des limites!" Je finis par me lever et m'
habiller. Ils ont allumé dans le hall. Toute la maisonnée e
debout. La tante Stassia, en voyant tant de monde, s'active
aussitôt en vraie maîtresse de maison. Etant la politesse
personnifiée, elle a un mot aimable pour chacun: "Bonjour,
messieurs. Vous prendrez bien un petit quelque chose." Les
autres la regardent avec stupeur, manifestement ils ne sont
pas habitués à tant de prévenances. De son côté, travaillé
son remords, l'officier fait assaut d'amabilités. Il m'invi
très doucement "à me dépêcher". Je le charrie un peu: "Beau
coup de boulot, hein ?" Sur le perron de la maison, face à
meute des flics, Yannis est le dernier à me saluer. Il me
tend solennellement la main en gueulant à la cantonade:
"Salut, camarade!". Il est entré dans sa dix-septième année
Je lui passe la main dans les cheveux, je me tourne vers mè
mère pour me justifier par un dernier regard, car je sais c

qu'elle pense en ce moment. "Je n'y suis pour rien, maman. C'est la situation qui veut ça." On m'emmène au commissariat du quartier. Il règne une animation inhabituelle à pareille heure. Quand je franchis le seuil, les factionnaires échangent une remarque narquoise. Je suis en quelque sorte un client assidu de l'établissement. Je les ai cueillis un jour. Ils m'ont cueilli une fois, deux fois. A charge de revanche: le regard que je leur décoche ne signifie pas autre chose et je le souligne d'un sourire entendu qui se traduit ainsi dans l'argot du milieu qu'ils comprennent si bien: "Vous allez nous farcir les couilles. Rire bien qui les forcera le dernier..." Ils ne m'ont nullement oubliés. Quand on les a fait prisonniers en décembre 1944, ils se sont mis à trembler comme des feuilles, à pleurnicher. "Pitié, monsieur le camarade (sic), nous avons une mère, une femme, des enfants. L'un d'eux s'est abaissé jusqu'à me baiser les mains. "Faites-pour ma maman. Ne me tuez pas! Je reconnais mes torts. Je ne le ferai plus..." Des mauviettes, se vautrant dans l'humiliation. Voilà justement, dans le couloir, celui qui m'a baisé les mains. Il m'interpelle: "Tu vas regretter d'être né, enculé!" Et de cracher par terre pour donner du poids à la menace. On m'emmène directement au violon. Qui je vois ? Mon groupe d'Ikaria au complet! Nous sommes douze. A l'aube, on pousse dans la cage numéro treizième que nous ne connaissons pas. Il se présente. Instituteur. Condamné à mort. De passage. Il est convoqué ici pour une confrontation. Il va être retransféré à la Sûreté et exécuté. "Tu as revu les tiens ?" demande un camarade. "Ils sont loin, Epire. Ma femme a également été arrêtée. Mes gosses ont été recueillis par la famille." Il choisit un coin, s'allonge, cro

de'elle pense en ce moment. Je n'y suis pour rien, maman. O'ne
 la situation qui veut ça. On m'a emmené au commissariat de
 quartier. Il y avait une animation formidable à pareille heure.
 Quand je franchis le seuil, les fonctionnaires s'ébahissent
 remarque tardive. Je suis en quelque sorte un client attendu.
 L'établissement, le lieu et ce lieu. Ils m'ont cueilli
 une fois, deux fois. A charge de revanche: le regard que je
 décoche ne signifie pas autre chose et je le souligne d'un sou-
 re entendu qui se traduit ainsi dans l'argot du milieu d'elles.
 comprennent et bien: "Vous allez nous faire les couilles. Rir
 bien que les lèvres se défont...". Ils ne m'ont nullement
 Quand on les a fait prisonniers en décembre 1944, ils se sou-
 ma à trembler comme des feuilles, à pleurnicher. "Pitié, nous
 le camarade (etc), nous avons une mère, une femme, des enfants.
 L'un d'eux s'est abîmé jusqu'à me battre les reins. "Pâtes-
 pour ma maman. Ne me tuez pas! Je reconnais mes forces. Je ne
 l'avez plus...". Des nouvelles, se valent dans l'humiliation.
 Voilà justement, dans le couloir, celui qui m'a baloté les reins
 Il m'interpelle: "Tu vas regretter d'être né, enculé!" Et de
 chercher par terre pour donner du poids à la menace. On m'emmen
 directement au violon. Qui je vois? Mon groupe d'élèves au
 complet! Nous sommes deux. A l'ube, on pense dans la cage
 trépassés que nous ne connaissions pas. Il se présente. Insti
 leur. Condamné à mort. De passage. Il est convoqué ici pour un
 confrontation. Il va être retrouvé à la EGRET et exécuté.
 "Tu as vu les tiens? demande un camarade. "Ils sont loin
 Église. Ma femme a également été arrêtée. Mes colocataires ont été
 recueillies par la famille". Il choisisse un bain, s'aligne, etc

ses mains sous sa nuque, immobile, les yeux rivés au plafond. Il va rester dans cette attitude, sans proférer un mot, jusqu'à ce qu'on vienne le chercher. Nous ne lui disons rien. Les yeux baissés, nous cherchons à dissimuler notre honte d'être encore vivants. Il s'efforce de sourire. Un sourire amer, comme s'il constatait: " Putain de vie! On se fait tuer comme des chiens sans même pouvoir résister!" L'officier de la Sûreté me convoque pour l'interrogatoire. Il essaye d'être aussi courtois que possible. A l'évidence, il n'a pas oublié ce matin où on l'a gentiment ramené à sa femme. Elle nous a ouvert, elle est tombée dans ses bras. "Viens, monsieur le camarade. Il faut que tu voies les enfants. Chérie, réveille-les." Les gosses tirés de leur sommeil ne pigeaient rien. Une fillette de sept ans, garçon de cinq...

"Comment vont les gosses ?" dis-je. "Tout le monde va bien. Il aimerait ajouter: "Grâce à toi!" Mais rien à faire, ça n'arrive pas à sortir. "Cigarette ? C'est un interrogatoire de pure forme." - "De quoi s'agit-il ?" - "Eh bien, tu le sais... (Il te demande de signer la déclaration d'abjuration du communisme. Nous allons marquer: refus. Voilà, c'est tout. Quand la procédure sera complétée, on t'enverra en déportation." Un long silence avant de me préciser: "L'ennui, c'est que je suis muté. Et j'ignore les intentions de mon successeur..." Le successeur en question s'appelle Anghelakos. C'est lui qui instruira l'affaire Béloyannis, ce dirigeant du PC clandestin arrêté et exécuté en 1952 au milieu d'un tollé international. Rouquin, surnommé le "sournois", très intelligent, il s'est tellement frotté à nous qu'on a l'impression en l'écoutant d'avoir affaire à l'un des commissaires politiques du Parti. En compulsant tous les

dossiers, Anghelakos en arrive à la conclusion que trois d'entre nous refuseront de signer la déclaration d'abjuration. Il ne juge donc pas utile de nous convoquer. Ensuite, il trouve le maillon le plus fragile du réseau en la personne d'un certain Yannis dont la femme est enceinte. Quand on le ramène de l'interrogatoire, Yannis se jette sur sa paille en sanglotant. On le laisse se soulager. C'est en recourant aux mêmes procédés, autrement dit en exploitant au mieux les faiblesses de chacun, qu'Anghelakos fait sauter l'un après l'autre les maillons. Au bout du compte, il ne reste plus que nous trois, Yorghos Elefthériadis, Périklis (l'ancien gendarme) et moi. Pendant le mois que nous passons ainsi en isolement, je leur chante le "Requiem" de Mozart (je venais de commencer à le répéter à la Chorale d'Athènes). Une fois, un gaillard mélomane ne résiste pas au plaisir de venir écouter dans la cellule. Nous ne sommes pas torturés, l'interrogatoire repose uniquement sur les pressions psychologiques. La cellule est étroite, sans fenêtre ni aération. En guise de lumière, une ampoule qui dispense un halo jaunâtre et funèbre. Visites interdites. Les colis de nourriture sont autorisés, mais pas de vêtements.

Comment mon arrestation eut-elle lieu ? Mon bon archange Michail avait en fait bien fait les choses en me suggérant dans l'autobus de rentrer chez moi. Cette nuit-là, pure coïncidence, le commissaire de Néa Smyrni procédait à une rafle de suspects pour les déporter dans les îles. Tout compte fait, cette malchance me sauva. Si j'avais été arrêté par la Sûreté générale d'Athènes - et c'est inéluctable - j'aurais connu le sort réservé à Pétrou et à Pavlos autrement dit le hachoir des interrogatoires. Ni l'un ni l'autre n'avaient livré mon nom. La preuve en est que je suis toujours en vie. Anghelakos, en juge d'instruction méthodique, jugea uti

avant de m'envoyer sur le bateau de déportation, de me faire faire un petit crochet par la Sûreté générale en vue d'une confrontation avec ses collègues. "Qui sait, se disait-il sans doute, il peut être embringué dans un réseau qui sévit à Athènes. Quand le fourgon cellulaire arriva à la Porte d'Hadrien, la bâche qui masquait la vue s'entr'ouvrit légèrement. J'aperçus des autobus bariolés. Je me rendis alors compte que j'avais oublié les couleurs dans la cellule. J'en ressentis une joie indicible comme si je renaissais à la vie. Que la vie est belle! me répétai-je. Quand on nous fit descendre devant le siège de la Sûreté, je me retrouvai, sans savoir comment, au milieu d'une forêt humaine d'où les coups pleuvaient de partout, pieds, poings, nerfs de boeuf, matraques, barres de fer. Dans le même temps, nos bourreaux éructaient des phrases incompréhensibles à la manière d'un récitatif. Nous étions des naufragés au sein d'une mer en furie. Nous tombions, ils nous relevaient. Puis ils nous firent rouler jusqu'au bas d'un escalier et nous poussèrent à l'intérieur d'un immense sous-sol. Tout autour, des détenus. Derrière le dos au mur. Ils nous firent aligner à notre tour. Ils étaient au centre, armés de nerfs de boeuf, de matraques et de mitraillettes, ils continuaient à tourner comme des toupies, à vociférer comme si on venait d'égorger leur mère. Nous devions apprendre que ce jour-là, dans les environs de la capitale - le mont Parnès - les partisans leur avaient infligé de lourdes pertes. Sous leurs yeux. Ils se vengeaient sur nous. Quand on vit leurs mitraillettes braquées sur nous, on pensa qu'ils allaient nous liquider sur place. Mais non. Ici et là, un flic allait se choisir une victime au hasard et "se la faisait" personnellement. Avec ma taille, j'avais le chic pour attirer

foudre sur ma tête. Avant même d'avoir pu me couvrir le visage mes mains, je reçus un déluge de coups. Je tombai par terre. Coups de pied sur ma pleurésie, cette fois. Je m'évanouis. Il semble qu'ils m'aient transporté à demi conscient pour la séance de confrontation. Au-dessus de moi, l'archange Michel veillait encore. Ils eurent beau me relever la tête à plusieurs reprises pour la placer dans le faisceau des projecteurs, les coups, le sang et les salissures du sol m'avaient rendu méconnaissable. Finalement, deux camarades me portèrent pour me ramener au fourgon. Pendant le trajet jusqu'au port, une brise légère soufflait du Saronique. Je me sentais bien. A côté de moi, un déporté sortit de sa poche un mouchoir, m'essuya le visage. "Va y avoir foule sur le quai. T'as tes parents ?" Je fis signe que oui. "Il vaut mieux qu'ils ne te voient pas, tu leur feras peur."

Sur le quai, il y avait effectivement foule. Sitôt que je vis ma mère, mon père et Myrto, mon coeur battit à se rompre. Autour des trois véhicules qui avaient amené les détenus, un cordon de sergents de ville repoussait brutalement les parents qui se risquaient à approcher. Je fis aux miens un signe de la main, leur souris. Ma mère était en larmes. Myrto était resplendissante sous le soleil printanier. Elle portait un chandail vert qui tranchait sur la grisaille vestimentaire de la foule. Le temps s'arrêta un bref instant. Nous étions seuls. Elle et moi. Puis un coup de crosse m'obligea à suivre le courant. Le bateau était gardé par les gendarmes. Un brigadier assurait la réception à bord. Il prit une paire de menottes, comme pour tous les autres, en passa une à mon poignet droit et l'autre au poignet gauche.

l'ordre sur sa tête. Avant même d'avoir pu se couvrir le visage
 mes mains, je reçus un déluge de coups de pied par terre.
 Coups de pied sur ma poitrine, cette fois. Je m'évanouissais. Il
 sembla qu'ils m'auraient transporté à demi conscient pour la salle
 de confrontation. Au-dessus de moi, l'échange Michel venait
 encore. Ils avaient beau ne relever la tête à plusieurs reprises
 pour se placer dans le faisceau des projecteurs, les coups, l'un
 après l'autre, se succédaient sur moi. Ils avaient rendu méconnaissable
 finalement, deux semaines ne portèrent pour me ramener au
 jour. Pendant le trajet jusqu'au port, une prise légère
 soufflée du Sirocco. Je me sentais bien. A côté de moi, un
 déporté écrit de sa poche un mouchoir, m'essuya le visage.
 " Il y avait Louis sur le quai. T'es son parent ? " Je fis que
 non. " Il veut mieux qu'ils ne se voient pas, tu leur fais
 peur. "

Sur le quai, il y avait effectivement Louis. Bientôt que je
 me mis, mon père et Marie, mon cœur battit à sa mesure. Aut
 des trois véhicules qui avaient amené les détenus, un certain
 de sergents de ville reprenaient tranquillement les parents qui
 rattachant à approcher. Je fis aux miens un signe de la main.
 leur sourit. Ma mère était en larmes. Marie était respicieuse
 je sous le soleil printanier. Elle portait un chandail vert
 tremblait sur la grille vestimentaire de la Louis. Je sentis
 s'arrêter un bref instant. Nous étions seuls. Elle et moi. Tout
 un coup de grosse m'obligea à suivre le courant. Le bateau est
 gardé par les gardiens. Un brigadier assurait la réception à
 bord. Il prit une paire de manchettes, comme pour tous les autres
 en cas que à son poignet droit et l'autre au poignet gauche

de celui qui se trouvait derrière moi. Il allait fermer. "Elle est trop petite", fis-je en louchant sur ma menotte. Une lueur sadique traversa son regard, il s'humecta les lèvres de plaisir. "Trop petite, hein ? Je vais te fracasser l'os !" Il serra de toutes ses forces et verrouilla. La peau du poignet s'ouvrit, le sang coula. Mais je n'y pensais déjà plus car il me fallait saluer une dernière fois ceux qui m'étaient chers. On avança tous les deux, associés en servitude. J'étais obligé de me baisser pour garder mon poignet à hauteur du sien, sinon, à cause de la tension, j'aurais encore plus mal. On s'assit sur une banquette pour regarder le port. "Qu'est-ce que t'as eu à l'oreille ?" dis-je. "Ils me l'ont bouzillée. Etrange sensation de voir un simple trou en guise d'oreille. Sur la plaie, le sang s'était figé, mais une sorte de sérum rosâtre perlait et dégouttait le long de nos deux poignets. Il regarda la chair à vif, demanda: "T'as mal ? Pose-le sur la banquette. Y a qu'à pas faire de mouvements brusques." - "Où est-ce qu'ils t'ont torturé ?" - "A Kalamata." Peu à peu, je pris conscience de me trouver sur le bateau, de partir en voyage. Mon esprit se laissait gagner par cette douce pensée. Je me sentais bien, à nouveau, au point d'en oublier presque que je perdais les miens. La sirène retentit. Quand le bateau vira sur son ancre pour se placer en direction du chenal, je vis Myrto qui se tenait toute seule au bout de la jetée. On se regarda dans les yeux jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un point vert qui tremblait dans la brume du soir.

Sitôt au large du Phalère, on découvrait Athènes dans toute sa majesté. "Adieu, ville tant aimée !" se disaient en silence tous les déportés. "Quand te reverrons-nous ?" Mais un nouveau supplice ne tarda pas pour moi. Mon compagnon de Kalamata avait une affection

de celui qui se trouvait derrière moi. Il allait tomber. " Elle est
trop petite", dis-je en hochant sur ma main. Une jeune femme
traversa son regard, il m'humecta les lèvres de plaisir. " Trop
petite, mais ? Je vais te rassurer l'œil. Il sort de sous ses
lèvres et verrouille. Le peu du poignet s'ouvrit, le sang coula.
Mais je n'y pensais déjà plus car il me laissait saigner une dernière
fois ceux qui m'étaient chers. On avait tous les deux, associée
servitude. L'étais obligé de me baisser pour garder mon poignet
à hauteur du sien, sinon, à cause de la tension, j'aurais encore
puin mal. On s'assit sur une banquette pour regarder le port. " On
est-ce que t'en as à l'oreille ? " dis-je. " Il me l'ont percée
étrange sensation de voir un simple trou en guise d'oreille. Sur
place, je sentais l'air, mais une sorte de néon rosâtre per
et décolorait le long de nos deux poignets. Il regarda la ceinture
vif, demanda: " T'en as mal ? Fonce-le sur la banquette. Y a qu'à pas
faire de mouvements brusques. " - " On est-ce qu'il t'ont torturé ? "
- " A Kalamata. " Ton à peu, je prenais conscience de me trouver en
bateau, de partir en voyage. Mon esprit se laissait gagner par ce
bonne pensée. Je me sentais bien, à nouveau, au point d'en oublier
presque que je perdais les miens. Les aînés tentent. Quand le be
vire sur son arc pour se placer en direction du chenal, je vis
Myrto qui se tenait toute seule au pont de la Jeter. On se regarda
dans les yeux jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un point vert du
trempait dans la brume du soir.

Elle se large du Palais, on découvrait Athènes dans toute sa
majesté. " Adieu, ville tant aimée ! " se disaient en silence tous
dépouillés. " Quand te reverrons-nous ? " Mais un nouveau surlin ne
tarda pas pour moi. Mon compagnon de Kalamata avait une attraction

Rénal. Il allait s'agenouiller au bord et j'étais bien obligé de le suivre dans tous ses gestes avec mon poignet qui continuait à saigner et à me brûler. Il sortait sa verge au-dessus de la mer, puis il me jetait un regard de chien battu, honteux. Comme s'il me disait: "Détourne les yeux, camarade, ne regarde pas mon malheur". Une fois qu'il avait pissé son sang, il essayait d'essuyer sa verge et la rentrait dans son pantalon avec sa main libre. Quand on fit escale à Syros, vers minuit, les péripéties reprurent de plus belle. Il se mit à vomir et le vent du large me projeta tout le paquet en pleine figure. Seigneur Dieu, disais-je avec désespoir, tu m'a envoyé là un sacré numéro! Il est trop pe... il n'a plus d'oreille, il pisse du sang et par-dessus le marché il me vomit dans la gueule... A l'aube, au large de Mykonos, on essuya une bourrasque. Le bateau dansait comme une noix. On roulait sur le pont car notre main attachée ne nous permettait pas de garder l'équilibre. Et si le bateau coulait ? Avec nos menottes, nous étions bons pour être aussitôt précipités au fond. Quelques mois auparavant, le "Cheimaras" avait fait naufrage dans le golfe d'Eubée. Il avait à son bord trois cents détenus, attachés comme nous et qui avaient péri comme des chiens. On se mit tous à crier d'une seule voix: "Détachez-nous! Détachez-nous!" Le capitaine rappliqua. Une grosse patate piquée d'un pissenlit en guise de moustache. Il nous cracha dessus du haut de sa passerelle: "Démétrie à votre général Markos de venir vous détacher!" Très satisfait de ce trait d'esprit, il promena lentement son regard pour voir l'effet produit. A ce moment, le bateau piqua brutalement du nez, la vague s'abat et déferla sur le pont. Tous, détenus, marchandises, gendarmes, nous ne formions plus qu'un magma ruisselant. A l'autre bout du bateau réservé aux passagers "ordinaires", les paysannes

piaillaient à l'unisson des poules qu'elles transportaient dans leurs paniers. Le vent gémissait. Personnellement, j'étais aux anges. Même si m'écrasait à chaque embardée mon compagnon-vento qui depuis un bon moment pissait dans sa culotte. Sur le pont, cet enclulé de capitaine, affolé, aboyait des ordres et n'en oub pas pour autant de faire vérifier si nous étions bien tous atte. La tempête grondait aussi en moi. Oui, capitaine, tu es en haut moi je suis en bas parmi les esclaves, impuissant. Mais laisse-bien voir ta sale gueule. Qu'elle reste gravée dans ma mémoire. vengeance est un plat qui se mange froid... On était à deux doi de chavirer et je gardais mon regard rivé sur cette gueule. Je réfléchissais au type de supplice qu'il me faudrait trouver pou lui rendre la monnaie de sa pièce. Comme l'homme a besoin de s' exciter sur des visions pareilles pour pouvoir tenir! Notre misé ble espèce n'a rien à envier aux bêtes. Elle est même la pire toutes celles qui peuplent la planète. Elle me mérite pas les beautés et les joies de la vie. Plutôt les profondeurs et les ténèbres de l'abîme.

Sitôt dépassée la pointe d'Ikaria, la mer s'apaisa. Un roulis monotone, ininterrompu, nous torturait l'estomac vide et nous rendions tous tripes et boyaux. C'est ainsi qu'on mouilla enfir à Evdilos. Sur le port, les gendarmes nous attendaient en forme tion. Que nous réservait-on encore ? En haut de la passerelle, le brigadier, la mine décomposée et abattue, ouvrait les menott Sitôt qu'il me vit, il retrouva toute son animosité. "Alors ?" me demanda-t-il, aguiché. Il voulait savoir si mon poignet étai fracturé. Quel soulagement quand la mâchoire d'acier relâcha se morsure! Sur le quai, on nous fit mettre en rangs. Puis on nous ordonna: "Assis!" On s'assit et on attendit en silence de conn

notre sort. Vers midi, un capitaine de gendarmerie rappliqua. Un certain Alissandrakis, apprit-on. Notre nouveau maître. D'une voix de Stentor dont les inflexions métalliques se prolongeaient trémolos, il nous annonça: "Vous êtes astreints au régime disciplinaire! Votre belle vie de l'an passé, c'est terminé! Vous vivrez reclus dans les maisons et vous n'en sortirez que pour répondre l'appel. Quiconque enfreint le règlement est passible de cour martiale. J'espère que tout ira bien. Vous allez vous rendre à Daphni et vous y installer. Du reste, les gens du coin, c'est des camarades! Vous aurez la belle vie..." Et il s'esclaffa à l'intention des gendarmes, à vrai dire décontenancés par cette pointe d'humour noir. "Camarades!" Il y allait fort, le capitaine!

IKARIA 1948-49

MAKRONISSOS

Les déportés qui étaient restés à Ikaria après notre premier séjour nous suivaient du regard à distance. Un petit groupe d'entre eux vint à notre rencontre. Salutations, effusions. Un responsable, entre deux âges, prit la parole. Il entra d'emblée dans le vif du sujet: "A Daphni, le village qui vous est assigné, il n'y a pas de déportés. Vous serez les premiers. Mais au village voisin d'Akamatra, il y a un bon groupe. Vous coopérez sans problèmes. Pour le moment, en attendant votre installation, on vous procure l'essentiel, des médicaments, des légumes et des fruits secs. Y aurait-il un toubib parmi vous ?" Un type à lunettes d'une trentaine d'années sortit du groupe. "Comment appelles-tu, camarade ?" - "Aris. Je suis généraliste." - "Eh bien, Aris, va choisir des médicaments au dépôt et reviens examiner les malades. C'est que vous avez une longue route devant vous. Chacun cherchait à retrouver des visages familiers. Eamites, Eponites, communistes formaient des noyaux vite identifiables. On pouvait ainsi savoir qui était qui parmi les autres, c'est-à-dire les sans-parti, les sympathisants, ou bien ceux qui avaient été arrêtés par hasard et qui étaient totalement inconnus. Nous comptions même un trotskiste notoire. Au total nous étions environ quatre-vingt dix. Bien entendu, ces prises de contact survenaient en catimini, d'abord parce qu'il fallait à tout prix que les membres du Parti restent ignorés, "clandestins" au sein même du groupe. L'ennemi était à l'affût, prêt à frapper.

Le toubib revint avec une provision de médicaments, pansements, ustensiles. "Rassemblement de tous les malades!" annonça-t-il. J'allais me placer devant lui en compagnie des autres éclopés. La plupart présentaient des plaies ouvertes dues aux tortures aux passages à tabac. Rares étaient les cas "courants". Quand vint mon tour, Aris s'occupa d'abord de mon poignet. Il le nettoya à l'eau oxygénée et à la teinture d'iode, l'entoura d'un pansement. Puis il soigna mon visage. Au-dessus du sourcil droit, la blessure que j'avais reçue à la Sûreté s'était rouverte et suppurait. Le nettoyage fut pénible. Second pansement. L'oeil était atteint de conjonctivite, il envoya quelqu'un chercher un collyre. Il s'aperçut alors que j'étais raide, contracté. "Tu as d'autres troubles ?" - "Une douleur au thorax." Il sortit le stéthoscope qu'il avait toujours avec lui, m'ausculta. "Oh là là!" fit-il. "Comment arrives-tu à tenir debout ? Tu traînes ça depuis longtemps ?" - "Depuis mars." - "Ben dis donc! t'es un phénomène. Et tu peux marcher, manger ?" - "Jusqu'à présent, je n'ai pas eu de choix." Il me considéra à travers ses deux gros verres de lune et comprit. "Tu veux rester à Evdilos ? Je peux faire une demande." Je regardai autour de moi les visages de mes compagnons de traversée. Ils me plaisaient. "Non, lui dis-je, je préfère rester avec vous." - "Tu es sûr que tu es en état de marcher ?" - "Même si c'est en clopinant, j'y arriverai bien." - "Tu as beaucoup de bagages ?" - "Un sac avec mon linge, quelques livres et du papier." - "Que fais-tu dans la vie ?" - "Je compose de la musique." "Compositeur ? C'est formidable! Tu nous confectionneras bien un petit morceau ?"

Je pris mes médicaments et allai m'asseoir à l'écart. Je me retrouvais donc à Evdilos. Face au grand large. Je pensais

Le foudre revint avec une provision de médicaments, pansements
 catalanes. "Rassemblement de tous les malades!" annonça-t-il.
 L'hôpital ne pouvait pas placer devant lui en compagnie des autres soldats.
 Le départ présentait des difficultés couvertes dans les tentes
 aux passages à l'abri. Hâtes étaient les cas "concrets". Quand
 vint son tour, cela occupa d'abord de son point. Il se mit
 à l'œuvre diligente et à la recherche d'objets, l'entourant d'un pansement
 Puis il sollicita son visage. Au-dessus du couillard droit, la place
 que l'avis reçut à la Société n'était tournée et supportait. Il
 nettoyage fut pénible. Second pansement. L'œil était atteint
 conjonctivite, il envoyait quelques-uns chercher un collyre. Il eut
 regarda alors que l'état resta, contracté. "Tu es d'autres
 troubles?" - "Une douleur au thorax". Il sortit la stéthoscope
 qu'il avait toujours avec lui, l'auscultait. "Oh là là!" fit-il
 "Comment arrive-tu à tenir debout? Tu trembles ça depuis longtemps
 temps?" - "Depuis hier". - "Bon dieu! ça va un phénomène. Ça
 tu peux marcher, manger?" - "J'ai l'impression que je n'ai rien en
 choix". Il me considéra à travers ses deux yeux verts de lune
 et comprit. "Tu veux rester à Evdokia? Je peux faire une
 demande". Je regardai autour de moi les visages de mes compagnons
 de traversés. Ils me regardaient. "Non, lui dis-je, je préfère
 rester avec vous." - "Tu es sûr que tu es en état de marcher?
 - "Même si c'est en équilibre, j'y arriverai bien." - "Tu es
 beaucoup de regarder?" - "Un peu avec mon linge, quelques livres
 et du papier." - "Que fais-tu dans la vie?" - "Je compose de
 musique." "Compositeur? C'est formidable! Tu nous collectionnes
 tes bien un petit morceau?"

Je pris mes médicaments et allai m'asseoir à l'écart. Je
 ne retrouvais donc à Evdokia, face au grand large, le panorama

notre traversée-fiasco en calque avec Vassilis Zannos. A l'heure qu'il était, lui se trouvait à la Surêté. "Comme le Christ!", selon le mot de la tante Stéphanidias au retour de la confrontation. Combien de temps s'était écoulé depuis notre passage ici ? Un siècle ? Tout cela avait-il même existé ? Je sortis un crayon, bout de papier, j'écrivis: "C'est en battant que le coeur s'enflamme, en battant que l'esprit illumine. Et c'est en battant que les esclaves moissonnent..." L'air commençait à naître dans ma tête. Le toubib vint s'asseoir à mon côté. "Allez, chante-m ça", dit-il en souriant. Tout en écoutant, il battait la mesure avec sa tête. D'autres nous rejoignirent, s'attroupèrent. "Pho apporte ta guitare!" cria quelqu'un. Peu à peu, de bouche en bouche, le chant prenait corps. Le cercle s'étoffait. Du creux de la voix humaine, le chant montait au ciel d'azur. Une offre aux dieux antiques qui nous avaient pourtant abandonnés. Moi, pendant ce temps, je revoyais défiler dans ma mémoire les visages et les gestes de Pétros, Pavlos et Vassilis. Précis, vifs, chaleureux. Je revoyais aussi le visage impassible de l'instituteur condamné à mort, avec ses yeux rivés au plafond et qui devaient être mangés par les vers aujourd'hui. Comme si ces yeux avaient cherché à lire au plafond une pensée que nous ne connaissions que nous ne connaîtrions jamais, mais qui nous obsédait...

Le capitaine Alissandrakis reparut. "Bon, tout est prêt. Allez vous mettre en route. Vous ferez halte à Akamatra. Vous vous présenterez au poste de police pour y faire acte de présence. C'est de lui que vous dépendrez. Malheur à vous au moindre écart...Rompez!" Pendant la marche, Aris me jetait de fréquents coups d'oeil furtifs pour voir comment j'allais. Il s'attendait

notre traversée-riance en ce qui avec Vassila Lannos. A l'heure
 du'il était, lui se trouvait à la Suède. "Comme le Christ!"
 selon le mot de la tante Stéphanie au retour de la conférence
 Comptes de temps a'était écoulé depuis notre passage ici ? Un
 siècle ? Tout cela avait-il même existé ? Le sort d'un croyant,
 tout de parler, s'écrivait "C'est en partant que le cœur a"
 enlaine, en partant que l'espérance lumineuse. Et c'est en partant
 que les esclaves mollement...". L'air commençait à naître dans
 sa tête. Le temps vint à passer à son côté. "Alliez, changez-
 ce", dit-il en souriant. Tout en écoutant, il partait la main
 avec sa tête. D'autres nous rejoignent, s'attourent. "Ils
 apportent la culture" cria quelqu'un. Peu à peu, de bouche en
 bouche, le chant prenait corps. Le cercle s'étoilait. Un cercle
 de la voix humaine, le chant montait au ciel d'acier. Une ellipse
 aux deux extrémités qui nous avaient pourtent abandonnés. Mot,
 pendant ce temps, je revoyais défilé dans ma mémoire les vis
 et les gestes de Pétron, Pavlos et Vassila. Trésors, vils, etc
 eux. Je revoyais aussi le village impossible de l'instinct
 couché à mort, avec ses yeux rivés au plafond et qui devaient
 être menés par les vers aujourd'hui. Comme si ces yeux avaient
 cherché à lire au plafond une pensée que nous ne connaissions
 que nous ne connaissions jamais, mais qui nous opédait...

Le capitaine Alissandria regarda. "Bon, tout est prêt."
 Allez vous mettre en route. Vous êtes prêts à Akaratra. Vous
 vous présenteres au poste de police pour y faire acte de
 présence. C'est de lui que vous dépendrez. Malheur à vous si
 moindre écart... "Rompes!" Pendant la marche, Aris me jetait de
 coups d'oeil furtifs pour voir comment s'allait. Il s'attendait

manifestement à me voir craquer d'un moment à l'autre. En tête la colonne marchait un paysan tirant un mulet chargé de vivres de chaudrons. Le soleil amorçait son déclin. Les montagnes nues de Turquie brillaient au loin. L'île de Chio disparaissait sous une fine couche de brume. La montée était rude. Plusieurs d'entre nous étaient déjà à la traîne. Le mulet parvenu au col, tout en haut de la montée, se détacha baigné de lumière. Les hommes le suivaient en une longue file, comme des fourmis, courbés sous leurs fardeaux. Quand on arriva au col à notre tour, la mer se referma dans notre dos et un plateau rocailleux, couvert de buissons, s'ouvrit devant nous. Une chaîne de montagnes verrouillait l'horizon. Une fois arrivés à Akamatra, le toubib m'entraîna dans le café de la place pour m'y faire asseoir. Le poste de gendarmerie se composait en tout et pour tout de trois hommes: Dionysis qui faisait office de brigadier et deux adjoints. Une centaine de déportés résidaient au village. A voir leur mise soignée, l'aisance de leur maintien et de leurs propos, on aurait juré qu'ils avaient vécu toute leur vie ici. Dionysis nous fit rassembler pour l'appel. Un par un, quand il épelait notre nom, on passait devant lui en répondant "présent!" Quand j'eus moi-même rempli cette formalité, l'un des deux adjoints m'aborda. "Tu t'appelles Théodorakis ? Tu es crétois ?" - "Oui." - "Tu es pareil avec les Théodorakis de l'île qui pratiquent la vendetta ?" - "Oui." - "Alors sache que moi je m'appelle Psilakis. Mais je n'ai aucun lien avec les autres Psilakis. Nous, on est de l'autre bout de la Crète." J'éclatai de rire. Incroyable, pensais-je, la vendetta en impose davantage que le pouvoir! Je suis un détenu, est mon garde-chiourme, et pourtant il a peur que je ne le tue pour une histoire d'honneur quelconque. "Rassure-toi", lui dis-

Ce gendarme avait un faciès très commun, barré de l'inévitable moustache. Un air plutôt inoffensif, un peu fanfaron. Mais ce sont souvent de bons bougres dans son genre qui sont les plus malfaisants. Je voulus conclure: "Allons, on s'entendra en bons crétois, pas vrai?" "Que veux-tu dire par là" murmura-t-il, repris par ses appréhensions. "Hé! pas d'actes inconsidérés, c'est tout!" Et je m'éloignai, laissant planer une vague menace au nom des "Théodorakis"...

Comme Dionysis épelait difficilement les noms, l'appel dura une heure. Quand ce fut fini, il donna la parole au représentant d'Akamatra. "Compagnons, déclara celui-ci, vous allez loger aujourd'hui dans le village selon nos possibilités. Demain matin, vous irez à Daphni, à une demi-heure de marche vous vous y installerez pour de bon. Vous trouverez à l'épicerie des gamelles, des gourdes, des couverts et des assiettes en alu. Si vous n'avez pas d'argent, on vous ouvrira un registre." Dionysis reprit la parole. Il incarnait à la perfection le comique troupier avec sa moustache à la Hitle: et sa tête de citrouille. Ou l'air suffisant d'un boulanger Epire. "Demain matin, avant votre départ, appel à sept heures. Le soir, même chose, appel à sept heures. A compter d'après demain, vous devrez revenir ici chaque jour pour trois appels dans la journée. Aucune absence ne sera tolérée, quel qu'en soit le motif. A Daphni, interdiction de circuler dans les rues, vous devez rester enfermés dans vos maisons. Vous ne pouvez sortir que pour les repas à la cantine et pour venir répondre aux trois appels. Vous désignerez l'un d'entre vous comme responsable..."

Ce langage avait un accent très commun, celui de l'indien
 montagnais. Un air pur et noble, un peu mélancolique. Mais
 son langage était dans son genre, et son genre est
 noble. Je vous connais, "Aliona, on s'entend en
 deux langues, pas vrai ?" "Que veux-tu dire par là ?" "Mieux
 -li, repère par ses appréhensions. [Et] pas d'effet inconnu
 réa, c'est tout !" Et je m'éloignai, laissant planer une voix
 menaçante au nom des "Théodoraïka"...

Comme Dionysie était difficilement les noms, l'appel à
 une heure. Quand ce fut fini, il donna la parole au repère
 tant d'Aliona. "Compagnons, délégués, vous allez
 jouer aujourd'hui dans le village selon nos possibilités.
 Demain matin, vous irez à Dapnal, à une demi-heure de marche
 vous vous y installerez pour de bon. Vous trouverez à l'
 épicerie des semelles, des courbes, des couvertes et des sacs
 tes en air. Si vous n'avez pas d'argent, on vous ouvrira un
 registre." Dionysie reprit la parole. Il insistait à la
 perfection le compte propre avec ce montagnais à la Hille
 et se fêta de circonstance. On l'air suffisant d'un douanier
 épire. "Demain matin, avant votre départ, appel à sept heures
 le soir, même chose, appel à sept heures. A compter d'après
 demain, vous devrez revenir ici chaque jour pour trois jours
 dans la journée. Aucune absence ne sera tolérée, quel qu'en
 soit le motif. A Dapnal, interdiction de circuler dans les
 rues, vous devez rester enfermés dans vos maisons. Vous ne
 pouvez sortir que pour les repas à la cantine et pour venir
 répondre aux trois appels. Vous désignerez l'un d'entre vous
 comme responsable..."

Un Eponite vint m'avertir que j'étais convoqué à une réunion dans une maison du village. Je le suivis. On arriva devant un mur très élevé. Au milieu, un portail en bois s'ouvrait sur un cour. Autour d'un puits, des femmes et des jeunes filles brodaient. Elles me saluèrent d'un mouvement un peu cérémoniel de la tête. Je compris qu'elles étaient au courant de la nature de la réunion que leur logis abritait et qu'elles devaient lui signifier par une expression grave, à la hauteur de l'événement. En pénétrant dans la pièce où une dizaine de camarades discutaient autour d'une table, je reconnus Elefthériadis (avec lequel j'avais été arrêté à Néa Smyrni). "Prends place, camarade", me dit-il, l'air très absorbé, celui qui dirigeait le débat. Une façon de me faire observer que je venais de rompre le fil. "On continue ?" interrogea-t-il. Ils étaient en train d'aborder les problèmes les plus urgents, à commencer par la mise sur pied d'un Comité d'orientation du groupe qui serait chargé des finances, du ravitaillement, de la popote, des ateliers, du dispensaire: bref, de tout ce qui appelait sans délai de nouvelles initiatives. D'Akamatra à Daphni, il y avait une demi-heure de marche. Bien. Mais en sens inverse, il fallait compter une heure et demie à cause de la montée...Autrement dit, nous passerions chaque jour cinq heures à marcher. Quelqu'un demanda: "Sommes-nous obligés de nous plier à cette règle ?" Le responsable répondit: "Nous estimons que oui. Nous n'avons pas actuellement les moyens de rechercher l'affrontement avec les autorités. Eux, ils aiguisent à plaisir leurs griffes pour nous rendre la situation invivable. C'est dans leur intérêt. Mais nous, nous n'aurions rien à gagner à ce jeu. Mieux vaut adopter un profil bas, pour autant que nos convi-

tions et notre mission ne sont pas en cause. Il faudra qu'une instance veille à ce que nous partions, arrivions et repartions tous ensemble pour les appels. Cette instance ne peut être que le Comité provisoire que nous formons ici. Quand le groupe sera bien installé, il s'agira d'élire ce Comité. Mais pour l'heure il y a un tas de décisions à prendre sans délai si nous ne voulons pas que la situation nous échappe. Il n'est pas exclu que des provocateurs se trouvent dans nos rangs..." Il se tourna vers moi: "Nous avons appris que tu as des problèmes de santé. Si le toubib est d'accord après t'avoir examiné, nous proposons que tu sois le représentant du groupe auprès des autorités locales autrement dit le secrétaire pour l'extérieur. Une fois réglés quelques derniers détails, on sortit deux par deux de la maison à intervalles assez longs, pour ne pas éveiller les soupçons. C'était l'heure de la promenade vespérale pour les déportés se trouvant à demeure dans le village. Au fond, je les enviais d'être solidement établis, d'avoir trouvé une sorte de paix. Ils avaient un toit, un coin de chambrée à eux, leurs affaires personnelles, leurs livres. Ils se consacraient à la lecture, à l'étude, à leur courrier. Leur organisation marche comme sur des roulettes. Nous, nous devions tout recommencer zéro. Apis vint me chercher pour m'emmener dans la maison qui servait d'infirmerie. Après m'avoir à nouveau nettoyé les plaies et changé les pansements, il me dit: "Maintenant, il faut que t'ausculte soigneusement". Quand ce fut fait, il se redressa avec vivacité: "Mon vieux, tu es un prodige!" Cette exclamation alerta des camarades qui vinrent aux nouvelles: "Ce type est capable de faire fuir la pleurésie!" leur dit-il avec un ton admiratif. "Bon, il te reste à reprendre du poids et à

lions et notre mission ne sont pas en cause. Il faudra qu'une
 instance veille à ce que nous portions, actions et réparations
 tous ensemble pour les appels. Cette instance ne peut être que
 le Comité provincial que nous formons ici. Quand le groupe sera
 bien installé, il s'agira d'élire ce Comité. Mais pour l'instant
 il y a un tas de décisions à prendre sans délai et nous ne ve-
 ions pas que la situation nous échappe. Il n'est pas exclu que
 des provocateurs se trouvent dans nos rangs...". Il se tourna
 vers moi : "Nous avons appris que tu es des problèmes de santé. Si
 fondé sur d'accord après t'avoir examiné, nous proposons que
 tu sois le représentant du groupe auprès des autorités locales
 autrement dit le secrétaire pour l'extérieur. Une fois réglés
 quelques derniers détails, on sortit deux par deux de la salle
 à intervalles assez longs, pour ne pas éveiller les soupçons.
 C'était l'heure de la promenade vespérale pour les députés :
 trouvons à demeure dans le village. Au fond, je les
 envisage d'être soigneusement établis, d'avoir trouvé une sorte de
 paix. Ils avaient un toit, un coin de chambre à eux, leurs
 affaires personnelles, leurs livres. Ils se consacraient à la
 lecture, à l'étude, à leur courrier. Leur organisation marche
 comme sur des roulettes. Nous devons tout recommencer
 dans. Après avoir me chercher pour m'embarquer dans le bateau qui
 servait d'infirmerie. Après m'avoir à nouveau rassuré les gens
 et changé les pansements, il me dit : "Maintenant, il faut que
 t'occupes soigneusement". Quand ce fut fait, il se retira
 avec vivacité : "Bon vieux, tu es un prodige!". Cette exclamation
 était des compliments qui venaient aux nouvelles : "Ce type est
 capable de faire le miracle !" leur dit-il avec un
 ton admiratif. "Bon, il te reste à reprendre du poids et à

suivre un traitement de consolidation."—"Ce qui signifie que
puis avoir une activité normale ?"—"Oui, mais avec prudence.
"Je peux me rendre aux appels ?"—"C'est ton affaire, moi je
t'obtenir une dispense." Le brigadier avait précisé que seuls
les cas de maladie avérée, dûment constatée par le médecin,
pouvaient justifier une absence.

Le lendemain matin eut lieu le premier appel pour lequel,
en tant que représentant du groupe, j'avais proposé au poste
police la procédure rationnelle et rapide que nous avions mis
au point la veille: chacun recevrait un numéro d'ordre corre-
pondant à sa place sur la liste alphabétique, il n'aurait qu'à
à dire son numéro pendant le contrôle. Ce premier appel dura
quinze minutes, mais par la suite on allait le ramener à sept
minutes tout au plus. D'abord méfiants, les gendarmes durent
reconnaître l'efficacité de notre méthode et ils l'adoptèrent
pour l'appel des déportés d'Akamatra: nous faisons école!

A la sortie du village, quand on s'engagea sur le chemin
descendait à Daphni, la vallée de la Messaria s'étendit devant
nous. A gauche, l'horizon était fermé par la montagne. A droite
en contrebas, on apercevait notre nouvelle patrie noyée dans
la verdure. Combien de temps allions-nous y vivre ? A mi-
parcours, le chemin formait une sorte de place avec des
platanes, des bancs de pierre et, tout au fond, une canalisa-
tion qui recueillait l'eau d'une source pour la projeter à
force dans un bassin. On s'assit à l'ombre des arbres pour
reprendre souffle. En se penchant sur le bassin, on s'amusa
à voir trembler notre image à la surface de l'eau limpide.
Une eau si glacée qu'on ne pouvait la boire.

Quand on entra dans Daphni, on découvrit un village aban-

Quand on entre dans Daphni, on découvre un village où
 Une eau et glacée qu'on ne pouvait la boire.
 à voir trembler notre image à la surface de l'eau limpide.
 représentée soulevée. En se penchant sur le bassin, on s'amusait
 lors dans un bassin. On s'assit à l'ombre des arbres pour
 tion qui recueillait l'eau d'une source pour la projeter à
 platons, des bancs de pierre et, tout au fond, une cascade
 perenne, le chemin formait une sorte de place avec des
 la verdure. Combien de temps allions-nous y vivre ? à mi-
 en contrepas, on apercevait notre nouvelle patrie noyée dans
 nous. À gauche, l'horizon était fermé par le montagne. À droite
 descendait à Daphni, la vallée de la Messara s'élevait devant
 à la sortie du village, quand on s'engagea sur le chemin
 pour l'appel des déportés d'Alkantara; nous saluons écoliers
 reconnaissive l'efficacité de notre méthode et les l'opportunité
 minutes tout au plus. D'abord méditants, les gardiens durèrent
 quinze minutes, mais par la suite on allait se remener à son
 à dire son numéro pendant la contrainte. Ce premier appel dura
 pendant à sa place sur la liste alphabétique, il n'aurait pu
 au point la valise: chacun recevait un numéro d'ordre contre
 police la procédure rationnelle et rapide que nous avions en
 au tant que représentant du groupe, j'avais proposé au poste
 le lendemain matin sur lieu le premier appel pour lequel.

Le lendemain matin sur lieu le premier appel pour lequel.
 nous avions une activité normale ? - Oui, mais avec prudence.
 "Je peux me rendre aux appels ?" - "Oui, mais avec prudence."
 "Obtenir une dispense." Le brigadier avait précisé que seuls
 les cas de maladie avérée, dûment constatés par le médecin,
 pouvaient justifier une absence.

donné. Toutes les maisons étaient fermées. La plupart des habitants avaient laissé les clefs à des parents ou des amis qu'ils nous les remettent. C'était là un geste d'une grande portée puisqu'il signifiait: nous vous confions notre patrimoine. En retour, notre premier souci était de manifester notre respect. Non seulement nous faisons attention à ne pas abîmer ce patrimoine mais nous nous efforçons de l'entretenir et de l'améliorer. On réparait le plancher, la toiture. On repeignait. On cultivait le jardin. Nous avions à coeur de le restituer en meilleur état et cette règle était valable dans toute l'île. L'église campait au centre du village devant une petite place ombragée par des platanes. Il y avait une auberge sommaire avec un tourne-broche, une boulangerie, une mercerie et un café. Comme nous l'avions fait à Vrachadès autrefois, chacun s'activait selon sa spécialisation. On recensa les maisons disponibles, on fit une sorte d'étude cadastrale, on calcula la surface habitable afin de nous y répartir avec équité. En quelques heures, notre présence avait sorti le village de sa torpeur, les fonctions sociales redémarrèrent, le fil rompu d'une tradition séculaire était renoué par une centaine d'Athéniens bannis. Le plus urgent était évidemment d'aménager la cuisine et la cantine. Dès ce premier jour, les marmites chantèrent au point d'ébullition. Dans ce domaine aussi l'organisation ne laissait rien à désirer. Le service "popote" était désigné pour une semaine par les diverses chambrées. Le cuisinier devait au préalable communiquer ses besoins en effectifs en fonction du menu prévu. Par exemple, la corvée de patates réclamait évidemment plus de bras que celle des fayots ou des lentilles. Pas de viande, inutile de le préciser. Très rarement, de la morue.

donné. Toutes les maisons étaient fermées. La plupart des habitants avaient laissé les clés à des parents ou des amis qu'ils nous les remettaient. C'était là un geste d'une grande portée puisque si quelqu'un avait voulu nous faire du mal, nous aurions pu nous en rendre compte avant de rentrer. Notre premier souci était de savoir si nous étions seuls. Non seulement nous faisons attention à ne pas abîmer ce pays mais nous nous efforçons de l'entretenir et de l'améliorer. On réparait le plancher, la toiture. On repeignait on cultivait le jardin. Nous avions à cœur de le restaurer à meilleur état et cette règle était valable dans toute l'île. L'église campait au centre du village devant une petite place ombragée par des platanes. Il y avait une suberge comme on en trouve-proche, une boulangerie, une mercerie et un café. Comme nous l'avons fait à Vrochades entrelas, chacun a son selon sa spécialisation. On recense les maisons individuelles, on fit une sorte d'étude cadastrale, on calcule la surface habitable afin de nous y répartir avec équité. En quelques heures, notre présence avait sorti le village de sa torpeur, les fonctions sociales redémarraient, le fil rompu d'une tradition séculaire était renoué par une centaine d'adhérents. Le plus urgent était évidemment d'émanciper le village et de lui rendre son premier jour, les premières chantiers au point d'habitation. Dans ce domaine aussi l'organisation ne faisait rien à décrire. Le service "popote" était destiné pour une semaine par les diverses équipes. Le cuisinier de ce préfabriqué communal avait besoin en effectifs en fonction de menus prévus. Par exemple, la corvée de patates réclamait évidemment plus de bras que celle des légumes ou des lentilles. Les de viande, inutile de le préciser. Très rarement, de la sorte

salée, que l'on cuisinait au four avec une garniture de pomme de terre et de tomates à l'ail. Un luxe que l'on réservait au dimanche. La cantine assurait deux repas par jour. Le petit déjeuner était pris dans les chambrées. Il consistait en une infusion de sauge que l'on allait cueillir dans la montagne. Le café ne viendra que bien plus tard avec les premiers colis

Somme toute, malgré les restrictions sévères imposées à nos déplacements et l'absurde nécessité des trois navettes Daphni-Akamatra quotidiennes, le temps passé là fut un dernier sursis que nous accordait l'histoire, il avait la beauté de ceux qui nous entouraient. Peu à peu, nous nous découvriions mutuellement. Nos longues heures de marche entre les deux villages s'y prêtaient. Nous bavardions gaiement par groupes de deux ou trois. De loin, les cents lascars que nous étions devaient donner l'impression d'une section de maquisards partant en opération. Au même moment, dans toute l'île, cinq mille Eamites, Eponites et communistes faisaient de même, fives condamnées à l'inaction alors que l'Armée démocratique était obligée de recruter des hommes peu aptes au combat. Que disait Staline? Que ce sont les réserves stratégiques qui décident de la victoire. La lutte de l'Armée démocratique a peut-être été perdue dès l'instant où les Athéniens étaient restés dans la capitale sur l'ordre du Parti. Nous avions la jeunesse, nous avions la foi, nous avions la ténacité. Alors que maintenant, au lieu de nous illustrer sur les flancs des montagnes légendaires du Pinde, nous nous traînions misé-ablement dans une transhumance quotidienne.

Cette démission forcée du cours des événements tournait à l'obsession, nous rongeaient. Il fallait à tout prix garder le moral ne pas sombrer dans une oisiveté aussi pernicieuse que l'est l'anémie du même nom. Le volet "loisirs" devenait une priorité une fois réglé le côté pratique de notre vie collective. Autrement dit quand la popote eut pris sa vitesse de croisière et qu'on put bénéficier des divers "ateliers" pour se faire raser, coiffer, pour donner ses habits à raccommoder, ses chaussures à ressemeler, tout cela pris gratuitement en charge par le groupe. Notre emploi du temps s'étoffait, se diversifia. Nous eûmes même une heure de gymnastique grâce à la présence parmi nous de Yorghos Thanos, ancien champion de javelot aux Jeux balkaniques. Les cours d'anglais remportaient un vif succès. Ma pratique de cette langue évolua depuis au gré de mes séjours en déportation et en prison. Disons, pour être franc, que je parle toujours aujourd'hui l'anglais...d'Ikaria. J'assumai la chaire de musique. Théorie, solfège, chant, histoire de la musique, morphologie. On alla jusqu'à l'analyse de la fugue. Les autres matières enseignées comprenaient la littérature, l'histoire, les mathématiques, sans oublier les cours pour analphabètes. Et le marxisme à l'université de Daphni? dira-t-on. Il y avait à ce sujet bien des réticences au sein du bureau du Parti et nous attendions le feu vert d'Evdilos. Les responsables tenaient surtout à ne pas s'aliéner les sympathisants par ce qui aurait pu passer pour une tentative d'endoctrinement. Le problème n°1, je l'ai dit, était de "tenir", de faire en sorte qu'aucun d'entre nous ne finisse par signer la "déclaration d'abjuration". Quand l'accord d'Evdilos nous parvint, Vassiliss donna le premier cours. Et au moment où chacun commençait à le considérer comme le

Cette déclamation faite au cours des événements tournés à l'opération, nous voyez. Il fallait à tout prix garder le son ne pas rompre dans une certaine mesure permises que l'on a l'année du même nom. Le volet "l'histoire" devenait une priorité une fois réglé le côté pratique de notre vie collective. Autre ment dit quand le dépôt est pris en vitesse de croisière et et qu'on put bénéficier des divers "atouts" pour se faire venir, collecter, pour donner ses habits à raccommoder, les choses à rassembler, tout cela pris extrêmement en charge par le groupe. Notre emploi du temps s'étoila, se diversifia. Nous eûmes même une heure de gymnastique grâce à la présence parmi nous Yorghos Thomas, ancien champion de Javelot aux Jeux olympiques. Les cours d'anglais remportaient un vif succès. Ma pratique de cette langue évolua depuis au gré de mes séjours en déport et en prison. Diana, pour être franc, que je parle toujours aujourd'hui l'anglais... d'instinct. L'essentiel la chose de tout intérêt, chants, théâtre de la musique, morphologie. On alla jusqu'à l'analyse de la langue. Les autres matières enseignées comprenaient la littérature, l'histoire, les mathématiques, sans oublier les cours pour analphabètes. Et le matériel à l'université de Daphni? dit-on. Il y avait à ce sujet des références au sein du bureau du Parti et nous attendions les vert d'Evilios. Les responsabilités tombant surtout à ne pas s'aligner les expérimentations par ce qui arrivait qu'il passait pour l'initiative d'auto-éducation. Le problème n°1. Je l'ai dit, était de "tenir", de tenir en cours qu'aucun d'entre nous ne finisse par signer la "déclaration d'ajournement". Quand l'Evilios nous parlait, Vassilis donna le premier cours. Et au moment où chacun commençait à se considérer comme le

représentant personnel de Karl Marx auprès de nous, stupeur ! Le gardien du dogme a signé la déclaration et il a regagné son foyer ! On ne devait connaître que bien plus tard le fin mot de cette histoire. Il semble que notre "maître" éphémère avait reçu de la direction la consigne de signer pour pouvoir aller à Athènes "couvrir" un important responsable qui logeait chez lui. Quoi qu'en soit, il nous fallut patienter deux mois avant que les cours ne reprennent. Une bonne occasion s'offrait : nous avions découvert dans une cache du village tout un lot d'ouvrages classiques du marxisme. On forma alors un groupe d'"enseignants" dont je faisais partie, avec Pantis - le père de Pétrou qui deviendra l'un de nos chanteurs attitrés dans les années 70. Nous abordions d'abord entre nous diverses questions théoriques avant de les exposer à de petits groupes d'élèves plus ou moins "clandestins". Car il faut savoir, aussi étrange que cela paraisse, que nous autres, les déportés communistes, n'avions pas le droit de parler, fût-ce du bout des lèvres, de marxisme ou de communisme ! Celui qui était surpris à le faire se retrouvait devant une cour martiale et risquait le poteau.

La nouvelle de la rupture Tito-Staline retentit comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. Le dirigeant yougoslave était une des figures de proue du communisme international. Les communistes grecs lui vouaient une admiration particulière, d'autant que son influence et son appui semblaient déterminants pour le sort de notre mouvement étant donné la proximité géographique, les liens tissés dans le passé récent et le refuge que les combattants du nord de la Grèce pouvaient trouver de l'autre côté de la frontière. Mais quand on apprit quelle était l'attitude de Staline, fidèles

représentant personnel de Karl Marx auprès de nous, n'est-ce pas ?
 Le gardien du dogme a signé la déclaration et il a regardé son
 loyer ! On ne devait connaître que bien plus tard le lin mot de
 cette histoire. Il semble que notre "maître" épiphane avait reçu
 de la direction la consigne de signer pour pouvoir aller à Athènes
 "couvrir" un important responsable qui logeait chez lui. Quoi qu'il
 en soit, il nous laissa patienter deux mois avant que les courriers
 ne reviennent. Une bonne occasion s'offrit : nous avions découvert
 dans une cache de village tout un lot d'ouvrages clandestins de
 marxisme. On forma alors un groupe d'"enseignants" dont je fus
 partie, avec Pantia - la mère de Petros qui devenait l'un de nos
 chantres attitrés dans les années 70. Nous abordions d'abord
 entre nous diverses questions théoriques avant de les exposer à
 de petites groupes d'"élèves" plus ou moins "cibés". Car il
 fallait, aussi étrange que cela paraît, que nous autres, les
 dévotés communistes, n'ayons pas le droit de parler, l'État ou
 tout des fêtes, de marxisme ou de communisme ! Celui qui était
 autorisé à le faire se retrouvait devant une cour martiale et
 risquait la potence.

La nouvelle de la rupture Tito-Staline retentit comme un coup
 de tonnerre dans un ciel serain. Le dirigement yougoslave était
 des lignes de proue du communisme international. Les communistes
 grecs lui voulaient une adhésion particulière, d'autant que son
 influence et son appui semblaient déterminants pour le sort de
 notre mouvement étant donné la proximité géographique, les liens
 tissés dans le passé récent et le refuge que les combattants du
 nord de la Grèce pouvaient trouver de l'autre côté de la frontière.
 Mais quand on apprit qu'elle était l'attitude de Staline, l'idée

sui~~v~~ie par Zachariadis, on n'eut pas l'ombre d'une hésitation. D'une seule voix, on se dressa tous, cadres et militants, p^r dénoncer le "traître". Nombreux sont ceux, aujourd'hui, qui mettront en doute cette affirmation. "Le Parti terrorisait ses membres, diront-ils. Qui aurait osé contester la ligne officielle?" Mille excuses, mais cette dénonciation unanime de Tito fut une réaction spontanée de notre part. Naturelle pourrait-on dire. Aucun état d'âme. Comme si de rien n'était. La foi que nous avons en Staline et en notre propre direct^r était si aveugle qu'on ne jugea même pas nécessaire de revenir sur la question. Du reste, toutes nos analyses politiques étaient empreintes d'un optimisme radical, inébranlable. D'un côté il y avait nous - depuis les montagnes de Grèce jus^q aux plaines de Chine - et nous allions l'emporter sur tous fronts. De l'autre il y avait le capitalisme dont on assistait au derniers soubresauts avant l'estocade finale. C'était un question de mois. Ou tout au plus de deux à trois ans. Et c'est ainsi, de sursis d'optimisme en sursis d'optimisme, q^{u'} vingt ans plus tard, un certain camarade Thymios aura le mot de la fin qui connaîtra une grande fortune: "La situation extérieure est bonne. La situation intérieure est bonne. Le camarade Thymios boucle sa vingtième année de prison".

Lors d'une des descentes opérées à l'improviste au village une patrouille de gendarmerie surprit deux déportés occupés à faire une partie de jacquet au café. Le couvre-feu était sonné depuis une demi-heure et nous devions tous être enfermés dans nos maisons. Ils furent aussitôt conduits à Evdilos et jetés au cachot. Le lendemain, après l'appel du matin, le

suivis par les barbares, on n'eut pas l'ordre d'une délicate
 d'une seule voix, on se dressa tous, cadres et militants, à
 dénoncer le "traître". Nombreux sont ceux, aujourd'hui, qui
 mettront en doute cette affirmation. Le Parti terrorisait
 ses membres, dit-on. Qui aurait osé contester la ligne
 officielle? Mille excuses, mais cette dénonciation massive
 de Tito fut une réaction spontanée de notre part. Naturelle
 pourrais-on dire. Aucun état d'âme. Comme si de rien n'était
 la loi que nous avions en Serbie et en notre propre direct
 était si évidente qu'on ne jugea même pas nécessaire de venir
 sur la question. Du reste, toutes nos analyses politiques
 étaient empreintes d'un optimisme radical, inébranlable. D'
 un côté il y avait nous - depuis les montagnes de Grèce jus
 aux plaines de Chine - et nous allions l'emporter sur tous
 fronts. De l'autre il y avait le capitalisme dont on savait
 en dernière analyse avant l'entocade finale. C'était un
 question de mots. On fut au plus de deux à trois ans. Et
 c'est ainsi, de surcroît d'optimisme en surcroît d'optimisme,
 vingt ans plus tard, un certain camarade Tychon aura le mot
 de la fin qui connaît une grande fortune: "La situation
 extérieure est bonne, la situation intérieure est bonne. Le
 camarade Tychon pouvoit en vingt-cinq ans de prison".

Lors d'une des descentes opérées à l'approvisionnement au village
 une patrouille de gendarmes surprit deux déportés occupés
 à faire une partie de jacquet au café. Le couvre-lin était
 nommé depuis une demi-heure et nous devions tous être entés
 dans nos matras. Ils furent aussitôt conduits à l'école et
 jetés au cachot. Le lendemain, après l'appel du matin, le

brigadier Bionysis me dit: "Tu dois te présenter devant le directeur à Evidilos." - "Quand ça?" - "Immédiatement." Après une heure et demie de marche, j'arrivai devant le siège de la gendarmerie d'Evidilos. On me mit à mon tour au cachot. Comme l'attente pouvait se prolonger, je sortis un crayon, une feuille de papier à musique, et je me mis à composer. C'est ainsi que s'ébauchèrent mes "Exercices pour deux violons et un violoncelle" que j'allais terminer à Daphni. Alissandrakis, le directeur, me fit appeler et me confronta avec mes deux joueurs de jacquet. Ces derniers reconnurent: "C'est vrai, pris par le jeu, nous ne nous sommes pas rendu compte que l'heure était passée". Il ordonna de les ramener en bas, de les passer à tabac et de les laisser à jouer jusqu'au lendemain. Ça serait une bonne leçon. Puis ce fut à mon tour de passer sur la sellette. "Alors comme ça, c'est toi le représentant du groupe ? Qui t'a mis à cette place ? Le Parti ? C'est-à-dire qui ? Et d'abord, pourquoi as-tu ces pansements ? Ça m'as l'air d'avoir une solide réputation à la Sécurité. On a préféré t'envoyer au vert, hein ? Crapule de coco ! Sale engueulé d'Emmo-bulgare !" En bas, les deux autres commençaient à beugler sous les coups. Alissandrakis avait déjà l'air très excité, mais les cris remontèrent encore d'un cran son humeur justicière. Il s'approcha de moi, me cracha en pleine figure. "Crapule d'Emmo-bulgare !" Il y tenait. Nouveau crachat. Je vis qu'il sacrifiait lui aussi à la mode. Il portait une énorme bague à l'annulaire. Merde, me disais-je, je vais encore me faire défigurer ! Le métal acéré vint s'écraser sur mon nez, le sang se mit à pisser par mes narines. Ce spectacle l'excita encore plus. Il fit signe aux deux gardes: "Allez, on se le fait ensemble !" Je me couvris le visage d'une main, le sexe de l'autre, pour essayer de pro

ger au moins ces parties sensibles. Après la correction, Aliss drakis s'installa à son bureau et me fit asseoir devant lui sur une chaise. Il trempa un porte-plume dans l'encrier et me dit: "Tu vas signer au bas de cette feuille blanche. Sinon, tu crèves. T'entends, enculé ?" Ce qui m'inquiétait le plus, ce n'était pas la séance de signature - nous y avons droit systématiquement - mais d'avoir affaire à un type pas très "net". Il était capable de piquer une vraie crise, avec la bave et tout le tremblement. Je savais trop quoi faire. Je me disais: je joue au con ou je joue dur ? En bas, les deux autres continuaient à hurler. Une ambiance d'abattoir propre à vous briser tous vos effets. Finalement, la colère l'emporta en moi quand je vis cet avorton qui voulait se faire passer pour un homme avec sa grosse bague ciselée encore teintée de mon sang. Je pris très calmement le porte-plume, l'examinai et déclarai: "Cette plume ne me convient pas. J'ai l'habitude d'écrire avec une "Sergent-Major". Ça, c'est une plume d'oie..." Il crut un instant que je parlais sérieusement. Mais quand il se rendit compte que je me foutais de sa gueule, il se dressa comme un dément. Il saisit sur son bureau un gros règle en acier et m'en asséna un coup sur le crâne, juste à l'endroit de ma plaie. Je perdis connaissance. Quand je revins à moi, je fus saisi à la gorge par une odeur effroyable. J'étais un cloaque, gisant dans la pisse et la merde. Un orifice s'ouvrait au-dessus de ma tête. Il se ferma. J'entendis un pet, un bruit foireux d'intestin qui se vide. Les excréments me tombèrent dessus. Ces salauds m'avaient fourré dans la fosse d'aisances! Je me relevai et me plaquai contre la paroi. Toute la nuit, je dus rester dans cette position. Au matin, ils vinrent ôter un panneau à hauteur de ma tête. Celui qui me tirait par les bras pour m'

ger au moins ces parties sensibles. Après la correction, il
 braka l'installe à son bureau et me lit assise devant lui sur
 une chaise. Il trampa un porte-pièce dans l'encadrement et me dit :
 "Tu vas aligner au bas de cette feuille blanche. Sinon, tu crève."
 L'entenda, enculé ? Ce fut m'indolgent le plus, ce n'était
 la séance de signature - nous y avions droit systématiquement
 mais l'avoir aligné à un type pas très "net". Il était capable
 piquer une vraie crise, avec la haine et tout le tremblement. Je
 avais trop quoi faire. Je me disais : je joue au con ou je joue
 dur ? En fait, les deux autres continuaient à hurler. Une amie
 d'attache propre à vous briser tous vos rêves. Finissons.
 coiffe l'empereur en moi quand je vis cet avorton qui voulait
 faire passer pour un homme avec sa grosse langue cisailée encore
 teintée de mon sang. Je pris très calmement le porte-pièce. Il
 examina et déclara : "Cette pièce ne me convient pas. L'al 1"
 habitude d'écrire avec une "Sergent-Major". Ça, c'est une pièce
 d'élite..." Il crut un instant que je parlais sérieusement. Mais
 quand il se rendit compte que je ne tentais de me querir, il
 se dressa comme un dément. Il était sur son bureau un gros
 régime en acier et m'en asséna un coup sur le crâne, juste à l'
 endroit de ma pièce. Je perdis connaissance. Quand je revins à
 moi, je les assis à la gorge par une odeur allégoire. L'état
 cloaque, émet dans la pièce et la merde. Un orifice s'ouvrait
 au-dessus de ma tête. Il se ferma. L'entenda un peu, un bruit
 fatieux d'intestin qui se vide. Des excréments me tombèrent de
 ces saignants s'élevaient lours dans la fosse d'aisances. Je me
 relevai et me piquai contre la paroi. Toute la nuit, je dus
 rester dans cette position. Au matin, ils vinrent ôter un peu
 à hauteur de ma tête. Celui qui se trouvait par les bras pour m'

un

extraire de la fosse criait sans arrêt: "Il pue, la salope! Et il me colle sa puanteur!" Les deux camarades étaient au sous-sol, au dos au mur. Meurtris et assoupis. On nous ouvrit une porte qui donnait directement sur la mer. "File, me dit le gardien, fourre dans l'eau et ôte ta merde!" Je plongeai tel que j'étais, tout habillé. Je devais constamment m'éloigner car je laissais à la surface de l'eau un sillage d'excréments. On nous renvoya à Daphi. Mais comment traverser le village? J'avais hâte d'arriver à la fontaine pour me nettoyer à fond.

Sur le chemin du retour, nous faisons un beau trio d'éclopés. L'un avait mal aux reins, l'autre à la jambe. Nous étions dans un état lamentable. A notre passage, les paysans faisaient des yeux ronds. A la fontaine, je me mis complètement nu. J'ôtai jusqu'à mes pensées. Je m'aspergeai abondamment et me frictionnai pour me débarrasser de toute cette infection. Mon nez était devenu une aubergine. Ensuite, je m'occupai de mes vêtements. Je dis aux deux autres: "Partez sans moi et dites au médecin de m'attendre à l'entrée du village. Inutile que les copains apprennent ce que nous avons subi. C'est tout ce que veulent ces salauds, qu'on raconte tout en détail pour que le groupe ait le moral brisé. Dites à Aris qu'il m'obtienne de Dionysis un bon d'admission à l'infirmerie. Mieux vaut qu'on ne me voie pas dans cet état". J'étendis mes habits au soleil et m'enfonçai dans un fourré pour le cas où quelqu'un viendrait à passer. Et comme un fait exprès, une famille fit halte pour boire à la fontaine. Elle suivait un paysan avec un mulet chargé de bagages. Qui sait, peut-être allaient-ils s'installer à Athènes. Ou en Amérique. Ils virent les habits, s'étonnèrent, puis pensèrent à autre chose. Quand ils se furent éloignés, je me rhabillai sans attendre que tout soit sec. Aris m'attendait sur l'

extraire de la fosse creusée sans effort. Il prit, le soir, le
 me colla au plafond. Les deux camarades étaient au sous-sol, et
 le dos au mur. Mentiris et assoupis. On nous ouvrit une porte qui
 donnait directement sur la mer. "Père", me dit le gardien, l'our-
 sans dans l'eau et ôte la mer!" Je plongai tel que j'étais, tout
 habillé. Je devais certainement m'éloigner car je laissais à la
 surface de l'eau un sillage d'excréments. On nous renvoya à Daph-
 ne. Mais comment traverser le village ? J'avais hâte d'arriver à la
 fontaine pour me nettoyer à fond.

Pour le chemin du retour, nous faisons un peu plus d'éloigné.
 un avait mal aux reins, j'entre à la lampe. Nous étions dans un
 état lamentable. A notre passage, les paysans laissent des yeux
 ronds, à la fontaine, je me mis complètement nu. J'étais quand à
 parcourir. Je m'aspergeai abondamment et me livrai pour me
 débarrasser de toute cette infection. Mon nez était devenu une
 supergène. Ensuite, je m'occupai de mes vêtements. Je dis aux
 deux autres: "Partez sans mot dire en médecin de m'attendre à
 l'entrée du village. inutile que les copains apprennent ce que nous
 avons subi. C'est tout ce que veulent ces salauds, qu'on raconte
 tout en détail pour que le groupe ait le moral brisé. Dites à
 qu'il m'oblige de Dionysie un bon d'admission à l'hospice."
 Mieux vaut qu'on ne voie pas dans cet état. L'épisode me fit
 en soi et m'entraîna dans un tourbillon pour le cas où quelqu'un
 viendrait à passer. Et comme un fait exprès, une lamie fit mal
 pour boire à la fontaine. Elle suivit un paysan avec un panier
 chargé de légumes. Qui sait, peut-être étaient-ils à installer
 Athènes. On en entendit. Ils virent les habits, s'étonnèrent, qu'
 pensèrent à autre chose. Quand ils se furent éloignés, je me
 réhabillai sans attendre que tout soit sec. Arta m'attendait au

chemin."Ma parole, dit-il, tu as le chic pour t'attirer la poisse Vite, profitons de ce qu'ils sont tous dans les maisons. Tu peux marcher ? Nous ne sommes pas arrivés." Tout en marchant, il m'examinait pour procéder mentalement à un nouveau bilan médical. L'infirmerie occupait le premier étage au-dessus de l'épicerie d'Akamatra, sur la place centrale du village. Elle se composait d'une seule pièce avec deux lits et un équipement rudimentaire. Ar l'avait aménagée avec le concours des deux groupes.

En dehors de ce harcèlement des autorités, la routine de l'ex n'était rompue ici et là que par des maladies, des accidents. Le mort aussi. Danis, un ouvrier typographe qui logeait sur le même sentier que nous, dans une maison en contrebas, accrochée au flanc du ravin, nous quitta une nuit sans crier gare. Ses camarades vinrent me réveiller. Il avait une hémorragie par perforation d'un ulcère de l'estomac. Je devais les accompagner car s'ils devaient transporter le malade à l'heure du couvre-feu, ils étaient passibles d'une peine de prison. Je fis prévenir Aris. Peu à peu, tout le village était sur pied. A l'aube, le toubib sortit de la maison d'un air atterré. Il n'avait pu empêcher l'issue fatale avec les moyens de fortune dont il disposait. A l'appel, je déclarai à Dionysis la mort de Danis. A midi, lors de la distribution du courrier, on trouva une carte de sa femme et de ses enfants. On la lut à haute voix en guise d'oraison funèbre car elle n'avait aucun caractère confidentiel: "Nous sommes heureux que tu ailles bien. Nous tâchons de nous en sortir au mieux. Tu nous manques beaucoup. Nous t'attendons. Les vieilles du village firent la toilette du corps, lui mirent de nouveaux vêtements élimés de l'exil. On rassembla ses quelques effets personnels, on les déposa sur une toile de jute que l'on referma avec du gros fil. Sur le baluchon, on inscrivit le nom de sa

femme et en-dessous: Athènes-Kallithéa. On le remit au poste de gendarmerie. L'après-midi, avant de reprendre la route pour le troisième et dernier appel de la journée, on l'inhuma. Nous avons creusé nous-mêmes la fosse. Les camarades qui étaient menuisiers avaient fabriqué un cercueil avec des planches achetées à l'épicier. Une controverse s'éleva à propos de la croix. Les marxistes intransigeants la refusaient. D'autres leur opposaient un aspect pratique: il fallait bien mettre un nom sur la tombe comment faire autrement que de l'inscrire sur une croix? Thanasis, charpentier à la retraite, se chargea de faire la croix et d'y inscrire le nom et la date au fer rouge. La mort en exil obsède ceux qui en sont témoins. Nous pensions à sa femme, à ses gosses. En nous rendant à Akamatra pour le dernier appel, nous restions silencieux. Où Photis avait-il pu dénicher cette vieille combinaison noire? Il nous découpa dedans des brassards de crêpe. Danis avait en fait eu quatre-vingt dix membres de sa famille pour lui rendre un dernier adieu. Et quand on arriva sur la place d'Akamatra, les déportés vinrent nous serrer la main et nous présenter leurs condoléances. A la fin de l'appel Dionysis, entouré de ses deux adjoints, nous regarda avec un air contrit. Il soupira: "Dieu ait son âme!" et ses subordonnés répondirent: "Amen." Puis ils firent tous les trois le signe de la croix.

Cette mort de Danis fut pour moi l'occasion de me retrouver. J'avais depuis longtemps interrompu tout dialogue avec moi-même. Le soir, avant le couvre-feu, je sortis de la maison. Yorghos remarqua et me demanda: "Qu'est-ce que tu vas faire?" "Une balade." Je pris le chemin qui menait à la tombe de Danis. Je

m'arrêtais devant la grille du cimetière. Je ne savais plus qui j'étais, ce que je voulais. Je me dis: "Je vais aller au bord du précipice pour voir jusqu'où il descend". Mes pas me menèrent jusqu'au bout du sentier. Un rocher s'y dressait au-dessus du vide, comme à Vrachadès. Je restai là jusqu'au matin, sans penser à rien. Quand je rentrai, Yorghos et Périklis buvaient leur café dans la cour. Je sortis mon papier à musique de ma sacoche et j'écrivis comme en-tête: "L'Oubli", puis "L'Amour et la Mort". C'étaient deux poèmes de Marvillis que je connaissais par coeur. Sur la route d'Akamatra, j'étais mélancolique, vidé la gaieté que m'avaient toujours apportée jusqu'ici mes activités au sein du groupe, les contacts avec les autres. Le souvenir de Myrto revenait me tourmenter. J'avais envie de créer pour elle quelque chose d'unique. Je venais de terminer deux oeuvres importantes, "Thèmes et Cycles", "Symphonie en trois parties". décidai qu'à partir de là j'accorderai plus de valeur à ma vie personnelle. Je reçus de ma famille les partitions et les ouvrages que j'avais commandés. Dont "L'Oiseau de feu" de Stravinsk et "Nocturnes" de Debussy. Je pus ainsi me mettre à travailler avec ardeur. J'avais toujours dans l'esprit l'exemple du jeune Bach recopiant la nuit, en cachette, à la lueur de la lune, les oeuvres de ses prédécesseurs afin d'apprendre leurs secrets. Je ne faisais pas une copie machinale - encore que celle-ci offre l'intérêt d'exercer l'oeil et la main - mais ce que j'appelais une "copie analytique". Alors que le compositeur va de la source - le matériel fondamental - à la mer-partition, j'essayais l'inverse. Bref, en étudiant l'orchestration, j'essayais d'écrire l'oeuvre sur deux portées. Cela ne permettait, à chaq

fois, de découvrir ^{l'idée} musicale ou le matériel mélodique de base des oeuvres qui me paraissaient importantes. J'en étais l'écorce indispensable à l'orchestration pour atteindre le coeur du fruit sonore.

C'est alors que j'appris l'exécution de Vassilis Zannos et ses compagnons. J'en ai fait plus haut le récit. Il faut parfois que la tragédie s'incarne dans un visage précis, qui vous est cher, pour qu'on en saisisse toute la portée. Chaque jour, il y a des exécutions. On le sait. Dix, vingt, cinquante, cent. On finit par s'habituer. Il ne surnage que des chiffres et les suppliciés deviennent des êtres abstraits. Mais voici qu'un jour on en reconnaît un entre mille, il est là devant soi, on le voit en chair et en os. On est frappé de stupeur. C'est ce qui m'arriva avec Vassilis. Tout, à Ikaria, me rappelait sa présence. La première nuit passée à Oxé, la lampe sur la table. Le rocher de Vrachadès. Evdilos, le caïque. Et le voyage du retour, l'arrivée à minuit dans un Pirée désert, notre séparation. J'étais toujours vivant, moi, sur cette même terre, pendant que lui se décomposait dessous. Chaque nuit, je sortais à nouveau pour faire le tour de l'oliveraie voisine de la maison. Le clair de lune se brisait contre la vague sur le vif-argent des feuilles, il créait un climat surnaturel. Je n'avais pas à me forcer pour remettre les pieds sur terre. Les troncs tourmentés des oliviers revêtaient des formes humaines. Comme les Bourgeois de Calais de Rodin. Des silhouettes gigantesques, déformées par le poids du destin. Qui étaient tous ceux qui suivaient Zannos mort ? Des Grecs ? Mais lesquels ? Ils avaient une taille de cyclope, leur chevelure était faite de rameaux d'olivier. C'étaient donc bien les titans qui

soit de découvrir, soit de le mettre en évidence de base
 ses œuvres qui ne paraissent importantes. L'un d'eux l'a
 indigne à l'orchestration pour atteindre le cœur du
 son.

C'est alors que l'œuvre de Vassili Lomon et
 ses compagnons. L'un et l'autre ont écrit. Il faut dire
 que la tragédie a'inscrite dans un usage précis, qui vous est
 cher, pour qu'on en salue toute la portée. Chaque jour, il
 y a des exécutions. On se fait dix, vingt, cinquante, cent.
 L'un par l'autre. Il ne s'agit pas de ces œuvres et les
 appliquées évidemment des formes spatiales. Mais voici qu'un
 on en reconnaît un autre mille, il est là devant soi, on le
 en fait et en ce. On est frappé de stupéfaction. C'est ce qui a
 avec Vassili. Tout à l'heure, se rappelle sa présence. La

première nuit passée à Gxé, la lampe sur la table. Le regard
 Vassili. Vassili, le regard. Et le voyage du retour, l'œuvre
 à l'œuvre dans un très bref, notre séparation. L'état de
 vivent, moi, sur cette même terre, pendant que lui se découvre
 dessein. Chaque nuit, je sortais à nouveau pour faire le tour
 oliviers voisins de la maison. Le ciel de lune se brisait et
 la vague sur le vert des feuilles, il créait un climat
 extraordinaire. Je n'étais pas à me lever pour remettre les pieds
 sur terre. Les formes tourmentées des oliviers revêtaient des
 formes humaines. Comme les Bourgeois de Galata de Hôdin. Des
 effrayantes gigantesques, déformées par le poids du destin. Et
 étaient tous ceux qui vivaient dans les rues ? Mais
 qui ? Ils avaient une taille de géants, leur chevelure était
 faite de cheveux d'olivier. C'étaient donc bien les fleurs qui

avaient vécu avant l'histoire humaine. La preuve que la Grèce remontait le temps à reculons. C'est cela, la guerre civile. nation devient rocher, elle se détache et dévale le cratère de temps pour revenir aux origines de la vie. A l'orée des âges. Nous voici affranchis de l'évènement, du conjoncturel. Nous vivons à la mesure du siècle, nous avons rejoint l'obscurité fondations. Les morts de la guerre civile ne gisent pas sous tombes ordinaires. Ils glissent et s'enfoncent dans les profondeurs de la terre. Sur eux, les survivants vont bâtir les nouvelles murailles cyclopéennes. Les morts sont changés en rochers et les flèches de l'envahisseur viennent se briser sur eux. En fin de compte, l'Acropole ne sera vraiment vaincue que par le tourisme, comme nous le serons nous-mêmes par les biens importés, par les idéologies importées et par les sauveurs de pacotille - venus un jour, eux aussi, d'au-delà des frontières.

C'est au milieu de ces sombres pensées que j'esquissai "Élégie et chant funèbre pour Vassilis Zannos", et plus tard ma "Première Symphonie". Fort heureusement, j'avais - et j'ai gardé - la soupape de sûreté de la musique. Dans sa grande malice, la nature me ménageait cette issue pour m'empêcher de sombrer dans la folie, pour me permettre de survivre. A tous les moments difficiles de mon existence, la musique a frappé à ma porte, elle est entrée et a ravi la moitié de moi-même. L'autre moitié restait parmi les hommes et leurs immenses. Il lui fallait soutenir le regard de la violence, ne pas fléchir devant tant de laideur. Mais l'autre moitié, elle, était à mille lieues de là, étendue dans les jardins élyséens, faisant l'amour avec une représentante du Vallon des Muses. De

avaient vécu avant l'histoire humaine. La preuve que la Grèce
remontait le temps à reculer. C'est cela, la guerre civile.
nation devient rocher, elle se détache et dévale la crête
temps pour revenir aux origines de la vie. A l'ère des âges
Nous voici allongés de l'événement, du conjonctif. Nous
vivons à la mesure du siècle, nous avons rejoint l'obscurité
fondations. Les mots de la guerre civile ne glissent pas nous
tombes ordinaires. Ils glissent et s'enlacent dans les prof-
deux de la terre. Sur eux, les arrivants vont bâtir les nou-
velles murailles cyclopéennes. Les mots sont chargés en roc
et les tâches de l'ouvrier viennent se fixer sur eux.
En fin de compte, l'Atropois ne sera vraiment vaincu que par
le tourment, comme nous le serons nous-mêmes par les plans
importés, par les idéologies importées et par les sauteuses de
pacotille - venus un jour, eux aussi, d'au-delà des frontières.
C'est au milieu de ces autres pensées que j'explorais
"Etiéte et chant l'empire pour l'année 1900", et plus tard
ma "Trilogie Symphonie". Fort heureusement, j'étais - et j'ai
gardé - la soupage de esprit de la musique. Dans ce grand
maïso, la nature ne ménageait cette issue pour s'empêcher
de sombrer dans la folie, pour ne permettre de survivre. A
tous les moments difficiles de son existence, la musique a
trappé à sa porte, elle est entrée et a ravi la moitié de sa
même. L'autre moitié restait parmi les hommes et leurs inno-
ces. Il lui fallait soutenir le regard de la violence, ne pas
fléchir devant tant de laideur. Mais l'autre moitié, elle, é-
à mille lieues de là, éteinte dans les jardins élyséens, lui
sent l'encour avec une représentation du Valon des Muses. De

temps à autre, elle consentait à baisser ses yeux vers la terre pour apprécier l'état de l'autre moitié.

Les nuages et les premières averses firent leur apparition. Parfois, les nuées nous enveloppaient au point de nous retrancher du monde. Il fallait se préparer à l'hiver. Mais surtout à d'autres intempéries qui n'avaient rien à voir avec le climat. Des combats se déroulaient dans l'île voisine de Samos entre les partisans et les forces gouvernementales. L'écho nous en parvenait. Ikaria elle-même ne fut plus épargnée par la guerre civile. La nuit, nous pouvions voir de nos fenêtres les lueurs de la canonnade à quelques lieues. Des compagnies de gendarmes exaspérés écumaient les villages. Quand on tombait eux, on les sentait prêts à vous liquider sur place. Ils se jetaient sur nous sans raison, faisaient irruption dans les maisons, emmenaient à l'écart un déporté pour le torturer. Le nombre de leurs victimes se multipliait jour après jour. On voyait défiler sur la route des caravanes funèbres. Des mulets chargés de cadavres comme des abattoirs ambulants. Les gendarmes les conduisaient avec des yeux révoltés par la haine. Quelle différence y avait-il entre les partisans et nous ? Les uns comme les autres, nous étions des communistes luttant pour la même cause. Sauf que nous, nous étions des otages entre les mains des nationalistes. Le Parti était dépassé par cette situation sans précédent. Quelle ligne adopter ? Comment nous défendre ? Devions-nous rejoindre le maquis ? Et si oui, avec quelles armes, quelles munitions ? On se ferait décimer. D'un autre côté, pouvions-nous rester sagement dans nos villages à offrir notre gorge aux égorgeurs ? Nous avions parlé de cette menace à Dionysis

17
temps à autre, elle consentait à laisser ses yeux la voir
pour apprécier l'état de l'autre moitié.

Les nuages et les premières averses firent leur apparition
Tardais, les nuées nous enveloppèrent au point de nous rendre
cher du monde. Il fallait se précipiter à l'abri. Mais surtout
à d'autres intentions qui n'avaient rien à voir avec le ciel.
Des combats se déroulaient dans l'île voisine de Somoa entre
les partisans et les forces gouvernementales. L'été nous en
parvenait. Tardais elle-même ne fut plus égarée par la guerre
civile. La nuit, nous pouvions voir de nos fenêtres les
lueurs de la canonade à quelques lieues. Des compagnies de
gendarmes exaspérés égrenaient les villages. Quand on tombait
eux, on les rentrait prêts à vous ligotter sur place. Ils se
jetaient sur nous sans raison, taisaient l'interpellation dans les
maisons, emmenaient à l'écart au déport pour le torturer. Le
nombre de leurs victimes se multipliait jour après jour. On
voulait défilier sur la route des caravanes l'empêcher. Des mille
chargés de cadavres comme des spectacles empoisonnés. Les gendarmes
mes les commençaient avec des yeux réveillés par la haine.
Quelle différence y avait-il entre les partisans et nous ? Le
une comme les autres, nous étions des communistes lutinant par
même cause. Seul que nous, nous étions des otages entre les
mains des nationalistes. Le Parti était dépassé par cette sit-
tion sans précédent. Quelle ligne adopter ? Comment nous dé-
fendre ? Devions-nous rejoindre le sud ? Et si oui, avec quel
arme, quelles munitions ? On se frotta le front. D'un autre
pouvions-nous rester également dans nos villages à offrir notre
aux égarés ? Nous avions parlé de cette menace à Bouvats

se considérait comme un simple gendarme, un défenseur de l'ordre et rien d'autre. Il nous avait dit: "Barricadez-vous bien, n'ouvrez à personne". Il nous la baillait belle! D'autant que les violences exercées sur nous n'avaient même pas à se dissimuler. Elles se faisaient le plus officiellement du monde. Le pouvoir ignorait l'illégalité puisqu'il fait de celle-ci une loi. Vieille histoire. Toujours est-il que le commandement de l'île commençait à s'inquiéter de ces villages de déportés si proches du maquis susceptibles de le rallier à tout moment. On nous annonça un jour que nous avions 24 heures pour faire nos bagages et nous plier sur Evdilos. Les groupes de Daphni et d'Akamatra étaient sous nos yeux. On nous regroupa sur la place de ce dernier village avec un approvisionnement. J'avais acheté un gros sac pour entasser mes effets, mes livres, ma vaisselle et...mes notes de musique. Il pesait près de quarante kilos.

Ce jour où l'on nous enverrait à Evdilos, nous en avions pourtant rêvé constamment. Mais dans une toute autre perspective celle d'un retour dans nos foyers. Nous en étions loin. Nous marchions, projetés malgré nous vers un inconnu qui nous angoissait. Le long du chemin, nous croisions des sections de la gendarmerie qui montaient "casser du communiste" dans les montagnes. Les héroïques partisans d'Ikaria étaient en train de tirer leurs dernières cartouches. Au large, là-bas, entre Ikaria et Chio, un croiseur filait à toute allure vers Samos et disait-on, les combats faisaient rage. Nous jalouisions les partisans. Ils étaient libres de leurs mouvements alors qu'on nous poussait sur les routes comme des mulets, croulant sous notre fardeau et notre sort. Les rumeurs les plus folles couraient nos rangs: on va nous entasser derrière les

se considèrent comme un simple gendarme, un débiteur de l'ordre
et rien d'autre. Il nous avait dit "Barricades-vous bien, n'
ouvrez à personne". Il nous se disait "Barricades-vous bien, n'
violences exercées sur nous n'avaient même pas à se dissimuler
Elles se faisaient le plus officiellement du monde. Le pouvoir
ignore l'illégalité puisque'il fait de celle-ci une loi. Vieilles
histoires. Toujours est-il que le commencement de l'ère commençait
à s'indiquer de ces villages de déportés et proches du monde
inacceptables de le laisser à tout moment. On nous annonça un
jour que nous avions 24 heures pour faire nos bagages et nous
pâtes aux évadés. Les groupes de l'épave et d'Algerie étaient
nous. On nous regroupa sur la place de ce dernier village avec
tourment. J'avais du acheter un gros sac pour emballer mes
effets, mes livres, ma valisette et... mes notes de musique. Il
passait près de quarante kilos.

Ce jour où l'on nous emmena à Evénos, nous en avions
pourrait rêvé constamment. Mais dans une toute autre perspective
celle d'un retour dans nos foyers. Nous en étions loin. Nous
marchions, projetés malgré nous vers un inconnu qui nous regardait
sans. Le long du chemin, nous croisions des sections de la
gendarmes qui montaient "casser du communiste" dans les
montagnes. Les héros partaient d'Evénos étaient en train
de tirer leurs dernières cartouches. Au large, là-bas, entre
Evénos et Gênes, un croiseur était à toute allure vers Gênes
disait-on, les combats étaient royaux. Nous saluons les
partisans. Ils étaient libres de leurs mouvements alors qu'on
nous poussait sur les routes comme des mûles, croquant sous
notre lardem et notre sort. Les rumeurs les plus folles
couraient nos regards on se nous emmener derrière les

barbelés, nous fusiller en masse, nous noyer dans la mer, etc.

Une fois à Evdilos on nous mena au siège de la gendarmerie. Aliss drekis nous attendait, égal à lui-même. Il nous déclara que nous devions nous en prendre aux bandits qui infestaient l'île si nous avions peur de nos aises et notre tranquillité. "Vous voyez ce qu'ils ont fait, les petits camarades! Ce soir, vous logerez comme vous pourrez, à l'école ou à la mairie. Demain il vous faudra trouver un gîte chez l'habitant. Appel demain matin à huit heures. Rompez!" Le problème de la nourriture et du logement se posaient déjà avec acuité. Evdilos était devenu en quelque sorte un centre de regroupement ou de transit. Il y avait foule. Des villages entiers de montagne étaient évacués en raison de la présence des guérilla. Les déportés déjà installés ici se tassaient pour faire de la place aux nouveaux venus. Sinon, il fallait se débrouiller et le temps de l'hébergement gratuit était déjà loin. Du fait de la demande, les prix des loyers grimpaient. Après une nuit passée à l'école, je me suis enfin, non sans difficultés, parvenu à dénicher une chambre. J'acceptai de la partager avec un vieil instituteur qui se nommait Ambatzoglou. Il était toujours de mauvaise humeur. Il réclamait sa vieille, ses filles, ses petits enfants. Il se piquait le nez à l'ouzo. Et quand il était saoul, il devenait féroce. Aussi les autres déportés l'évitaient, ils, le condamnant à la solitude. Je réussis quand même à réduire le nombre de ses cuites. Quand je composais, il était jaloux et sortait tous ses papiers. Il faisait des recherches sur le dialecte parlé de l'île. "La langue des Ikariotes est truffée de termes de grec antique", affirmait-il. C'est une race exceptionnelle à cet égard."

L'hiver était rude. Comme tout port, Evdilos était très humide. Les maisons étaient prises de plein fouet par le vent du nord. Quand il

soufflait, on sentait ses sourcils se durcir comme la pierre. J'étais couvert d'engelures tant j'étais décharné. J'avais écrit à mon père de m'envoyer une malle. Le jour où elle arriva, j'y entassais effets personnels, vaisselle, livres et partitions. J'avais l'air du vrai banquier qui referme son coffre sur des lingots. Nous vivions repliés sur nous-mêmes, frileusement. J'aidais l'instituteur à faire la tambouille, je veillais à prendre du poids, à boire beaucoup de lait concentré, à surveiller ma mine dans la glace. Ce répit jalousement savouré, ce souci nombrilistique après et avant la tempête, ce n'était pas une manifestation de l'instinct de conservation. Mais aussi un sentiment d'autosatisfaction. Je compris alors pourquoi les malades aiment tant parler de leur maladie et d'eux-mêmes. Pourquoi ils deviennent égoïstes et tyranniques. J'étais heureux de ressentir cela, moi aussi. Nous passions nos nuit, avec l'instituteur, à étudier à la lumière de la lampe à pétrole. J'avais sous les yeux la partition de la "Symphonie héroïque". Beethoven m'apparaissait comme une sorte de demi-dieu. J'étais si exalté, si enfiévré qu'il m'arrivait de sortir dans la cour pour plonger ma tête dans le baril d'eau glacée. Sans m'en rendre bien compte peut-être, j'accumulais un supplément d'enthousiasme avant l'horreur. Chaque jour, la peur s'infiltrait un peu plus par les fentes de notre logis.

Nous sommes au début de l'année 1949, autrement dit quand l'assistance des Etats-Unis bat tous ses records. L'armée nationale est modernisée. L'aviation devient la principale arme offensive. Les forêts et les repaires des partisans sont brûlés au napalm. On applique la méthode du rouleau compresseur. Du

... on sentait ses courbes se durcir comme la pierre. L'été était couvert d'angelures tant qu'étais déshabré. L'été était l'été de mon père de m'envoyer une valise. Le jour où elle arriva, j'y trouvais des lettres personnelles, valises, livres et partitions. L'été l'été de vrai bonheur qui ne venait que lorsque non coller sur des images. Nous avions regardé sur nous-mêmes, tristement. L'été était l'instinct à l'air de tendresse, je venais à perdre du poids, à boire beaucoup de lait concentré, à surveiller ma mine dans la glace. Ce régime jalousement savoureux, ce sont des modifications après et avant le régime, ce n'était pas une manifestation de l'instinct de conservation. Mais avant un sentiment d'autoconservation. Je comptais alors pourquoi les maladies aiment tant parler de leur maladie et d'eux-mêmes. Pourquoi ils deviennent égoïstes et tyranniques. L'été heureux de remonter cela, moi aussi. Nous parlions nos nuits, avec l'instinct, à étudier à la lumière de la lampe à pétrole. L'été avait sous les yeux la partition de la "Symphonie héroïque". Restaient s'appréhensions comme une sorte de demi-dieu. L'été si existé, et enlevé qu'il m'arrivait de sortir dans la cour pour plonger ma tête dans le bœuf d'eau glacée. Sans m'en rendre bien compte peut-être, j'accablais un supplice d'enthousiasme avant l'horreur. Chaque jour, la peur d'insécurité un peu plus par les tentes de notre logis.

Nous sommes au début de l'année 1949, autrement dit quand l'assistance des États-Unis fut sous ses regards. L'année nationale est une modernisée. L'attention devant la principale source d'élévation. Les forces et les répétitions des partitions sont dirigées en japonais. On applique la méthode du rouleau compressé. De

nettoyage par le vide: asséchons complètement la mer qu'est le peuple pour capturer les poissons que sont les partisans. Des villages entiers sont rasés et leurs habitants déportés à Makronissos ou dans les camps spéciaux. Les arrestations atteignent des chiffres vertigineux. Les prisons abritent - si l'on ose dire - plus de cinquante mille personnes. Il y a vingt mille condamnés à mort, dont seize mille sont exécutés. Dix mille déportés dans les îles d'Ikaria, Limnos et Aïs-Stratis. A Chio, 4.500 femmes sont regroupées dans un camp. A Makronissos, le chiffre total des "rééduqués" atteint les 100.000. Les maquis relativement isolés de Crète, Céphalonie, Ikaria, Samos, vivent des heures difficiles. Même dans le Péloponnèse. Les résistants sont harcelés, bousculés. Deux facteurs importants expliquent cette évolution. D'abord, nous l'avons vu, il n'y a pas de réserves. Ensuite, la Yougoslavie a fermé ses frontières. En face, pourtant, la composition de l'armée nationale est en gros la suivante: 50 % des recrues sont indifférentes, 40 % sont de gauche, et 10 % seulement sont d'opinions nationalistes. Les soldats de gauche sont classés en trois catégories: la catégorie Alpha "des "peu marqués" que l'envoie au front, la catégorie Bêta des "tièdes" que l'on verse dans les services auxiliaires et les soumettant à une étroite surveillance, et la catégorie Gamma des "durs" que l'on expédie à Makronissos. Sur cette île, on a créé, du nord au sud par ordre de succession, les troisième, premier et deuxième bataillons. Le sud comprend également les prisons militaires. Puis on a commencé à envoyer au nord de l'île les déportés politiques des diverses îles. Ils formeront le quatrième bataillon. Les soldats et officiers de la catégorie Gamma ont joui, jusqu'au début 1948, d'une liberté relative

Derrière leurs barbelés. Ensuite, on leur a demandé de signer la déclaration d'abjuration. Comme ils refusaient, on les a attaqués par voie de mer et de terre. Bilan: des dizaines de tués, des centaines de blessés. Revolver en main, le chef du troisième bataillon, Skaloubakas, dirige personnellement les massacres. Des milliers sont roués de coups. On monte un procès à grand spectacle destiné à effrayer l'opinion. Les condamnations à mort pleuvent à nouveau. Et on met alors en marche le processus dit de la "décoloration" qui va faire d'un ancien résistant ou militant de gauche un "alphamite" - un impitoyable tortionnaire du premier (ou alpha) bataillon.

Voyons à grands traits en quoi consiste l'entreprise. Tortures individuelles et collectives. Supplice de la soif. Travail exténuant et absurde. Chantage moral et affectif. Tous ceux qui craquent doivent impérativement, pour prouver la sincérité de leur conversion, devenir à leur tour les pires tortionnaires. On en arrive ainsi à cette conception remarquablement efficace: la majorité des bourreaux ne sont autres que d'anciens détenus. On affirme qu'au premier bataillon, seuls trois officiers étaient nationalistes au départ. Le processus de la décoloration (où l'on perd peu à peu le rouge originel et infamant) comporte de nombreux stades: déclaration d'abjuration du PCG; envoi de lettres aux habitants de son village natal pour leur annoncer l'heureuse nouvelle de la conversion; envoi de lettres de la même teneur à des inconnus choisis au hasard dans l'annuaire; harangues faites devant l'ensemble du bataillon, à onze heures du matin, au moment où s'effectue la "formation nationale"; participation aux massacres collectifs organisés à l'encontre des durs et des irréductibles; démonstration de son zèle lors

Dernière leurs paroles. Ensuite, on leur a demandé de signer la déclaration d'ajustement. Comme ils refusèrent, on les a arrêtés par voie de mer et de terre. Bientôt des dizaines de fusils des centaines de blessés. Revolver en main, le chef du troisième bataillon, Kholodovskaya, dirige personnellement les massacres. Des milliers sont toutes les coupes. On monte en procès à grand spectacle devant le tribunal. Les condamnations à mort pleuvent à nouveau. Et on met alors en marche le processus dit de la "décoloration" qui se fait d'un endroit résistant ou militant de grande en "alphabète" - un impitoyable totalitarisme du premier (ou alpha) bataillon.

Voilà à grande traite en quel consiste l'entreprise. Totalitarisme individuel et collectif, déguisé de la sorte. Travail extrêmement et absurde. Changez moral et intellectuel. Tous ceux qui croquent doivent impérativement, pour prouver la sincérité de leur conversion, devant à leur tour les trois totalitarismes. On en arrive ainsi à cette conception remarquablement efficace: la majorité des bourreaux ne sont autres que d'anciens détenus. On arrive qu'au premier bataillon, seuls trois officiers étaient nationalisés au départ. Le processus de la décoloration (où l'on perd peu à peu le rouge original et finalement) comporte de nombreux stades: déclaration d'ajustement du FOG; envoi de lettres aux habitants de son village natal pour leur annoncer l'heureuse nouvelle de la conversion; envoi de lettres de la même nature à des inconnus choisis au hasard dans l'annuaire; paiement de lettres devant l'ensemble du bataillon, à onze heures du matin, au moment où s'effectue la "formation nationale"; participation aux massacres collectifs organisés à l'occasion des fêtes et des réceptions; démonstration de son rôle lors

des passages à tabac et des tortures; pour tout cela, il existe un livret individuel où le responsable note: tant de lettres, tant de harangues, tant de sévices, et ainsi de suite. Sur l'examen du livret, le chef de bataillon en personne délivre la première permission pour Athènes. La récompense suprême du détenu. Mais auparavant, toute sa conduite est soigneusement passée au crible. Par exemple, en examinant son livret, on lui dit: "Comment ça ? Tu n'as que trois séances de torture à ton actif ? Et tu voudrais aller à Athènes ? Il m'en faut cinq au total. Reviens me voir quand ça sera fait..." Le détenu va donc infliger son supplément de sévices. Le surveillant "alphanite" révisé la note, formule son appréciation et conseille ou non la permission tant désirée. Ce stade de la décoloration peut durer des mois. S'il est franchi avec succès, le détenu reçoit un fusil et commence son entraînement. Au terme de celui-ci, il est versé dans une unité combattante composée exclusivement de "makronissotes". Beaucoup des militants de gauche, terrorisés à l'idée de ce qu'implique un refus de leur part, se tiennent ce raisonnement: "Bon, je vais accepter d'accomplir toutes les horreurs qu'on me demande et une fois que je serai envoyé au front je passerai en face". Naturellement, le commandement a prévu ce calcul. Il a placé des indics au sein de toutes les unités combattantes. Au moindre geste suspect, par exemple un soldat qui tire en l'air ou qui donne l'impression de chercher à désertir, ils ont l'ordre de le descendre sur place. Les makronissotes, de leur côté, n'ignorent pas ces consignes. Pour prévenir toute méprise qui leur coûterait la vie, ils ont tendance à en rajouter, à afficher un nationalisme forcené, à se conduire en guerriers farouches. Peut-être font-ils ce nouveau calcul: je vais gagner la confiance absolue de mes chefs et, à la première occasion, je rallie l'Armée démocratique". De fait, quelques centaines de soldats de Makronissos passeront en face. Une minorité. En dehors de la peur qui le terrasse,

des passages à l'acte et des tentatives; pour tout cela, il existe un
livret individuel où le responsable note: tant de lettres, tant de
paragraphe, tant de révisions, et ainsi de suite. Sur l'examen du livret
le chef de détachement en personne délivre la première permission pour
Athènes. La récompense suprême du détachement. Mais auparavant, toute
sa conduite est soigneusement passée au crible. Par exemple, en
examinant son livret, on lui dit: "Comment ça ? Tu n'as que trois
demandes de tournée à ton actif ? Et tu voudrais aller à Athènes ?
Il n'en faut cinq au total. Reviens me voir quand ça sera fait..."
Le détachement va donc infliger son supplément de révisions. Le surveillant
"alphabétique" révise la note, formule son appréciation et conseille au
chef la permission tant désirée. Ce stade de la décoration peut
durer des mois. S'il est franchi avec succès, le détachement reçoit un
livret et commence son entraînement. Au terme de celui-ci, il est
varié dans une unité combattante composée exclusivement de "makronas"
"notés". Beaucoup de miliciens de gauche, terrorisés à l'idée de ce
"qu'importe" au retour de leur part, se tiennent ce rapprochement:
"Bon, je vais accepter d'accomplir toutes les horreurs qu'on me
demande et une fois que j'en aurai assez j'en irai en France et
j'en ferais". Naturellement, le commandement a prévu ce calcul. Il a placé
des indices au sein de toutes les unités combattantes. Au moindre
geste suspect, par exemple un soldat qui tire en l'air ou qui
donne l'impression de chercher à désertir, ils ont l'ordre
de le désamortir sur place. Les makronas, de leur côté, n'
ignorent pas ces consignes. Pour prévenir toute méprise qui leur
conferait la vie, ils ont tendance à en rajouter, à attacher un
nationalisme forcené, à se conduire en guerriers farouches. Tent-
être l'origine de nouveaux calculs: je vais gagner la confiance spéciale
de mes chefs et, à la première occasion, je rallie l'Armée démocratique
"que". De fait, quelques centaines de soldats de Makronas passe-
rent en local. Une minorité. En dehors de la peur qui le terrassait,

l'"alphamite", sitôt qu'il a mis un doigt dans l'engrenage, est contraint par la force des choses à aller jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la fanatisation. Au début, il n'a que mépris pour lui-même, il sent bien que la maxime "la fin justifie les moyens" s'applique ici dans toute son absurdité. Comment, tu deviendrais un criminel par solidarité avec tes victimes ? Puis il commence à se trouver des excuses: ce n'est pas toi le responsable de cette infamie, c'est la direction du Parti, ce sont toutes ^{les} erreurs qu'elle a accumulées; Bref, ce sont les autres. Alors, tuons, torturons tout notre saoul, et qu'on en finisse avec cette sale guerre! Que chacun rentre gentiment chez soi! Les militaires avaient acquis en la matière une grande expérience auprès des Britanniques. La Sûreté, quant à elle, bénéficiait de quatre années de collaboration fructueuse avec la Gestapo. Tous savaient parfaitement combiner férocité et efficacité, désespérance et entretien de l'espoir, violence physique et violence morale. Le choix de Makronissos ne devait rien au hasard. Une île totalement pelée, sans une goutte d'eau, jonchée d'ossements humains (elle aurait servi autrefois de charnier pour les prisonniers de guerre), entourée d'une mer aussi hérissée que les barbelés, d'une mer hostile et continuellement agitée au large de l'Attique. On y avait partout dressé des tentes conçues pour dix personnes et où l'on en entassait une trentaine. Le manque d'eau, la nourriture infecte, le vent qui soulevait une poussière rouge que l'on devait sans cesse recracher. Les rouleaux de barbelé où l'on vous laissait pendant des jours exposé au soleil et sans eau. La tente individuelle, dans le ravin : on l'arrosait d'essence en pleine nuit, on y mettait le feu et

"alpinisme", et c'est qu'il a mis un doigt dans l'engrenage.
 est contraint par la force des choses à aller jusqu'au bout.
 c'est-à-dire jusqu'à la saturation. Au début, il n'a que
 mépris pour lui-même, il sent bien que la maxime "la fin
 justifie les moyens" s'applique ici dans toute son acuité.
 Comment, tu deviens un criminel par solidarité avec tes
 victimes ? Puis il commence à se trouver des excuses : ce n'est
 pas toi la responsable de cette infamie, c'est la direction
 du Parti, ce sont toutes les autorités qu'elle a soumises, Huel,
 sont les autres. Alors, certains font notre amour, et
 qu'on en finisse avec cette guerre ! Que chacun rentre
 gentiment chez soi ! Les militaires avaient acculé en la matière
 une grande expérience auprès des Britanniques. La Russie, dans
 à elle, bénéficiait de quatre années de collaboration franco-
 russe avec le Geste. Tous avaient parfaitement compris
 l'échec et l'isolement, désespérance et tristesse de l'espoir
 violence physique et violence morale. Le choix de Karoussine
 ne devait rien au hasard. Une fois soigneusement peinte, sans
 doute d'eau, touchée d'écoulements humides (elle avait servi
 autrefois de charnier pour les prisonniers de guerre), elle
 rée d'une mer aussi hâléssée que les parades, d'une mer
 hostile et continuellement agitée au large de l'Attique. On
 y avait partout dressé des tentes coupées pour dix personnes
 et où l'on en entassait une trentaine. Le mande d'eau, la
 nourriture infeste, le vent qui soulevait une poussière rouge
 que l'on devait sans cesse retoucher. Les rouleurs de parades
 où l'on vous laissait pendant des jours exposé au soleil
 et sans eau. La tente individuelle, dans le ravin : on l'
 étirait d'essence en pleine nuit, on y mettait la loi et

quand vous en sortiez, horrifié, c'était pour tomber sur la meute de vos tortionnaires. Les massacres collectifs où l'on se retrouvait cerné par des centaines de sauvages, armés de bambous pointus, qui poussaient des hurlements et se jetaient sur vous tous à la fois. Le sac de jute dans lequel on vous enfermait pour vous plonger dans la mer jusqu'à l'asphyxie et la noyade. Sans parler des supplices "classiques": "phalanga", brûlure à la cigarette ou au fer rouge, écrasement des doigts avec une barre ou une pierre. Pour les tortures sexuelles et anales, l'imagination se donnait libre cours. Ainsi naît le sentiment d'une solitude sans recours. On est à la merci des éléments les plus sauvages de la nature et de l'homme. Personne ne peut vous venir en aide. A Makronissos, les dieux et les mythes sont morts. De même qu'est mort ce qu'on croyait être l'homme. On a fait de vous une limace au-dessus de laquelle s'agitent vautours, scorpions et hyènes. Ton camarade de la veille est devenu ton bourreau. Au moment où il te cogne dessus, il te crie: "Pourquoi t'obstines-tu à ne pas signer, ordure! Tu te crois meilleur que moi parce que j'ai flanché? Mais tu vas flancher, mon vieux, je te jure que tu vas y venir!" Car aux yeux de celui qui a craqué, le camarade qui tient bon personnifie sa propre trahison. Il lui faut le briser à son tour, c'est une nécessité personnelle. Il ne veut plus de ce miroir qui lui renvoie sa lâcheté. Bien sûr, le système concentrationnaire a sa vitrine mirobolante à usage de l'opinion internationale. Le détenu sait qu'on ne saura rien de son martyr. "Piscine de Siloé", "Ecole du renouveau national", "Parthénon des temps modernes", l'horreur et l'abjection sont habillées des adjectifs les plus enchanteurs. Chaque jour, déclarations et visites officielles se succèdent. La reine Frédérika et les membres du gouvernement viennent sur place constater le miracle. Pour là

circonstance, on badigeonne les allées à la chaux, on demande à des "alphanites" de jouer les malades pour témoigner de l'excellence de l'infirmerie. On nettoie les tentes, on relègue derrière cette façade précipitamment montée les infirmes, les mutilés et les morts, les désespérés et les hallucinés. Rien ne filtrera à l'extérieur, n'y comptez pas. Maintenant, la folie n'est plus loin. Une petite vis saute dans votre système nerveux vous perdez le contrôle de vos membres et de votre pensée. Le fou de Makronissos est un automate spastique. Un anthropoïde. Il a des éclairs de conscience qui lui font voir ce qu'il est devenu et pourquoi. Mais c'est pour mieux retomber dans sa stupeur de robot. Aujourd'hui encore, il y a des rescapés du camp qui doivent prendre des cachets pour ne pas être repris par le "syndrome de Makronissos".

L'histoire est d'abord écrite par les vainqueurs. Il s'agit donc de la leur. C'est pourquoi bon nombre de ceux qui ont été à l'origine de Makronissos ont couvert de leur prestige l'une des pages les plus sombres de l'histoire mondiale. Ils font figure aujourd'hui de pères de la nation, de conseillers avisés du peuple, de défenseurs intransigeants de la liberté et de la démocratie. Mais elle a beau être écrite par les vainqueurs, l'histoire finit toujours par appeler des révisions déchirantes d'où émerge la vérité. Pendant quarante ans, en Grèce, nous n'avons eu droit qu'à un seul son de cloche. Je n'ai pas l'intention ici de raviver les plaies ou de réveiller les haines du passé. Je pense simplement que nous devons faire preuve de décence devant le calvaire subi par notre peuple. Sur les huit millions d'habitants que comptait alors notre pays, 150.000 étaient incarcérés, 50.000 luttait dans les rangs de l'Armée

circumstances, on badigeonne les idées à la chaux, on demande à des "alphabétisés" de jouer les malades pour témoigner de l'existence de l'infirmité. On nettoie les tentes, on réajuste derrière cette façade précédemment contrôlée les infirmes, les mutilés et les morts, les désespérés et les belluculés. Rien ne littrera à l'extérieur, n'y comptez pas. Maintenant, la folie n'est plus loin. Une petite vie sante dans votre système nerveux vous permet le contrôle de vos membres et de votre pensée. Le ton de Makronissos est un automate spatiale. Un anthropologue. Il a des détails de connaissance qui lui font voir ce qu'il est devenu et pourquoi. Mais c'est pour mieux retomber dans sa peur de robot. Aujourd'hui encore, il y a des rescapés du camp qui doivent prendre des cachets pour ne pas être repris par le "syndrome de Makronissos".

L'histoire est d'abord écrite par les vainqueurs. Il s'agit donc de la leur. C'est pourquoi bon nombre de ceux qui ont été à l'origine de Makronissos ont couvert de leur prestige l'une des pages les plus sombres de l'histoire mondiale. Ils ont figure aujourd'hui de père de la nation, de conseillers avisés du peuple, de dévoués intrépidement de la liberté et de la démocratie. Mais elle a bien été écrite par les vainqueurs. L'histoire finit toujours par appeler des révisions déshonorantes d'où émerge la vérité. Pendant quarante ans, en Grèce, nous n'avons eu droit qu'à un seul son de cloche. Le m'el pas l'intention loi de raviver les plaies ou de révéler les balais de plomb. Je pense simplement que nous devons faire preuve de décence devant le calvaire subi par notre peuple. Sur les huit millions d'habitants que comptait alors notre pays, 150.000 étaient incarcérés, 50.000 internés dans les rangs de l'armée

démocratique ou dans les maquis. Ajoutons à ces chiffres les parents, les amis, ceux qui partagent les mêmes convictions ou sont sympathisants. Il est évident que nous avons affaire à un vaste mouvement populaire et qu'on ne saurait mésestimer l'ampleur et la portée du conflit. Dans ces conditions, il convient de nous incliner avec respect et un sens profond de la justice devant toutes les victimes. L'autre camp a cherché à imposer de pieux mensonges forgés par ceux-là mêmes qui avaient conçu l'entreprise à la Sûreté, au sein des états-majors et dans les camps. Je me suis contenté dans ce qui va suivre de relater ce que j'ai vécu au titre de Grec anonyme perdu dans la masse. A chacun d'en tirer ses conclusions.

Je crois que cet exposé était nécessaire pour que l'on comprenne bien désormais les faits que je vais rapporter. Dans l'île voisine de Samos, les partisans ne sont plus qu'une poignée et se sont retranchés sur la plus haute montagne de l'île. Ils sont encerclés. Il n'y aura aucun survivant, les blessés préférant se suicider plutôt que de tomber entre les mains de l'ennemi. A Evdilos, la gendarmerie a reçu l'ordre de nous mener la vie dure, ce qui permet de procéder à un premier tri en repérant les sujets les plus vulnérables. Elle a recours à diverses vexations, multiplie les châtements corporels à propos d'infractions mineures comme un retard à l'appel, convoque à son siège les déportés pour leur extorquer une "déclaration d'abjuration du communisme anti-national". Je citerai un exemple "plaisant" d'abjuration parce qu'il est révélateur de la guerre psychologique que nous faisaient les autorités. Un camarade jeune, beau garçon, aimant plaisanter, est bombardé de lettres de sa femmes. Celle-ci emploie tous les arguments pour l'amener à

signer et à rentrer ainsi à la maison. Rien à faire. De guerre lasse, elle décide de lui adresser un colis où elle met sa culotte. Une culotte sale qui garde tout l'arôme de sa sensualité. Les circonstances de la réception du colis sont aussitôt connues dans tout Evdilos. Quand il voit la culotte, l'époux la porte à son nez, la renifle, l'embrasse. Il danse avec elle sur son lit, puis tout en continuant à danser et à agiter en l'air ce symbole de sa puissance sexuelle, il court chez Alissandrakis et appose sans hésiter sa signature au bas de l'acte abjuratoire. Du reste, à cette époque, la plupart des cas de reniement ont presque toujours des motivations semblables, familiales ou amoureuses. La femme et les gosses ont faim, ils sont réduits à la mendicité. La maîtresse ou l'épouse laisse entendre qu'elle ne peut patienter davantage. Elle est sur le point de coucher avec un autre. La censure, bien loin de **confisquer** les lettres, prend un malin plaisir à souligner les passages qui contiennent ces reproches ou menaces voilées.

Ayant pu, de cette façon, séparé l'ivraie et le bon grain, ils commencèrent à multiplier les brimades en invoquant tel ou tel point du règlement. Sur la place, l'appel avait lieu maintenant sous l'intimidation de mitrailleuses disposées en batterie. Alissandrakis préférait ouvertement des menaces, histoire de souligner que la situation avait changé du tout au tout. Nous pouvions nous attendre au pire. Puis un matin, à l'appel, ce fut la surprise. A mesure qu'il épelaît les noms, il envoyait les uns vers la gendarmerie, les autres vers la jetée. J'étais parmi les premiers, les plus jeunes en général. Nous étions près de deux cents. Peut-être plus. Au siège de la gendarmerie, on nous entassa dans le sous-sol, en pleine obscurité. Nous étions condamnés à rester debout, sans pouvoir esquisser un geste. L'après-midi, la porte s'ouvrit sur mon

vieil instituteur. Désespéré de ne plus me voir partager la chambre, il avait sollicité la grâce de rejoindre "son filston".

Après toute une journée passée à subir ce supplice de la station debout, on nous fit sortir du sous-sol et on nous conduisit au port. Les autres camarades qui restaient avaient eu la consigne de préparer nos affaires et de les déposer sur le quai. A huit heures du soir, le bateau venant de Samos entra dans la rade. Les rues d'Evdilos étaient désertes. Tous les habitants et les déportés étaient consignés dans leurs maisons. Je devais transporter ma malle et ce n'était pas une mince affaire. Je la mis sur mon dos, la déchargeai dans la barque qui nous menait au bateau, y sautai à mon tour. Une fois de plus, nous faisons la traversée dans la cale. Toutes les issues furent condamnées, nous plongeant dans une nuit noire. Heureusement, nous avions quand même suffisamment de place pour nous allonger. Nous étions à bout. Vers minuit, un panneau s'ouvrit, un gardien cria: " Tenez, attrapez au vol! Vous avez droit chacun à un demi-pain". On n'en fit qu'une bouchée. Mais nous étions surtout assoiffés. Nouvel ordre: "Vous montez trois par trois pour boire et pisser à tour de rôle". On fit un calcul sommaire: à raison de cinq minutes par groupe de trois, il nous faudrait trois cent cinquante minutes pour que tout le monde y aille. Quand vint mon tour, il était deux heures du matin. J'allai boire au robinet des toilettes et pisser sur le pont, par-dessus bord. La mer était calme. Le navire glissait comme un spectre au milieu des files de l'Egée dont on sentait la présence sans bien les distinguer.

Sitôt de retour dans la cale, je sombrai dans un sommeil sans

rêves. Jusque là, aucun d'entre nous n'avait demandé: où nous emmèneront-ils ? On restait silencieux, replié sur soi, on se préparait à n'importe quelle éventualité. Moi, j'avais préféré m'endormir, résolu à récupérer pour mieux affronter la suite. Au fond, cette plongée dans l'inconnu me communiquait une sorte de plaisir insensé. La surprise, quelle qu'elle soit, exerce toujours un attrait sur l'esprit. Le vent, paraît-il, souffla pendant la traversée au point de chahuter sérieusement le navire. Je dormais à poings fermés, insensible à ces péripéties. Par contre, l'arrêt des machines et l'immobilité du navire me firent me réveiller en sursaut. Les autres étaient debout et attendaient. Au bout d'une demi-heure, l'accès de l'escalier fut dégagé. "Montez un peu un." Quand j'arrivai sur le pont, il faisait encore nuit. En face, à deux cent mètres, on découvrait une terre ferme qui émergeait de la mer comme une longue falaise aplatie qui ondulait en collines vers l'intérieur pour culminer en une montagne de faible altitude. Nous restions fascinés par une série de barils disposés sur le rivage et d'où s'échappaient de grandes flammes. La première pensée qui me vint à l'esprit fut d'assister à une scène du purgatoire ou de l'enfer tirée de l'imaginaire populaire. Qu'est-ce que ça signifiait ? Qu'on allait nous assommer puis nous mettre à bouillir ? Ou plutôt nous brûler vifs ? Chacun évitait le regard du voisin de peur qu'il ne devine pareilles pensées. On prit place à bord des barques au milieu d'un profond silence. A mesure que nous approchions du rivage, nos profils s'éclairaient de reflets inquiétants. La barque toucha le fond, on sauta, la mer nous arrivait à hauteur des genoux. Des camarades m'aiderent à porter ma malle jusqu'à terre. Des gendarmes, l'arme à la bretelle, nous indiquaient la

rêver. Un peu là, nous d'entre nous n'avait demandé: où nous
 emmenant-ils ? On restait silencieux, regardé sur soi, on se
 préparait à n'importe quelle éventualité. Moi, j'avais préféré
 m'endormir, résolu à récupérer pour mieux affronter la suite.
 Au fond, cette plongée dans l'inconnu me communiquait une sorte
 de plaisir immense. La surprise, quelle qu'elle soit, exerce
 toujours un attrait sur l'esprit. Le vent, pareil-Il, souffla
 pendant la traversée au point de chahuter sérieusement le navire.
 Le domes à pointe tétrée, insensibles à ces péripéties. Par
 contre, l'arrêt des machines et l'immobilité du navire me livra
 me réveiller. En attendant. Les autres étaient debout et attentifs.
 ent. Au bout d'une demi-heure, l'accès de l'escalier fut dégagé.
 "Montez un peu au". Quand j'arrivai sur le pont, il faisait encore
 nuit. En face, à deux cent mètres, on découvrait une terre basse
 qui émergeait de la mer comme une longue falaise grise qui
 conduisait en collines vers l'intérieur pour culminer en une montagne
 que de faibles silhouettes. Nous restions assis par une série de
 petites dispositions sur le rivage et d'où s'élevaient de grandes
 flammes. La première pensée qui me vint à l'esprit fut d'
 assister à une scène de purification ou de l'enter tirée de l'
 imagination populaire. Qu'est-ce que ça signifiait ? Qu'on allait
 nous rassembler puis nous mettre à bouillir ? Ou plutôt nous
 brûler vifs ? Chacun avait le regard du volon de peur qu'il ne
 devine pareilles pensées. On prit place à bord des barques en
 milieu d'un profond silence. A mesure que nous approchions du
 rivage, nos profils s'élevaient de reflets indécents. La
 barque toucha le fond, on sauta, le bar nous arrivait à hauteur
 des genoux. Des regards s'abaissèrent à porter au mille regard
 terre. Des gémissements, l'arme à la poitrine, nous indiquant la

direction à prendre. Au bord du rivage, on vit se dresser un grand bâtiment qui était flanqué d'une espèce d'estrade en ciment. Imitant les autres, je laissai là ma malle. Les gendarmes nous surveillaient à distance. La crête du mont commençait à rosir. Et quand le ciel fut bien clair, on reçut la révélation comme celle d'une épreuve photographique au moment du tirage. C'étaient des tentes alignées au fond: nous étions donc à Makronissos.

A six heures précises, on entendit les sifflets. Les détenus sortirent de leurs tentes comme des ombres. Ils gesticulaient comme s'ils avaient soudain un travail urgent à achever. Un gendarme ouvrit les deux accès ménagés dans l'enceinte de barbelé. Les détenus y passèrent à la file indienne, tenant dans leurs mains une boîte de conserve, ils se dirigèrent vers le littoral, vidèrent le contenu des boîtes, s'alignèrent ensuite sur plusieurs rangs. Nous n'allions pas tarder à nous familiariser avec ces rites étranges. Un groupe d'officiers vint à notre rencontre. A leur tête se trouvait le colonel Vardoulakis. Il nous confirma que nous étions bien à Makronissos et nous donna ses premières directives. Nous ne garderions de nos affaires que les couvertures, le linge et l'attirail servant à la cuisine et aux repas. Les livres et tout papier étaient interdits. Nous avions la journée pour monter notre tente. Nous serions répartis à raison de quatorze par tente. "Les anciens du camp vous donneront toutes les explications nécessaires. Vous irez vous munir de pioches, de pelles, de tentes et de cordes au dépôt de l'administration. Et sachez le, ici tout manquement au règlement est sévèrement châtié". Sur ces aimables propos, il s'éloigna avec sa suite, ne laissant sur place qu'un capitaine de gendarmerie, un mutilé de guerre qui s'appuyait sur une canne et compléta l'accueil: "Je suis votre chef à partir de

direction à prendre. Au bord du rive, on vit se dresser un grand bâtiment qui était flanqué d'une espèce d'entrée en ciment. Intérieurement les autres, je laissais à ma suite. Les gardiens nous surveillaient à distance. La crête du mont commençait à tomber. Et quand je n'ai plus rien vu, on reçut la révélation comme celle d'une épreuve photographique au moment du tirage. D'étaient des tentes alignées au fond; nous étions dans le Makronissos. A six heures précises, on entendit les avions. Les départs sortirent de leurs tentes comme des ombres. Ils gagnaient comme nous n'avaient eu aucun travail urgent à accomplir. Un certain nombre ouvrit les deux sacs ménagés dans l'enceinte de chaque tente et passèrent à la file indienne, tenant dans leurs mains une boîte de conserve, ils se dirigèrent vers le littoral, où il y avait de nombreuses boîtes, s'alignèrent ensuite sur plusieurs rangs. Nous n'allions pas tarder à nous rembarquer avec ces rations étrangères. Un groupe d'officiers vint à notre rencontre. A leur tête se trouvait le colonel Verdonis. Il nous confirma que nous étions bien à Makronissos et nous donna ses premières directives. Nous ne garderions de nos affaires que les conserves, le linge et l'attirail servant à la cuisine et aux repas. Les livres et tout ce qui était inutile. Nous avions six jours pour monter notre tente. Nous serions répartis à raison de quatre personnes. Les anciens du camp nous donneront toutes les explications nécessaires. Vous irez vous munir de pioches, de pelles, de tentes et de cordes au dépôt de l'administration. Et sachez-le, les tentes manquent au régiment et s'achètent très cher. Sur ces amables propos, il s'éloigna avec sa suite, se laissant aux pieds d'un capitaine de gendarmerie. Un officier de guerre qui s'appuyait sur une canne et compléta l'accueil: "Je suis votre chef à partir de

maintenant. Si vous filez doux, on s'entendra parfaitement. Suivez-moi". On se dirigea vers le campement. Il se composait des fameuses "cages", autrement dit les divisions administratives du territoire concentrationnaire. Chaque cage comprenait 25 tentes qui constituaient un carré, soit 5 de front correspondant aux lettres A,B,C,D,E, sur 5 en profondeur correspondant aux chiffres de 1 à 5. Chaque tente était donc identifiée par une lettre et un chiffre. Les cages étaient séparées par des couloirs. Derrière les barbelés, les "anciens" nous saluaient. Sur un signe de notre capitaine, cinq d'entre eux vinrent nous expliquer ce qu'on avait à faire. Pendant ce temps, de nouveaux navires ne cessaient de débarquer leurs cargaisons de déportés. On traça sur le sol les repères de chaque tente sur l'emplacement de la cage qui nous fut attribué. On nivela, nettoya, on confectionna les paillasses qui nous serviraient de lits avec des brindilles et des feuilles pris aux buissons environnants. Il suffisait de recouvrir le tout d'une couverture pour obtenir une couche royale digne de l'hôtel "Grande-Bretagne" d'Athènes. Après une journée bien remplie par ces préparatifs, on reçut en récompense un menu de faveur: poignée de fruits secs, tranche de pain et un oignon. Notre première nuit, on la passa à la belle étoile. Il n'y avait pas de vent et on dormit comme des souches.

A l'aube, réveil au son des sifflets. Il fallait aussitôt reprendre le travail. Des équipes furent désignées pour aller retirer le matériel. On planta dans le sol le mât central qui supportait tout le poids de la tente circulaire, puis les piquets qui la fixaient latéralement par des cordes sous tension. On attribua à chacun sa paillasse en réservant les deux meilleurs

aux deux camarades âgés du groupe, Kilaïdonis et mon instituteur d'Evdilos. Puis on se répartit les tâches. L'intérieur d'une tente était divisé en deux "galeries" que l'on délimitait par des murets de soixante-dix centimètres de haut. Il fallait donc aller ramasser des pierres pour bâtir ces murets. Entre les deux galeries, un couloir commun était réservé à la circulation des occupants. Nous étions sept par galerie dont la surface correspondait normalement à quatre personnes. C'est dire si nous étions tassés les uns sur les autres. Nous revêtions le sol de galets pour nous protéger de l'humidité. Nous laissions obligatoirement nos chaussures dans le couloir et ne marchions qu'en chaussettes quand on était sous la tente. Au muret du fond, on suspendait tout le matériel de cuisine. Après tant de fatigue, quand, après midi, on put enfin s'allonger en contemplant notre toit de toile, je rendis grâce à l'auteur de ce miracle: "Loué sois-tu, Seigneur, tout est parfait!" En prime, j'avais même un bout de ciel que j'apercevais à travers l'ouverture. Que souhaiter de plus ?

Notre tente avait E5 comme code. Elle dominait toutes celles de la troisième cage. A peine avions-nous passé dix minutes à reprendre souffle que les sifflets recommencèrent à nous déchirer les oreilles. Les gendarmes couraient de tous les côtés en beuglant: "Rassemblement sur la place pour l'appel!" "La place", c'était tout simplement le terre-plein situé devant le front de la cage. Planté au milieu avec sa canne, le capitaine nous attendait. On devait défiler devant lui par rangs de cinq tandis que les gendarmes comptaient les rangs. Pour savoir s'il y avait bien le nombre exact de présents, il suffisait alors - selon les compétences arithmétiques du préposé - de procéder à une multiplication par cinq ou à une longue addition. Comme le résultat tombait rarement juste,

l'opération durerait une éternité, pendant que nous attendions au garde-à-vous, fouettés par le vent. Ou il y en avait en trop, ou il en manquait. Et le capitaine concluait invariablement: "Allez, on recommence tout!" Nouveau défilé. Nouveau décompte. Après cette première expérience qui se répéterait trois fois par jour, le capitaine nous dit: "Vous allez manger. Deux d'entre vous vont se rendre à la cantine, l'un avec un récipient pour le rata, l'autre pour le pain. Vous mangerez dans vos tentes. Vous vous munirez aussi d'une cruche. La mer est ouverte à cinq heures du matin. Deux par tente sont autorisés à aller y laver la vaisselle de la veille." La mer est ouverte: cela signifiait qu'on ouvrait les barbelés pour permettre l'accès au rivage. Le repas achevé, il fallut d'ailleurs se coltiner les barbelés. On creusait un fossé autour de chaque cage et on fixait au fond, avec de la terre et des galets, des rouleaux de barbelé. L'enceinte ainsi formée avait une hauteur de deux mètres et demi. Cette corvée nous occupa pendant plusieurs jours. Nous avions les mains complètement écorchées par les pointes, nos habits partaient en lambeaux. A six heures du matin, la mer "était ouverte" à nouveau, mais pour tous cette fois: nous allions en file vider près du bord la boîte de conserve dans laquelle nous pissions. Puis nous faisons la queue devant l'un des dix trous reliés à la mer par une rigole en pente. On chiait ainsi devant des milliers d'yeux qui vous accompagnaient dans votre effort avec d'autant plus d'intérêt qu'il y avait souvent urgence: notre ordinaire à base de fayots avait des vertus laxatives. Je revois encore Vangelis Goufas, devant moi, se cogner le front dans le geste familier aux désespérés et murmurer: "Le reste encore...Mais cet avilissement, ça non, je ne peux pas..." Après, nous avions droit à une séance de toilette au large. L'eau et le savon étaient

l'opération durait une éternité, pendant que nous attendions au
garde-à-vous, l'attente par le vent. On li y en avait en trop, on
li en manquait. Et le capitaine concluait ironiquement: "Allez,
on recommence tout!" Nouveau défilé. Nouveau défilé. Après cette
première expérience qui se répéterait trois fois par jour, le
capitaine nous dit: "Vous allez manger. Deux d'entre vous vont se
rendre à la cantine, l'un avec un récipient pour le lait, l'autre
pour le pain. Vous mangerez dans vos tentes. Vous vous munirez aussi
d'une cruche. Le mar est ouverte à cinq heures du matin. Deux par
tente sont autorisés à aller y lever la vaisselle de la veille."
Le mar est ouverte: cela signifiait qu'on ouvrait les barrières
pour permettre l'accès au rivage. Le repas achevé, il fallait d'
ailleurs se cotiser les barrières. On travaillait un local autour de
chaque cage et on finit au fond, avec de la terre et des caillots,
des rouleaux de barrière. L'enceinte ainsi formée avait une hauteur
de deux mètres et demi. Cette corvée nous occupait pendant plusieurs
jours. Nous avions les mains complètement écorchées par les pointes
nos habits restaient en lambeaux. A six heures du matin, le mar
"était ouverte" à nouveau, mais pour nous cette fois: nous allions
en file vierge près du bord de la fosse de conserve dans laquelle nous
placions. Mais nous faisons la queue devant l'un des dix trois
relais à la mer par une rigole en pente. On était ainsi devant
des milliers d'yeux qui vous accompagnaient dans votre effort
avec d'autant plus d'intérêt qu'il y avait souvent urgence: notre
ordinaire à base de légumes avait des vertus laxatives. Le relevé
encore Vankhalin Goulas, devant moi, se cognait le front dans le
reste les autres aux désagréments et murmures: "Le reste encore... Mais
cet avilissement, ça non, je ne peux pas..." Après, nous avions
droit à une séance de follette en large. L'eau et le savon étaient

à discrétion: la mer nous les offrait.

Les journées s'écoulaient ainsi entre les appels, les corvées absurdes réparties par équipes, les repas. A huit heures du soir, les cages étaient fermées, interdiction absolue de sortir des tentes. A neuf heures, extinction des feux, interdiction absolue de parler ou même de soupirer. Sinon, les patrouilles faisaient des descentes.

Nous étions au début de notre séjour quand, une nuit, peu de temps après l'extinction des feux, une rafale terrible nous fit sursauter. On se leva, sans bien comprendre ce qui se passait. Un grondement lointain enflait, se rapprochait avec la rapidité d'une lame de fond. La pluie se mit à tomber d'un coup comme si Dieu le Père en personne rouvrait les vannes du déluge. Le plafond de la tente s'affaissait sous le poids de l'eau. Quelqu'un alluma la lampe à pétrole. Nos paillasses étaient inondées et on s'habilla en catastrophe. Le mugissement continuait, il semblait rôder au large. Puis il partit soudain à l'assaut de l'île pour venir s'abattre sur les tentes. La tornade s'engouffra par l'ouverture, souffla la lampe, gonfla la tente comme une montgolfière. Il fallait sortir pour maintenir les cordes et les piquets. La pluie tournait à la tempête de neige fondue. Le vent accentuait méthodiquement sa violence. Dehors, alors qu'on s'escrimait avec les cordes, il nous soulevait du sol. Quelqu'un cria: "Formons des équipes de deux qui se relayeront toutes les demi-heures, les autres resteront à l'intérieur." Des hurlements humains, conjugués à ceux du vent, nous parvinrent des tentes voisines. Plusieurs de celles-ci avaient cédé et s'étaient envolées comme des cerfs-volants. Les occupants couraient dans tous les sens pour échapper aux trombes et aux rafales. Nous autres, nous arrivions à maintenir notre

tente, mais au prix de quels efforts, de quelles épreuves!
Le vent nous projetait parfois à plusieurs mètres, en pleine boue. Il fallait se relever, reprendre notre poste de combat en remontant à contre-courant le souffle furieux. Attendre l'équipe de relève. La tempête redoublait de violence au fil des heures. Les ministres des tentes voisines venaient se réfugier dans la nôtre. Ils étaient hagards, frigorifiés. Ils s'étaient activés comme nous pendant une heure à éviter le pire, et une rafale plus forte avait tout balayé sur son passage, hommes, affaires et tente. On entra dans le cycle d'une seconde relève. Nous étions épuisés, le froid brûlait nos mains. Nous devions maintenant peser de tout notre corps sur les piquets et les cordes, la tête tournée de côté vers le ciel, la bouche grande ouverte aux cataractes qui s'offraient pour nous désaltérer. "A quelque chose malheur est bon!" me répétais-je. Quand je rentrai dans la tente, mes vêtements formaient un tel paquet d'eau que j'avais l'impression d'avoir le corps pris dans un bloc de glace. L'aube nous trouva étourdis par ce combat contre les éléments et le froid. Nous pouvions voir la mer courir aussi vite qu'un fleuve en crue dans le détroit qui sépare Makronissos de l'Attique. Chaque vague s'élançait pour filer à toute allure vers le continent, une autre la suivait, puis une autre, une succession ininterrompue de vague qui fuyaient de notre île comme si Poséidon était à leurs trousses. L'un de nos piquets lâcha. Un second, un troisième. Il fallait nous mettre à quatre sur chacun des piquets restants. Finalement, la tempête eut le dernier mot. La tente cassa net ses dernières amarres, flotta un instant puis s'éleva et disparut dans le ciel, nous laissant sur la

tente, mais au prix de quels efforts, de quelles dépenses !
Le vent nous projetait parfois à plusieurs mètres, en pleine
poue. Il fallait se relever, reprendre notre poste de combat
en rampant à contre-courant le souffle furieux. Attendant l'
équipe de relève. Le temps redoublait de violence au fil des
heures. Les éclats des tentes voisines venaient se réjouir
dans la nôtre. Ils étaient hagards, frissonnés. Ils s'élevaient
actifs comme nous pendant nos heures à éviter le pire, et
une telle pluie forte avait tout balayé sur son passage,
hommes, allures et tente. On entra dans le cycle d'une seconde
relève. Nous étions épuisés, le froid brûlait nos mains. Nous
devions maintenant passer de tout notre corps sur les piquets
et les cordes, la tête tournée de côté vers le ciel, la bouche
grande ouverte aux estrointes qui s'effritaient pour nous déviler
têtu. "A quelque chose malheur est bon" se répétaient-ils. C'est
le ventral dans la tente, nos vêtements tombaient un tel
paquet d'eau que j'avais l'impression d'avoir le corps pris
dans un bloc de glace. L'anne nous trouva étendus par ce
combat contre les éléments et le froid. Nous pouvions voir
la mer couvrir aussi vite qu'un fleuve en crue dans la distance
qui sépare Makronissos de l'Attique. Chaque vague s'élevait
pour friser à toute allure vers le continent, une autre la
suivait, puis une autre, une succession ininterrompue de vagues
qui frayaient de notre île comme si Poséidon était à leurs
trousses. L'un de nos piquets lâcha. Un second, un
troisième. Il fallait nous mettre à quatre sur chacun des
piquets restants. Finalement, le temps eut le dernier mot.
La tente cassa sur ses dernières amarres, flotta un instant
puis s'éleva et disparut dans le ciel, nous laissant sur la

terre primordiale du déluge.

On trouva refuge à notre tour dans l'une des tentes qui tenaient encore à la faveur du relief. Oui, à quelque chose malheur est bon: nous étions débarassés des gendarmes, eux-mêmes aux prises avec les mêmes problèmes dans leur campement étagé en amphithéâtre au-dessus de nous. La pluie se changea en neige qui fondait aussitôt. Le vent était incompréhensible, déroutant. Tantôt il soufflait en tourbillons, tantôt il rasait le sol en zigzags. Que voulait-il ? Jouer peut-être ? Nous torturer à plaisir ? Le lendemain, la pluie tomba toujours aussi drue, mais le vent, malgré sa violence, nous permettait au moins de marcher sans être plaqué au sol. L'administration nous avisa que l'on pouvait retirer une nouvelle tente. On se remit au travail avec obstination. A midi, nous avions un nouveau toit.

Cette tempête dura une semaine. Il y eut encore quelques alertes sévères, mais nous avons doublé ou triplé le nombre des piquets. Nous la tenions cette fois, la tente, comme un âne fantasque auquel il viendrait des envies de voler. Un matin, comme si nous nous étions donné le mot, on eut une chiasse carabinée tous en même temps. Ce fut une bonne partie de rigolade. On avait couru poser culotte derrière les barbelés. C'était rigoureusement interdit par le règlement. Mais à conditions exceptionnelles, privautés exceptionnelles. Le cul exposé au vent et à la pluie, on avait une sensation étrange que l'on ne se privait pas de communiquer au voisin. Kilaïdonis me dit avec pertinence: "Sans caleçon, tu te prends pour un canard qui vole..." Ça me rappelait les remontrances que me faisait ma mère quand j'étais môme: "Ton cul fait l'important", "ton cul bat la campagne". Eh bien maman, voici l'heure de mettre en

pratique la vieille sagesse de nos adages populaires.

Comme il est écrit, le septième jour le soleil se leva. Nous n'avions plus rien à manger. Le stock de lentilles était épuisé, les communications avec le continent avaient naturellement été interrompues. On vendait seulement du gâteau de semoule. Le gendre du commandant du deuxième bataillon était pâtissier et faisait des affaires en or sur notre fringale. J'achetai une part de gâteau que je mangeai grain par grain pour faire durer le plaisir. Puis j'allai tout rendre sur un rocher. Mon estomac ne pouvait plus rien supporter, pas même l'eau. C'est alors que j'eus ma première hémoptysie. En me rendant au dispensaire du camp, je tombai sur Makis Tsapogas, de Néa Smyrni, un ancien condisciple de Myrto à la faculté de médecine "Tu as des râles, me dit-il après m'avoir ausculté. Essaie de bien manger." En fait, j'étais atteint d'une tuberculose galopante mais je l'ignorais, si bien que je gardais un moral intact, point très important, comme chacun sait, pour l'évolution d'une maladie. Après le choc de la semaine passée, notre vie retrouva un rythme normal. Les gendarmes firent leur réapparition. Chaque matin, ils descendaient à nouveau à la cantine prendre leur ration de thé, de vivres, les colis qu'ils recevaient de leur famille. Eux-mêmes étaient souvent ici par sanction disciplinaire. Sinon, ils avaient été choisis pour leur rage et leur sadisme anticommunistes. Ils commencèrent bientôt à nous créer un problème imprévu: ils cherchaient à nous employer à leur service personnel. Le général Saraphis, l'ancien commandant en chef de l'ELAS, était déporté à Makronissos avec d'autres dirigeants historiques de la Résistance. Il fit à plusieurs reprises des démarches auprès des autorités du

pratique la vieille agence de nos cadres populaires.

Comme il est écrit, le régime pour la suite de la vie. Nous n'avons plus rien à manger. Le stock de denrées était épuisé, les communications avec le continent avaient pratiquement été interrompues. On vendait seulement du riz au détail. Le genre de commandement du détachement était différent de celui des unités de notre pays.

L'achèvement d'une part de la mission que je menais par moi-même pour faire du riz. Puis j'allai tout rendre au commandant. Mon estomac ne pouvait plus rien supporter, pas même du riz. C'est alors que j'eus ma première dépression. En me rendant au dispensaire du camp, je tombai sur Malik Tasogah, de Kérou. En tant qu'ancien condottiero de Kérou à la faculté de médecine "Tu es des règles, ne dis-je après m'avoir analysé. Essaye de bien manger." En fait, j'étais atteint d'une infection gastro-intestinale mais je l'ignorais, et bien que je gardais un moral intact, point très important, comme chacun sait, pour l'évolution d'une maladie. Après le choc de la semaine passée, notre vie retrouva un rythme normal. Les gens commencent à se réorganiser. Chaque matin, ils descendaient à nouveau à la cuisine prendre leur ration de riz, de viande, les collants qu'ils recevaient de leur famille. eux-mêmes étaient souvent très fatigués pour leur pays et leur famille. Les communications étaient pratiquement rompues à nous créer un problème important: ils cherchaient à nous employer à leur service personnel. Le général Serphie, l'ancien commandant en chef de l'ELAS, était déporté à Makronos avec d'autres dirigeants historiques de la Résistance. Il fit à plusieurs reprises des démarches auprès des autorités de

camp à ce sujet. Au début, les camarades refusèrent de jouer ce rôle de larbins. La domestication était une autre affaire que la répression. Jusqu'au jour où un ancien boxeur frappa le gendarme qui l'exploitait. Il fut attaché nu à un poteau, sur le rivage, sauvagement fouetté, puis abandonné dans le froid et la nuit. Quand on nous autorisa à aller le délivrer, il était à moitié moribond. Le Parti décida alors qu'on devait exécuter ces tâches serviles. Il m'arriva ainsi de transbahuter une grosse bombonne d'eau et une malle d'effets personnels jusqu'à la tente d'un gendarme distante d'une heure de marche. Les responsables tenaient le raisonnement suivant: ne leur offrons aucun prétexte de sévir et de nous terroriser davantage, il y en a déjà bien assez parmi nous qui sont prêts à flancher. En fait, ceux qui acceptaient de signer la déclaration d'abjuration n'étaient pas encore nombreux à l'époque. Ils étaient aussitôt transférés dans des tentes à l'écart et restaient complètement coupés de nous jusqu'à ce qu'on les renvoie à Athènes, puis dans leur famille. Mais il leur fallait au préalable suivre la procédure rédemptrice, participer à des défilés, avoir leur photo publiée dans la presse avec une légende édifiante. Je ne sais trop comment on les avait surnommés "les crocodiles". Leur campement blotti dans le ravin me rappelait le quartier mal famé des villes de province. Ils évitaient d'en sortir par honte. Signer, c'était en quelque sorte se placer en dehors du monde des vivants. Aucune logique n'avait cours en la matière, pas plus que ce qu'on appelle la compréhension: nous avions parmi nous des militants très âgés qui tenaient le coup sous tant d'épreuves, comment aurions pardonné aux jeunes qui craquaient ?

• Mais pour en revenir aux gendarmes, l'attitude conciliante que

camp à ce sujet. Au début, les camarades refusaient de jouer ce rôle de l'armée. La domestication était une autre affaire que la répression. Jusqu'à un jour où un ancien boxeur triqua le général qui l'exploitait. Il fut attaché au 4^e poste, sur le rivage, soigneusement surveillé, puis abandonné dans le froid et la nuit. Quand on nous autorisa à aller le délivrer, il était à moitié mort. Le Parti décida alors qu'on devait exécuter ces tâches serviles. Il m'arriva ainsi de traduire une grosse somme d'argent et une partie d'articles personnels jusqu'à la fin de l'année. Les camarades étaient d'une humeur de marionnette. Les réponses leur venaient le plus souvent par écrit. On leur donnait souvent des excuses de servir et de nous terroriser davantage. Il y en avait déjà bien assez pour nous qui nous étions à l'armée. En fait, ceux qui acceptaient de signer la déclaration d'adhésion n'étaient pas encore nombreux à l'époque. Ils étaient complètement transférés dans les tentes à l'écart et restaient complètement coupés de nous jusqu'à ce qu'on les renvoie à Athènes, puis dans leur famille. Mais il leur fallait un préalable avant la procédure réglementaire, participer à des défilés, avoir leur photo publiée dans la presse avec une légende défilante. Je ne sais trop comment on les avait surnommés "les crocodiles". Leur campement était dans le terrain qui se trouvait à l'arrière des tentes des villes de province. Ils étaient d'un accès par bateau. Evidemment, c'était en quelque sorte se placer en dehors du monde des vivants. Aucune logique n'avait cours en la matière, pas plus que ce qu'on appelle la compréhension: nous avions perdu nous des milliers de personnes qui étaient le coup nous tant d'épreuves, comment aurions-nous pu nous en passer? Mais pour en revenir aux généraux, l'attitude conciliante que

nous dictait le Parti à leur égard ne faisait que les rendre plus exigeants. Ils en arrivaient à se "réserver" chacun trois ou quatre d'entre nous pour leur service personnel. On faisait le ménage dans leur tente, on leur construisait des petits murs pare-vent. Nous devenions des espèces d'ordonnances et nous devions considérer cet abaissement comme un nouveau sacrifice consenti pour la cause commune. Seulement voilà, dans ce rapport nouveau qu'il établissait entre le détenu et lui, le gendarme finissait lui-même par sombrer dans l'indolence, par perdre le sens de sa présence sur l'île. Bref, il se corrompait. Il redevenait le fils de paysan pauvre que l'uniforme ne faisait que masquer. Il s'abandonnait à la familiarité. Les détenus commençaient à plaisanter avec lui, à le railler au besoin et, mine de rien, à aborder des sujets politiques. Jusqu'au jour où la direction du camp, avertie de cette évolution, en saisit aussitôt le danger et décida d'arrêter les frais en interdisant le larbinage.

Après la tempête, un matin, on nous fit venir à la remise où la plupart de nos effets personnels avaient été confisqués le jour de notre arrivée. Ma malle avait été renversée et son contenu avait souffert. Beaucoup de mes papiers étaient froissés, déchirés. Les autres détenus regardaient tout cela comme un bien magique, extraordinaire, car tout imprimé était interdit. Nous comprenions maintenant l'incalculable valeur de l'écrit. Ils se jetèrent littéralement sur mes notes, mes partitions, mes carnets. Un gendarme était chargé d'opérer un tri: il avait reçu pour ordre de n'admettre que les ouvrages en langue étrangère. "Et les ouvrages de musique ?" dis-je. Il resta un ^{peu} court devant ce

ces qui n'avait pas été prévu par la censure. Puis il me demanda: "Comment t'appelles-tu ?"- "Théodorakis:" - "Tu viens de Crète ?" - "Oui." - "Tu as des liens avec les fameux Théodorakis ?" Ca y est, me dis-je, encore un obsédé de la vendetta que mon nom empêche de dormir. Mais non, il tenait seulement à savoir si j'avais en Crète une grande famille. Pourquoi ? Il le laissa entendre à mots couverts: pour s'y réfugier. Il voulait qu'on s'évade d'ici au plus vite et qu'on aille vivre clandestinement en Crète. Il se livra plus concrètement à ce sujet un jour de pluie et de grand froid où il vint m'appeler quand j'étais sous la tente. Nous venions tout juste de déjeuner et de nous allonger pour notre demi-heure de sieste. Je sortis. "Mets ton manteau et ton cache-col, nous avons pas mal de chemin à faire." Il me donna un bidon à porter, pour que notre duo vagabond ne parût pas suspect. On s'engagea sur le sentier qui longeait la mer jusqu'à la petite baie d'Al-Yorghis où venaient mouiller les caïques qui assuraient le ravitaillement de l'île. Il se mit à m'entreprendre d'un ton très hésitant: "J'ai à te causer. Je peux m'arranger pour que tu m'accompagnes à Athènes à l'occasion d'un convoi. Une fois là-bas, ça sera à toi de jouer. Autrement dit à nous faire passer en Crète et à nous trouver un bon refuge dans ta famille, jusqu'à ce que toute cette merde prenne fin." "Je ne peux rien te promettre tout de suite, répondis-je, il faut que j'y réfléchisse." Je pris contact avec nos responsables pour leur soumettre le projet. La réponse fut négative. Seul un grand écrivain pourrait sans doute imaginer la scène où un déporté essaye de convaincre son gardien qu'ils ne doivent pas s'évader! Le malheureux en restait tout stupide. Il s'était, semble-t-il, fourré cette idée au fond

du crâne. Il se trouvait à Makronissos par suite d'une lourde sanction disciplinaire. Il rêvait de retrouver la liberté dans les montagnes de Crète. Et voici que j'étais obligé de le consoler et de lui dire: "Ne fais pas cette tête. Tout ça n'est qu'une mauvaise passe, on s'en sortira". Pour un peu, je me serais mis à lui fredonner un tango sentimental...

Parmi les nombreuses corvées qu'on nous infligeait, il y avait le transport des pierres. Elles servaient à l'érection de murs autour des tentes de l'administration et des gardiens. Nous allions ramasser les pierres dans la montagne, à une demi-heure de marche. On nous demanda un jour s'il y avait des maçons parmi nous. Je me présentai à tout hasard, malgré des antécédents assez maigres, avec le vieux Kilaïdonis qui lui, par contre, était ingénieur civil. Devant l'afflux des candidats, les gendarmes décidèrent d'organiser un concours. Il s'agissait de bâtir un mur en pierres sèches et un jury en vérifiait la solidité. Celui du malheureux Kilaïdonis s'abattit à la première chiquenaude. Il eut beau expliquer qu'il était diplômé et avait dirigé un service ministériel, il ne s'attira que des rebuffades. Mon ouvrage s'avéra à toute épreuve car j'avais eu la chance de tomber sur de grosses pierres qui s'imbriquaient et tenaient mieux. Le jury me sacra donc maçon d'élite, une distinction assortie de certains avantages, comme de pouvoir couper du bois dans la nature et de le ramener aux copains. A compter de ma promotion décisive dans le bâtiment, je me mis à édifier un four avec cheminée devant l'entrée de notre tente. On y faisait brûler du petit bois et griller les harengs qu'on arrivait à se procurer. Il m'a toujours plu de mettre en parallèle le métier de maçon et celui de compositeur. L'édifice sonore exige lui aussi des fondations solides pour que tiennent la façade, le

toit et les ornements. En m'envoyant à Makronissos, l'Etat grec me familiarisa avec un genre somme toute très proche de la musique, à ceci près qu'on utilise la boue et les pierres au lieu des thèmes, de l'harmonie et des autres matériaux sonores. Grâce à cette assistance inattendue, je construisais en 1949 four et symphonie de front. J'avais perdu mes carnets et les partitions que j'avais achevées à Ikaria. Mais les notes restaient gravées dans ma tête. La grande tempête leur avait même conféré une dimension nouvelle. Je ne plaisante nullement. Les bruits d'une tempête, comme ceux d'une bataille, sont littéralement inouïs et révélateurs pour une oreille musicale. Lors d'une bataille, on a affaire à une polychromie polyrythmique. Sur le plan sonore, bien entendu. Lors d'une tempête, c'est l'élément harmonique qui domine, les sons évoluent parallèlement. Le bruit de la mer est ondulatoire. Il sert de base sur laquelle vient se fixer le mugissement. Ou le gémissement qui naît à la racine du vent quand ce dernier file au ras du sol et des eaux. Puis nous avons les diverses couches de vent dont le son devient plus aigu à mesure qu'elles sont plus élevées. Enfin, j'allais bientôt connaître une troisième dimension en me retrouvant dans le ravin du premier bataillon face à un millier d'hommes hurlant à l'unisson. Cette fois, il s'agira d'une sonorité que le cerveau est incapable de concevoir et donc d'utiliser dans une composition musicale. Influencé par ces expériences biophysiques toutes fraîches, je récrivis donc entièrement "Elégie et chant funèbre pour Vassilis Zannos" et je posai à nouveau les fondations de la "Première Symphonie".

A la première "cage", une tente abritait toute une famille mâle de Macédoine. Le cadet, Christos, était un violoniste né. Seul

l'esprit industriel qu'éveille l'exil leur permettait de faire venir des instruments de musique à la barbe des gardiens, de les dissimuler dans les coins les plus invraisemblables, de les transporter dans des sacs, puis, une fois sous la tente, de les sortir et de s'offrir un festin musical, tout en envoyant quelques zigués faire le guet à l'extérieur. Ils avaient tout un lot de mandolines, de guitares et de baglamas. La musique n'était donc pas absente de Makronissos, loin de là. Nous avions un avocat et un professeur du conservatoire d'Héraclion qui jouaient du violon. On monta un orchestre, on organisa un seul et unique concert où je donnai des extraits de la "Cinquième" de Chostakovitch et des ébauches de mon "Elégie" et de ma "Première Symphonie". Ce concert eut lieu dans "la tente des généraux", en présence de Saraphis et d'autres dirigeants historiques de la Résistance. Le public de mélomanes se pressait et, dans les parages, des camarades faisaient à nouveau le guet. Ce fut là mon premier concert "populaire", même si le programme en restait parfaitement classique.

D'une façon générale, le chant populaire était très en vogue dans le camp. J'entends par là, naturellement, le "rébétiko", la musique rebelle née au début du siècle dans les fumeries clandestines, les bars louches des grands ports, et qui, confinée pendant trois à quatre décennies dans quelques quartiers sordides fréquentés par la pègre, les "mauvais garçons", triomphait soudain dans toute la Grèce, en pleine guerre civile. Comme on le sait, beaucoup des chants du "rébétiko" sont dédiés à des fumeurs de hasch. Nous les reprenions souvent en chœur derrière les barbelés symboles de notre héroïsme. Puis nous nous éclipsions pour quelque réunion ultra-clandestine où nous analysions la situation extérieure et intérieure. Tels étaient la contradiction, le climat vraiment

schizophrénique où nous vivions. Dans notre cerveau cohabitaient les sigles et les termes fétiches les plus incompatibles, Armée démocratique et came; Staline, Zachariadis et les ensuqués, CC du PCG et LSD, l'Internationale des prolétaires et de la défonce. Les puritains et les dogmatiques protestaient. Il s'ensuivait des querelles, des discussions interminables. Le fait est, en tout cas, que nous aimions le "rébétiko" et sa danse privilégiée, le hassapiko. C'est peut-être alors que j'ai commencé à prendre conscience du décalage qui existait entre la musique et les paroles. "Dommage, me disais-je, que le rebétiko associe une mélodie si belle à des paroles si plates et vulgaires." Du reste, pourquoi ces chants faisaient-ils fureur parmi nous ? A cause des paroles ? Ca n'aurait évidemment pas eu de sens. A nos yeux, le drogué était une épave, "hors du coup", obsédé par son vice, rasant les murs pour retrouver sa fumerie en sous-sol alors qu'au même moment des gosses se faisaient tuer pour donner le pouvoir au peuple. Mais les drogués que j'avais connus en prison m'avaient été sympathiques. Entre quatre murs, on percevait mieux la misère sociale qui les avait conduits à cette issue. Par l'action musicale que j'ai menée dans la décennie 1960, je crois avoir pris le meilleur du "rébétiko", de notre musique populaire, pour le transmuier dans un genre nouveau digne à tout point de vue du peuple grec. Et j'y suis parvenu peut-être parce que j'avais vécu cette situation schizophrénique dont j'ai parlé plus haut et où des condamnés politiques chantaient sur les paroles des réprouvés de la société. Nous avons eu le courage de briser le tabou qui entourait cette musique et de reconnaître en celle-ci une grande qualité mélodique, un élément d'avant-garde. La génération des

années 60 avait vécu comme moi cette contradiction. C'est pour-
quoi elle a salué dans mon oeuvre la tentative de libérer la
beauté rébétique de ses liens avec le sous-prolétariat. Car le
peuple n'est pas le sous-prolétariat. Pas plus qu'il n'est "en
marge".

Un matin, le caïque vint s'amarrer le long des cuisines au
lieu de la baie d'Aï-Yorghis comme d'habitude. Il avait un étrange
chargement. Des paquets de journaux. Au moment de l'appel, on
remit à chacun de nous un exemplaire. Etonnés par cette attention
peu banale des autorités, on se jeta dessus. A la une, en gros
titre, était annoncée la "résolution" du sixième plenum du Comité
Central du PCG. Nikos Zachariadis, le secrétaire général, s'en
prenait vivement à son prédécesseur, Nikos Ziantos, accusé d'avoir
perdu la bataille de décembre 1944 à Athènes alors que nous avions
la possibilité de rejeter les Britanniques à la mer. Pour avoir
été moi-même témoin des erreurs commises, à mon poste de simple
combattant, je ne pouvais qu'approuver cette prise de position
de Zachariadis. Elle avait le défaut de venir bien tard et quand
l'irréparable ne pouvait être réparé, fût-ce par les formules
magiques de la dialectique. Dans le camp, nous sentions approcher
la tragédie, ou plutôt l'acte final qui la résoud. Les conditions
de vie devenaient insupportables. La mascarade de cette distri-
bution de journaux nous prouvait au moins que le pouvoir réaction-
naire ne reculerait devant rien pour nous briser le moral. Une
nuit, on entendit des gémissements, des cris, des appels au
secours. En sortant la tête des tentes, on vit les ombres de
gendarmes qui nous attendaient, la matraque à la main, prêts à
nous assommer si nous nous manifestions. Les cris et les gémisse-
ments continuaient, tantôt proches, tantôt lointains, selon l'

années 60 avait vécu comme moi cette contradiction. C'est pour-
quoi elle a sauté dans mon œuvre la tentative de libérer la
pensée rébellée de ses liens avec le sous-prolétaire. Car la
pensée n'est pas le sous-prolétaire. Pas plus qu'il n'est "en
marge".

Un matin, le calme vint s'emparer de tout les couloirs au
lieu de la hâte d'Al-Yorquin comme d'habitude. Il avait un étrange
arrangement. Des parquets de journaux. Au moment de l'appel, on
venait à chacun de nous un exemplaire. Étonné par cette attention
peu banale des autorités, on se jeta dessus. A la une, au titre
titre, était annoncée la "résolution" du sixième plénum du Comité
Central du PCG. Nikos Kacharidis, le secrétaire général, s'était
présenté vivement à son prédécesseur, Nikos Kizimias, accusé d'avoir
perdu la bataille de décembre 1944 à Athènes alors que nous avions
la possibilité de rejeter les Britanniques à la mer. Pour avoir
été moi-même témoin des erreurs commises, à mon poste de simple
combattant, je ne pouvais qu'approuver cette prise de position
de Kacharidis. Elle avait le défaut de venir bien tard et quand
l'interprétation ne pouvait être réparée, fût-ce par les formules
magiques de la dialectique. Dans le camp, nous sentions approcher
le trépas, on pût à l'acte final que le résultat, les conditions
de vie devenaient insupportables. Le massacre de cette distri-
bution de journaux nous prouvait au moins que le pouvoir réaction-
naire ne reculerait devant rien pour nous briser le moral. Une
nuit, on entendit des gémissements, des cris, des appels au
secours. En sortant la tête des tentes, on vit les ombres de
gendarmes qui nous attendaient, la main sur la main, prêts à
nous assommer si nous nous mallevions. Les cris et les gémisse-
ments continuaient, tentés proches, tentés lointains, selon l'

humeur du vent. A l'aube, on vit deux corps accrochés aux barbelés. Ils étaient à moitié nus, sanglants et meurtris, rendus bleus par le froid polaire de la nuit. Un seul vivait encore. On le détacha et on le mena au dispensaire. Il reprit conscience deux jours plus tard. Ce fut aussitôt pour nous avertir: "Vous allez être menés au premier bataillon pour la séance de la signature. Si vous refusez d'abjurer, voilà ce qui vous attend". La mise en condition psychologique ne tarda pas. Ils changèrent le règlement, brûlèrent notre courrier, nous consignèrent dans nos tentes toute la journée, nous privèrent de soupe, puis de pain, puis d'eau. Les petrouilles multipliaient les descentes pour nous brutaliser à toute heure du jour ou de la nuit. Maintenant, c'était chaque matin que nous trouvions des corps suppliciés dans les barbelés. C'était un présent que nous faisait le premier bataillon en avant-goût de ses bons services.

Entre-temps, le Parti s'était ravisé sur l'inopportunité des évasions. Mais c'était une solution déjà dépassée par les événements. Le nombre des gardiens avait été doublé le long de la côte et devant les barbelés. Arriva le 26 mars. Après l'appel, le capitaine nous annonça: "Tous ceux qui sont des classes 46 et 47 doivent prendre leurs affaires et se présenter immédiatement devant les fours". L'heure était venue. On fut regroupé, dénombré. Nous étions exactement trois cents. Le premier convoi pour la torture. De petits groupes se formèrent aussitôt parmi nos rangs. Tous ceux qui étaient membres du Parti furent assaillis de questions. Par exemple: "Jusqu'où doit-on tenir ? Jusqu'à la mort ?" Ou bien: "Doit-on signer pour être envoyé sur le front et pouvoir ainsi passer en face ?" Nous répondions en substance: "Chacun doit résister de toutes ses forces. Au prix de sa vie s'il le faut. Si

vous signez, on vous dit aussitôt : c'est une ruse. Prouvez-nous que vous êtes sincère en vous faisant la peau d'un communiste, en le torturant. C'est un cercle vicieux." La garde arriva. Elle était composée d'anciens membres des milices collabos, particulièrement sanguinaires. Elle avait à sa tête un baroudeur. Derrière les barbelés, les camarades nous faisaient des petits signes d'adieu. A l'évidence, ils étaient convaincus de ne plus nous revoir. Ils nous jetaient un regard grave, accablé, comme s'ils nous signifiaient: "Courage, les gars. Le sort vous a désignés. Gardez le front haut." C'était une façon de voir les choses. Nous étions l'avant-garde. De notre attitude, beaucoup allait dépendre. Si l'on flanchait au premier coup, on entraînait les autres. L'adversaire nous avait choisis parce qu'ils nous estimait. On allait s'affronter dans un face à face. Un face à face avec tout le fascisme grec. Oui, à n'en pas douter, c'était un honneur qu'on nous faisait.

Tel était du moins mon état d'esprit lorsqu'on sortit de l'enceinte du camp et qu'on s'engagea à la file sur le sentier d'AI-Yorghis. De chaque côté, les gendarmes nous escortaient avec leur équipement complet. Ils avançaient péniblement sur le sol rocailleux et broussailleux. Quand on arriva au petit port, ils nous firent asseoir par terre. Le chef de la garde vint se planter devant nous. C'était son heure de gloire, on le sentait nettement. Il nous adressa une harangue, avec tous les clichés anticomunistes de l'époque. Et il nous invita dans sa péroraison à dire tous ensemble "Oui à la nation, oui au roi, non aux Bulgares et non au communisme", avant de nous lancer en guise de point final: "De toute façon, aucun d'entre vous ne ressortira

de point final: "De toute façon, aucun d'entre vous ne ressortira
Bulgarie et non au communisme", avant de nous lancer en bulgare
non à dire sous ensemble "Où à la nation, où au roi, non aux
anticommunistes de l'époque. Et si nous inviter dans sa période
nettement. Il nous adresse une harangue, avec tous ses clichés
gigantes devant nous. C'était son heure de gloire, on le sentait
nous l'ont saisi par terre. Le chef de la garde vint se
rocellieux et proussellieux. Quand on arriva au petit port, les
leur équipement complet. Ils avançaient péniblement sur le sol
Al-Yorkia. De chaque côté, les gendarmes nous escortaient avec
encore du camp et qu'on s'engage à la file sur le sentier de l'
Tel était au moins mon état d'esprit lorsqu'on sortit de l'
était un honneur qu'on nous faisait.
à face avec tout le fascisme grec. Oui, à n'en pas douter, c'
estimait. On allait s'affronter dans un face à face. Un face
autres. L'observatoire nous avait choisis parce qu'ils nous
débâchés. Et si l'on finissait au premier coup, on entraînait les
Nous étions l'avant-garde. De notre attitude, beaucoup s'insinuaient
Gardez le front haut". C'était une façon de voir les choses.
nous alignaient: "Courage, les gens. Le sort vous a désignés.
revoir. Ils nous jetèrent un regard grave, accablé, comme s'ils
étaient. A l'évidence, ils étaient convaincus de ne plus nous
les perdus, les camarades nous laissent des petites lignes à
vement sanguinaires. Elle avait à sa tête un baroudeur. Derrière
était composée d'anciens membres des milices collabos, certainement
le forment. C'est un cercle vicieux." La garde arrive. Elle
que vous êtes mince en vous laissant la peau d'un communiste, et
vous aligner, on vous dit aussitôt: c'est une ruse. Trouvez-vous

vivant d'ici. Ceux qui vous attendent ne plaisaient pas. Il demanda: "Y en a-t-il un parmi vous qui veuille défilier la tête haute?" Aussitôt, comme si on s'était donné le mot, toutes les têtes se baissèrent. Chacun fixait un petit galet blanc à ses pieds, et le petit galet lui renvoyait un regard insouciant, indifférent. J'entendais mon coeur qui battait comme un tambour. Tout le rivage résonnait au son de ce tambour, boum-badaboum, boum-badaboum, boum-badaboum. Le chef de la garde écumait. Il ordonna à ses hommes: "Foncez dessus!" Du lyrisme troupier, on passait sans transition à une curée fort prosaïque et nous n'eûmes même assez de présence d'esprit pour parer les premiers coups. Les gendarmes taillaient à coups de crosse parmi nos rangs, ils égalisaient tout ce qui dépassait, têtes, épaules, mains. On entendit des hurlements, des protestations. Mais ce n'était pas l'heure de se lamenter, le temps pressait. Nous venions d'avoir l'entrée en matière, le plat de résistance nous attendait. On reprit à marche forcée le sentier qui menait au deuxième bataillon, tandis que les gendarmes ne se gênaient plus pour nous agresser sans prétexte. En queue de colonne, ils étaient déchaînés.

Il fallut arriver à la porte nord du camp occupé par le deuxième bataillon pour qu'ils se calment enfin: leur relève était assurée, on apercevait déjà les terribles "alphamites" rassemblés sous un déploiement de bleu et de blanc, les couleurs nationales rehaussant les portraits du roi et de la reine au front ceint de laurier. Chacun comprit: c'est ici qu'on va déguster. La veille, jour de la fête nationale, la reine Frédérika en personne était venue rendre hommage aux forces militaires de Makronissos. Le chef de la garde commanda: "En colonne par trois!" Il se porta à notre tête et nos

rangs s'ébranlèrent flanqués de chaque côté d'un gendarme l'arme au poing. Le deuxième bataillon nous attendait figé comme une muraille. Toute la scène avait la lenteur, l'impassibilité d'un cauchemar. Nous avions en tête les récits de pogroms qui avaient filtré parmi nous ces derniers temps. Nous nous attendions à voir la muraille pencher et s'abattre sur nous d'un moment à l'autre. Le ciel bleu se couvrait peu à peu de nuages blancs qui accouraient des montagnes du Pinde ou de l'Olympe. Il soufflait une brise légère. Je sentis soudain tous mes nerfs se tendre au dernier degré, puis se relâcher complètement presque aussitôt. Tout ce qui allait se passer m'était désormais étranger, l'archange Michel était venu cogner à vitre de mon existence pour emporter l'autre moitié de moi-même. Les visages des officiers étaient contractés, ceux des simples soldats avachis, las, indifférents. On continuait à avancer, rien ne se passait. C'était ça l'enfer promis ? On ressortit à l'opposé du camp, par la porte sud. Devant nous s'ouvrait une voie carrossable, on s'en rendait compte aux nombreux véhicules et jeeps qui nous dépassaient à vive allure, viraient brusquement et revenaient longer notre colonne à contre-courant, en rasant nos flancs. Ils étaient bourrés d'alpamites munis d'énormes bambous. Les alpamites se dressèrent sur les véhicules et commencèrent à nous frapper. On se mit à courir, ils nous prirent en chasse. Pour aller plus vite, on jetait nos habits. On était en nage, le souffle nous manquait. Le ciel se couvrit complètement, une averse tomba. Elle nous fit du bien. Les jeeps s'arrêtèrent, les alpamites en sautèrent et, avec le concours des gendarmes qui participaient aussi à l'hallali, ils commencèrent à nous refouler en direction de la mer. Il n'y avait plus de chemin, il

longs s'ébranlèrent rapidement dans une course à l'ouest.
au point. Le deuxième bataillon nous attendait ligé comme une
muraille. Toute la scène avait le lenteur, l'importance d'un
concombre. Nous avions en tête les récits de péroras qui avaient
filtré par nos oreilles. Nous nous attendions à
voir la muraille pencher et s'abattre sur nous d'un moment à l'
autre. La ciel bleu se couvrait peu à peu de nuages blancs qui
accouraient des montagnes du Kinde ou de l'Ogipe. Il soufflait
une brise légère. La senta soudain tous nos nerfs se tendirent
derrière nous, puis se relâchèrent complètement presque aussitôt.
Tout ce qui allait se passer n'était désormais étranger, l'
échange Michel était venu cogner à votre de non existence pour
expulser l'autre moitié de moi-même. Les visages des officiers
étaient contractés, ceux des simples soldats avachis, les
indifférents. On continuait à avancer, rien ne se passait. C'
était ce l'aller-proès ? On respirait à l'opposé du camp, par
la porte sud. Devant nous s'ouvrait une voie extraordinaire, on
s'en rendait compte aux nombreux véhicules et jeeps qui nous
dépassaient à vive allure, viraient brusquement et revenaient
longer notre colonne à contre-courant, en restant nos flancs. Il
étaient bourrés d'alphamites mais d'énormes bombes. Les
alphamites se dressaient sur les véhicules et commençaient à
nous frapper. On se mit à courir, les nous prirent en chasse.
Pour aller plus vite, on jetait nos habits. On était en nage,
le souffle nous manquait. La ciel se couvrait complètement, une
averse tomba. Elle nous fit du bien. Les jeeps s'arrêtaient,
les alphamites en sautèrent et, avec le concours des gendarmes
qui partaient aussi à l'appel, ils commençaient à nous
relancer en direction de la mer. Il n'y avait plus de chemin, il

n'y avait qu'un sol accidenté, envahi de rochers sur lesquels nous butions à chaque instant. Les uns s'affalaient, les autres continuaient à échapper aux poursuivants. Mais déjà, en contrebas, la mer refermait le piège. Elle était hérissée d'écume comme si elle avait des dents pour nous mettre en pièces, elle aussi.

On se retrouva dans le ravin. Quand on s'arrêta, je découvris le spectacle le plus terrifiant de ma vie. Sur les collines en surplomb, tout autour, des centaines de soldats tenant dans une main leur espèce de pique avaient pris position en rangs serrés. Ça me rappelait ces panoramiques de western où l'horizon bascule sous une multitude de Peaux-Rouges. C'est donc ça, me dis-je. A cet instant seulement on vit à l'opposé, tout au fond du ravin, le groupe d'officiers qui nous attendaient. Comme les alphas continuaient à nous refouler, je vins tomber presque nez à nez avec les officiers du premier rang. Un sous-lieutenant âgé dirigeait toute l'opération et donnait ses consignes à voix basse. Il fit apporter une chaise. A notre droite, on avait installé une série de petites tables avec des feuilles de papier, des cruches d'eau, des verres et des chaises. Le sous-lieutenant déclara à un lieutenant: "Montez sur la chaise, parlez-leur". J'étais juste en face? " Je suis le lieutenant Ioannidis et je vous souhaite la bienvenue à l'Armée nationale. La patrie se bat contre les traîtres. Vous êtes invités à mobiliser votre énergie morale et physique dans la lutte contre les communistes Eamo-bulgares. Prêtez serment d'allégeance à Sa Majesté le roi Paul! Abjurez le communisme et reprenez avec moi: A bas les Bulgares! A bas les communistes! A bas l'EAM! Vive l'armée! Vive la nation! Vive le roi!" Un silence absolu accueillit cette exhortation laborieuse. Le lieutenant s'énervait. "Bande de crapules, vous savez ce qui

n'y avait qu'un seul accidenté, envahi de rochers sur lesquels nous
 portions à chaque instant. Les uns s'allaient, les autres conti-
 nuaient à dégrader aux pourvoyeurs. Mais déjà, au contraire,
 le mer relisait le rigé. Elle était bâillée d'écume comme si
 elle avait des dents pour nous mordre en pièces, elle aussi.
 On se retrouve dans le vent. Quand on s'arrête, je découvre
 le spectacle le plus terrifiant de ma vie. Sur les collines
 un ouragan, tout autour, des centaines de soldats tenant dans une
 main leur épée de pique. Ils avaient pris position en rangs serrés
 et se regardaient les uns les autres de manière à s'horripiler.
 sous une multitude de yeux-rouges. C'est donc ça, me dis-je,
 à cet instant seulement on vit à l'opposé, tout au fond du vent.
 le groupe d'officiers qui nous attendaient. Comme les alchimistes
 continuaient à nous regarder, je vins tomber presque nez à nez
 avec les officiers du premier rang. Un sous-lieutenant âgé dit
 que toute l'opération et connaît ses collègues à voix basse.
 Il lit apporter une chaise. A notre droite, on avait installé
 une série de petites tables avec des feuilles de papier, des
 cruches d'eau, des verres et des chaises. Le sous-lieutenant
 déclara à un lieutenant: "Montez sur la chaise, parlez-leur." Il
 était juste en face. "Je suis le lieutenant Lomandis et je vous
 souhaite la bienvenue à l'Armée nationale. La patrie ne peut compter
 les trahisons. Vous êtes invités à mobiliser votre énergie morale
 et physique dans la lutte contre les communistes Kossoungou.
 Préferer serment d'allégeance à Sa Majesté le roi FOMI! Adjoins le
 communisme et reprenez avec nous: A bas les Bulgares! A bas les
 communistes! A bas l'EMV! Vive l'armée! Vive la nation! Vive le
 roi!" Un silence étonnant accueillit cette exhortation importante.
 Le lieutenant s'élevait: "Bande de crapules, vous savez ce qui

vous attend ? Bon, abrégeons. Les déclarations de repentir sont sur les tables. Que ceux qui veulent signer se dépêchent. Pour les autres, c'est la mort." Treize déportés sortirent des rangs; douze étaient des Crétois portant des culottes de leur costume local, des gamins pour la plupart qui avaient été recrutés de force par les partisans et n'avaient jamais compris ce qu'ils faisaient au camp. Le treizième était l'un de ceux qui m'avaient aidé à m'échapper après mon aventure à la morgue de l'hôpital. Il courut à une table, les yeux baissés. Les officiers les firent asseoir, leur remirent un porte-plume et, une fois la signature apposée, leur offrirent de l'eau et des loukoums.

Debout sur sa chaise, le lieutenant était perplexe. Comme j'étais devant lui, il me jeta un regard torve. Un drôle de regard. Quand, en 1975, je verrai sa photo dans la presse lors de son procès avec les autres responsables du régime des Colonels, je parviendrai à mieux expliciter cette première impression. L'homme, manifestement, n'était pas seulement atteint de troubles oculaires. Le sous-lieutenant qui lui servait de mentor lui dit: "Finissons-en avec les autres". Ioannidis se rengorgea. La mer et le vent se déchafnaient. Il dit enfin: "Que ceux qui sont des hommes, qui ont des couilles et qui refusent de signer, fassent un pas en avant." On échangea tous furtivement un regard. On était d'accord. Trois secondes plus tard, avec un ensemble parfait, nous faisons un pas en avant. Ayant la chaise devant moi, je dus la contourner pour ne pas bousculer le lieutenant. Pris de rage, tous ceux qui nous entouraient, officiers, gendarmes, alphamites, se mirent à nous cogner dessus comme des déments. J'entendis le vieux sous-lieutenant intervenir à nouveau: "Donnez un coup de sifflet". C'était le signal d'un spectacle fantasmagorique. Des

milliers (à ce qu'il me parut) de soldats, armés de leurs piques, commencèrent à dévaler les flancs des collines comme ces troupeaux de buffles qu'on voit dans les superproductions hollywoodiennes. L'immense rumeur de leur pas couvrait le bruit des éléments en furie. Puis ils se mirent à pousser un hululement. D'instinct, on leur tourna aussitôt le dos pour nous précipiter vers la mer. Mais plus on s'en rapprochait, plus les rochers faisaient obstacle. Nous tombions les uns sur les autres dans notre course. Finalement, épuisés, blessés, écorchés par les arêtes des rochers, on parvint, pour la plupart, à gagner le bord. La houle énorme, très haute, nous submergeait pour nous rejeter contre le roc.

La première vague de bovidés avaient atteint ceux qui étaient à la traîne. De leurs piques, ils fouillaient les chairs. Quand ils frappaient la colonne vertébrale, ils laissaient leurs victimes paralysées sur place. Nous autres, dans la mer, il nous fallait choisir entre ce carnage et une noyade à peu près certaine. Je finis par être projeté sur un rocher. Un groupe armé de massues m'y attendait et fondit sur moi. En pareil cas, les coups reçus sur le crâne résonnent comme de formidables castagnettes. Un bruit sec qui s'enfonce au coeur du cerveau. Tout en me tabassant, ils me demandaient: "Alors mon pote, tu vas signer ?" D'un ton banal, comme si on était de vieilles connaissances habituées à taper ensemble la carte au café. Je restais muet. Quand les coups pleuvent à ce point, on finit par ne plus s'en rendre compte. La quantité supprime la qualité de la douleur "exquise". On a surtout mal quand les coups atteignent les os - aux mains et aux membres. Les justiciers se lassèrent de taper. Je vis alors que la seconde vague d'assaut prenait la relève. Comment me retrouvai-je avec ce type brandissant sa pique, je ne saurais le dire. Il

officiers (à ce qu'il me parut) de soldats, armés de leurs piques, commencent à dévaler les flancs des collines des côtes comme ces troupeaux de bœufs qu'on voit dans les superproductions hollywoodiennes. L'immense tumulte de leur pas couvrait le bruit des éléments en terre. Puis ils se mirent à pousser un hurlement d'instinct. On leur tourna aussitôt le dos pour nous précipiter vers la mer. Mais plus on s'en rapprochait, plus les rochers étaient opaques. Nous tombions les uns sur les autres dans notre course. Finalement, épuisés, blessés, écorchés par les arêtes des rochers, on parvint, pour la plupart, à gagner le bord. La houle énorme, très haute, nous emportait pour nous rejeter contre la roche. La première vague de pouvais atteindre ceux qui étaient à la traîne. De leurs piques, ils fouillaient les chairs. Quand ils frappaient la colonne vertébrale, ils laissaient leurs victimes paralysées sur place. Nous eûmes, dans la mer, si nous laissions choir entre ce carnage et une noyade à peu près certaine le linin par être projeté sur un rocher. Un groupe étouffé de masses n'y attendait et tomba sur moi. En pareil cas, les coups reçus sur le crâne résonnent comme de formidables castagnettes. Un bruit sec qui s'annonce au cœur du cerveau. Tout en me relevant, ils me demandaient: "Alors mon pote, tu vas aller ?" D'un ton bas, comme si on était de vieilles connaissances habituées à taper ensemble la carte au café. Je restais muet. Quand les coups pleuvaient à ce point, on finit par ne plus s'en rendre compte. La quantité supprime la qualité de la douleur "explosive". On s'arrête mal quand les coups atteignent les os - aux mains et aux membres. Les journalistes se lassèrent de taper. Je vis alors que la seconde vague prenait la relève. Comment me retrouverai-je avec ce type franchement ne pique, je ne saurais le dire. II

déchira mes vêtements, me découvrit le haut du ventre. Je lui saisis sa pique, nous étions nez à nez. Il essaya de me mordre mais n'en eut pas le temps car la vague toute fraîche d'assaillants entamait un nouveau bain de sang. J'étais encore debout, je voyais ce qui se passait autour de moi. Les crânes défoncés, les sexes mutilés, les visages défigurés. J'entendais aussi, hélas. Les cris du bétail à l'abattoir. Les bourreaux y ajoutaient leurs vociférations, pestaient, juraient, aboyaient des ordres. Ils ravalait la nature humaine par les mots les plus obscènes. Je m'écroulai par terre. On me laboura de coups de pied, mais sans grande conviction. A son tour, la deuxième vague était fatiguée. Il fallait attendre la troisième. Elle ne tarda pas. Je fus relevé, martelé de coups de poing au plexus et à tête.

Ce délire devait durer depuis trois bonnes heures. Le ravin était jonché de corps pétrifiés, baignant dans le sang. Ceux qui tenaient encore sur leurs pieds, on les traînait aux petites tables pour les forcer à signer. Je vis une rangée voisine de déportés qui était emmenée à son tour. Le nôtre n'allait pas tarder, notre nombre s'amenuisait. Un gros alphamite tout excité me désigna: "Hé, les gars, visez la grande gigue! Il nous joue les héros. Flaquez-le à terre." Je fus allongé sur le dos pendant que le gros exécutait une sorte de danse sur ma poitrine avec ses godillots. Je me mis à cracher du sang. Il descendit et dit aux autres: "Lachez-le, c'est rien, dans quelques minutes je m'occupe à nouveau de lui..." Et tout en écoutant ces paroles, je décollais peu à peu du monde. Je me souviens d'avoir encore vu venir vers moi un camarade qui m'appelait: "Mikis! Mikis!" J'avais la vue trou-

ble, mais je reconnus Nakos, un étudiant en médecine. Il tenait dans une main ses organes génitaux comme si c'étaient des morceaux de foie cru. Il en tombait des gouttes de sang. Il me les montra et me dit dans un mugissement: "Regarde ce qu'ils m'ont fait! Regarde ce qu'ils m'ont fait!" Et malgré mon état à demi-conscient, je gardais en moi un vieux fonds de malice, suffisamment pour me dire: "Sacré Nakos, il y va fort! Il ne pense même pas à sa douleur, il pense seulement qu'il va rester impuissant!" Et je souris, oubliant où j'étais. Je fermai les yeux. Je sentis quelqu'un qui m'essuyait le sang en me murmurant: "Mon pauvre gars, ce sont des cannibales, des cannibales." "Qui parle ? Où est-ce que je suis ?" J'ouvris péniblement les yeux. Je reconnus notre chef-baroudeur qui semblait désespéré...Quand il me vit revenir à moi, il fut tout heureux. "Bravo, mon petit! Tu es vivant. Signe la déclaration, je t'en supplie. Ce ne sont pas des hommes, ce sont des cannibales." J'étais troublé. Malgré son tempérament autoritaire, il passait pour avoir du bon sens, et son attitude ne pouvait être une ruse. D'ailleurs il tremblait, il était manifestement effrayé. Lui était anticommuniste, moi communiste. Nous venions simplement de nous retrouver sur la frontière de la souffrance humaine. Avec beaucoup de difficultés, car j'avais la bouche pleine de sang, je parvins à articuler: "Merci. Vous savez je suis crétois, je n'aime pas qu'on me force ainsi..."

Mais déjà les autres avaient remarqué notre étrange aparté. Ils vinrent s'abattre sur nous comme des vautours. Ils écartèrent le chef de la garde tandis que mon gros alghamite revenait à la charge: "Pour la dernière fois, vas-tu signer oui ou merde ? " Je le regardais dans les yeux d'un air niais, comme saint Barthélémy au moment de son martyre - si tant est que saint Barthélémy ait connu pareille épreuve. "A quoi joues-tu, crétin ?" C'était un autre qui intervenait. Le soir

tombait, les cannibales semblaient repus. Ils ramassaient dans le ravin tous ceux qui étaient grièvement blessés et sans connaissance. La plupart des soldats étaient repartis. "Pour la dernière fois, répéta le gros, fais bien attention, sinon tu vas t'en repentir." Je me disais: que pourrait-il bien me faire de plus ? Je songeais à mon sexe. "Il va me châtrer comme Nakos." Il ordonna: "Tenez-le fermement." Les autres devaient être au courant de ses intentions car ils lui demandèrent: "Le bras ou la jambe ?" - "La jambe, pardieu. Vous avez déjà vu des flûtes aussi longues ?" Ils me plaquèrent au sol en m'écrasant de tout leur poids. Loris - c'était le nom de mon boucher - me souleva alors la jambe très haut en la tenant d'une main par le talon et de l'autre à hauteur du genou, et crac! il la déboîta net par un coup en extension. J'eus tout juste le temps - un dixième de seconde - de concevoir l'inconcevable douleur. Je m'évanouis. Ce fut tard dans la nuit que des voix me réveillèrent. J'étais étendu sur un lit, dans une salle d'hôpital. Au pied du lit sur le sol, Rossétos, un camarade. Au moment où j'ouvris les yeux, il était en train de se couper les veines. Je voulus crier et je me rendis compte alors que je n'étais qu'une plaie à vif. J'avais froid et les douleurs irradiaient par tout mon corps. A la lumière pâle de la veilleuse, on se regarda dans les yeux. Rossétos se coupait les veines avec un objet quelconque et son regard restait fixe, rivé à mes prunelles. Moi j'essayais de lui dire avec mes yeux: "NON, ne fais pas cela!" Autour de nous, c'était un pendémonium, les blessés poussaient des cris atroces. Puis le sang se mit à jaillir de son poignet. Il s'allongea sur le dos, très calmement comme toujours, et attendit.

Une étrange altercation se produisit au milieu de la salle. Un soldat était penché au-dessus d'un blessé. C'était son propre

temps, les canabales emplissent leurs lits remués dans la
 revêtus sans ceux qui étaient gravement blessés et sans connaissances.
 Le pipère des solistes étaient repartis. "Pour la dernière fois,
 repère le gros, fais bien attention, sinon tu vas t'en repenir."
 de ses diables: que pourrais-ils bien me faire de plus ? Je songeais
 à mon sexe. "Il va me gêner comme Nekat?" Il ordonna: "Tenez-le
 fermement." Les autres devaient être au courant de ses intentions
 car ils lui demandèrent: "Le bras ou la jambe ?" - "La jambe, par
 Vous avez déjà vu des listes aussi longues ?" Ils se plaignaient au
 soi en m'adressant de tout leur poids. L'avis - c'était le nom de
 poucher - me soulève alors la jambe très haut en la tenant d'une
 main par le talon et de l'autre à hauteur du genou, et exact il la
 débilita net par un coup en extension. L'avis tout juste la temps
 dixième de seconde - de concevoir l'inconcevable douleur. Je m'
 évanouis. Ce fut tard dans la nuit que des voix me réveillèrent.
 L'états étendu sur un lit, dans une salle d'hôpital. Au pied du lit
 sur la soi, Rosette, un camarade. Au moment où j'ouvrais les yeux,
 il était en train de se couper les veines. Je voulais crier et je
 me rendis compte alors que je n'étais qu'une plaie à vil. L'avis
 froid et les douleurs frappaient par tout mon corps. A la lumière
 gîte de la veillesse, on se regarde dans les yeux. Rosette se
 coucha les veines avec un objet qu'on coupe et son regard restait
 fixe, rivé à mes pupilles. Moi j'essayais de lui dire avec mes
 yeux: "NON, ne fais pas cela!" Autour de nous, c'était un paradis
 silencieux, les blessés poussaient des cris étouffés. Plus le sang se mit
 à jaillir de son poignet. Il s'allongea sur le dos, très calmement
 comme toujours, et attendit.

Une étrange attention se produisit au milieu de la salle. Un
 soldat était penché au-dessus d'un blessé. C'était son propre

frère et il était accouru pour le secourir. Mais l'autre ne voulait rien savoir, il n'arrêtait pas de hurler comme un hystérique: "Notre mère! Où est notre mère?" Le soldat se mit à sangloter. Si la scène n'était pas telle que je la rapporte, on aurait pu la croire tirée d'un mauvais mélo porté à l'écran. Un groupe d'alphamites fit irruption. Ils inspectèrent tous les lits avec fébrilité et se calmèrent quand ils me virent avec Rosséto. Nous n'avions pas encore signé. Rosséto avait perdu connaissance. Ils le firent emmener par des infirmiers. Le chef du groupe m'apostropha: "Alors, t'as pris une décision? Si tu acceptes de signer, tu n'as qu'à fermer les yeux, on comprendra." Je le regardai dans les yeux. Ils étaient armés de matraques et se remirent à me frapper. C'était un supplice d'un autre ordre. Je ne souhaite à personne d'être battu en étant allongé sur un lit, et surtout en étant couvert de plaies et de fractures comme je l'étais. Je sombrai dans une nouvelle nuit où j'eus seulement vaguement conscience qu'on me jetait dans une couverture pour m'emmener dehors. L'air froid me ranima un peu. Ils étaient trois d'un côté et trois de l'autre à tenir la couverture et à gravir la pente, haletant. Le ciel fourmillait d'étoiles. La plupart d'entre elles m'étaient cachées par les têtes de mes ravisseurs qui se balançaient en cadence. J'entendis un hurlement et j'aperçus, à travers l'ouverture de la tente, la lampe à pétrole qui était accrochée au mât. Ils me déposèrent brutalement à l'intérieur. A même le sol. J'étais saoul de souffrance. Sous la lampe, ils étaient plusieurs occupés à briser les doigts d'un détenu. Ils lui disaient "Tu signes?" en lui tendant un porte-plume. Ils lui avaient déjà écrasé un index. Il refusait toujours. Ils se mirent à trois

pour lui saisir la main et la placer sur une grosse pierre. Le grand inquisiteur n'avait plus qu'à abattre sa main avec une autre pierre. Nouvel hurlement. A vous arracher les entrailles. Ils avaient allumé un réchaud et portaient une barre de fer au rouge. Tantôt ils lui fracturaient un doigt, tantôt ils lui brûlaient la peau, histoire de rompre la monotonie. J'eus un haut-le-coeur mais dus revaler mon vomi car je ne pouvais me mettre sur le côté. Je suffoquai et fus pris d'une violente quinte de toux. Ils me donnèrent quelques coups de pied pour me calmer. Le sang fusa de ma bouche et alla éclabousser le verre de la lampe.

Encore le trou noir.

Et nouveau réveil. Me voici en un autre endroit. Ils m'enfoncent la pointe de leurs matraques dans les flancs et le ventre. Sitôt qu'ils me charcutent le genou, la douleur me rend fou. Je décide de me changer en boeuf. Et je pousse un vrai beuglement. Au point que quand j'entends ma voix, elle me fait peur. D'où sort-elle ? D'un puits ? C'est alors qu'un soldat me prend la main et la promène, pour y tracer une croix, sur une feuille de papier qu'il tient. Il me dit: "Ne t'en fais pas, je prends ton affaire sur moi". Je ne comprends pas ce qu'il veut dire tant la douleur est insupportable. Et tout en gémissant, je me mets à rigoler rien qu'en pensant qu'on puisse parler de "douleur morale". Il n'y a qu'une douleur, c'est le douleur physique. Le reste n'est que pure imposture. Ensuite, il est midi. Le lendemain ? Le surlendemain ? On me transporte sur un brancard. J'ai vu le professeur Despotopoulos s'approcher d'un officier pour lui dire: "Il faut absolument qu'un médecin le voie." Nous devons être devant l'infirmerie parce qu'un médecin en blouse blanche apparaît sur le seuil. Le professeur lui dit alors avec

ce ton un peu sentencieux qu'il affectionne: "Je vous rends personnellement responsable du sort de ce garçon. Il y a sous ce crâne meurtri un esprit rempli de musique..." Les propos étaient à peu près dans ce style. Ils ont en tout cas un effet. Je suis admis à l'infirmierie, deshabillé. Le médecin examine ma jambe. Les plaies. Les fractures. Mon sourcil qui s'est rouvert. On me rhabille, on m'enroule dans une couverture. Le médecin me fait une piqûre pour m'endormir. Je suis réveillé par le halètement d'un moteur. La mer berce doucement le caïque. Au-dessus de moi, des silhouettes de victimes et de fous. Chacun d'eux est atteint d'un tic particulier. Tous sont agités de spasmes.

Le caïque accoste au petit port de Lavrion situé sur le continent, juste en face de Makronissos, à 80 kms d'Athènes. Ils empoignent mon brancard et le déposent sur le quai. Et là, au ras du sol, je crois devenir fou! La personne en civil qui s'approche, c'est mon père! Nous avons, mon père et moi, une sorte de rapport télépathique. Quand j'étais en proie aux soucis, à la souffrance, à l'angoisse, où que je fusse, mon père en avait le pressentiment. Par exemple, le jour où je m'étais fait lyncher à l'université, il avait brusquement prévenu ses collègues avec lesquels il était en réunion au ministère: "Mikis a quelque chose il ne va pas tarder à passer..." Et une heure plus tard, je passais effectivement, à la stupéfaction des autres fonctionnaires. Pendant mon séjour à Makronissos, mes parents vivaient à Galata, dans notre maison familiale de Crète. C'est de là qu'ils m'envoyaient des colis et des cartes. La grande tempête de Makronissos avait coïncidé avec une tempête à Galata, et mon père l'avait tout de suite deviné. Il déclara un jour à ma mère: "Il arrive quelque chose de grave à Mikis. Il faut que j'aille

auprès de lui." Il arriva à Athènes et alla trouver un ancien ami de Tripolis qui dirigeait la gendarmerie. Il obtint une permission exceptionnelle de me rendre visite au quatrième bataillon. C'est ainsi qu'il vient de débarquer à Lavrion au moment même où l'on nous transfère à l'hôpital militaire 401. Il demande s'il y a un caïque pour AI-Yorghis. Il a un sauf-conduit. Parfait, lui disent les gendarmes, mais quel âge a votre fils ? Il le leur précise. Ah, dans ce cas, on doit l'avoir emmené au premier bataillon. "Tenez, vous n'avez qu'à demander à ceux-ci, ils doivent être au courant." C'est ainsi que mon père s'approche de nous. Il nous regarde. Il me regarde, moi aussi. Il ne me reconnaît pas. Moi je le regarde et je m'efforce de lui parler avec mes yeux. En vain. Il se renseigne. On lui répond qu'effectivement les classes 46-47 ont été transférées au premier bataillon. Desespéré, je le vois qui s'éloigne d'un air absorbé et inquiet.

On nous transporte à bord d'un camion. On s'arrête devant le pavillon de l'hôpital qui est réservé aux prisonniers. On gravit quelques marches et on arrive dans le hall. A gauche, c'est la salle des détenus qui servent dans l'Armée nationale. A droite, on emprunte un couloir qui donne, à gauche, sur les deux cagibis de l'isolement cellulaire, et à droite, par une lourde porte, sur la salle des détenus de Makronissos. Comme les blessés arrivent de partout, ils ont mis des lits supplémentaires. Ce n'est pas l'espace qui manque. Ils m'ont déposé dans le couloir sur un lit de camp. Ils m'oublient là. Ni médecin ni infirmier. Il y a les blessés graves, ceux qui ont eu l'abdomen transpercé par les piques ou qui ont une lésion de la colonne vertébrale. Une deuxième catégorie comprend les fractures ouvertes, les membres démis, etc. J'en fais donc

après de lui". Il arrive à Athènes et alla trouver un ancien ami
de Tripolis qui dirigeait la garnison. Il obtint une permission
exceptionnelle de ne rendre visite au quartier d'attente. C'est
ainsi qu'il vint de débarquer à Larissa au moment même où l'on
nous transfère à l'hôpital militaire 401. Il demanda s'il y a un
cagibi pour Al-Yorghi. Il a un seul-couche. Parfait, lui disant
les gardiennes, mais quel âge a votre fille ? Il se leur précède.
Ah, dans ce cas, on doit l'avoir emmené au premier d'attente.
Tenez, vous n'avez qu'à demander à ceux-ci, ils doivent être au
courant. C'est ainsi que mon père s'approche de nous. Il nous
regarde. Il me regarde, moi aussi. Il ne me reconnaît pas. Moi je
le regarde et je m'efforce de lui parler avec mes yeux. En vain.
Il se renseigne. On lui répond qu'effectivement les classes 40-41
ont été transférées au premier d'attente. Désespéré, je le vois
qui s'éloigne d'un air absorbé et indolent.

On nous transfère à bord d'un camion. On s'arrête devant le
d'attente de l'hôpital qui est réservé aux prisonniers. On gravit
quelques marches et on arrive dans le hall. A gauche, c'est la
salle des détenus qui servent dans l'armée nationale. A droite,
on emprunte un couloir qui donne, à gauche, sur les deux
cagibis de l'isolement individuel, et à droite, par une
porte, sur la salle des détenus de Makronissos. Comme les
pièces arrivent de partout, ils ont mis des lits supplémentaires
là-dessus. Ce n'est pas l'espace qui manque. Ils m'ont déposé dans
le couloir sur un lit de camp. Ils m'oublient là. Ni
médecin ni infirmier. Il y a les pièces graves, ceux qui ont
eu l'épave transféré par les pick-up ou qui ont une lésion de
la colonne vertébrale. Une deuxième catégorie comprend les
structures ouvertes, les membres défilés, etc. L'en lala donc

partie. Enfin , il y a "les fous". Bon nombre sont atteints de mouvements spasmodiques de la tête ou des bras. Ou des deux à la fois. Certains ont gardé toute leur lucidité et sont les premiers surpris de ce trouble qui survient malgré eux. La nuit, quand ils dorment, leur main continue souvent à s'agiter et à marteler violemment le lit. Mais la plupart ont oublié leur identité et ne sont plus capables de parler. Ils émettent des sons inarticulés qui se noyent dans leur bave. Ou ils sont la proie d'hallucinations terrifiantes. Au moment de l'accès, chacun a sa façon de le manifester. Rares sont ceux qui sont agressifs ou dangereux. Il y en a un qui pique sa crise sitôt qu'il voit un uniforme kaki. Il finira d'ailleurs par planter un poignard dans le ventre d'un tortionnaire et ce juste châtiment nous comblera tous, malgré ce qu'il laisse présager pour son auteur. Presque aussitôt après, celui-ci est enlevé par un commando des bourreaux les plus notoires et nous n'aurons plus de ses nouvelles.

Dans une telle cour des miracles, il était naturel qu'on ne me prêtât pas attention. J'étais perclus, complètement paralysé des doigts de pied au sommet du crâne. Je ne pouvais faire le moindre geste ni parler. Je sentais mon urine et mes excréments s'échapper tout seuls et m'envelopper d'une humidité tiède et agréable. A plusieurs reprises, j'entendis le personnel s'exclamer en passant à côté de moi: "Ce qu'il pue!". Jusqu'à ce qu'un féroce infirmier en kaki me retourne sans ménagements, me tire mon pantalon et mon caleçon, et me nettoie avec une serpillière qu'il trempait dans un seau rempli d'eau sale. Le même m'apportait de temps à autre un peu d'eau dans un récipient spécial avec une pipette pour me permettre de boire. A part ça, je sentais mes plaies devenir pulsatiles, signe qu'il se formait du pus. Quant à mes fractures

et à mon genou désarticulé, ils m'envoyaient d'intenses signaux douloureux qui m'arrachaient des "Ah!", ou parfois, dans les cas limites, des "ah! maman!" Le seul organe de mon corps qui marchait bien, c'étaient mes yeux. Ou plutôt mon oeil gauche, car l'autre était hémorragique en raison des coups reçus. Grâce à mon oeil valide, tel le Cyclope, j'observais et j'enregistrais tout, car mon cerveau travaillait comme un rasoir bien affûté. Je sentais la présence de mon père à Athènes, et cela me donnait du courage. Mais finirait-il par me retrouver ? Et dans combien de temps ? Je me savais engagé dans une course contre la montre. Cette croix qu'on m'avait fait tracer de force ne pouvait évidemment être considérée comme une signature. Je m'interrogeais: et maintenant, que vas-tu faire ? S'ils débarquent à nouveau pour t'emmener à la Sûreté et te chatouiller tes plaies, que vas-tu faire ? Je me répondais sans aucune hésitation: je signerai. Bon. Supposons maintenant - un cas de figure - que, s'il y avait eu un projet d'évasion, on te demande de donner des noms et des adresses, que ferais-tu ? Je me répondais toujours sans la moindre hésitation: dans ce cas, je préférerais mourir. Satisfait d'avoir ainsi fait le ménage de ma conscience, je ressentis, comment dire, une sorte de soulagement. Une libération morale. Et pas seulement morale. Je revoyais des scènes du ravin, ces camarades qu'on avait traînés aux petites tables pour la signature et qui en était repartis en boitant, à cause des sévices subis. Je ne voulais aucunement me distinguer d'eux, prétendre que je valais mieux qu'eux. Me mettre à part. L'idée du héros solitaire me répugnait, tout comme celle du renégat solitaire. Je voulais "être ensemble" - rester avec les autres dans la grandeur et dans la bassesse. Je revoyais, l'un après l'autre, les visages de mes camarades. Pouvais-je les condamner d'

et à mon grand désespoir, ils m'envoyèrent d'intenses signaux
douceurs qui m'arrachèrent des "Ah!", ce qui, dans les cas
inhabituels, des "Ah! maman!" Le seul organe de mon corps qui marchait
bien, c'était mes yeux. On pinça mon œil gauche, car l'autre
était hémorragique en raison des coups reçus. Grâce à mon œil
vidé, tel le Cyclope, j'observais et j'enregistrais tout, car
mon cerveau travaillait comme un tracteur bien allumé. Je sentais la
présence de mon père à Athènes, et cela me donnait du courage. Mais
finirait-il par me retrouver ? Et dans combien de temps ? La me
savais engagé dans une course contre la mort. Cette course d'au-
m'avait fait tracer de force ne pouvait évidemment être considérée
comme une signature. Je m'interrogeais et m'interrogeais, que ven-
tu faire ? S'il dépendait à nouveau pour s'emparer à la Bourse
et se châtouiller les plaies, que ven-tu faire ? Je ne répondais
sans aucune hésitation : je signais. Non, supposons maintenant
un cas de figure - que, s'il y avait eu un projet d'évasion, on
te demande de donner des noms et des adresses, que fera-tu ? Je
ne répondais toujours sans la moindre hésitation : dans ce cas, je
préfère mourir. Satisfaits d'avoir ainsi fait le ménage de ma
conscience, je ressentais, comment dire, une sorte de soulagement.
Une libération morale. Et pas seulement morale. Je revoyais des
scènes du passé, ces scènes que j'avais traitées aux petites
lettres pour la signature et qui en était restées en fait, à
cause des révisions subies. Je ne voulais absolument ne distinguer
eux, prétendre que je valais mieux qu'eux. Ne mettre à part, l'
idée de héros solitaires ne répondait, tout comme celle du héros
solitaire. Je voulais "être ensemble" - rester avec les autres
dans le grand et dans la passion. Je revoyais, l'un après l'
autre, les visages de mes camarades. Pourquoi-je les connaissais et

avoir, au terme d'un tel calvaire, été s'asseoir à la table de la honte ? Et pourtant, comme je l'ai dit, aucune logique n'avait cours dans ce problème de la déclaration. Nous n'éprouvions que dégoût à l'égard des signataires, comme à l'égard des choses les plus viles de la nature. C'était un syndrome mental.

J'étais plongé dans ces pensées quand j'entendis une voix féminine dire au-dessus de moi: "Mais qui c'est ce même ? Il me semble l'avoir vu quelque part. Y a quelqu'un qui s'occupe de lui ?" "Non, répondit mon voisin, il est complètement à l'abandon. Ni médecin ni parent. Il empeste le coin. Il va finir par se putréfier!" Je la fixai de mon oeil grand ouvert. "Mais il nous voit, il nous entend! Hé! comment tu t'appelles, mon petit ?" "Il ne parle pas, fit l'autre avec sa grosse voix. "Y a pas de doute, c'est bien lui!" conclut la femme avec conviction. "C'est l'Elasite de notre quartier. Je connais sa fiancée. Enfin, sa petite amie." Elle me regarda bien une nouvelle fois et me demanda: "Elle n'habite pas près de la clinique ? Elle n'est pas étudiante en médecine ?" Je baisse et je relève ma paupière en signe d'acquiescement. "Tu vois, il m'a répondu oui, essaye toi aussi", dit-elle au confrère qui l'accompagnait. Je me remis à fermer mon oeil. "Tu as raison, il communique. Va trouver la fille. Il faut le sauver avant que les autres ne l'emmenent." Ces derniers mots n'étaient pas faits pour me rassurer. Le souvenir de Vassilis Zannos revenait me hanter, j'entendais ma tante dire au retour de la confrontation: "Comme le Christ..." Et je m'imaginai parfaitement gravissant mon Golgotha. Qu'on ne pense surtout pas que j'aie, fût-ce un instant, oublié l'objet de ce récit, à savoir la musique. Mais où celle-ci prend-elle sa source sinon à cette machine, à cette usine très complexe que constitue l'homme ? Etendu sur mon lit de camp, dans le

avoir, au terme d'un tel voyage, été associée à la table de la
 honte ? Et pourtant, comme je l'ai dit, aucune logique n'avait
 cours dans ce problème de la défection. Nous n'appréhensions pas
 d'être à l'égard des statistiques, comme à l'égard des choses les
 plus vives de la nature. C'était un syndrome mental.

L'états piégés dans ces pensées quand j'entendis une voix
 résonner dire au-dessus de moi: "Mais qui c'est ce monsieur ? Il me
 semble l'avoir vu quelque part. Y a-t-il un quelqu'un qui s'occupe de lui ?"
 "Non, répondit mon voisin, il est complètement à l'abandon. Et
 médecin ni parent. Il espère le voir. Il va finir par se perdre
 de la liste de non-collaborateurs. "Mais il nous voit, il nous
 entend! Hé! comment tu l'appelles, mon petit ?" "Il ne parle pas,
 dit l'autre avec un gros soupir. "Y a-t-il un peu de doute, c'est bien
 connu, il est avec conviction. "C'est l'histoire de notre
 quartier. Je connais sa timide. Enfin, sa petite amie. "Elle me
 regarda bien une nouvelle fois et me demanda: "Elle n'a-t-elle pas
 de la clinique ? Elle n'est pas étudiante en médecine ?" Je balais
 et je relève un paquet en signe d'acquiescement. "Tu vois, il me
 a répondu oui, essaye toi aussi", dit-elle au contraire qui l'
 accompagnait. Je me remis à l'examen mon collègue. "Tu es raison, il
 commun. Va trouver la fille. Il faut le sauver avant que les
 autres ne l'emmènent". Ces derniers mots n'étaient pas faits pour
 me rassurer. Le souvenir de l'histoire de l'histoire revenait me hanter.
 entendais ma tante dire au retour de la confrontation: "Comme je
 Christ...". Et je m'imaginai parlant gravement mon Godefrid.
 Qu'on ne pense surtout pas que j'aie, été ce un instant, oublié
 l'objet de ce récit, à savoir la machine. Mais où celle-ci prend-
 elle sa source sinon à cette machine, à cette machine très complexe
 que constitue l'homme ? Et puis sur son lit de camp, dans la

couloir de la salle des détenus, j'ai le sentiment que le vent des évènements m'a rejeté, tel un naufragé, sur l'autre rive de la vie et du temps. Un Christophe Colomb tout petit, dérisoire, sur l'océan de l'âme humaine. L'organisation de l'univers concentrationnaire de Makronissos est faite en sorte que le frère en arrive parfois à torturer son propre frère - et, plus généralement, l'ami son ami, le camarade son camarade. Elle vise à briser et finalement à anéantir l'homme qu'est chacun de nous. A l'avenir, la Grèce va se remplir de rescapés de Makronissos et seule une poignée d'entre eux, un sur mille, pourront dire: "J'ai tenu le coup". Mais même cela est prévu, concerté. On en a choisi d'avance certains auxquels seront épargnés les sévices afin que le désespoir des autres soit encore plus sombre. Et puis il y a l'infime minorité des géants qui ont tenu jusqu'au bout. Y compris jusqu'à la mort. Quand sur les 100.000 déportés qui sont passés à Makronissos, 99.000 ont "flanché" à l'occasion de tel ou tel supplice, et qu'un certain pourcentage d'entre eux ont même accompagné leur signature de leur participation à des pogroms à l'encontre de leurs camarades de la veille, on saisit alors avec quel genre de citoyens les promoteurs de l'opération "Nouveau Parthénon", dans leur conception expiatoire inspirée par la Sûreté, comptent pervertir à l'avenir la société et la politique grecques, quels plans diaboliques ils ont pour désintégrer la gauche. Un jour, en un lieu non précisé, un plénum du PCG annoncera qu'il tient pour nulles et non avenues les déclarations d'abjuration extorquées à Makronissos. Mais cette décision importante ne sera jamais réitérée et elle est formulée en termes si hésitants et vagues que bien peu de gens je crois, ont su qu'elle avait été prise. Je peux dire que fina-

lement, ce qui m'a le plus blessé, c'est cette distinction opérée si habilement par le commandement du camp entre "repentis" et "héros" et que certains d'entre nous étaient les premiers à admettre. Au sein de l'enfer concentrationnaire, les héros et les repentis, les bourreaux et les victimes, les bons et les méchants, tous étaient pareillement des marionnettes dans les mains d'un Cyclope qui, malgré son oeil unique, percevait fort nettement l'avenir du pays.

Je me sentais désespérément seul. Je savais qu'ils s'étaient volatilisés les trois cents qui s'étaient réunis un matin, devant les fours du camp pour aller livrer ensemble le combat suprême de leur vie. Fort symboliquement, il s'étaient dispersés dans le ravin. L'ավիսսեմենտ avait enfoncé checun dans le puits de sa propre existence, il l'avait dérobé à la vue des autres et l'avait lui-même privé de la faculté de voir. Comment aurais-je pu désormais affronter mon camarade de la veille ? Que lui dire ? Tu as signé ? Que dire à celui dont on a écrasé, l'un après l'autre, les doigts de sa main droite ? Est-il oui ou non responsable de sa signature ? Et si lui-même m'affirme que oui ? Que lui dirai-je dans ce cas ? Tu es un rénégat, un traître à notre mouvement ? J'enroulai une nouvelle fois toute la pelote de la mémoire pour tout reprendre de la fin au début. Pour essayer de voir comment nous en étions arrivés là et d'attribuer à chacun sa part de responsabilité. En tout cas, il y avait un point sur lequel je n'avais aucun doute: là-bas en face, sur l'autre rive, tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, avaient une responsabilité quelconque dans l'entreprise concentrationnaire de l'île,

n'auraient plus jamais droit de cité dans mon esprit. Ignorant la détresse où je me trouvais ou au contraire parce que j'en touchais le fond, j'avais déjà pris ma résolution. Ce serait eux ou nous. Prenez-en bien de la graine, vous tous, les maîtres d'oeuvre d'un anticommunisme que vous avez élevé au rang d'un mythe et qui vous préparez déjà à retourner votre veste pour donner le change. Oui, ma décision était prise, ce serait eux ou nous. J'étais assuré de survivre, j'étais devenu un produit de première qualité sorti directement de l'usine de Makronissos, je n'avais plus le droit de décevoir qui que ce fût après ce choix du destin. Le jour où je deviendrai président des Jeunesses Lambrakis, en 1963, Vassilopoulos, le commandant du premier bataillon, s'écriera: "Si j'avais pu prévoir ça, je l'aurais tué!" Toutes ces réflexions auxquelles je me livrais dans le couloir fortifiaient mon moral, tout comme l'espoir que la femme qui m'avait reconnu allait retrouver Myrto.

Un soir, la porte en fer de la prison-hôpital s'ouvrit sur deux messieurs. Le premier était mon oncle, le général Hatzitzanis. Le deuxième, mon père. Ils firent soigneusement le tour de tous les patients. Ce n'était pas facile car ils étaient entassés à raison de deux par lit et l'un masquait l'autre. Ils arrivèrent dans le couloir, en commençant malheureusement par la droite. J'étais au comble de l'angoisse, mon coeur battait à se rompre. Un, deux, trois, quatre lits. Pourquoi s'arrêteraient-ils à ce lit de camp posé au ras du sol? Qui est ce blessé? Ils me regardent. Pour la deuxième fois, j'essaye de parler à mon père avec mon oeil gauche. "Papa, c'est moi. Mikis. Ton fils. Remarque-moi... Ne te détourne pas. Le temps m'est compté. Je n'ai plus de réserves. Si tu ne me vois pas, je suis foutu..." Le jour se couvrit et une étrange faiblesse se mit à m'envahir, depuis mes orteils jusqu'à mon coeur.

Dans le cercle de ma prunelle, deux silhouettes rapetissaient en s'éloignant. La partie était perdue. Quand ils s'étaient heurtés à moi, j'avais eu l'impression d'être une masse de coton, un brouillard de vapeur tiède dont je devais rassembler les molécules éparses. Quand cette nuée prit forme et consistance, mon oeil reçut, je ne sais d'où, le signal de s'ouvrir pour pouvoir à son tour adresser des signaux.

Je vis alors mon père se pencher sur moi en répétant cette phrase stéréotypée: "Mais tu te portes comme un charme! Tu te portes comme un charme!" Enfin! me dis-je, il m'a reconnu. Maintenant, je ne crains plus rien. Mais avant que j'aie pu réagir, mon père a disparu. Deux infirmiers m'emmènent sur un brancard. Nous sortons de la salle. Nous arrivons dans le hall. On me dévisage comme une bête curieuse. A la porte de gauche, les gardes - encore de terribles alphas. Nous tournons pour prendre la première porte à droite. Une petite pièce avec un lit surélevé. Mon oncle Hatzitzanis dit: "Faites très attention en le déshabillant, vous risquez de le faire souffrir..." Il leur faut effectivement un temps fou pour y parvenir. Mes plaies collent au tissu. A mesure qu'ils m'ôtent mes habits, l'oncle s'indigne: "Déboutonnez-le, voyons!...Allez chercher de l'eau oxygénée...Vous soignez un être humain, pas une bête..." Me voici nu sous la lumière vive. L'oncle chasse les infirmiers. Nous restons seuls tous les deux. "Les scélérats, ils ne t'ont pas laissé un centimètre de peau intact.. Comment te sens-tu ?" Au comble du bonheur, j'emets une sorte de gargouillis. "Gour...gour..." Il comprend. "Tu es incorrigible, hein ?" "Gour...gour..."Ce qui signifie : j'envisage l'avenir avec optimisme. L'ongle-général rappelle les infirmiers. "Faites

Je ne sais pas si vous avez remarqué, dans les lettres que j'écris, que j'ai souvent l'impression d'être une masse de coton, un chiffon, un chiffon de papier, dont je devrais rassembler les morceaux éparses. Quand cette masse prend forme et consistance, mon cœur se met à vibrer, et je me mets à écrire, et je me mets à écrire pour pouvoir à son tour adresser des lettres.

Je vis alors mon père se pencher sur moi en répétant cette phrase stéréotypée: "Mais tu te portes comme un chat!" Tu te portes comme un chat!" Enfin! me dis-je, si m'a reconnu. Maintenant, je ne crains plus rien. Mais avant que j'aie pu respirer, mon père a disparu. Deux instants s'écoulent sur un moment. Nous sortons de la salle. Nous arrivons dans la nuit. On me déshabille comme une bête curieuse. A la porte de gauche, les gardes - encore de terribles égarés. Nous sommes pour prendre la première porte à droite. Une petite pièce avec un lit surélevé. Mon oncle Nathelemiel dit: "Faites très attention en se déshabillant, vous risquez de le faire souffrir..." Il leur leur effectivement un temps long pour y parvenir. Mes plumes collent au tissu. A mesure qu'ils m'ôtent mes habits, l'oncle s'indigne: "Déboutonnez-les, voyons!... Allez chercher de l'eau oxygénée... Vous saignez un être humain, pas une bête..." Me voici nu sous la lumière vive. Là-bas chassent les instants. Nous restons seuls tous les deux. Les solitaires, ils ne t'ont pas lâché un centimètre de peau intacte. Comment se sent-tu? Au compte du bonheur, j'en ai une sorte de ergonomie. "Gout...gout..." Il comprend. "Tu es inconcevable, mais?" "Gout...gout..." Ce qui signifie: j'envoie l'avenir avec optimisme. L'orgie-général rappelle les instants. "Faites

sa toilette très soigneusement. A l'eau chaude..." Pendant tout le temps qu'ils me nettoient, l'oncle me regarde d'un air mélancolique. De mon seul oeil, je cherche à lui demander où est passé mon père. Je saurais bien plus tard qu'il est alors dans le jardin de l'hôpital, pleurant et répétant, effondré dans les bras de Myrto: "Il ne s'en tirera pas!" Puis ils vont regagner Néa Smyrni où mon père s'enferme dans la chambre d'Elma, sans un mot. La famille s'attend au pire. Le lendemain, il en ressortira pour venir à l'hôpital. Mais voici que ma toilette est terminée. L'oncle me badigeonne lui-même toutes les plaies à l'eau oxygénée puis à la teinture d'iode. "Nous allons commencer par la jambe..." On me met un pyjama. On me conduit sur un brancard au service d'orthopédie. Dans les couloirs, les filles de la haute société athénienne tortillent des fesses avec une ferveur toute patriotique. Ils ont déposé mon brancard sur le sol en mosaïque. Les deux gardiens et les quatre infirmiers qui m'accompagnent éveillent une curiosité légitime. "D'où il sort ce gars-là ?" demande-t-on. "Makronissos..." lâche laconiquement un gardien. Je vois la curiosité se changer en une grimace de haine. Croupionneuses et dames patronnesses sont devenues des épouvantails. Si l'on me laissait à leur merci, elles m'écraseraient avec leurs talons. On me soumet à un bilan radiologique. Trois côtes cassées, luxation du genou, fractures multiples. Et surtout, un poumon à moitié dévasté. Je passe sur l'état de mon oeil droit. Une vétille en comparaison. "A quoi lui servaient deux yeux ?" comme le fait charitablement observer le médecin commandant. Je songe en l'écoutant qu'il m'arracherait volontiers celui qui est valide.

Dans l'ensemble, je ne puis comparer l'attitude du corps médical à notre égard qu'à celle de la minorité blanche d'Afrique du Sud

envers les Noirs. "Tu te tournes, oui? Tu vas t'arrêter de bouger, espèce d'enculé ! C'est une balle dans la peau qu'il te faudrait comme traitement. Et dire qu'en plus, on les soigne, ces ordures!" Et le tout à l'avenant. Des regards féroces, des gestes brusques. Comme ils savent que j'ai des côtes cassées, ils prennent un malin plaisir à me retourner sans ménagements. J'insiste sur cet aspect, parce que, dans mon esprit, le médecin et le personnel hospitalier sont synonymes de protection, soulagement, dévouement, bonté. On a peine à croire que le virus de la barbarie puisse les gagner. Je suis tout le temps terrorisé. Je m'attends au pire, sans trop savoir pourquoi. Dieu soit loué, quand on m'emmène pour l'intervention au bloc opératoire, l'oncle ne me quitte pas d'une semelle. Je me demande sinon dans quel état j'aurais pu ressortir. Quand je me réveille de l'anesthésie générale, je suis au fond de la grande salle des détenus. On a posé une paire de béquilles contre ma table de chevet. Les pansements qui enveloppent mon thorax sont si serrés que j'ai du mal à respirer. Mon genou droit est pris dans une gouttière. Le soleil baigne la salle.

Le lit fixé au-dessus du mien était occupé par un soldat de l'Armée nationale atteint de la syphilis. Il avait régulièrement des crises de démence au cours desquelles il était assez dangereux. Ou étaient-elles simulées? On l'avait mis exprès avec les détenus de Makronissos et il ne manquait pas une occasion de quitter la salle pour aller fournir des renseignements et prendre des consignes. Il chantait des airs de la Résistance qu'il avait appris sur le front, en écoutant à quelques mètres les femmes qui se battaient dans les rangs de l'Armée démocratique (elles étaient quelque vingt mille dans ce

cas). Beaucoup plus tard, quand je commençais à me déplacer avec mes béquilles, il tenta d'assassiner l'occupant du lit voisin, Charilaos Tantaloudis, qui était un responsable du Parti. Etait-il en service commandé ? Toujours est-il qu'une nuit, intrigué par son manège, j'eus tout juste le temps de me précipiter et de donner l'alerte au moment où il allait frapper avec un couteau. Il y eut un gros tumulte et le syphilitique fut retiré de la salle.

La salle en face de la nôtre était réservée aux détenus de l'Armée nationale. Dans le hall, la ligne de démarcation entre les deux camps perdait peu à peu de sa rigueur, les frères ennemis finissaient par se retrouver dans le premier terme. Je me souviens d'un officier qui était en proie à des accès terrifiants. Un matin où il était plus calme, il s'assit auprès de nous et nous raconta son histoire. Il était réserviste et avait repris du galon à Salonique. Par malheur, il y avait chaque jour des exécutions au camp où il se trouvait et il était souvent désigné à la tête du peloton. A ce titre, il lui revenait de donner le coup de grâce. Tout se passa bien, si l'on peut dire, jusqu'au jour de la Noël 1948 où ^{on} leur amena d'un coup deux cents communistes à fusiller. Il avait neigé et ce détail est important pour la suite. En raison du nombre élevé de condamnés, le commandement décida qu'ils seraient fauchés à la mitrailleuse, par groupes successifs de vingt. Naturellement, la neige devint vite écarlate. Lui allait se pencher au-dessus des corps pour les achever. Une, deux, cinq, vingt balles tirées à bout portant dans la tempe. Ceux qui étaient encore vivants se trahissaient par la fine colonne de buée que lâchait leur bouche à cause du froid. Il tomba ainsi sur l'un de ces rescapés qui était étendu sur le dos. Celui-ci le regarda

avec des yeux démesurément agrandis, suppliants, et ses lèvres s'ouvrirent à peine pour proférer un seul mot: "Non!" Ce regard de supplicé, le rouge criard qui couvrait la neige, ce mot jeté en défi à la mort, c'était vraiment trop pour lui, sa résistance avait des limites. Comme il nous l'expliqua ce matin-là, il était condamné à toujours revivre cet effroi. Et comme pour démontrer la véracité de son récit, il se mit à pousser un cri inarticulé et de sa main qui échappait désormais à tout contrôle du cerveau il refit le geste de celui qui tire à bout portant. Mais d'une façon outrancière, en le répétant à toute vitesse comme s'il était en train d'exécuter des milliers de gens. Il hurlait en même temps: "Bam! Bam! Bam!" , il courait et faisait des sauts, il avait l'air d'un taureau qui se débat dans l'arène de sa mémoire. Finalement, une escouade d'infirmiers se précipita sur lui et l'emmena pour lui passer la camisole de force.

Quelques jours avant Pâques, alors que nous étions dans le hall en train d'attendre notre tour pour les toilettes, on vit entrer en trombe une volée de dames patronnesses. Elles tenaient des paniers remplis de brioches et d'oeufs rouges. Elles s'égayèrent parmi nous, comblant chacun de bonnes paroles - merci, mon enfant, d'avoir versé ton sang pour la patrie et donc pour nous - et de la part qui lui revenait, lorsqu'un gardien, s'apercevant de la méprise, vint y mettre un terme vigoureux: "Holà! mesdames! Vous n'allez quand même pas chouchouter ces crapules de cocos!..." La stupeur cloua nos bienfaitrices sur place. Elles nous jetèrent un regard mauvais et s'empressèrent de récupérer leurs gâteries. Pâques est une fête de l'amour, soit! Mais seulement pour les humains. Et aux yeux de ces bonnes chrétiennes, nous représentions manifestement un état inférieur à classer parmi le règne animal.

avec des yeux démentement agrandis, suppliants, et ses lèvres
s'ouvrirent à peine pour proférer un seul mot: "Non!" Ce regard
de supplicé, le rouge orléan qui couvrait la neige, ce mot jeté
déli à la mort, c'était vraiment trop pour lui, sa résistance avait
des limites. Comme il nous l'expliqua ce matin-là, il était
condamné à toujours revivre cet effort. Et comme pour démontrer
la véracité de son récit, il se mit à pousser un cri ineffable
et de sa main qui disparaît désormais à tout contact du corps
il refit le geste de celui qui tire à bout portant. Mais d'une
façon outrancière, en se relevant à toute vitesse comme s'il était
en train d'exécuter des milliers de gens. Il hurlait en même temps
"Bambé Bambé Bambé", il courait et sautait des sauts, il avait l'air
d'un fouleux qui se débat dans l'air de sa mémoire. Finalement,
une secousse d'indignation se précipita sur lui et l'emmena pour
lui passer la main à la gorge.

Quelques jours avant l'époque, alors que nous étions dans la
vallée en train d'attendre notre tour pour les toilettes, on vit
entrer en trombe une volée de dames patrouilles. Elles remontaient
des pentes remplies de brèches et d'œufs rouges. Elles s'
égayèrent par là nous, comptant chacun de bonnes paroles - merci,
mon enfant, d'avoir versé ton sang pour la patrie et donc pour
nous - et de la part qui lui revenait, lorsqu'un gardien, s'
apercevant de la négligence, vint y mettre un terme vigoureux: "Hé!
madame! Vous n'êtes quand même pas chouchouter ces crupules de
coccol...". La stupéfaction nous rendait toutes sur place. Elles
nous jetèrent un regard mauvais et s'empressèrent de récupérer
leurs gâteaux. L'époque est une fête de l'amour, soit! Mais seule-
ment pour les humains. Et aux yeux de ces dames chrétiennes, nous
représentons manifestement un état inférieur à classer parmi les
régimes animaux.

272

La plus grande fête de l'Orthodoxie étant traditionnellement l'occasion pour l'Etat de témoigner sa bienveillance aux citoyens, le jour de Pâques fut marqué à l'hôpital 401 par la visite du maréchal Papagos accompagné de son épouse. Et c'était un vrai jour de Pâques, tout ensoleillé. La veille, le commandant qui avait la responsabilité de notre salle était venu nous annoncer la nouvelle. Il en avait profité pour mettre les choses au point: "Il vous est défendu de vous adresser au maréchal. C'est seulement dans le cas où il vous demanderait "Comment ça se passe ?" que vous lui répondrez "Parfaitement bien!" L'un de nous s'était alors informé: "Nous n'aurons pas le droit d'avoir des visites pour Pâques ?" Le commandant feignit de ne pas comprendre: "Quelles visites ?" "Mais c'est Pâques!" s'indignèrent bon nombre de détenus. Le commandant coupa court à cet accès revendicateur: "Oui, c'est Pâques. Mais Pâques est une fête pour les chrétiens. Vous, vous êtes des anarchistes, des athées et...des apatrides!" En disant cela, la colère gonflait les veines de son cou. Donc, le jour de Pâques, la porte de la salle s'ouvrit sur l'illustre visiteur sanglé dans un uniforme couvert de décorations et de parements dorés. "Bonnes Pâques, mes enfants!" Mon lit se trouvait près de l'entrée. Madame la maréchale vint à mon chevet. Ayant vu la béquille, elle me demanda: "Où as-tu été blessé, mon petit ?" De son côté, le maréchal déclarait à la cantonade: "Avez-vous des doléances à me présenter ?" Une bonne dizaine de secondes s'écoulèrent sans que personne ne soufflât mot. Le cortège officiel se préparait déjà à ressortir quand je vis notre commandant manifestement satisfait de voir que sa leçon de la veille avait été bien assimilée. Eh bien, raison de plus pour le détromper ! "C'est Pâques", dis-je à Papagos qui repassait devant mon lit. Il s'arrêta et me regarda

La plus grande fête de l'Orléanisme étant traditionnellement l'occasion pour l'Etat de témoigner sa bienveillance aux citoyens, le jour de l'Assommoir fut marqué à l'hôpital 401 par la visite du maréchal Lapeque accompagné de son épouse. Et c'était un vrai jour de fêtes, tout assommoir. La veille, le commandant qui avait la responsabilité de notre salle était venu nous annoncer la nouvelle. Il en avait profité pour mettre les choses au point: "Il vous est demandé de vous adresser au maréchal. C'est seulement dans le cas où il vous demanderait 'Comment ça se passe?' que vous lui répondez 'Parfaitement bien!' L'un de nous n'était alors intervenu: 'Nous n'avons pas le droit d'avoir des visites pour l'Assommoir?' Le commandant feignit de ne pas comprendre: 'Quelles visites?' Mais c'est l'Assommoir qui indignement bon nombre de démons. Le commandant coups courts à cet accès revendicateur: 'Oui, c'est l'Assommoir. Mais l'Assommoir est une fête pour les chrétiens. Vous, vous êtes des anarchistes, des athées et... des apatrides!' En disant cela, la coiffe gonflait les veines de son cou. Donc, le jour de l'Assommoir la porte de la salle s'ouvrit sur l'illustre visiteur perché dans un uniforme ouvert de décorations et de perles dorées. 'Bonnes fêtes, mes enfants!' Mon lit se trouvait près de l'entrée. Malade le maréchal vint à mon chevet. Ayant vu la pédulle, elle ne me demanda: 'Oh ça-tu été blessé, mon petit?' De son côté, le maréchal déclara à la cantonade: 'Avez-vous des doléances à me présenter?' Un bonnet dixaine de secondes s'élevèrent sans que personne ne soulève mot. Le cortège officiel se préparait déjà à ressortir quand je vis notre commandant manifestement satisfait de voir que ma façon de la veille avait été bien accueillie. Et bien, raison de plus pour le détonner! 'C'est l'Assommoir', dis-je à Lapeque qui regardait devant mon lit. Il s'arrêta et me regarda

273

d'un air surpris comme s'il me demandait : "Oui, et alors ?" "On n'autorise pas nos parents à nous voir" Il se tourna vers le commandant : "Est-ce vrai ?" Le commandant se récrie : "C'est un menteur, un agitateur..." Et il cherche une approbation parmi les autres détenus : "Est-ce que c'est vrai, vous autres ?" Ils gardent tous les yeux baissés, dans un premier temps, ne disent rien. Puis quelques voix s'élèvent ici et là : "Oui, c'est vrai, il n'y a pas de visites..." C'était d'autant plus vrai que, depuis le matin, nos parents étaient refoulés à coups de crosse, dans le jardin, pour ne pas pouvoir nous approcher. Le maréchal se retourne alors vers le commandant et lui ordonne sèchement : "Vous autoriserez les visites et vous me ferez un rapport à ce sujet !" Puis il sort promptement, l'air très contrarié. Sitôt que la porte s'est refermée sur les officiels, un silence funèbre gagne toute la salle. Manolis finit par me dire : "Tu n'aurais pas dû faire ça... Tu risques de le payer cher." Et tous se mettent à parler ensemble pour me gronder amicalement. Moi-même, je regrettais mon geste. Mais il était trop tard. "Je ne sais quelle mouche m'a piqué, avouai-je, c'est d'avoir vu ce commandant si suffisant..."

Une demi-heure s'était à peine écoulée qu'on appela les premiers détenus au parloir. Vers midi, j'entendis mon nom. Mais pour quel motif ? Les autres me regardaient sortir avec compassion. Une fois que je suis dans le hall, mon père me tombe dans les bras. Myrto me serre la main avec pudeur. Nous nous asseyons sur une banquette. Je suis entre eux deux. Ils me remettent mes cadeaux, la brioche et les oeufs rouges. Il y a même un photographe pour fixer l'instant mémorable. "Tu as l'air bien songeur, me dit mon père, tu n'as pas d'ennuis au moins ?" "Non, je pense seulement à maman et à Yannis." Quand je rentre du parloir, deux

alphamites m'arrêtent dans le couloir. "Par ici!" m'ordonne le premier. Face à notre salle se trouvent les cellules d'isolement. Ils ouvrent la porte d'un cagibi et me poussent à l'intérieur. C'est une pièce exiguë, sans fenêtre, une vraie chambre noire, meublée d'un sommier nu. "Déshabille-toi!" me disent-ils tous les deux. Comme je ne bouge pas, ils s'énervent et les matraques blanches qu'ils tiennent à la main commencent à voltiger. Je reçois un coup juste entre les deux arcades sourcilières. Je perds l'équilibre. La porte s'ouvre sur le commandant. Il se passe la langue sur les lèvres et m'envoie un glaviot en pleine figure. Il dit: "Tenez-le solidement." Pendant que les deux autres me maintiennent, il me bourre le ventre de coups de poing. Puis il conclue sa prestation par un coup de pied dans les couilles. Il repart en disant aux deux alphamites: "Je vous le laisse". Le lendemain, ils me ramènent tout nu sur mon lit, dans la salle. Mon oncle, le général, a été muté et cette fois ma convalescence est longue et pénible. Je n'ai plus revu mon père et Myrto. Mais on m'a laissé mes partitions et mes papiers, et je vais pouvoir me remettre à travailler. Peu à peu, mes plaies se cicatrisent. Seule ma jambe m'occasionne encore des problèmes. Mais j'ai appris à bien marcher avec les béquilles. Deux mois se passent ainsi jusqu'à ce qu'on apprenne qu'ils se préparent à transférer plusieurs d'entre nous à Makronissos.

Je suis du nombre. Mon père est retourné à son village de Crète. J'ai fait prévenir Myrto. On vient nous chercher un jour, à l'heure du déjeuner. Les autres sont attachés deux par deux avec des menottes. J'échappe à cette mesure à cause de mes béquilles. Nous sommes six, escortés par des alphamites avec l'équipement complet. On nous emmène à pied jusqu'à l'arrêt des trams, devant l'hôpital

alphonse m'arrivent dans le couloir. "Par ici!" m'ordonne le
 premier, face à notre table se trouvent les cellules d'isolement.
 Ils ouvrent la porte d'un œil et me poussent à l'intérieur.
 C'est une pièce étroite, sans fenêtres, une vraie chambre noire.
 derrière d'un sommier en "Déchiffre-toi!" me disent-ils pour les
 deux. Comme je ne bouge pas, ils s'éloignent et les matras
 blancs qu'ils tiennent à la main commencent à vibrer. Je
 reçois un coup juste entre les deux oreilles sourcillères. Je
 perds l'équilibre. La porte s'ouvre sur le couloir. Il se passe
 la langue sur les lèvres et m'envoie un signal en même
 temps. Il dit: "Tenez-le solidement." Pendant que les deux autres
 me maintiennent, il me boucle le ventre de coupe de coupe. Puis il
 conclut sa prestation par un coup de pied dans les couilles. Il
 report en disant aux deux alphonse: "Je vous le laisse". Le
 lendemain, ils me ramènent tout nu sur mon lit, dans la salle.
 Mon oncle, le général, a été tué et cette fois me connaissance
 est longue et pénible. Je n'ai plus vu mon père et Kyro. Mais
 on m'a laissé mes partitions et mes papiers, et je vais pouvoir
 me remettre à travailler. Peu à peu, mes plaies se cicatrisent.
 Seul, je n'ai pas l'impression encore des problèmes. Mais j'ai
 appris à bien marcher avec les béquilles. Deux mois se passent
 ainsi jusqu'à ce qu'on apprenne qu'ils se préparent à transférer
 plusieurs d'entre nous à Makronissos.

Je suis du nombre. Mon père est retourné à son village de Crète
 j'ai fait prévenir Kyro. On vient nous chercher un jour, à l'
 heure du déjeuner. Les autres sont attachés deux par deux avec des
 menottes. L'échappe à cette mesure à cause de ses béquilles. Nous
 sommes six, escortés par des alphonse avec l'équipement complet.
 On nous emmène à pied jusqu'à l'arrêt des trains, devant l'hôpital

"Evanghélismos". Je vois Myrto. On se regarde furtivement. Si on nous surprenait, elle serait arrêtée ou refoulée. Nous montons à bord du tram par la porte arrière, Myrto par celle de devant. Nous sommes séparés par la longueur du tram. Nos regards sont soudés l'un à l'autre. C'est la première fois depuis des années que nous allons nous voir aussi longtemps. J'ai le sentiment que nos deux regards réunis forme un axe si solide que la terre pourrait tourner autour. Les passagers, les gardiens, les maisons, les rues repétissent autour de nous - tandis que nous grandissons, nous grandissons sans arrêt. Nous finissons par envahir tout le firmament. Tout cela n'est qu'un mauvais rêve sans lendemain, nous en sommes convaincus. Ce qui nous sépare se réduit à des niaiseries, des stupidités. Demain tout sera effacé, comme lorsqu'on époussette d'une chiquenaude un peu de poussière sur le revers de sa veste. Demain tout reprendra sa place dans ce sac où la vie a entassé ses cauchemars. Je suis heureux, je n'ai jamais été aussi heureux. Dommage que Goethe soit passé par là avant moi, sinon je m'écrierais: "Arrête-toi, instant, tu es si beau!"

On descendit du tram à l'arrêt de Chafteia. Myrto nous suivait toujours. Les gens osaient à peine nous regarder, ils avaient peur. Nous surprenions des regards amicaux, indifférents ou hostiles. On nous fit traverser la place Omonia pour prendre la direction de la gare de Larissa. Myrto marchait sur le trottoir opposé. On entendait une radio qui jouait le grand succès de Tsitsanis "Nous nous sommes quittés un soir". Comme je tournais constamment la tête pour la voir, je faillis tomber à deux ou trois reprises. Les gardes s'en aperçurent. L'un d'eux traversa la chaussée pour aller l'aborder. S'il lui avait touché ne fût-

"Evangélistes". Je vois Myrto. On se regarde luttivement. Et on nous surprenait, elle serait arrivée ou retournée. Nous montrons à bord du train par la porte arrière, Myrto par celle de devant. Nous sommes séparés par la longueur du train. Nos regards sont croisés l'un à l'autre. C'est la première fois depuis des années que nous allons nous voir aussi longtemps. L'air se sentait que nos deux regards réunis formaient une seule et même chose. On pourrait tourner autour. Les passagers, les gardiens, les matrons, les uns se regardent autour de nous - tandis que nous grandissons, nous grandissons sans arrêt. Nous lisons par exemple tout le livre. Tout cela n'est qu'un mauvais rêve sans lendemain, nous en sommes convaincus. Ce qui nous sépare ne réduit à des malaises, des stupidités. Demain tout sera effacé, comme lorsqu'on égarait d'une chiquenotte un peu de poussière sur le revers de sa veste. Demain tout reprendra sa place dans ce sac où la vie a entrassé ses canchonniers. Je suis heureux, je n'ai jamais été aussi heureux. Demain que Dieu soit passé par là avant moi, sinon je m'écrierais "Aristotele!" instant, tu en as besoin!"

On descendit du train à l'arrêt de Châtelet. Myrto nous suivait toujours. Les gens assaient à peine nous regarder, ils avaient peur. Nous surprenions des regards embauchés, indifférents ou hostiles. On nous lit traverser la place Grande pour prendre la direction de la gare de Jarry. Myrto marchait sur le trottoir opposé. On entendait une radio qui jouait le grand succès de Taitiana "Nous nous sommes quittés un soir". Comme je tournais constamment la tête pour la voir, je faillis tomber à deux ou trois reprises. Les gardes s'en aperçurent. L'un d'eux traversa la chaussée pour aller l'abord. S'il lui avait touché ne l'aurait-